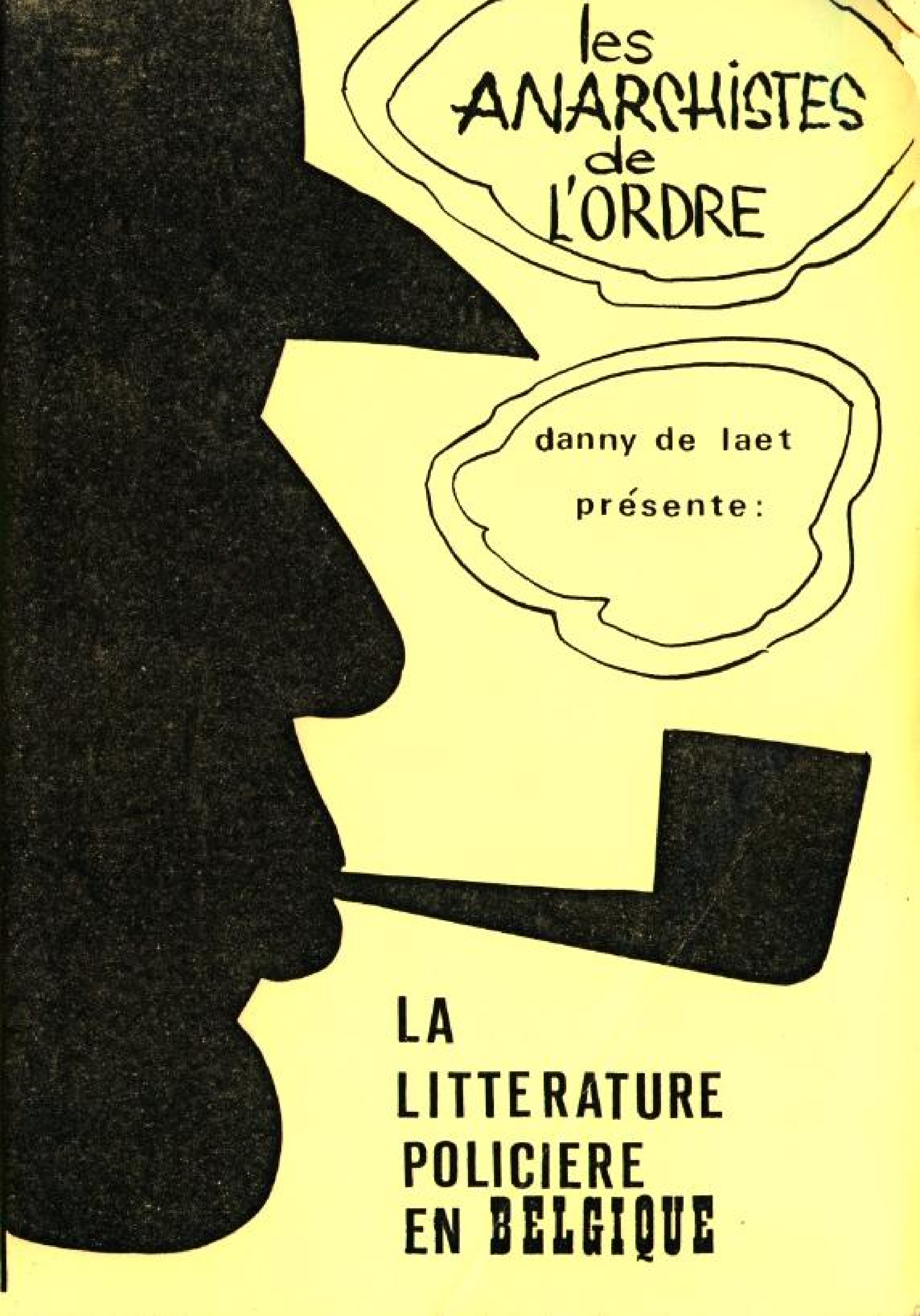

les ANARCHISTES de L'ORDRE
danny de laet
présente:
LA
LITTERATURE
POLICIERE
EN BELGIQUE

"IDES... ET AUTRES" (série "POLICIERE")
Collection dirigée par Bernard GOORDEN
Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE

Editions RECTO-VERSO, asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles (Tél.: 512.83.00)

Couverture: Karel BIDDELOO

Traductions: Bernard Goorden

Dépôt légal à la Bibliothèque Royale Albert Ier:
D/1980/3141/5

Imprimé en Belgique.

ISSN: 0772-3784

Pour Thierry Martens, ancien célibataire, compagnon de beuverie et de lecture, ami de très longue date, comparse par la bande, dessinée ou non, membre de l'ORGANISATION!

D.

LES ANARCHISTES DE L'ORDRE

Etude anthologique sur la LITTERATURE POLICIERE BELGE (1908-1980)

rédigée et compilée par DANNY DE LAET

avec la participation de

Georges Simenon, S.-A. Steeman, Paul Kinnet, Paul Kenny, Michel Jansen, A.-P. Duchâteau, M. Tillieux, F. Dineur, John Flanders, Thomas Owen, Yves Varende, Roger d'Exsteyl, L.-Th. Jurdant et J.-B. Baronian

et la collaboration de

Yves Varende, A.-P. Duchâteau, Jacques Van Herp et Bernard Goorden.

"Il suffit de regarder ce que STEEMAN a fait en Belgique. STEEMAN, l'un des meilleurs auteurs policiers actuels, a su découvrir des talents en foule. Il a créé, il y a quelques années, une collection: "LE JURY", qui publie des oeuvres courtes accompagnées des commentaires qu'elles ont inspirés au public. Cette collaboration des auteurs et des lecteurs s'est révélée des plus féconde. Le public s'est intéressé au roman policier; il a compris que ce dernier était bien un genre littéraire et il a encouragé les écrivains, non pas les plus ingénieux mais les mieux doués. Ceux-ci, Géo Dembermont, Van Montfort, Jules Stéphane, ont déjà produit des oeuvres très estimables. Grâce aux efforts de STEEMAN, il y a une littérature policière spécifiquement belge".

Thomas Narcejac
"Esthétique du roman policier", 1947.

PREMIERE PARTIE: ETUDE.

AVERTISSEMENT EN GUISE DE LIMINAIRE:

Lorsque j'émis l'idée de consacrer un volume de "Ides ... et autres" au roman policier belge, Bernard Goorden se montra tout de suite d'accord, n'ayant pas plus que moi réalisé le diabolisme de la chausse-trappe dans laquelle, lui et moi, nous plongeâmes avec une délectation toute masochiste. L'idée principale consistait à rassembler un nombre de textes écrits par des auteurs belges. Au fil du temps, je rassemblai non seulement un considérable paquet de textes que les Français appellent savoureusement des textes "patristiques", mais encore une flopée de renseignements bio-/bibliographiques. Un qui bondit tout de suite sur la chose -et, avec son poids, c'est quelque chose, surtout depuis que José Arthur, sur les ondes françaises, le définit comme un "auteur bien baraqué"-, ce fut Yves Varende bien entendu. Il me parut donc intéressant de grouper et de livrer ici tous ces renseignements. Cela nous causa bien des problèmes d'espace et d'argent, car n'oubliez pas que "Ides... et autres" est une publication non-professionnelle et que le terme "fanzine", dans la plus stricte obédience du mot, lui convient parfaitement, même si son vénérable directeur-général-éditeur abhorre ce terme et me le reprochera pour le restant de mes jours.

Mais rendez-vous compte aussi: il s'agit ici de la PREMIERE ETUDE jamais entreprise sur la littérature policière et criminelle en Belgique, qui est quand même autre chose qu'une simple fabrique d'énigmes, n'en déplaise à certains critiques que Bernard déteste autant que moi.

En fin de compte, vous trouverez ici 15 textes de 14 auteurs (2 textes pour John Flanders alias Jean Ray). Il y a de très bons textes, quelques textes inédits, des textes moyens et puis quelques textes très mauvais, hélas -il faut de tout pour cerner le problème. Dites-vous encore qu'il s'agit là de l'ébauche de ce que l'on **pourrait faire comme** "GRRRANDE anthologie du policier littéraire belge" et que le lecteur indulgent subira les mauvais textes à titre de curiosité ou d'exemple. Nous n'avons surtout pas voulu donner des extraits.

Ainsi donc, il aura fallu l'argent de poche d'un éditeur-amateur ou non-professionnel pour publier ce qui demeurera la première incursion critique dans un domaine riche et

fourni, un grand épisode des lettres belges. Le compilateur en ressent quelque amertume, ayant déjà essuyé d'innombrables refus lorsqu'il proposa à TOUS les éditeurs imaginables et belges (ce n'est pas incompatible) une étude -en profondeur- sur l'oeuvre de Steeman. Puisse ce volume être un pas en avant dans cette voie!

Je me dois maintenant de remercier publiquement Yves Varende, Jacques Van Herp, Stéphane Steeman, André-Pol Duchâteau, Jean-Baptiste Baronian, Jean-Claude Smit le Bénédicte, Madame J. Pache-Aitken et Georges Simenon, Paul Kinnet, Louis-Thomas Jurdant et Thomas Owen pour leur précieuse collaboration. Grâce à eux et par le biais de cette publication, nous avons réalisé un tour de force même s'il ne donne pas l'entière mesure d'un art qui mérite toute notre attention.

A ce titre, nous réaliserons un deuxième volume où sera reprise une importante partie iconographique ainsi qu'un texte de Benoît Peeters et quelques autres curiosités. Il sera tiré à un nombre limité d'exemplaires et réservé à ceux qui en feront la demande, uniquement (à Danny De Laet, 21 Pothoek, 2000 Antwerpen).

Le compilateur se console donc en se disant que ces deux tomes seront l'ébauche du beau et grand livre que de nombreux éditeurs vont lui réclamer à cor et à cri après lecture de ces deux volumes.

Ce serait un crime impayable de ne pas lui accorder cette faveur.

A moins que le crime ne paie vraiment pas?

DANNY DE LAET
Gand, le 21 septembre 1980

LE PROCHAIN VOLUME, NUMERO DOUBLE (30-31) SERA CONSACRE A:

une anthologie "ESPAGNE FANTASTIQUE"

(contes de malaise et d'atmosphères insolites, de LOPE de VEGA à GUSTAVO ADOLFO BECQUER)

en tirage limité et numéroté (et vite épuisé) comme nos précédents "best-sellers":

- "AMERIQUE LATINE FANTASTIQUE" (N° 21)
- "PEROU FANTASTIQUE" (N° 26)
- "THEORIE DU FANTASTIQUE" (N° 27)

"LA RAISON ET LA VOLUPTE", panorama du roman policier en Belgique (1908-1980).

Chapitre I: Introduction.

Bien sûr, vous connaissez Maigret... Mais, au fait, son prénom? Jules ou Joseph? Oui, je sais, c'est pas vraiment difficile, pas plus, n'est-ce pas, que prononcer dix fois d'affilée le nom véritable de M. Wens... que vous connaissez, bien entendu...? Wenceslas Vorobeïtchik (X 10 et plus vite que ça!). Passons alors à des choses plus sérieuses: Quelle est la différence entre Sidney Triggs et Sigma Tau Triggs? Qui est le père de Jack Linton? (le père spirituel s'entend) Dites-moi quel est le nom véritable de Demonios, qui sont Joe Harris et John Sunkist, de qui Lew Shannon est le pseudonyme. Sous quel autre pseudonyme Thomas Owen écrit du policier? Quel est le nom véritable de Paul Kenny? De Benoît Becker? Voilà. Maintenant si vous répondez correctement à toutes ces questions, c'est que vous êtes plus calé que moi. Vous pouvez déjà refermer ce volume car ce n'est pas pour vous que nous avons recensé, classé, recherché, vérifié, corrigé et compilé, ce qui fait la somme de ce volume. Et, en vérité, ne peut répondre à ces questions que celui qui suit la littérature policière belge depuis ses origines. Celle qui, née dès les années vingt, en cinquante ans, a laissé un fameux paquet de livres derrière elle, sans compter les séries, auteurs, éditeurs ou encore lecteurs. 50 ans de romans policiers belges!... Et pourtant, vous pouvez vérifier, à quelques exceptions près, on ne parle que trop rarement du roman policier belge...

Vous allez donc découvrir avec nous ce qui, pendant des mois et des mois de recherches et lectures, se révéla à nous comme un inépuisable trésor. Comme nous, vous allez être submergés par des titres et des noms, des phrases et des pièges, comme disait le père Prévert. Oui, même des pièges. Un jour, excédé par 20 heures de frappe sur une machine branlante, j'ai glissé subrepticement un FAUX titre parmi les autres. Je n'en dis pas plus. Celui qui le découvre peut m'en informer (Danny De Laet, 21 Pothoek, 2000 Antwerpen) et je lui remettrai gratuitement un exemplaire de l'iconographie de cette publication. Bonne chance!

D. D. L.

Chapitre II: Les précurseurs.

Bon. C'est pas sorcier. Dans les années vingt s'affirment quelques jeunes talents littéraires belges, qui se rodent dans certaines revues parisiennes légères. Ils en sont, durant cette décennie, à leurs premières armes question roman mais, à partir de 1929-30, c'est l'éclatement, tant pour G. Simenon que Steeman et Jean Ray. Ces années-là sont les années-charnières, qui voient l'éclosion, non pas d'une génération mais bien d'un genre, le genre policier dans les lettres belges. Il n'est pas vain d'ailleurs de s'étonner, même de s'émerveiller, devant l'incomparable richesse des lettres belges (nourrie tant par des auteurs d'origine flamande que d'origine wallonne), où nombre d'auteurs, reconnus ou non, se trouvent à l'avant-garde et pointe de leur art: le théâtre de Crommelynck et de Ghelderode, le fantastique de Franz Hellens, les romans d'aventure d'Horace Van Offel, sans oublier Jean de Bosschère, Pierre Nothomb, Henri-Jacques Proumen, Odilon-Jean Périer, Henri Michaux, le mouvement surréaliste belge, etc. Il faudrait urgemment délimiter le territoire fantastique de la Belgique littéraire, dresser un inventaire de tous ces chantres de l'étrange comme nous essayons aujourd'hui de dresser un provisoire bilan du policier belge. Il est tout de même scandaleux de voir avec quel mépris un R. Burniaux (un certain Jean Muno, qui écrit souvent avec ses pieds à défaut de talent grammatical, sans doute aucun) traite Steeman dans son essai "La littérature belge d'expression française" ("Que sais-je?", N° 1540) en le définissant comme un adroit fabricant de suspense alors qu'il est lui-même incapable de bien torcher une phrase et se voit attribuer un bien pâle Prix Rossel par manque de candidats sérieux, dans un domaine devenu bien morne depuis la disparition de Ray, Ghelderode et Hellens. C'est d'autant plus idiot qu'il est certain que Steeman s'est tourné vers le policier en suivant un processus qui le mena de la "littérature" tout court au "policier" tout court. Dans son genre, Ray suivit une même voie et bien d'autres encore en firent tout autant. Il y eut là bien plus qu'une simple curiosité, qu'un concours de circonstances ou un simple hasard. Il y avait là une volonté farouche de vouloir faire du littéraire et du policier en même temps. C'est ce qui fut, dès 1940, à la base de l'âge d'or du policier en Belgique.

Mais n'anticipons pas et revenons à nos moutons, qui ne sont encore que des brebis. Bien entendu, nous partons d'une plaque tournante qui comprend les débuts de Ray, de Steeman et de Simenon. Et ce, pour la bonne raison que, par une heureuse coïncidence, le départ de leur carrière respective dans le domaine policier se situe vers la même époque. Faut-il croire que le policier n'existait pas avant eux? Eh non! Mais, tout au plus, peut-on vous indiquer quelques titres épars ou efforts sporadiques entrepris à gauche ou à droite. Nulle part, il ne sera question d'un genre, d'un mouvement ou d'une politique d'édition tels que nous les connaîtrons dès les années '30 et '40.

Je vais donc citer ceux qui doivent être les premiers romans policiers dans les lettres belges, jusqu'à preuve du contraire: "Le rival de Sherlock Holmes" par Hector Fleischmann (paru en 1908) et "K Z W R 13" par C. A. Cromarty, édité en 1915 celui-là, par l'Impr. Financière et Commerciale. Et si je cite l'éditeur dans le deuxième cas, c'est que ce dernier volume manque à la BR (Bibliothèque Royale, une fois pour toutes!). Le premier présente une suite d'aventures d'un rival de S. H. ainsi que le démontre le titre, rival américain d'ailleurs. Le second porte comme sous-titre: le Grand Roman Policier inédit en Belgique. Je puis encore citer d'autres tirailleurs. Ainsi le baron Firmin Van den Bosch (voir dico) publia en 1912 "Le crime de Luxhoven", édité dans la série des fascicules "L'Edition Populaire" (bi-mensuelle), 2 rue de l'Industrie à Bruxelles, et qui porte comme sous-titre "Roman judiciaire". C'est devenu totalement illisible, bien entendu. A tout prendre, il se pourrait bien que le premier auteur policier belge fut l'écrivain flamand Raf Verhulst qui, sous son nom ou sous celui de Koen Ravenstein, publia feuilleton sur feuilleton dans "Het Laatste Nieuws", dans les années '90 du siècle dernier. Outre son "Robert et Bertrand" -mais qui n'est pas vraiment un "policier"-, il publia e. a. un "Jack-The-Ripper" (1892) assez intéressant.

A titre de curiosité, je citerai encore "L'Etrange Monsieur Courtois", un volume d'Henry Soumagne (1891-1951), certes un des grands dramaturges belges d'avant-guerre. Ce volume, paru chez la Maison Ferd. Larcier à Bruxelles en 1943, faisait partie de "La collection des Grands Procès" et c'est avant tout une "chronique" judiciaire et histori-

que, probablement mise en route à cause de l'engouement de l'époque pour le roman policier en notre pays.

Enfin, il me faut signaler encore "Le mort" de Camille Lemonnier, mais ce roman, publié en 1882 et dont il tira lui-même un mimodrame (interprété à Bruxelles en 1894), est plutôt un récit criminel d'inspiration naturaliste. E. G. De Meyst en fit un film dans les années '30.

S'il y eut d'autres précurseurs, je ne les connais pas ou je les oublie. Je serais donc très heureux si on m'en signalait l'existence.

Chapitre III: La prise du pouvoir du policier dans les lettres belges.

C'est dans les années vingt que l'on commence à prendre en considération le roman policier, du moins sur le continent. La naissance du "Masque" va accentuer l'effort entrepris. Les livres de John Dickson Carr et d'Agatha Christie ouvrent la porte d'un vaste territoire, où s'engouffrent bon nombre d'auteurs continentaux. Stanislas-André Steeman, qui a débuté dans la revue "Sincère", cherche un peu sa voie et ne s'est pas encore vraiment attaqué au roman. Il s'associe avec Herman Sartini, qui écrit sous le nom de Sintair. Leurs premières oeuvres sont hybrides, loufoques. Les auteurs tâtonnent, se cherchent et c'est seulement en se débarrassant de la tutelle de Sintair que Steeman trouve sa voie première dans le "roman-énigme".

Le "Masque" joue d'ailleurs sur deux tableaux: le policier d'abord, mais également l'aventure, avec des relents de cape et d'épée (Pardaillan et Le Bossu ne sont pas bien loin). Alors, on assiste à ce phénomène étrange durant les années trente, en voyant surgir plusieurs auteurs belges au sommaire de la collection "Le Masque": Horace Van Offel, un vieux de la vieille, qui s'essaie au roman d'aventures, mi-policier, mi-fantastique, voire historique... Louis-Thomas Jurdant, lui non plus, n'est pas un débutant car, lui aussi, a démarré dans les années vingt, et puis, outre Steeman et Sintair, déjà nommés, il y aura encore Gérard d'Amegin et Paul Max, mais ce dernier en tant que traducteur seulement. Pourtant, ce ne sont pas là les détonateurs qui font démarrer le genre "polar" en Belgique. L'exemple du Masque, puis de L'Empreinte, seront contagieux.

MOORTHAMERS, digne famille de libraires-bouquinistes, s'essaie maintenant à l'édition et, inspirée par certains

exemples français, lance en un an une dizaine de titres sur le marché, parmi lesquels on retrouve Wallace et Fletcher comme auteurs étrangers, puis Sintair et Steeman, ensuite Steeman seul, mais encore la réédition du "Cadavre N° 5" de Duvigneaud (premier best-seller policier belge finalement, puisqu'il y aura même une réédition après-guerre et que le film du même nom fit, dit-on, une belle carrière) ainsi que Jean Doisy et un Thylienne, couronné par le Prix Wallace. Il y eut également dans cette série un roman commencé par E. Hoton et, par voie de concours, terminé par E. Aujay. Bien qu'il s'agisse ici d'une collection malgré tout éphémère, qui ne dura que la seule année 1933, le mouvement semble avoir été lancé.

Moorthamers avait de fait été précédée par REX qui, sans avoir lancé de collection particulière, avait édité Steeman, Jurdant, De Wattyne. Au départ, encore dirigée par Léon Degrelle, cette maison d'édition, rachetée par la Bonne Presse d'Averbode, mit le holà aux goûts immodérés du beau Léon. Robert du Bois de Vroylande, qui mourut dans les camps de concentration, raconte de façon savoureuse comment Degrelle, qui ignorait tout de l'édition, faisait tirer les romans à 25.000 exemplaires. Malheureusement, sur ces 25.000 exemplaires, il y en avait 15.000 qui moisissaient dans les greniers (p. 49 de son "Quand Rex était petit...", Louvain, 1936). L'anecdote suivante est d'ailleurs significative: "La Collection Nationale a publié un excellent roman policier de Stanislas-André Steeman, intitulé "L'assassin assassiné". En vertu du traité, il était interdit en librairie ce livre qui devait paraître ensuite dans la collection Le Masque. On ne servirait donc que les abonnés, qui étaient à l'époque 8.000 environ. Que fit Bluff (= Degrelle)? Il fit tirer à 16.000. Et voilà pourquoi, Monsieur, votre fille est muette" (fin de citation). On trouve, dans le même bouquin, un portrait féroce de Louis-Thomas Jurdant qui, semble-t-il, à l'époque inondait toutes les rédactions et secrétariats de maisons d'édition de ses manuscrits les plus divers. Il est vrai qu'il est, à côté de Steeman, le plus prolifique de nos auteurs belges. Ces années '30 révèlent encore d'autres auteurs, tels que Norry Zette, et c'est alors que Dupuis a lancé sa Bibliothèque Jaune, la seule série belge qui survivra à la guerre.

Ainsi l'année '33 aura, après coup, une signification particulière même si, pour Moorthamers, elle peut apparaître comme un coup d'épée (ou de pistolet) dans l'eau. Non, en vérité cette année-là clôture une première époque, celle du réveil des auteurs belges, qui trouvent dans le "roman policier" une possibilité d'assouvir l'excès d'une mentalité bourgeoise. Il faut aussi y voir un désir de reconsidérer l'homme et une volonté d'échapper aux contraintes des hommes. Chez les quelques auteurs belges, il y a beaucoup plus qu'une simple recherche ou jeu de l'esprit, plus qu'une tentative de manipuler l'énigme policière, adroitement ou non.

Il y a, dès l'éveil du roman policier en Belgique, comme un déchirement, une séparation avec les origines mêmes d'un métier des plus aléatoires, celui d'écrivain professionnel.

Devenir romancier policier était alors une gageure. Oser le faire en Belgique, une folie, un scandale et un défi... Trois grands auteurs donneront le ton en revigorant les lettres belges d'une façon telle que cette impulsion neuve dépassera les limites de l'entendement, pour la plupart des lecteurs. Combien savent alors que trois des plus grands auteurs policiers sont des compatriotes? Très peu en effet savent l'importance d'un Jean Ray, d'un S.-A. Steeman et d'un G. Simenon, dont les débuts se situent tous trois dans les années trente.

Prenons 1931 comme année-charnière, car tout se joue vers cette époque. En 1929 démarrent les Harry Dickson, série bi-hebdomadaire que publie un éditeur amstellodamois et qu'un distributeur gantois veut lancer à son tour en langue française pour voisiner avec les Nick Carter, Nat Pinkerton, Lord Lister et autre Buffalo Bill, paraissant également sous sa houlette. C'est le côté populaire un peu canaille dont raffole un certain public. C'est à cela que se limite bien souvent le mythe du limier ou du voyou, pourvu qu'il soit mondain comme Lupin. Ajoutez-y l'engouement pour Fantômas; songez à d'autres séries similaires -Bob Wilson, Todd Marvel (Le Rouge)-, et vous aurez une idée de l'ampleur fascinante de ces fascicules. C'est là que Ray reprend au pied levé une carrière que quelques années passées en prison n'ont pu étouffer. Il a publié jusque là des contes et des nouvelles épars, un seul recueil.

En traduisant quelques titres, l'imaginaire débordant de Ray se trouve fort insatisfait devant la relative médiocrité des textes. Lui qui n'avait aucun bagage dans ce domaine, excepté un certain penchant pour le fantastique et le gothique (voir ses opinions sur Maurice Renard), se révèle bien vite un maître de l'atmosphère et de la débauche imaginaire. Le mécanisme, copié sur la technique de Conan Doyle, n'a pour lui aucun secret. On lui doit gré d'avoir donné consistance au personnage tout à fait falot -et il le restera durant toute sa carrière- d'Harry Dickson. Car, avouons-le, Harry Dickson, le terrible Harry Dickson, est un bien piètre exemple! Il est puritain au possible et se révèle sentimental, pisse-froid et fesse-mathieu, souvent de façon outrancière. Les énigmes proposées sont souvent abracadabrantes, tirées par les cheveux et invraisemblables. Mais il y a,malgré tout cela, dans le déroulement du récit et la façon de le narrer, une technique certaine, un savant art du dosage et du coup d'effet, un débridé dans l'imagination et une débauche dans l'invention, qui fait tout le charme de ces récits d'espionnage ou criminels. Harry Dickson, moulé et façonné d'après Sherlock Holmes, encore qu'il soit plus fort que ce dernier, est beaucoup plus qu'une simple copie standard. Enfin, c'est, dans tous ces excès et grâce à une écriture plus que talentueuse, la fin et l'aboutissement d'un genre.

Resté anonyme derrière ses écrits -encore que, dans les années trente, il signât parfois en néerlandais "door den schrijver van Harry Dickson"-, qui émerveillent un nombre considérable de lecteurs -et non des moindres- qui se souvinrent, encore longtemps après, des H.D. (prenons le cas d'Alain Resnais, pour faire plaisir aux Français, et, surtout, de Maurice Tillieux, chez qui l'influence est beaucoup plus évidente!), Jean Ray révèle son identité en langue néerlandaise, où il devient le premier ou le plus important auteur de "policiers" mais, encore une fois, sans volumes, puisque de 1936 à 1940 il va remplir les pages de l'illustré pour la jeunesse, "Bravo", où il publie 22 feuilletons et plus de 200 récits brefs, ainsi que six scénarii de BD, en majorité d'inspiration "policière". Il deviendra du même coup le premier scénariste belge de BD policières, en créant le personnage d'Edmund Bell, détective de 16 ans. La première partie de la carrière de Jean Ray/John Flanders s'achève avec l'occupa-

tion. Fini les Harry Dickson, exit "Bravo", finie encore la collaboration chez la "Bonne Presse", où il livrait romans et "Presto-Films". On le retrouvera durant la période de l'Age d'Or.

Georges Simenon est un autre cas. Il fit ses débuts en 1921 avec un petit roman inepte puis monta à Paris et, là, commença à publier dès septembre 1923 dans des journaux galants. Il convient de tracer ici un curieux parallèle, qui vaut ce qu'il vaut, entre Simenon et Steeman. Tous deux sont nés à Liège mais, si Simenon s'est imprégné dès sa jeunesse de la vie dans la cité ardente, Steeman a fait ses études -en grande partie- à Anvers avant de partir pour Bruxelles. Tous deux démarrent dans le journalisme et, quant à leur carrière, elle débute pour tous deux (en partie du moins) dans les journaux galants. Dès 1923, Simenon publie dans "Sans-Gêne", "Gens qui rient", "Frou-Frou", "Le Flirt" et "Le Sourire". Steeman débute, sous le nom de Basile André, dans "Le Rire", "Le Sourire" etc., en 1923, lui aussi! Enfin, tous deux se retrouvent au sommaire de la revue "Sincère", dans les années '20. Faut-il continuer en voyant quelque ressemblance entre André Malaise et Jules Maigret? Steeman s'en souviendra, qui demandera à Simenon quelques récits policiers à inclure dans "Le Jury". Simenon agrée la demande. Leur contact se limitant toutefois à deux cartons-lettres et c'est tout! Plus troublant peut-être est le fait qu'ils démarrent tous les deux dans la voie du succès aux alentours de l'année 1931.

Simenon franchit alors une nouvelle étape et aborde le roman populaire: romans d'aventures, exotiques, science-fiction, amour et eau de rose, policier... Il démarre en 1924 avec "Le roman d'une dactylo", signé Jean du Perry. Il utilisera encore 16 autres pseudonymes pour publier des dizaines d'oeuvres chez Tallandier, Ferenczi et Fayard... Quand, en 1927, les retombées des premières collections policières se font sentir, il s'y met avec ardeur, créant Yves Jarry, émule d'Arsène Lupin, puis inventant l'inspecteur Sancette. Enfin, à la demande de Joseph Kessel, il rédige la série des "13 mystères" et des "13 énigmes" pour "DETECTIVE", en 1928, au moment même où il voyage à travers l'Europe à bord d'un petit bateau. Fin de l'année '28, il se fait construire un cotre et descend le long des canaux jusqu'en Hollande. Amarré du côté de Delfzijl, il

reprend un de ses personnages secondaires pour en faire un héros à part entière ayant sa série propre. Ainsi naîtront les "MAIGRET" dont "Piotr-le-Letton" fut le premier écrit en septembre 1929 et publié par Fayard. Le lancement eut lieu le 20 février 1931, au cours d'un "bal anthropométrique" au cabaret de la Boule Blanche avec "Le pendu de Saint-Pholien" (qui se dérbule à Liège) et "M. Gallet, décédé", la collection paraissant sous couverture photographique. Cette année 1931 est importante. C'est en 1931 que Steeman se voit attribuer le Grand Prix du roman policier pour "Six hommes morts".

Voilà donc deux grands auteurs belges, encore tout jeunes, déjà célèbres et faisant la nique à Leroux et Leblanc, déjà à l'avant-pointe du roman policier et sous le feu des projecteurs, tandis que, dans l'ombre (ou, en sortant -les initiés comprendront), Jean Ray commence à traduire des Harry Dickson...

Peu après, le cinéma s'empare de Maigret: "La nuit du carrefour" (Jean Renoir, 1932), "Le chien jaune" (Jean Torride, 1932) et "La tête d'un homme" (Julien Duvivier, 1933) consolident la réputation du personnage déjà légendaire. Maigret est bien parti, lui qui était né au coin de diverses oeuvres, dont "Train de nuit", écrit en 1929 et publié chez Fayard en 1930, mais sous le nom de Christian Brulls, puis réapparaissant dans "La figurante", "La femme rousse" et "La maison de l'inquiétude". Au départ, ce Maigret-là était d'ailleurs policier à Marseille.

Arrêtons-là ces considérations chronologiques pour cerner ce même Maigret. Je refuse d'ailleurs le qualificatif de "roman policier" à la série des Maigrets. Aux Maigrets je préfère les vrais romans policiers de Simenon, les seuls vrais, dis-je, et qui furent groupés en '38 sous les titres respectifs des "Dossiers de l'Agence O" d'abord, et des enquêtes du "Petit Docteur" ensuite. On sent, à les lire, que Simenon a voulu quitter la peau de Maigret pour choisir un angle de vision différent. Ses histoires d'Emile et Torrence en ce qui concerne l'agence O, et de Jean Dollent dit "le petit docteur", sont souvent très invraisemblables. Les intrigues sont nulles mais on y suit de véritables enquêtes dans toute leur banalité. Si, par le déroulement, elles rejoignent le procédé Maigret, il faut aussi constater que le côté psychologique moins accentué, moins fabriqué, a fait place à une ambiance plus policière! C'est là

un des nombreux paradoxes de l'auteur Simenon qui, pour faire du "policier", fait appel à des amateurs et, dans ses soi-disants vrais romans policiers (Maigret), tombe dans le genre du psychologique... Avec les premiers Maigrets, engoncés dans leur carapace criminelle et méthode policière, les enquêtes du petit docteur ainsi que les dossiers de l'agence O, c'est là la seule partie policière de l'oeuvre de G. Simenon. Et, tout au long de sa carrière, on lui collera l'étiquette mensongère d'auteur policier. Après tout, c'est sa faute! Puisque tant de ses romans baignent dans un climat de crime (les adaptations cinématographiques de nombreux romans se plaisant sans vergogne à accentuer le côté sensationnel de chaque roman), toujours trouble, dont raffole une partie du public toujours plus friand de péripéties et d'anecdotes que féru de psychologie. Dès les années '30, Simenon avait été pris à son jeu. Il renie alors toute oeuvre antérieure et se cantonne dans le psychologique. Dès la libération, les jeunes auteurs, tant français que belges, rejetteront ce même roman psychologique, aboutissement, selon eux, d'une époque révolue. On assiste alors à la naissance de l'existentialisme, puis du nouveau roman avec Sartre, Camus et Claude Simon, mais encore, sur une autre échelle, à des essais divers tentés par des jeunes en quête de vérité autre. Percée de la science-fiction, percée du jazz, du roman noir américain mais encore de Boris Vian, Jacques Sternberg, Guy Vaes, pour ne citer que quelques noms. Et pendant ce temps-là, Simenon continue allègrement son petit bonhomme de chemin avec un succès toujours croissant et un public vieillissant. Il se pourrait bien, en fin de compte, que, par un effet-boomerang, l'oeuvre pseudo-policière de Simenon se voie un jour réexaminée (je parle ici des Maigret; les autres romans, on en aura vite fait le tour dès qu'on s'aperçoit qu'ils tapent toujours sur le même clou). En vérité, toute l'oeuvre Simenonienne d'après-guerre n'offre plus rien de neuf excepté dans les Maigret précisément où, abstraction faite du personnage central, on retrouve l'image d'une société bourgeoise désaxée... Ce qui prouve encore une fois que c'est pas du policier et voilà pourquoi Monsieur votre fille est muette...

Venons-en à Steeman.

Sa dernière collaboration avec Sintair aura lieu en 1929 ("Le maître des trois vies"). "Péril", en 1929 (feuilleton dans "La Gaule"), sera son premier roman en solo. Il a déjà la chance de paraître dans "Le Masque" certes, mais il multiplie les nouvelles et les feuilletons, paraissant dans "La revue Sincère", "La Nation belge", "La Gaule", "Pourquoi pas?", "Le soir illustré", etc. Il va également multiplier ses éditeurs de romans: Rex, La Renaissance du Livre, Moorthamers, "La Gaule", "La vie heureuse", Dupuis... Si la période d'avant-guerre est faste en éditeurs et éditions, je la considère pourtant comme une période initiatique, voire d'apprentissage. Steeman a pris goût au policier -somme toute, il a débuté avec des contes légers, des bluettes, des nouvelles sentimentales, avant de trouver sa vraie voie.

Le premier grand roman "Six hommes morts", qui paraît d'emblée chez Le Masque en 1931, lui vaut le "Grand Prix du roman policier". Il sait maintenant ce qu'il vaut et ce qu'il veut. Aujourd'hui, ce roman peut paraître pesant, prétentieux et terriblement vieilli. S'il n'était la première apparition de M. Wens, j'y verrais même une oeuvre inférieure mais, en un sens, Steeman annonce la couleur et entre résolument dans sa première période. Notons que, s'il se débarrasse de la tutelle de Sintair, il est encore sous l'influence de Christie. Car Steeman se trouve maintenant entre deux chaises: le roman d'atmosphère à la Simenon (peut-être dû à d'autres influences d'ailleurs) et le roman-énigme à la Christie. "Le démon de Sainte-Croix" (paru en 1932), ainsi que "Un dans trois", "Le mannequin assassiné" surtout, puis "Les atouts de M. Wens" sont déjà nettement supérieurs.

Il faut surtout lire "Le mannequin assassiné", dans sa première version avec l'unique Malaise (dans la nouvelle version, ne voit-on pas surgir un Wens bien inutile?!), encore que l'on puisse y déceler quelques longueurs. On y voit surtout le parallèle entre Malaise et Maigret, encore que, pour Steeman, Malaise ne sera jamais qu'un personnage secondaire, qui laissera bientôt la place au seul M. Wens. Dès "Les atouts de M. Wens", ce dernier prend de plus en plus d'ampleur mais encore des aspects tellement divers qu'il sera bientôt impossible d'en tracer une fiche anthropométrique, comme on pourrait systématiquement le faire avec Maigret.

Mais Wens souffrira de la même maladie que Maigret. Il sera adapté à l'écran sous des traits tellement différents

qu'il n'a pas (ou plus) de visage propre. Les romans suivants, "L'assassin assassiné" (un des moins bons à mes yeux), "Le Yo-Yo de verre", "L'ennemi sans visage", "L'adorable spectre" (timide incursion dans le fantastique), "La maison des veilles", "Le lévrier bleu", me paraissent moyens malgré d'éminentes qualités des romans de transition. Ils sont habiles sans plus. On y dénote et décèle des tâtonnements. Le très curieux "La maison des veilles" annonce déjà "Légitime défense", c'est-à-dire le tournant psychologique.

C'est d'ailleurs une période moins prolifique qui se terminera en 1938-39. Steeman écrit de moins en moins de nouvelles, se consacre à des romans et déjà un peu au cinéma. Les chiffres sont formels: deux romans en '33, trois en '34 dont l'adaptation du Leroux ("Les fils de Balaoo"), rien (!) en 1935 excepté "L'adorable spectre" et en 1936 un seul petit recueil: "M. Wens, détective" dans la collection ZORRO. Rien en '37 de nouveau et deux titres seulement en 1938 dont "La maison des veilles" et, surtout - alors là, c'est le chef-d'oeuvre!-, "L'infaillible Silas Lord", suivi l'année d'après par un autre coup de maître: "L'assassin habite au 21". Cette fois le grand oeuvre est lancé!

Ces deux derniers romans terminent pour ainsi dire la période d'avant-guerre. Cela signifie que Steeman met un terme à la série initiatique, qu'il entre maintenant en pleine maturité et qu'il atteint les sommets de son art. De 1940 à 1950 environ (lorsque commencera la période faste des Presses de la Cité), il ne produira plus grand chose excepté "Légitime défense", mais sa réputation se fera sur ce titre-là, une fois adapté au cinéma sous le titre "Quai des Orfèvres", ainsi que sur les deux autres titres précités (dont "L'assassin habite au 21" fut également filmé).

Les raisons de cette baisse de production sont multiples. Il ne faut surtout pas croire que Steeman n'écrivait plus. Au contraire. Mais il doit d'abord s'occuper de cinéma, d'éditions et se consacrer à réécrire une partie de son oeuvre, recevoir et lancer de nombreux auteurs policiers... De même, intervient la rupture avec Albert Pigasse du Masque mais apparemment sans grand dommage pour un auteur alors couvert d'éditeurs. Mais je parle-là de la période de guerre. Revenons en arrière à ce fameux "Silas

Lord". Si je juge le livre tellement important, c'est qu'il révèle bien des choses. Notamment le fait que Steeman a compris le mécanisme du roman-énigme, du personnage-limier et qu'il peut se permettre maintenant de le charrier, de le tourner en ridicule. En son for intérieur, Steeman ressent les manques de ce système vis-à-vis du lecteur. Concerné par ce que pense le lecteur et par la façon la plus malléable selon laquelle présenter une énigme le plus agréablement possible, Steeman retourne le problème (après l'avoir examiné sous toutes les coutures et cela de façon rationnelle, quasi mathématique) et prend les prémisses à contre-pied! Voyez "Silas Lord". Avec un nom pareil, il fait songer à Arsène Lupin, voire à Nick Carter ou Harry Dickson, deux noms d'ailleurs implicitement et par complicité cités dans le texte. Silas Lord, l'infaillible limier, le justicier sans peur ni reproche, n'est autre qu'un vulgaire voyou sans scrupules. Tout au long du roman, il s'est payé la tête du lecteur. Chose suprême: la chute finale n'enlève rien au charme du personnage. C'est le roman de Steeman que je lis et relis avec un plaisir inaltérable, tant il est bien écrit, bien équilibré, plaisant à suivre, facile à lire. Roman d'ailleurs composé comme un recueil de nouvelles, reliées entre elles par le fait du personnage principal.

Avec "L'assassin habite au 21", Steeman livre son chef-d'oeuvre dans le genre sérieux du roman-énigme. Son meilleur roman d'avant-guerre, le plus achevé en tout cas. Il parut d'abord dans "Le soir illustré" (du N° 586 au N°594) avec de belles illustrations dues à Steeman lui-même. Steeman avait plus que des dons pour le dessin. Du temps de ses courtes culottes, il avait même débuté dans la BD dont il couvrait ses cahiers avec des histoires de chevalerie fantastiques et merveilleuses. Du N° 616 au N° 638, il en fera part aux lecteurs du "Soir illustré", dans la rubrique "Pas pour les parents" (PPLP), qu'il animera avec talent, cherchant le contact avec les jeunes lecteurs, favorisant l'éclosion de jeunes talents poétiques ou graphiques... On y voit (encore ou déjà) cette hantise du contact avec le lecteur, hantise consumée dans "Le Jury", où il reprend ce rôle pour le "polar". Cette hantise sera désormais présente dans chaque oeuvre, chaque roman qui devient alors oeuvre-clé à plusieurs serrures, où le lecteur doit fournir un effort mental -rationnel- logique pour "compren-

dre" les clins d'yeux certes, mais surtout les innombrables indices et pistes clairsemés à volonté par l'écrivain-instituteur-démiurge... Ecrire un roman devient alors un jeu à deux ou parfois à trois (auteur-personnage-lecteur) et il est certain que cette triplette est une des constantes de l'oeuvre de Steeman ainsi que Jacques Baudoux nous le fit comprendre en effleurant le problème dans un article paru dans "Enigmatika" (numéro spécial S. A. Steeman). "L'assassin habite au 21" aurait également pu s'intituler "Un dans trois" (titre paru en '32). Et cette curieuse obsession, en poussant un peu, on la redécouvre dans "Six hommes morts" (deux fois trois), ou "Six hommes à tuer" (idem) ou encore dans "L'assassin habite au 21", dans le chiffre même puisque 2 + 1 = 3...

Bref, à la fin des années '30, Steeman est un homme occupé. Silas Lord et "L'assassin habite au 21" sont des oeuvres maîtresses, d'autres romans sont en chantier. Il a en plus son travail cinématographique, qui l'occupe, sans oublier sa collaboration au "Soir illustré".

La guerre va brutalement briser cet élan sans pouvoir l'endiguer, mais en le canalisant vers d'autres voies. Steeman bifurque en effet vers l'édition. C'est un bienfait car Steeman se révèle soudain un éditeur hors pair. Il pourra enfin donner libre cours à sa mentalité de "professeur", son désir d'instruire, d'apprendre, de mettre au courant, en quoi tout le tend d'ailleurs car il est certain qu'il est doté d'un talent supérieur à beaucoup de ses collègues. Il apparaît alors, et petit à petit, que Steeman ne demande pas mieux que mettre ce talent au service de la "littérature" et des autres. Cét aspect-là, c'est dans "Le soir illustré" et la rubrique "P.P.L.P." qu'il le dévoile pour la première fois mais, en fait, on le retrouve toujours à travers M. Wens...

1940 sera l'année-charnière, la seconde année-charnière, dans l'évolution du roman policier en Belgique...

Avant de pénétrer en détail, un mot encore sur les auteurs du second rayon. Cela dit, sans aucune intention péjorative, mais il est vrai que Steeman laisse bien d'autres écrivains dans l'ombre, tant son personnage est important, omniprésent... Il y eut en effet d'autres auteurs policiers: Nory Zette, J. J. Marine, L.-Th. Jurdant, José Ortmans...

Journaliste et docteur en droit, Marine a débuté avec des poèmes en prose dès 1923 ("Visions des jours heureux")

mais son premier roman sera déjà un policier. Il en fera une quinzaine en tout, plus quelques nouvelles. Ses débuts dans le genre se situent en 1934 avec "Trois étages... et un crime" (Editions de France) mais, dès son deuxième essai dans le genre, "Les deux cadavres de M. Van Dorf" (Editions Baudinière, Paris, 1935), il va lancer le personnage de Rik (Henri) Hulîens, expert en police technique, qu'il va traîner d'éditeur en éditeur avec, jusqu'en 1946, un à deux titres par an. Il livrera son chant du cygne, dans les années '60, aux Editions Erel.

Louis-Thomas Jurdant, né en 1909, lui aussi journaliste, rapportera d'un long séjour en Angleterre le goût du roman policier à l'anglaise mais plutôt le style Wallace et Seamark que le style Dorothy Sayers et Agatha Christie. Sa carrière durant, il gardera le goût et une prédilection certaines pour le décor et les enquêteurs anglais. C'est dans "Soirées" qu'il publie en feuilleton son premier roman, "Hier soir, Atlantique Sud". Dès 1933, il publie chez Dupuis et chez Rex, créant divers personnages de limiers et de policiers avec, en première ligne, l'aventurier John Sunkist, un "redresseur de torts" américain, comme il le situe lui-même. Il fera une trentaine de romans policiers qu'il traînera, lui aussi, d'éditeur en éditeur, publiant au moins un titre au "Masque". Il fera ses trois à quatre titres par an, avec une période éminemment faste pendant les années d'occupation (nombreuses rééditions aussi) pour ensuite s'installer dans un silence entrecoupé de quelques oeuvres policières rares. Jurdant occupa alors une fonction importante au Conseil de l'Europe, à Strasbourg, où il s'est fixé, et qui lui interdisait de cumuler ou de se consacrer pleinement à la littérature. Il est revenu aux lettres mais en se limitant à la poésie et l'essai, se bornant à écrire un policier par décennie.

Ainsi donc, dans les années '30, il faut déjà tenir compte de plusieurs auteurs policiers belges: outre Steeman et Sintair, il y a aucsi et encore: Van Offel, Doisy, Thyliemme, Jurdant, Marine, Ortmans, Zette et Harlauw... Une belle brochette, que les éditeurs belges ne rechignent pas à publier car, outre le malheureux coup d'épée dans l'eau de Moorthamers, il y avait surtout "Rex", la maison d'édition dirigée par un certain Léon Degrelle qui, dans sa collection "nationale", publiait des romans policiers (Steeman, Jurdant), mais encore la "Bibliothèque Jaune" chez Dupuis, où

l'on retrouve des auteurs étrangers mais aussi pas mal de belges (Steeman, Jurdant, Romazières)...

Une toute première collection "belge", mais consacrée en fait à l'aventure (et l'humour) et où le policier prédomine, prouvant par là l'engouement ET des auteurs ET du public, c'est la minuscule collection ZORRO au format des "Presto-films". Elle fut dirigée par Octave Joly (futur scénariste des innombrables "Oncle Paul" dans "Spirou"). C'était une série destinée avant tout aux scouts, mais n'est-il pas curieux d'y voir figurer les noms de Steeman, Jurdant, Marine? Joly y donnera de l'aventure, Joseph Ozer (voir le petit dico) des récits d'espionnage (son grand dada), un certain Herbert Buzas, du policier encore. Dans le N° 19, J. J. Marine nous livre "Le fluide de la mort lente", un curieux récit de Hullens aux limites de la SF. On y retrouve aussi P. V. Collin avec, au sommaire du N°20, "Double énigme au fort", ce qui doit correspondre aux débuts dudit Collin dans le polar. Enfin, le N° 22 (1936) présente "M. Wens, détective" de Steeman et réunit trois courtes nouvelles de notre héros préféré. Il y eut d'autres titres encore de Jurdant, Collin, etc. Donc, déjà en 1936-1937, se trouvaient réunis dans une petite collection ceux qui, quelques années plus tard, nous donneront l'Age d'Or du roman policier belge.

Mais que reste-t-il de ces auteurs aujourd'hui? Pas grand chose, hélas. Chez Marine, les énigmes sont faibles, son policier est un fat incommensurable, personnage agaçant au possible. Le style du narrateur est ampoulé au possible, sonne faux à chaque page. Selon les dires de Jurdant, Marine était un homme droit et bon. Je veux bien l'admettre, mais il est dommage de constater que son style et ses histoires ne furent pas à la mesure de ses qualités intrinsèques. Il en va par bonheur autrement avec Jurdant, dont certains titres sont encore agréables à lire. Certains titres ont vieilli, sans parler du superficiel des personnages, de l'invraisemblance des enquêtes. D'autres titres mériteraient d'être dépoussiérés. On comprend, à lire Marine et Jurdant, pourquoi Steeman réécrivait tellement et tant. Le résultat est probant. Steeman n'a pas vieilli. Jurdant mérite toutefois que l'on s'y arrête. Il n'a pas cessé d'écrire, publiant encore en 1977, sans compter les quelques nouvelles qu'il nous dit avoir en réserve. C'est donc un écrivain en constante évolution et qui mérite d'être

étudié de près. Quant à Nory Zette, je ne sais quel charmant minois ou nom se cacha sous ce curieux pseudo, mais ladite Zette eut son heure de gloire dans les années '30 et publia des biographies et quelques romans policiers avec l'ex-commissaire Réginald Harlawe (ou Harlowe).

Enfin, de toutes les collections, celle de Dupuis (Bibliothèque Jaune puis Collection Jaune) fut la plus résistante: elle dura jusque dans les années '50 et publia quelque 109 titres, dont une grande partie d'auteurs belges. Nous avons surtout insisté sur le développement de la carrière des 3 grands mais ne nous leurrons pas. Ce n'est pas le développement des dites carrières qui fut prédominant dans l'évolution du roman policier en Belgique. Ce seront les circonstances de la guerre, préparées ou ajustées au potentiel de talent littéraire présent en notre pays. Mais, à ce moment-là, Simenon fait carrière à Paris, Jean Ray est un illustre inconnu qui sort de prison, et Steeman se faisant un nom en France se trouve coincé entre deux chaises. N'empêche que tout ce beau monde-là va lancer maintenant l'âge d'or du roman policier en Belgique. Attachez vos ceintures, please...

Chapitre IV: L'âge d'or.

Finalement cet "âge d'or" n'aura duré que 4, maximum 5 ans, le temps que dureront les collections policières alimentées par une foule bigarrée d'auteurs et pseudo-auteurs.

Cet âge d'or aura eu lieu par la grâce de S.-A. Steeman. Il avait pu intéresser un éditeur-imprimeur, A. Beirnaert, avec qui il se lança dans l'aventure. Beirnaert père mourut pendant l'occupation en camp de concentration. Le fils continua l'affaire. Mis en faillite voici peu, il a abandonné les locaux situés rue des Coteaux -adresse célèbre- à Schaerbeek... mais c'est bien en 1940 que commence "l'âge d'or", lorsque Steeman lance sa première collection, intitulée LE JURY. Bien entendu, il faut considérer les circonstances. Coupée de la France et de l'Angleterre, la Belgique doit se suffire à elle-même. Les éditeurs doivent donc faire appel aux talents locaux. LE JURY ayant du succès, cela fera boule de neige et, bientôt, chaque éditeur voudra avoir sa collection de policier car il s'agit de distraire et d'oublier les misères de la réalité. D'où également, comme le souligne Jacques Van Herp, cette recrudescence du "fantastique" et de "l'anticipation scientifique",

encore que ces choses-là, déjà moins dans les grâces du public, ne connaîtront aucune percée comme le policier, beaucoup plus proche, plus réel, etc. Finalement, on peut se demander si les gens n'apprécient que les choses puisées dans la réalité mais distordues par la fantaisie, comme vues par une loupe ou un miroir agrandissants. Donc Steeman lance sa première collection. Assez curieusement, celui qui vient, coup sur coup, de livrer deux chefs-d'oeuvre, nous donnera de 1940 à 1950 seulement deux romans, deux longues nouvelles et quelques récits brefs! Au moment où la Belgique se découvre une pépinière d'auteurs polars, le principal talent se met presque en veilleuse!! Comment est-ce possible? Tout simplement, parce que Steeman, retroussant ses manches, va s'occuper sérieusement de ladite littérature policière belge et multiplier les démarches dans ce sens. Il dirige deux collections (presque trois même), réécrit d'anciens romans, travaille pour le cinéma et voit ses oeuvres triompher à l'écran (sortie à Bruxelles de "L'assassin habite au 21", à l'Eldorado, le 16 avril 1943) et, surtout, s'occupe des auteurs qu'il publie. Ce dont il raffole: recevoir des manuscrits, qu'il lit et corrige avec volupté. Témoin muet, son fils Stéphane ouvre la porte et introduit des messieurs dans le bureau de son père. Il croise déjà Duchâteau, Owen, Kinnet et pas mal d'autres. Steeman favorise ainsi l'éclosion d'une pépinière de jeunes talents, dont l'abondance mais aussi son exemple vont rejaillir chez d'autres éditeurs. Dès l'occupation, Steeman a lâché le "Soir illustré" et "Le soir".

LE JURY démarre avec une de ses nouvelles, "La vieille dame qui se défend", long texte qui n'est pas sa meilleure nouvelle. Rapidement, il groupe autour de lui quelques auteurs comme Gaston Derycke, qui se défend pas mal, Jurdant, Stéphane, Marine, Paul Max; il donnera encore un texte de sa main ("La résurrection d'Atlas") avant de lancer Thomas Owen (ou Stéphane Rey), Carine, Andrieu, Dambermont, Kinnet (déjà plus un débutant, lui qui a commencé sa carrière sous la houlette de Ludo Patris), Maréchal et Duchâteau (le plus jeune, avec ses 16 ans!), puis encore des gloires établies, comme Simenon, ou Jacquart, Louis Dubrau, Chantal Roy, Yvan Dailly, Anne Sylvius, Max Servais (venu du dessin et de la peinture)... Une belle brochette assurément!

Tandis que LE JURY continue son petit bonhomme de fascicule et de chemin, Steeman y adjoindra la série des volumes brochés. Il y débute lui-même en 1942 avec "Légitime défense", qui inspirera vaguement "Quai des Orfèvres" à Clouzot, et reprend des oeuvres plus consistantes de ses auteurs mais également ses anciens titres, souvent réécrits, pour alimenter cette collection. Les auteurs touchaient pour un JURY en fascicule (donc un demi-roman ou une longue nouvelle) de 750 (selon Duchâteau) à 1.500 (selon Owen) FB.

Un nombre de Jurystes se réuniront en 1943 pour fonder LES AUTEURS ASSOCIES. Il y avait là Evelyne Pollet, S.-A. Steeman, Jules Stéphane, Marguerite Inghels (son épouse), Jean Ray, Maurice Gauchez, Paul Kinnet, Jules Lempereur ainsi que Thomas Owen, mais l'animateur et bailleur de fonds était un certain M. Koch, qui dirigeait les établissements Coloprint (cartes postales en couleurs). Les Auteurs Associés touchaient non seulement une somme forfaitaire pour chaque titre mais encore des dividendes en fin d'année. Ainsi Thomas Owen reçut pour "Hôtel meublé", à raison d'un prix de vente au volume de 20 à 22 F, une note de droits s'élevant à 14.000 F ce qui, pour l'époque, était inespéré! Les Auteurs Associés se réunissaient environ une fois par mois. C'est au cours d'une de ces réunions de table que Jean Ray introduisit Charlotte Duchène auprès de Stanislas-André Steeman; elle devenait devenir sa seconde épouse. Il y eut d'autres répercussions. Au niveau de la presse: on écrivait beaucoup sur le roman policier dans "Voilà", "Cassandre", "Le Soir", etc. Gaston Derycke et Paul Kinnet, e. a., furent des chroniqueurs zélés, même si le premier n'était pas toujours de bonne foi. Au niveau du public: les lecteurs formaient des clubs de Jurystes un peu partout dans le pays et les auteurs du JURY étaient conviés à des séances de signature, où c'était chaque fois l'affluence, comme me le rapporta le libraire-bouquiniste Toussaint (Galerie Saint-Laurent)... Ainsi LE JURY donna naissance au premier vrai fandom belge et ce n'est pas par hasard qu'un certain Jacques Van Herp y fait son apparition... Pour toutes ces raisons, Steeman peut, à juste titre, être considéré comme le catalyseur de cet extraordinaire raz-de-marée d'enquêtes, énigmes, meurtres et limiers...

Steeman ne reste pas seul sur la brèche. Son exemple donne des idées à d'autres, tels que Maréchal à Liège qui lance LE SPHINX et reprend des textes de Kinnet, Dambermont,

Léger, mais ira encore plus loin, en éditant des auteurs français. Sur les instances de Jacquart, un autre éditeur bruxellois lance LE VAMPIRE, en volumes brochés, avec Jurdant, Marine et Jacquart comme principaux fournisseurs de textes, mais encore une collection de fascicules copie conforme au JURY! Ce n'est pas tout puisque Chagor -c'est-à-dire les éditions Charles Gordinne, grand fournisseur de BD, d'albums à colorier et de planches du genre images d'épinal (et où l'on prépare, en silence et dans la cave, des dessins animés de Wrill le Renard, sous la direction de A. Froomanteau)- lance une édition de brochés, MODERNS POLICES. On y retrouve Jurdant, Snoeck, Paul Max, souvent des reprises et sous pseudonymes. Et il y en a d'autres encore: Dupuis continue sa "Bibliothèque Jaune" mais au ralenti, semble-t-il. L'ESSOR publie également des romans policiers ainsi que Sogeva, premier concurrent du Jury d'ailleurs, avec deux séries de fascicules, dont la collection "Aventura" regroupant les aventures diverses écrites par Nick Gordon (?), puis la série "les maîtres du roman policier", démarrée en 1940, avec la collection "Enquête", dont les auteurs ont des noms à consonance anglo-saxonne mais ce sont en réalité des Belges et, souvent même, les noms des soi-disants adaptateurs. C'est dans cette série que Pierre Fontaine, grand journaliste s'il en fut, signe Allan Dickson! Et pouvons-nous passer sous silence le curieux Paul Durbin (alias Paul Darlix), qui lança lui aussi une collection copiée sur Le Jury, ou encore la série de "Détective", lancée par et/ou pour José Ortmans?

Si Durbin est un cas, dans la mesure où il veut faire du policier sans avoir le moindre talent, il y eut aussi des éditeurs qui voulurent faire du polar mais qui furent court-circuités par l'occupant. Ainsi, un certain Van Loock, éditeur de Jean Libert et de bien d'autres, ne reçut pas l'autorisation nécessaire!

Il ne faut pas croire non plus que cette période, faste en titres, vit dans le luxe. Après deux ans déjà, les collections "Aventura" et "Enquête" disparaissent. Petit à petit, le contingentement de papier va forcer les éditeurs à rogner sur tout, à imprimer sur du mauvais papier, puis d'éliminer tous les excédents. Dans LE JURY, par exemple, certaines rubriques avaient créé des liens étroits entre Steeman et son public de lecteurs (e. a. "Le verger d'autrui", "Le courrier", etc.). C'était une formule mi-livre,

mi-magazine, qui connaissait un succès certain mais, au fil du temps, toutes ces rubriques sont condamnées à disparaître. Les éditeurs ont de plus en plus de problèmes. Les couvertures coloriées et bariolées de L'ESSOR vont disparaître. Ainsi la petite collection de Chagor est déjà imprimée sur du mauvais papier et se présente extrêmement bon marché. Le déclin s'annonce déjà.

Ce qui a favorisé cette éclosion, répétons-le, c'est le fait que la Belgique vivait coupée de ses voisins et que nos éditeurs eurent les mains libres et tout un marché à leur disposition. Cette éclosion favorisa les réels talents que furent Jean Ray, Steeman, Owen, Max et parfois Jurdant, ainsi que des jeunes prometteurs tels que Kinnet, Duchâteau et Dambermont, mais il n'en demeure pas moins vrai que l'ivraie le disputait au bon grain, certainement sur le plan quantitatif. Même Steeman le sévère fermait souvent les yeux, corrigeait les fautes d'orthographe, se rattrapait dans le verger d'autrui mais n'influait que très peu sur le développement de l'oeuvre. Il publiait à tour de bras pour limiter ses séries avec une indulgence qu'on lui connut pas ailleurs ni en d'autres temps.

Nous avons cité le cas de Jean Van Loock, éditeur ("Les Ecrits") se voyant interdire son projet de lancer une collection de romans policiers, pour laquelle il avait d'ailleurs attiré un nombre d'auteurs, parmi lesquels d'ailleurs le jeune André-Paul Duchâteau. Il y eut, en cette période de poussée du policier, du fantastique (Jean Ray publie ses chefs-d'oeuvre: "Le grand nocturne", "Malpertuis" et "Les derniers contes de Canterbury"; mais d'autres le suivirent dans cette voie) et de l'anticipation (voyez les romans de Roger Jacquart) des risques certains. Ainsi, Steeman se verra sévèrement réprimandé pour anglophilie, manifeste dans ses diverses séries... Il est vrai que l'on fuit la réalité quotidienne de diverses façons. On a vu dans une même mesure le cinéma français échapper à la réalité politique pour s'engouffrer dans une réalité pseudo-quotidienne ("Quai des Orfèvres") ou dans le fantastique folklorique et mythologique ("La belle et la bête", "Les visiteurs du soir", etc.). Les domaines de l'imaginaire triomphent. Le domaine policier échappe à la réalité par son jeu de l'esprit: le raisonnement pour le raisonnement. Ni fantastique social ni psychologie (déjà dépassée!) mais le "réalisme magique" cher à Johan Daisne et Franz Hellens.

La pensée au carré, l'énigme à la puissance n, l'enquête aux pistes innombrables. C'est pourquoi on voit aussi le roman policier belge se figer lentement dans le système anglais du limier extraordinaire ou de l'énigme faussée. Profusion d'enquêtes, limiers et énigmes feront qu'il ne restera finalement pas grand-chose de cette vaste production, où les vrais talents se comptent sur le bout des doigts... Certes, nous ne rejetons pas a priori cette surabondance, mais nous n'y trouvons pas de quoi pavoiser outre mesure. Comme très bon , on peut citer Steeman; comme valables, Jean Ray (plutôt fantastique dans cette période-là), Paul Max et parfois Jurdant. Comme prometteurs, Duchâteau, Owen et Kinnet ainsi que Dambermont. Comme lisibles, Derycke, Fontaine, Van Offel déjà vieilli. Et c'est pratiquement tout! Le reste a irrémédiablement vieilli! Vieillie, toute l'oeuvre de Roger d'Arjac! Vieillie, l'oeuvre du bon Marine! Vieillies, les oeuvres de Max Servais et de Jules Stéphane! Vieillis, Savignon, Hullens, Surkist, qui ne peuvent plus rivaliser avec le sempiternel Wens et le tendre Malaise. Je préfère encore relire tout Van Loo...

J'ai cependant l'impression qu'en ces temps-là les Belges, pas plus vaillants que les autres peuples de la Gaule, étaient bien contents de pouvoir s'adonner à la lecture de bons ou de moins bons romans, qui remplissaient leur fonction principale, c'est-à-dire celle pour laquelle ils avaient été conçus: le délassement pur et simple d'un peuple opprimé... "Sic transit gloria mundi"... Les Belges se gavèrent donc de toutes les énigmes imaginables... Vint la libération. La façade somptueuse du roman policier belge se lézarda, craquela et s'effondra tout bonnement... Pas tout de suite, bien entendu. Le contingentement du papier sévit encore quelque temps mais, peu à peu, la vie reprend son cours normal, les affaires aussi, et c'est le déferlement, la débauche même d'un autre secteur de l'édition: les illustrés, que l'on lance, titre après titre, sur le marché, sans compter les vieilles gloires, sous séquestre ou non, que l'on relance, en l'occurrence "Wrill", "Spirou", "Tintin", "Petits-Belges", "Bimbo", "Bravo"...

Steeman trouve même le courage de relancer LE JURY, sous forme de fascicules encore mais selon la formule déjà magique de magazine avec feuilleton, nouvelles, rubriques diverses. C'est le précurseur de "Mystère-Magazine" et il y publie également des auteurs étrangers: Chesterton, Ellery

Queen, Daly King, Eberhart... mais c'est un feu de paille car, après 5 numéros, Steeman ferme ses tiroirs et boutique... La BD balaie tout. Les héros sont fatigués et, en place de Wens, Hullens ou Savignon, on s'intéresse davantage à Valhardi, L'épervier bleu, Buck Danny.

On assiste encore à un autre phénomène. La France, pour se protéger de toute invasion, aussi pacifique fût-elle qu'une invasion économique, interdira son marché à l'importation de marchandises, même belges. Le cinéma belge, les éditeurs belges seront étranglés par le manque de débouchés en pays étranger, alors qu'eux-mêmes doivent admettre la concurrence française sur le marché belge! C'est que l'on veut enfin redécouvrir ce qui est français, ce qui est anglais, ce qui est américain... Mais pensez-vous que les Français veuillent découvrir ce qui est belge? Rien du tout! C'est donc la dégringolade. Enfin, au sein même du groupe important d'auteurs, c'est l'éclatement pur et simple.

Effondrement du marché traditionnel, effondrement des fournisseurs (= les auteurs), éloignement du public, tout cela contribue à la chute, au déclin et à l'exil, car il faut compter aussi avec certaines sympathies qui, valables sous l'occupation, deviennent gênantes dès la libération. Cela aussi contribue à l'éclatement du nombre des auteurs... Notez que cela ne se fit pas du jour au lendemain. Outre les nombreux illustrés, il est des collections, telle la "Bibliothèque Jaune", qui continuent. Ou encore, ne voit-on pas surgir d'innombrables petites séries de fascicules avec des récits de guerre mais encore des récits policiers? La grande révélation de ces années-là, c'est Gustave Van Loo! Donc, ce n'est pas encore l'abandon d'un genre mais bien son évolution vers un autre public et sa courbe évolutrice qui, ayant atteint son apogée, se trouve maintenant en ligne descendante, sur une orbite de ligne descendante. C'est ce que nous verrons de plus près dans le prochain chapitre.

Chapitre V: L'exil!

Que reste-t-il de cet important groupe d'auteurs, fin '45-début '46? Pas grand-chose! Une fois qu'il est établi que le déclin des collections entraîne leur disparition, c'est la débandade. Pour certains, cette débandade intervient très rapidement, dès la libération, puisque due à

leur position politique pendant la guerre. Les "collaborateurs", les "noirs" comme on les appelait, sont les premiers à quitter la scène et le navire qui coule. D'autres sont décédés; Paul Max est mort en 1944. Gaston Derycke, collaborateur notoire, quitta la Belgique pour aller se faire oublier en France sous le nom de Claude Elsen. Thomas Owen se convertira au fantastique et à la critique d'art. Paul Kinnet se fit ermite ainsi que Dambermont, dont on n'entendit plus parler. Jurdant, devenu fonctionnaire, ne pratiqua plus que l'écriture par à-coups. Jean Ray redevint John Flanders dans le domaine policier. Jean-Marie Andrieu fit carrière dans la politique et ce qu'il écrit par la suite n'a plus rien à voir avec le polar. Charles Bronne mourut en 1943. Louis Dubrau évolua vers d'autres voies et une écriture plus classique. Horace Van Offel fuit en Allemagne, où il trouva une mort ignominieuse. Tillieux et Duchâteau se convertirent à la BD. Et un grand nombre, en fin de compte, se trouva édité par des maisons françaises: Lucien Marchal, Jean Libert, Yvan Dailly, Xavier Snoeck, ainsi que Steeman. Le dernier à partir pour la France, le dernier à clôturer le spectacle, une fois le dompteur bouffé par le lion... Rideau!

Une fois terminée la deuxième mouture du JURY, les éditeurs belges se rangèrent. Pendant que Gérard invente le livre de poche belge, il n'y eut plus que des tentatives éphémères pour implanter l'un ou l'autre genre. Quelques romans épars témoignent encore d'une certaine nostalgie de l'âge d'or. En général, ce sont des romans ineptes, fades et sans suite. Certes, un Gustave Van Loo continue allègrement à égrener ses perles rares et d'un humour involontaire, dans des fascicules où tous les genres entrent en collision, mais il est notre dernier auteur populaire. Si la "Bibliothèque Jaune" se traînera jusque dans les années '50, Marabout-Gérard lance avec Laffont une série policière historique LE GIBET, mais sans auteurs belges. Dupuis, pour sa part, relance dans les années '60 la série policière MINUIT, sous la direction du spécialiste Willy Courteaux, mais là encore on note l'absence d'auteurs belges...

Tandis que le roman agonise, le genre polar trouve un deuxième souffle dans la BD; celle-ci présentant une plus large tribune et nombre de talents s'étant affirmés, on trouve dans la BD belge des types multiples d'aventuriers: L'Epervier Bleu, Jean Valhardi, Blake et Mortimer, Guy

Lefranc, sans oublier d'ailleurs Tintin, Spirou, Tif et Tondu, Blondin et Cirage, La patrouille des Castor... Tout cela donne plus ou moins régulièrement dans le polar et, petit à petit, se façonnent des séries policières. Tillieux se rode, après avoir tâté de l'âge d'or avec "Bob Bang", avant de donner le meilleur de soi dans les "Héroïc-albums" avec "Félix", dans "Spirou" ensuite avec "Gil Jourdan". André-Paul Duchâteau travaille d'abord avec Tenes et Rali - auteurs dans "Bravo" d'adaptations, plus tard censurées, des aventures de M. Wens- avec qui il publie dans "Bravo" puis dans "Mickey-Magazine" ("Le mystère de la Tour Eiffel") avant de tomber sur Tibet (également révélé par les "Héroïc-albums") avec qui il forme un duo remarquable, qui nous donnera RIC HOCHET; en 1980, Ric Hochet, paru en BD, en énigmes, en feuilletons, etc., fête ses 25 ans! Jean Doisy, qui avait débuté en 1943 dans le policier, créa pour sa part Jean Valhardi, remarquable personnage, grandiosement mis en images par Jijé puis par Eddy Paape, pour qui Jean-Michel Charlier fit d'excellents scénarii. Outre Félix et Gil Jourdan, Maurice Tillieux créa encore Jess Long, dessiné par Piroton. L'atmosphère pour les deux premiers, le jeu de l'énigme pour ce dernier, demeurent chaque fois classiques mais terriblement efficaces, et plaisants à suivre même quand Tillieux reprend ses scénarii, comme il le fait pour Tif et Tondu (Will) ou encore Natacha (Walthéry). Délicieuse série à citer, celle du Colonel Clifton, créée et dessinée par R. Macherot, puis reprise avec bonheur par Turk et De Groot. Enfin, il faut absolument citer "Sammy Day et Jack Attaway" de Berck et Cauvin, une des séries vedettes de "Spirou" et qui se déroule dans l'Amérique de la prohibition et au temps des gangsters...

Ainsi, une partie de l'âge d'or, et non des moindres, trouvera une séquelle dans la BD. Tillieux ayant encore livré quelques contes brefs ou nouvelles, il ne fera plus de romans tandis que Duchâteau jouera gagnant sur deux tableaux: l'écriture (nouvelles, romans, feuilletons) et scénarii. Il excelle d'ailleurs dans la nouvelle sans avoir pour autant trouvé un éditeur idéal qui le suive à la trace. On peut le regretter.

Pour la plupart des autres écrivains belges, le point névralgique s'était déplacé jusqu'à Paris. C'est en France qu'ils essaient maintenant de s'implanter. Il est d'ail-

leurs un facteur essentiel à l'exil des romanciers parallèles et/ou populaires (ou non) belges: une fois l'édition belge étranglée par la France, ils ont eu affaire à une totale indifférence quant à leur sort respectif de la part de leurs concitoyens, dont pas mal de lecteurs qui, quelques mois plus tôt encore, applaudissaient à chaque parution d'un de leurs titres.

Si pendant la guerre quelques audacieux firent de la critique littéraire du roman policier, dès l'effondrement de notre édition nationale de collections policières, on mit le couvercle sur la chose comme s'il était nécessaire d'oublier au plus vite cette production nauséabonde. J'en veux pour preuve les exemples suivants. En 1945, M. Hubert Colleye écrivit un article, "Les lettres belges pendant la guerre", paru dans le N° 1 (novembre 1945) de la "Revue Générale Belge". On y lit, e. a.:

> **Tenez, le temps de la guerre nous a fourni l'occasion vraiment inespérée, providentielle, de sortir ce que nous avions en nous, d'établir une fois pour toutes notre littérature sur des positions inexpugnables, de la hausser sur un plan d'où elle eût été remarquée de l'univers. Resserrés dans nos limites, repliés sur nous-mêmes, forcés de vivre de notre substance propre, nous eûmes le temps de penser, de rêver, de ruminer, de condenser. Et de produire. Et de nous exprimer. La formidable concurrence française, on nous en délivra. Nous fûmes magnifiquement seuls avec nous-mêmes. Et comme l'écrivain eut le temps d'écrire, le public eut celui de lire. Le besoin de lire devint comme une soif dans le désert de la soif. Des assoiffés, des affamés de lecture, voilà ce que devinrent les Belges. On se rua sur les livres, on les dévora. On alla jusqu'à lire des livres de Belges imprimés en Belgique. Le Belge découvrit sa littérature. Le libraire n'eut plus honte de recommander une production belge. Puisqu'elle se vendait. Jamais notre littérature ne fut à pareille fête. Aussi les maisons d'éditions se mirent à foisonner. Et les écrivains d'écrire, d'écrire...**

... ce qui, en fin de compte, ne fait qu'ajouter de l'eau à notre moulin, s'il n'était que M. Colleye entame une litanie, se plaignant de l'absence des Verhaeren, Maeterlinck et autre Père Damien (si! si!). Il cite quelques auteurs certes: Marie Gevers, Hellens, Paul Willems, Eric de Haulleville, et c'est quasiment tout. Certes, il aborde timidement l'anticipation, cite Stéphane Hautem et même

"La rédemption de Mars" de Nothomb, mais PAS UN MOT SUR LE POLICIER, fût-ce simplement pour Steeman... Ne croyez pas que la "Revue Générale Belge" en resta là: elle qui avait publié Jean Ray et John Flanders, qui publia Thomas Owen, Edgar Poe, Chesterton, de Lorde, Régis Messac et bien d'autres, récidive et persiste dans l'horreur, puisque, dans le N° 2 de décembre 1945, c'est cette fois Germaine Sneyers qui nous conte "Cinq ans de roman belge", aborde encore une fois la période si faste et si riche de l'occupation, cite Hellens, Willems, Gevers, quelques autres membres de la gent féminine et pour cause, mais elle NE DIT PAS UN MOT SUR LE ROMAN POLICIER. Et la Sneyers de conclure à propos de son panoroman de cinq années belges: "... sans doute n'y trouvons nous rien qui puisse faire crier au grand chef-d'oeuvre." Bien sûr, tout le monde sait que "Malpertuis" n'est pas un chef-d'oeuvre, que Steeman n'a jamais écrit de chef-d'oeuvre, que nos écrivains manquaient d'imagination et que tous les romans doivent être mortellement ennuyeux à lire...

Deux des auteurs, parmi ceux qui sont sévèrement critiqués -Jean Libert et José-André Lacour-, prendront d'ailleurs leur revanche: ils sont au nombre de ceux qui connaissent l'exil et qui s'implantent en France.

"Mystère-Magazine", la si belle revue de Maurice Renault -calquée sur le modèle de la revue-mère "Ellery Queen's Mystery Magazine"- accueillera un bon nombre d'auteurs belges. Si Simenon y figure par prestige, il y a aussi des auteurs que Renault essaie d'introduire ou de faire percer en France. Sur les instances de Roland Stragliati, il "découvre" Jean Ray mais aussi et encore André-Paul Duchâteau, Ilka Legrand, Thomas Owen, José Ortmans, Ch.-L. Souvelier, Gabriel Deblander et Xavier Snoeck. On trouve également du Simenon au sommaire de "Le Saint Magazine" ainsi qu'un certain Paul Kenny et, en général, ce sont des nouvelles que l'on a déjà lues en Belgique sous la plume de Jean Libert. Ayant fui la Belgique, il s'est associé avec Gaston Van de Panhuyzen pour devenir successivement Jean-Gaston Vandel, Paul Kenny, Graham Livandert, Jack Murray chez Le Fleuve Noir, un éditeur qui se lance dans divers domaines. C'est là que l'on retrouve également Jacqueline de Boulle, sous le pseudo de Georges Tiffany, et José-André Lacour, qui publie d'abord du western sous le nom de Johnny Sopper puis de l'horreur et du crime sanglant sous celui de Benoît Be-

cker (inspiré de qui, de quoi, il y eut en Belgique un Dom Benoît Becker?... Mystère et boule de gomme!)... Plus tard encore, on retrouve également Xavier Snoeck chez le Fleuve Noir, sous le pseudo de Victor Harter, sans oublier le prolifique André Duquesne, qui publie un peu partout et dans tous les genres... Et ce n'est pas tout: Lucien Marchal publie lui aussi en France. En 1953, il obtint le Prix des lecteurs patronné par la "Gazette des Lettres" pour "Le mage du Sertão", mais il est, petit à petit, perdu pour le policier. Yvan Dailly, encore un transfuge du JURY, publie d'abord dans la "Série Noire", où paraît "J'ai bien l'honneur", puis, sous le nom de Jean David et dans la série "Angoisse" du Fleuve Noir", il publie son chef-d'oeuvre, "Une chose dans la nuit"...

Steeman, ayant rompu avec Pigasse du Masque, collabore d'abord au "Parisien libéré" avant de revenir enfin au roman, en 1951 seulement! "Madame la mort" paraît dans la collection "Un Mystère" (N° 58) des Presses de la Cité. C'est le premier Désiré Marco, une création dans la lignée des Lemmy Caution et Slim Callaghan ou encore de Mike Hammer, dont les Presses de la Cité font alors grande consommation. En tant que personnage ainsi que sur le plan de l'écriture, ce roman est en avance sur son temps. La désinvolture de Steeman, en pleine possession de ses moyens et ayant enfin atteint sa maturité, nous livre un vrai régal, un feu d'artifice. Et ce n'est en fait que l'amorce de toute une série de romans, à mes yeux, les meilleurs de Steeman: "Dix-huit fantômes" paraît en 1952 et deviendra "Dortoir des grandes" à l'écran; en 1953 paraît "Haute tension", peut-être LE chef-d'oeuvre de Steeman; en 1955, c'est "Poker d'enfer", le retour de Wens, et, en 1956, "Six hommes à tuer", nouvelle et tantième version et variation sur le thème du double et même de la métamorphose, ainsi que de la mystification au niveau du lecteur par son auteur; en 1958, Steeman nous donne "La morte survit au 13", encore un Wens mais moins bon; en 1959, "Des cierges au diable", reprise réécrite des "Atouts de M. Wens", mais surtout, comme nouveauté, "Impasse des boiteux", délicieux roman qui met des enfants en scène; enfin, toujours la même année, "Le condamné meurt à cinq heures". Nous sommes décidément gâtés, surtout que, même si j'aime moins ce dernier roman, j'en apprécie l'âpreté, qui manifeste l'évolution constante de Steeman, le rapprochant de plus en plus d'une tendance psy-

chologique, sur un thème aussi éculé que celui du ménage à trois. "Une veuve dort seule", unique roman de 1960, est, à mes yeux, encore un chef-d'oeuvre, très en avance sur son temps: roman touffu et très audacieux à la limite, même si les perversités y font patte de velours. Celles-ci augmentent d'ailleurs l'intérêt du roman, où l'on voit enfin un thème spécifique traité avec passion, contrairement aux auteurs belges policiers qui, bien trop souvent, font leurs gammes sans songer à développer un peu une thématique souvent déjà vieillotte. Il est vrai que, dans ce dernier roman de Steeman, la thématique devient secondaire, l'énigme est nulle, mais c'est un roman-crise, un roman de femme, un roman psychologique et, surtout, un roman d'une écriture éblouissante..."Faisons les fous", paru en 1961, clôt la série des Désiré Marco; c'est le plus loufoque et le plus amusant des trois. Il paraît dans un volume omnibus réunissant le tryptique. Cet obscur éditeur n'en fera qu'un de plus, avant de sombrer et, jusque en 1963, Steeman ne livre rien de neuf. Il s'est disputé avec Nielsen des Presses de la Cité, et c'est comme si le ressort était brisé. Le cinéma se désintéresse de lui, encore que la télévision le récupère quelque peu. Il n'aura plus que deux romans: "Peut-être un vendredi" paraît chez Denoël. C'est celui où Steeman est allé trop loin dans le psychologique. Abordant mal le tournant et voulant faire du roman pur et simple, il rejoint par ce détour son confrère Simenon. Il fait du Simenon au lieu de faire de la littérature. Il a raté sa marche et il fera bien vite marche-arrière dans son dernier roman, "Autopsie d'un viol" (écrit un an plus tard mais paraissant en 1964, chez Denoël, dans l'abominable série "Crime Club" sur papier jaune). Là, il refait du Steeman, du bon, du grand Steeman. C'est un très bon roman, comme on aime les relire, même en sachant que le coupable est désigné dès la page 2 mais qu'il y aura malgré tout un coup de théâtre à la fin. En plus, c'est écrit avec une verve, un humour et une causticité, dont aucun autre romancier de sa génération ne nous fait encore bénéficier. Steeman prouve encore une fois qu'il est le plus grand. Hélas, c'est son dernier roman paru et déjà son nom est perdu dans cette collection, tout comme est perdue l'oeuvre précédente, parue chez un éditeur à l'époque sans aucun prestige dans le domaine polar.

En 1969, mettons dans les années '60, la présence belge

chez les éditeurs français est surtout occulte. Il n'y a que "Mystère-Magazine" pour révéler les identités de ses collaborateurs. Steeman nous livre ses meilleurs romans durant cette décennie-là mais il habite la France. En Belgique, la débandade a créé un désert, où seuls quelques auteurs populaires trouvent encore leur compte: Van Loo, Henri Vernes, André Fernez... Aux Editions Marabout, qui récupèrent certains auteurs belges sous la bannière du fantastique, on retrouve Jean Ray et Thomas Owen, mais sans trop insister sur leur oeuvre policière.

Steeman s'était constamment remis en question, tant sur les plans de l'oeuvre que de son renom. Il a rénové, inventé, démontré. Sa mort en 1969 clôture pour de bon un genre qu'il avait su dépasser dans ses derniers romans, établissant ainsi le trait d'union entre le passé, le présent et l'avenir du roman policier. Relisez tous les romans de 1951 à 1969: ils n'ont pas pris une seule ride.

Avec le décès de Steeman, on met un point derrière le roman policier belge, tout comme la mort de Tillieux, dix ans après, en 1978, clôt un genre du policier dessiné.

Le gentil J. J. Marine, mort voici quelques années, avait lui aussi livré son baroud d'honneur dans les années soixante; ses dernières oeuvres demeurent illisibles tant elles sonnent faux, fabriqué, etc. Jurdant a, lui, mis un frein volontaire à son oeuvre policière (sans l'abandonner entièrement toutefois). Dailly abandonne la littérature pour la télé, la radio et la musique. Duquesne est mort, lui aussi, tout comme Jean Ray... et Jules Stéphane... De l'ancienne génération des Jurystes ou des Auteurs Associés il ne reste que Owen, tourné vers le fantastique, Paul Kinnet qui s'y est remis et André-Paul Duchâteau, oeuvrant surtout dans la BD. Depuis 1975, Kinnet livre au Masque de bons petits romans, dont un lui valut, en 1978, le Grand Prix du roman d'aventures, peut-être histoire de finir en beauté le glorieux passé du roman policier belge? Bien sûr, il y a toujours Simenon, et Kenny, et d'autres, certes; mais, mettons que ce sont Kinnet et Duchâteau qui portent le flambeau de deux générations, d'un âge d'or et d'un exil, ainsi que de la plendeur et décadence d'un phénomène bien de chez nous.

Chapitre intercalaire (1): le roman policier flamand.

Un mot, quand même, sur le développement du "polar" dans les Flandres.

Nous avons vu comment Jean Ray, sous le nom de John Flanders et par la seule entremise d'un illustré hebdomadaire (BRAVO), avait jeté les bases d'une littérature policière du côté flamand. Il ne fut précédé que par Raf Verhulst, auteur d'innombrables feuilletons et créateur des ineffables "Robert et Bertrand", qui firent fureur dans le pays flamand. Cette oeuvre-là remonte à la belle époque. S'il y eut d'autres tentatives et d'autres auteurs avant les années '30, ils restent à découvrir. Ainsi l'oeuvre policière de Flanders démarre en 1936. Malheureusement cette oeuvre, pourtant considérable -22 romans-feuilletons dans le style des Harry Dickson, des dizaines de nouvelles brèves et la création de son premier personnage policier propre (Edmund Bell d'abord, Jack Linton ensuite)- demeurait confinée dans un seul support. Si le policier jouissait d'une assez grande popularité aux Pays-Bas, peu d'auteurs flamands s'y risquèrent. Il y eut, contemporain de Flanders, le brave Théo Huet, un précurseur qui fit de l'anticipation scientifique, du policier, du populaire à tous azimuths, mais aucune oeuvre ne fait vraiment preuve de beaucoup d'originalité. Et, surtout, cela manque d'éditeurs et de collections. Cette situation va se perpétrer pendant et après l'occupation. Encore que l'on voie Dupuis lancer une collection flamande, parallèle à la "Bibliothèque Jaune", notamment la collection ALIBI: une vingtaine de titres paraîtront, avec des traductions de Jurdant, Doisy, Sanciaume, etc. Certes, Steeman avait été le premier des auteurs traduits ("De vermoorde vermoorder" paraît en 1936, chez Altiora à Anvers) et, pendant la guerre, il aura sa propre collection, qui veut publier toute son oeuvre en traduction mais s'en tiendra à quelques romans épars; de 1943 à 1944, "Het Boek" publiera 7 romans. Dès 1933, il avait été traduit dans la collection "De Zwarte Kaproen" à Anvers (il n'y eut que trois titres dans la série) puis, en 1936, chez Altiora il aura encore deux romans traduits, à Anvers toujours, Altiora étant la filiale locale d'Averbode ayant repris les Editions Rex à ce moment-là. Pendant la guerre encore, l'éditeur Van Belle de Bruxelles se propose de publier les meilleurs romans policiers traduits du français, de

l'allemand et de l'anglais. Dans sa postface au roman de Kinnet, "Het recht van de sterkste", il se propose encore de publier Steeman, Léger et Stéphane, mais fait également appel aux jeunes talents et espère recevoir des manuscrits. Hélas, l'éditeur n'alla jamais jusque là. Il y eut au moins cinq titres mais certainement pas beaucoup plus (dont un Boileau, dans lequel on annonce plusieurs traductions du Masque!)... Encore une tentative avortée, qui ne sera pas renouvelée de sitôt...

Après-guerre, John Flanders demeure le principal auteur policier n'éprouvant pas tellement de concurrence des Van Loo et Ivanov, ou autres séries de fascicules éphémères, qui pullulent après la libération, avant de disparaître l'un après l'autre. Hélas, John Flanders est un auteur sans livres, et la situation ne s'améliore pas lorsqu'on constate que certains éditeurs, tels De Schorpioen, Ivanov, ou plus sérieux encore, tels que DAP-De Reinaert, font le plus souvent appel, pour leurs collections ou séries, à des auteurs étrangers. John Flanders publie à tour de bras des nouvelles et romans policiers, ou encore des contes brefs, dans les "Vlaamse Filmkens" (on y retrouve nombre de récits parus, soit dans les Harry Dickson, soit encore dans "Bravo", mais réécrits, écourtés et adaptés au goût du jour) mais encore dans "Zondagsblad", hebdomadaire familial publié par "Het Volk" à Gand. Flanders y reprendra le personnage de Triggs (de "Bravo") et créera Wheeler, vague copie d'Edmund Bell.

"Zondagsblad" aura marqué une importante étape dans la carrière de Flanders, non seulement pour ses récits inédits tels que "Gouden tanden" ("Dents d'or"), paru ici pour la première fois, mais encore par la présence du long roman "De nachtzwaluw" (cfr. tous ses récits repris dans le recueil "Speurders in actie" I). Signalons que les lecteurs français auront l'occasion de prendre connaissance d'une fraction de cette oeuvre avec les deux volumes "Mystère et aventures" et "La bataille d'Angleterre", ce dernier pas un des meilleurs John Flanders malheureusement.

Un seul auteur flamand fera figure d'auteur policier dans les années '50 et '60: Roger d'Exsteyl. Malgré des débuts assez hésitants ("De Dames Verbrugge"), il manifeste un réel talent dans deux ou trois romans antérieurs, mais il ne perça pas vraiment et une longue maladie ainsi qu'une mort dramatique mirent fin à une carrière en dents de scie.

Parmi le lot des auteurs policiers potentiels, citons rapidement Fernand Auwera, Aster Berkhof, Louis de Lentdecker, Luc Prins (alias Saint-Remy), Roger Pieters et même Hubert Lampo (avec un excellent conte radiophonique) aucun de ces auteurs n'étant réellement convaincant.

Hubert Lampo mérite toutefois d'être retenu. On sait qu'il est, avant tout, auteur fantastique, mais il faut bien se rendre compte que ses romans contiennent en général une enquête dans l'occulte et sont construits comme des "thrillers". Il semblerait que ce soit également la voie suivie à l'heure actuelle par Jef Geeraerts, excellent écrivain, très commercial et populaire, qui suit les traces des auteurs anglo-saxons, à la limite de la politique-fiction. Son premier thriller racontait, avec moult détails, un attentat perpétré (et réussi!) contre Mobutu. Dans ce domaine, soulignons le mérite de John Vermeulen, jeune auteur de SF, converti au thriller, à la limite du fantastique encore une fois. Son premier essai, "Contract met een supermens" (DAP) en est un bel exemple. Cela nous mène déjà à 1980.

Remontons le passé et revenons à nos "populaires". Il semble bien que "L'inspecteur Robert", paru dans les Ivanovs, ait été une création originale. Malheureusement, la qualité des récits ne fut guère engageante et c'est d'ailleurs probablement pour cette raison qu'un vague projet de série télévisée fut abandonné. On avait prévu l'acteur Nand Buyl dans le rôle de Robert; celui-ci s'était, à l'époque, taillé un joli succès dans la populaire série "Schipper naast Mathilde" de la BRT.

Il y eut Van Loo certes, qui paraissait dans les deux langues, n'en connaissant aucune d'ailleurs, mais il y eut aussi la série des fascicules "Record" chez Van In à Lierre, la série de "Peter Staal, detectivereeks" (publiée en 1954 par Van Belle, toujours à l'affût visiblement) et la série "Willy Patson, de adellijke wreker" (De Palm, à Anvers), dont il exista même une éphémère BD. Il y eut encore la "Mysteriereeks", une des rares séries policières flamandes publiée pendant la guerre par un certain René De Smedt à Willebroek. Il y eut la série "Het rode masker" et enfin "Dr. Carlo's detectiveverhalen", éditée par Proost à Linkebeek. Tout cela sera balayé dans les années '50, encore que cela démontre un certain engouement pour le genre, qui connut une aussi grande vogue dans la BD.

La bande dessinée flamande est réellement sortie de la guerre. Dès la libération, les journaux reprennent des séries de talents locaux et non plus des séries étrangères. Buth va créer"Thomas Pips" en tant que stop-comic dans "Het Volk", avant d'en faire un personnage de séries à suivre, qui sera détective et pour lequel John Flanders écrit d'excellents scénarii. Marc Sleen va créer les aventures du détective Van Zwam, dans "De Nieuwe Gids", avant que celui-ci cède la place en popularité à Néron. Dans la série "Suske en Wiske" ("Bob et Bobette"), Willy Vandersteen adjoindra aux deux enfants le truculent Lambik (Lambique)... qui est détective de son état! Et il y en eut d'autres! On peut encore citer "Bert Bibber en Piet Pienter" de Pom dans la "Gazet van Antwerpen", l'espion loufoque "Jim Lont" de Erik ou encore "Sam D. Howard" de Karel Verschuere, mais ces deux derniers ne firent pas long feu. Rik Clément, lui, créera "Jan Knap" dans les années '60 avant de le moderniser en '80 sous le nom de "Dick Durf". Quant à Demoen, il nous avait livré en '45-'46 son chef-d'oeuvre, "Muss, detective", dans "Petits-Belges" tandis que Vandersteen nous donnera encore du Biggles et, actuellement, en souvenir de ses lectures de jeunesse, l'excellente série de "Robert et Bertrand", encore qu'il eût pu mentionner le nom du créateur, Raf Verhulst...

Si John Flanders demeure le géant de la littérature policière flamande, suivi par son dauphin Roger d'Exsteyl et son ancêtre Raf Verhulst, il n'en demeure pas moins vrai qu'à l'heure actuelle il n'existe plus de collections, presque plus d'éditeurs et très peu d'auteurs. Le renouveau viendra probablement par le biais de Geeraerts et de Vermeulen, donc du thriller, et saluons également Rik Clément pour sa BD policière, comme dernier représentant d'un genre riche en personnages dans l'après-guerre.

Chapitre intercalaire (2): la BD policière belge.

L'apport de la BD est des plus importants. Non seulement parce que la BD fut le refuge d'un nombre d'auteurs mais encore parce que la BD perpétra la tradition de l'énigme classique et de l'enquête traditionnelle, heureusement pas toujours avec des héros ad hoc mais, au contraire, avec des créations originales. Quatre grands auteurs seront à la base de cet épanouissement: Jean Doisy, J.-M. Charlier, M. Tillieux et A.-P. Duchâteau. Mais il y en eut bien

d'autres encore. Ainsi faut-il citer Sirius (Max Mayeu) et son ineffable "Epervier bleu", né dans "Spirou" durant l'occupation et qui vivra avec son comparse, Larsen, de magnifiques aventures, dont "L'ennemi sous la mer" (récemment réédité) reste, à mes yeux, le modèle du genre. Du même Sirius, il faut citer "Célestin Virgule", savoureuse parodie du détective bien malgré lui, aux prises avec le redoutable Fantaumas (sic). Cette histoire parut dans "Moustique", après-guerre. Il serait temps de la rééditer. N'oublions pas non plus Edgar-P. Jacobs qui, avant-guerre, s'était laissé tenter par la traduction de romans, dont ceux de Seamark, parus dans la "Bibliothèque Jaune" chez Dupuis, sous le pseudo transparent de Ed. Jack Obs. Excepté le lourdaud et peu réussi "Affaire du collier", il s'est toujours tourné vers la SF et le fantastique, encore que chaque histoire soit menée comme une enquête et que deux histoires au moins révèlent un climat très Harry Dicksonien, notamment "La marque jaune" et le sublime "S.O.S. météores", avec une double chasse à l'homme, menée tambour battant... Il y en a d'autres, bien entendu: R. Macherot et son succulent "Colonel Clifton", repris avec bonheur par Turk et De Groot, sans oublier les enquêtes de Chlorophylle, détective à ses heures quand il n'est pas à la poursuite d'Anthracite, le rat noir et criminel notoire... Justement, il y a dans la BD belge une belle brochette de criminels, dont Olrik (Jacobs), Anthracite (Macherot) et Axel Borg (J. Martin) font indubitablement partie. Le dernier nommé est le mauvais génie de Guy Lefranc, une très belle réussite de Jacques Martin, et les enquêtes de ce grand reporter dépassent souvent le cadre du simple policier.

Il ne faut surtout pas négliger l'apport des scénaristes. Ainsi l'auteur Jean Doisy (débuts en 1933, chez Moorthamers) est le père spirituel de "Jean Valhardi", série que va créer Jijé dans "Spirou", mais dont on retrouve également les aventures écrites dans de petits fascicules. La série sera reprise un petit temps par Paape (également dessinateur de Marc Dacier) et J.-M. Charlier qui, au fil des ans, a semé pour ses nombreux auteurs -et je signale, à tout hasard, à Mossieur Andrevon et compagnie, que Charlier est bien belge et non français!- d'innombrables histoires criminelles et policières d'un classicisme rigoureux: que ce soit pour Hubinon (Buck Danny; Tiger Joe; Barbe-Rouge), Uderzo (Tanguy), Jijé (Tanguy encore),

Giraud (Blueberry), Poivet (Guy Lebleu), Mitacq (Les Castors; Jacques Le Gall), Eddy Paape (Valhardi, Marc Dacier), etc.

Enfin, il est certain que pas mal d'autres exemples foisonnent dans le nombre incroyable d'illustrés de l'après-guerre. Il faudrait un jour recenser toutes les histoires policières, les "fliques", les criminels et les limiers, qui remplirent des pages et des pages de "Bravo", "Spirou", "Tintin", "Bimbo", "Wrill", "Sabord", "Héroïc-albums", etc. Parmi cette incommensurable richesse, il est un illustré qui a, par-dessus tout, honoré le polar, et, bien sûr, il s'agit des "Héroïc-Albums", créé et lancé par Fernand Cheneval (lui-même auteur de la série d'Attila, reporter-enquêteur). C'est là que débuta Greg (encore belge à l'époque; avis à Andrevon...) avec "Le chat", une des rares tentatives de héros masqué en Belgique (bien que les histoires se déroulassent chez les Godons). C'est là que débuta Tibet avec "Dave O'Flynn", espèce de bâtard sous-mâtiné de Sam Spade ou Philip Marlowe, un précurseur assez réussi de Ric Hochet, plus mûr, plus adulte, roulant des épaules dans une atmosphère enfumée de bars, whisky, cigarettes et petites pépées. C'est là que débute l'oeuvre, exemplaire parmi toutes, de Maurice Tillieux, avec "Bob Bang" puis avec "Félix", héros à lunettes, ce qui n'est pas toujours fréquent. C'est là que Henri Vernes publie du polar sous le nom de Lew Shannon. C'est là qu'officie Fernand Dineur avec "Nant, policier", en BD mais également dans de brèves enquêtes. C'est là aussi que débute Jidéhem avec "Ginger", série policière s'il en est. C'est là que paraissent les enquêtes de l'inspecteur "Marouf" de Pierre Leika (un duo). C'est là que débute Albert Weinberg avec son aventurier moderne "Luc Condor"...

De cette île au trésor, de cette caverne d'Ali-Baba, sortira le Greg en question, pour nous donner d'abord "Rock Derby" puis les scénarii de "Bruno Brazil" (dessins William Vance), de "Bernard Prince" (dessins Hermann). Tibet rencontre André-Paul Duchâteau et; à deux, ils fomentent un héros-type, le journaliste Ric Hochet qui, après d'innombrables enquêtes, albums et même un film, fêtera cette année -rappelons-le!- ses 25 ans de vie mouvementée! On regrette que cette série soit si mal connue en France. Servies par un dessin efficace et un style minutieux, les enquêtes de Ric Hochet se construisent sur des variantes habiles de la thématique policière. Quant à Tillieux, il mettra Félix de côté mais non les meilleures énigmes distillées dans les "Héroïc-Albums". Pour "Spirou", il va créer "Gil Jourdan", dont chaque album sera comme une perle égrenée le long d'un splendide collier. Abandonnant son personnage principal, il va encore créer l'éphémère Marc Jaguar, puis écrire des scénarii pour Will (Tif et Tondu), Piroton (Jess Long) et quelques autres. Le meilleur de son oeuvre policière se trouve bien entendu dans "Gil Jourdan", étonnante création pleine de vitalité, d'humour corrosif, et dont les enquêtes sont bâties comme des partitions de Bach, c'est-à-dire polies, rodées, peaufinées, avec goût et humour.

Il est malheureusement certain que, au moment où la littérature semble reprendre un peu du poil de la bête, la BD policière connaît un certain passage à vide. Les séries habituelles continuent leur petit bonhomme de chemin et quelques nouveaux personnages semblent vouloir pointer à l'horizon sans apporter toutefois ce sang frais qui renouvellerait le genre. Aucune création marquante n'a en effet émergé à la fin des années '70, et même la BD d'aventure s'enlise et s'essouffle par rapport à la production étrangère. Seule la série de "Jack Attaway et Sammy Day", dessinée par Berck et écrite par Raoul Cauvin, est une création intéressante, encore que parodiant le genre. Elle ne renouvelle pas. La force des grandes séries policières -"Félix", "Jourdan", "Ric Hochet", "Jess Long"- consistait à créer une atmosphère et un climat réalistes où les enquêtes et les énigmes classiques passaient au second plan. Cela nous manque un peu à l'heure actuelle et il est impossible de dire en ce moment de quoi l'avenir sera fait.

Chapitre VI. Les années '80: au seuil d'un âge nouveau.

Les années '70 furent les années de la désolation. Dans le seul domaine du policier s'entend. L'engouement pour le fantastique et le déferlement de la science-fiction chez les auteurs français, le net regain d'intérêt manifesté au cours des années récentes pour le "polar", ont bien occupé cette période, sans parler de l'excès en matière de BD. Mais, chez les auteurs belges, c'est la désolation. Marabout, tout à son fantastique, s'est évertué à révéler des "talents" fantastiques sans y parvenir:

ni Raemdonck, ni Malinus, ni surtout Bours ne sont lisibles. Simenon s'est mis à la retraite avec Maigret. Steeman est mort. Marine est mort. Seul Henri Vernes continue son petit bonhomme de chemin avec "Bob Morane" et Kinnet s'est réveillé, qui nous livre, bon an mal an, un ou deux romans de la série du Commissaire Furnes chez Le Masque...

Et, malgré tout, s'est amorcé à la fin des années '70 un renouveau dû surtout à une génération de jeunes auteurs qui parviennent enfin à percer. Parmi ceux-là, Jean Van Hamme, scénariste de BD, qui lance la série de l'aventurier "Largo Winch"; Philippe Van Dooren, publiciste de métier, se lance dans la littérature populaire sous pseudo; Yves Varende, après des débuts espacés dans la SF, se tourne enfin vers le populaire avec la série de "Tamaru"; Jean-Claude Smit le Bénédicte, encore un scénariste de BD, s'y attaque lui aussi, tandis qu'un Français de Paris, Benoît Peeters, vient non seulement bouffer le pain des Belges mais encore se faire un nom comme auteur...

Van Dooren, Varende, Smit le Bénédicte (et bientôt Duchâteau), publient tous chez Glénat (Grenoble), dans une nouvelle série de poche ("Train d'enfer"; direction littéraire: Numa Sadoul). N'est-il pas curieux de voir que, sur les 4 premiers titres de la série, 2 étaient dus à des auteurs belges? D'un côté, cela indique la carence des éditeurs belges pour autant que ceux-ci existent encore. La main-mise par les auteurs belges chez Glénat est assez réjouissante en soi. Ces auteurs-là, ces jeunes auteurs, représentent à eux seuls une génération entière. Il faut espérer qu'au seuil d'une nouvelle décennie, ils nous apporteront ce vaste souffle épique que les Steeman et Ray ont su nous donner dans les années '30 et '40. Tout, à ce stade-ci, nous permet d'espérer dans ce sens. Quelle meilleure conclusion pouvais-je espérer?

Danny DE LAET
(Gand, 11.11.80)

Dans notre série policière:

- -N° 14: "La nouvelle policière latino-américaine" (anthologie)
- -N° 17: "Avoir du chien & être au parfum" (recueil Federici)
- -N° 20: "T'es qui là?" (anthologie mexicaine/M.E. Bermúdez)
- -N° 23: "La pierre dans l'eau" (roman de H. Belevan/PEROU)

L'AGE D'OR DE LA LITTERATURE POLICIERE EN BELGIQUE: 1940-44.

Les années d'occupation furent l'âge d'or de l'édition belge, et des auteurs, et tout particulièrement, des auteurs de romans policiers. Il y eut, à l'époque, une telle abondance d'oeuvres diverses et de qualités, qu'un critique comme Narcejac, dans son "Esthétique du Roman Policier", a pu parler d'une école belge, comme on parle actuellement d'une école belge du fantastique.

D'une part, les éditeurs français se trouvaient confrontés à un double problème: une partie s'était repliée en zone "nono" et tous leurs ouvrages ne passaient pas la ligne de démarcation, ainsi de "Science de Vie" installée à Toulouse. De plus, le papier se trouvait contingenté, souvent fort sévèrement, et les oeuvres devaient recevoir le visa de la censure. Censure française et allemande pour les françaises, censure uniquement allemande en Belgique.

De plus, les temps favorisaient la lecture, il n'y avait pas autre chose à faire: couvre-feu à dix heures trente du soir, plus tôt si des sabotages avaient eu lieu. Alors, tout comme la génération de lycéens étudiait, ne pouvant faire autre chose, les parents lisaient, et donnaient leur préférence aux ouvrages d'évasion qui, à l'époque, se limitaient encore au roman d'aventures et au policier. Mais quand les premiers Jean Ray et Thomas Owen firent leur apparition, le succès fut immédiat, comme celui de Barjavel et de Jacques Spitz.

Aux anciennes maisons s'ajoutaient la Toison d'Or, les Editions du Houblon qui publièrent le théâtre de Ghelderode, Soledi, le Styx, l'Etoile, Libris, et je dois en oublier, sans omettre les deux maisons rexistes: Ignis et la Roue Solaire. Certaines de ces maisons nouvelles n'étaient que des prête-noms, ainsi La Nouvelle Revue Belge et, plus tard, Les Libertés Belges, qui n'étaient là que pour publier et distribuer le Mercure de France; d'autres s'étaient vouées à Simenon, à Pierre Loti et à quelques académiciens de second rang, la Toison d'Or publiant Montherlant, Barjavel, Giraudoux. Mais, dans l'ensemble, la part faite aux auteurs belges fut prépondérante et même pratiquement exclusive dans le roman policier.

Il y avait déjà eu des tentatives avant-guerre: Moorthamers, la collection "Rex", la collection Zorro, les "Presto-Films" d'Averbode, Dupuis avec ses collections Jaune et Verte. "Le Soir" publiait des feuilletons poli-

ciers -"Le Yo-yo de verre" de Steeman- et le "Soir Illustré" offrait "Un borgne qui boîtait" de Jurdant et "L'Assassin habite au 21" de et illustré par Steeman.

Combien y eut-il de collections policières? Combien a-t-on publié de romans policiers dans ces années?

"Cassandre" du 14 mars 1943 écrit: "Ce contre quoi (...) protestent éditeurs et auteurs "sérieux" c'est l'existence, envers et contre tout, de multiples collections de romans policiers. Il paraît actuellement, en Belgique, au moins trois ou quatre romans policiers par semaine." Dans le même hebdomadaire du 27 juin 1943, Gaston Derycke, dans "Fin du roman policier", écrit: "par plusieurs dizaines de maisons qui gâchent allègrement le peu de papier dont dispose notre pays". (Je reviendrai plus loin sur ces polémiques, fort inspirées.)

Trois à quatre par semaine, cela aurait fait de cent cinquante à deux cents ouvrages par an... Et pourtant, quand on additionne les 66 fascicules du JURY, les 24 romans de la même maison, les 20 policiers du SPHINX, la quinzaine publiée par les Auteurs Associés, on arrive à 125 titres... Deux à trois centaines de publications au total paraît donc admissible.

Les éditeurs s'y retrouvaient car ces ouvrages se vendaient cher. A l'époque, un célibataire de 22 ans gagnait 1.800 F par mois, un professeur chevronné de 3.000 à 3.500 F; un voyage en tram coûtait 1F 30 en première classe. Il convient donc de multiplier les prix des livres par un coéfficient de 12 à 15. Le fascicule du JURY coûtait 2F 50 au départ et passa ensuite à 4 F; 20 F puis 22F 50 pour un Auteurs Associés; 24 F pour un JURY en volume. Cela nous ferait de 30 à 50 F pour le fascicule, 240 ou 290 F pour un policier. Compte tenu que les coûts de production étaient proportionnellement moins élevés, pas de charges sociales, etc..., il y avait moyen d'équilibrer le budget et même de faire de vrais bénéfices. Ce que comprirent fort bien ceux qui s'unirent pour créer les Auteurs Associés, à la manière des United Artists des années '20. Là, des auteurs, outre leurs droits d'auteurs, touchaient des dividendes, parfois fort appréciables, d'après Thomas Owen.

S'il exista une école belge du policier, ce fut le fait de S.-A. Steeman. Il créa LE JURY -et les anciens se souviennent du premier numéro sur beau papier glacé-, appela les manuscrits, réunit autour de lui toute une équipe, et

ceux qui publièrent ensuite chez Maréchal (in "Le Sphinx" et "L'Essor") ou aux Auteurs Associés, firent, quasi tous, leurs premières armes dans sa collection.

Parmi les auteurs, on trouve d'abord des professionnels ayant déjà fait leurs armes: Steeman, Simenon, L.-T. Jurdant, R.-H. Jacquart, Kinnet, J. J. Marine, et puis le gros bataillon des nouveaux venus. Un certain nombre se borna à une nouvelle, à un roman: Andrieu, Ch. Bronne, Verse, Dermont, Lelubre, Chantal Roy. D'autres devinrent des professionnels (les nombres entre parenthèses indiquent les titres parus tant au JURY que dans d'autres collections) Stéphane (8), Van Montfort (4), Carine (2), Leblond (3), Voisin (2), Maréchal (2), Bodar (3), Léger (6), Servais (8), Mister Van (4), Anne Silvius (3), Dambermont (5). Et, de ceux-là, certains firent carrière par après: Thomas Owen, M.-B. Endrèbe, Duchâteau, Lucien Marchal, Max Servais que l'on retrouva à Corréa dans les années cinquante.

Cette équipe surclassait largement, en valeur moyenne, ce que pouvaient présenter les éditeurs parisiens.

Il en fut ainsi grâce à Steeman, qui ne se bornait pas à lire les manuscrits, à les accepter ou à les refuser. Il savait conseiller ses auteurs, et les conseiller intelligemment et judicieusement. Je puis en témoigner. Dans l'année 1941, je lui ai soumis trois épreuves, écrites à la main, dans des cahiers d'écolier (il faut se souvenir que en ce temps les machines à écrire étaient rares et chères); il m'a lu -je le vis bien lorsqu'il me retourna les cahiers: il en avait corrigé chaque faute d'orthographe-. Et puis, il y avait sa lettre.

A l'époque, les auteurs cherchaient l'intrigue la plus ingénieuse, la plus surprenante, les explications les plus déroutantes. Mon premier texte racontait la mort d'un écrivain, trouvé dans une pièce close, apparemment sans blessure, mais on lui avait volé son épingle de cravate, sa bague, ses boutons de manchette... Seul indice permettant de démasquer le coupable, un vase d'argent ayant un côté noirci, le coupable étant de la foudre en boule.

Deuxième histoire. Un frère qui, las de vivre aux crochets de sa soeur et d'être méprisé par elle, la tue... Il constate que la police le file. Alors, un soir, dans une rue occultée, il veut s'échapper, fait un faux-pas, roule sous un tram. Le commissaire triomphe: "Maintenant, je tiens l'assassin. Je me doutais bien qu'après la soeur il

s'en prendrait au frère; c'est pourquoi je le faisais protéger. Maintenant, coffrons celui qui hérite."

Troisième histoire. Un père écrit à ses fils, qui vont avoir vingt ans. Il les tance de n'avoir aucune culture. Comment feront-ils leur chemin dans la vie? Que serait-il devenu sans une solide instruction? C'est elle qui lui permit, recevant son oncle à héritage, de l'inviter à fumer son cigare dans une pièce où un tonneau de pommes du Canada parfumait l'atmosphère... et masquait l'odeur de la coupelle de trichloroéthylobenzène, placée près du cendrier. Les vapeurs, dans le cigare, sous l'effet de la chaleur et de l'humidité, donnaient du phosgène, un merveilleux gaz de combat. "Mon oncle est mort de la première attaque privée de gaz de combat... Mais aurais-je réussi, si je n'avais pas été un bon élève..."

Steeman me disait d'abord qu'il n'est pas bon d'être publié trop jeune. Ensuite qu'une idée ingénieuse peut suffire pour un problème policier, comme ceux que publiait LE JURY, mais que, pour une nouvelle, il fallait, en sus des personnages, et qui vivent, que le hasard ne puisse entrer en jeu de façon trop ostensible. Et qu'enfin, il y avait une règle à respecter: le crime ne paie pas... Bref, seule la deuxième esquisse était susceptible de donner quelque chose, en l'étoffant et en dotant d'épaisseur les personnages.

Il avait raison, mais à l'époque...

Il agissait ainsi avec un simple débutant, totalement inconnu... Ses auteurs avaient du talent, mais on peut assurer qu'il les aida à en prendre conscience et à l'utiliser.

De plus, alors que les autres collections se bornaient à la publication de textes, LE JURY fut bien autre chose: c'était une tribune où l'on discutait du policier, tant dans des articles ou des études, que dans le courrier des lecteurs. Bref, il adoptait déjà la formule qui fit ensuite le succès de "Mystère-Magazine" et de "Fiction".

On peut s'étonner, vu le succès de la revue durant les années d'occupation, de l'échec que fut la reparution après la Libération. Bien des facteurs peuvent l'expliquer: d'abord on préférait maintenant vivre plutôt que lire; tant de distractions étaient revenues, les dancings, les cinés avec les cargaisons de films américains, y compris ceux d'avant-guerre, tous ces films invisibles dont les chroniqueurs de cinéma avaient entretenu leurs lecteurs durant

les années noires: on retrouvait "L'Insoumise", "Scarface", "Toute la ville en parle", les comédies de Capra, on découvrait les premiers technicolors. A cela s'ajoute le fait d'une non-distribution en France, ne permettant pas d'éponger la publication et de la rendre rentable.

Mais il y avait encore ce fait, dont personne ne se rendit compte à l'époque: le format de la revue n'était plus à la mode, le public s'était adapté au style "Reader's Digest", le petit volume qu'on glissait dans la poche du veston, bien en main et pouvant être feuilleté n'importe où sans difficulté. Opta adopta ce format et "Mystère-Magazine" triompha... et, par après, on y retrouva les textes étrangers parus dans LE JURY.

Certains auteurs, comme Steeman, situaient leur roman dans des lieux indéterminés: de ces villes qu'aucun nom de rue ou de lieu ne permet de reconnaître, qui sont de partout et de nulle part. Sinon, large emploi était fait des lieux belges: Bruxelles chez Carine, Anne Silvius, Duchâteau, Mister Van, Servais; Liège chez Bronne; Anvers et le Zoute chez Servais; la côte belge pour J. J. Marine; les Ardennes chez Dambermont et Lelubre. Puis le bataillon des traditionnalistes, préférant l'Angleterre: Derycke, Stephane Rey, Andrieu, Jurdant, Leblond, Verbruggen, Van Monfort. Dambermont situait deux actions au Canada; Marsus préférait l'Italie; Stéphane, Copenhague; Maréchal, la Roumanie; Marchal, le Brésil; et, enfin, Jacquart, Duchâteau et Servais, contaient des aventures se passant en mer.

... alors que les autres collections se limitaient le plus souvent à la France et à la Belgique. On peut donc, je crois, créditer encore Steeman de ce vaste éventail.

Le temps de l'action restait fort imprécis. On devinait le plus souvent qu'il s'agissait de l'avant-guerre, à peine quatre ou cinq textes faisaient allusion à la vie sous l'Occupation. Le reste se perdait dans cette intemporalité qui est le propre des tragédies... et des romans policiers.

Si LE JURY rappelait une collection antérieure, ce fut "L'Empreinte"; visiblement c'est là que les premiers auteurs prirent leurs leçons avec les drames clos, les alibis, les défis au lecteur et une sophistication de plus en plus poussée. On verra même une mère appuyer sur le doigt de son fils posé sur la détente du pistolet; ainsi le suicide, le vouant à la damnation, deviendra un simple crime. Mais cela ne dura qu'un temps et persévéra plutôt dans les problèmes policiers

fort ingénieux.

Pour le reste, on assista à une accélération de l'évolution. En trois ans, le policier belge allait parcourir toutes les étapes d'une vingtaine d'années.

Très tôt, des auteurs considérèrent l'action policière comme un ornement. Carine écrivait des drames psychologiques et, dans "Champs-Dormant", situera l'action dans un asile d'aliénés, dont les pensionnaires échappent à tous les poncifs traditionnels de la folie. Stéphane et son inspecteur Savignon retrouvait les atmosphères à la Simenon, la peinture des petites villes, d'une humanité médiocre réveillée par le drame. Anne Silvius, avec "Le jeu des rois", réussissait à marier enquête et jeux d'adolescents pensionnaires d'un préventorium (ouvrage en partie autobiographique, elle-même étant Eric, la fille-garçon). Marsus mêlait archéologie et policier. Tout cela fait que ces ouvrages intéressent encore, ne tombent pas des mains après dix pages, comme tant de romans de "l'Empreinte".

Encore ces auteurs demeuraient-ils fidèles à la recherche d'un criminel: même rejetée au second plan, l'enquête était là. Elle disparaît chez les auteurs de la troisième vague. Dambermont avec "La Ganache" et "Auto-stop" (ce curieux roman, qui est déjà La Mort d'un cycliste de Bardem). Léger, avec "Le Maniaque", accompagne le criminel, comme Anne Silvius dans "Guignol", un homme faible que la fatalité entraîne, frappé par le crime plus qu'il ne frappe et traqué plus par le destin que par la police. Servais, et plus encore Van Montfort, firent un pas de plus, ce sont chez eux récits à la première personne, presque monologues intérieurs, en style parlé, où l'intrigue court et se perd selon l'incohérence de la vie, et dont les romans sont tout pareils à ceux que publiera plus tard Marcel Duhamel.

La réussite de Steeman sembla porter ombrage à R.-H. Jacquart, qui décida de le concurrencer. Il fut, tout à la fois, directeur littéraire du VAMPIRE, directeur littéraire de "Une heure d'oubli", conseiller de "Le Lecteur", fascicules copiés intégralement sur LE JURY. Le plagiat allait même plus loin. "J'assassinerai" de Paul Durbin n'était qu'un plagiat de "Quatre crimes parfaits" de G. Derycke, lequel critique descendit en flammes P. Durbin chaque fois qu'il en eut l'occasion. Il est vrai qu'il était facile de réduire à néant qui écrivait:

"Les inhumaines tragédies qui, à l'abri d'un linon mauve, dorment dans le silence des secrets éternels... De cette heure date mon incorporation dans cet autre régiment de souffrance que l'on appelle les filles de joie, mannequins en dentelles qui, la nuit, chevauchent la boue des squares publics."

Il ne faut pas s'y tromper, cette polémique importait peu, elle masquait seulement les attaques sournoises et perfides qui s'amorçaient principalement dans le "Pays Réel". La littérature policière était, au fond, une forme "d'attentisme"; elle permettait d'entretenir la nostalgie des choses passées; pour ses lecteurs, rien ne semblait avoir changé depuis l'avant-guerre: on se préoccupait des mêmes problèmes, on y cultivait les mêmes idées. Pas un des héros qui eût terminé sa lettre par un "Au chef" vibrant... Il était quand même significatif que ces oeuvres se passaient fort souvent en Angleterre, aux Etats-Unis (omettant que Paul Kinnet, bon teint cependant situait trois romans à New-York et à Atlanta). Une Jeanne Marsus avait beau promener son héroïne en Italie durant plusieurs volumes, si elle rencontrait déjà "La Dolce Vita" dans "Bal à Capri", les Fascistes étaient absents du décor. Et pour un Pol Lorin, mouillé jusqu'aux oreilles et qui s'en prenait aux moeurs politiciennes de 1936 même, un Louis Carette mettait en scène Paul-Henri Spaak dans "Cadavre exquis", avec une sympathie cordiale.

Rien de l'époque ne passait dans ces romans. A peine un Mister Van fera-t-il allusion au Marché noir et aux règlements de l'Autorité occupante. Mais le Verbruggen de "Mort dans l'abri" avait situé son action dans la campagne anglaise, sous les bombardements de l'automne 1940.

Bref, cette "sous-littérature" empêchait des oeuvres sérieuses de paraître. Entendez par là, celles des bons rexistes, qui se voyaient opposer par les éditeurs le manque de papier. C'est pourquoi, ils finirent par fonder leurs propres maisons, Ignis et la Roue Solaire, et ils éditèrent des romans policiers de leurs sympathisants.

Comme personne ne lisait "Le Pays Réel", sauf quelques irrécupérables convaincus, et que le temps n'était pas venu où ils pouvaient peser sur les décisions, on mobilisa d'autres plumes. Et d'abord celle de Gaston Derycke.

C'était un curieux personnage, visiblement coincé entre ses goûts, qui étaient souvent excellents, et ses

opinions politiques, pour le moins discutables. Il vilipendait le policier classique, voyant en lui un cul-de-sac, où ne s'agiteraient plus que des fantoches. Et il en écrivait deux, fort bons du reste. Critique de cinéma, il en attribuait tous les malheurs aux Juifs (à la suite de la faillite Nathan) mais il portait Ben Hecht aux nues. Il se disait "Ordre Nouveau" mais proclamait le génie de Sartre. C'est lui qui me fit découvrir "La Nausée". Et il réclamait la réédition de Malraux, au lieu de gâcher du papier pour les policiers et la littérature commerciale. Je me demande quelle dut être sa réaction quand De Kogge, en 1944, publia "Grapes of Wrath", sur une espèce de carton bitumé, faisant de ce livre de 710 pages non une brique, mais un pavé cubique. "Ce formidable bouquin" ne méritait-il pas mieux?

Et voilà que Louis Carette, dans "Naissance de Minerve", affirmait que la tragédie de notre époque c'était la Révolution que l'on trouve dans les oeuvres de Malraux et le roman policier:

"Ce n'est plus l'amour qui est tragique, c'est le bureau de police (...) Toutes les puissances de mort de la tragédie, toutes les raisons qui rendent intolérables la vie (l'honneur, le remords, la conscience) font place au commissaire Maigret (...) (Un des attraits du roman policier) c'est le tragique, c'est la présence de la mort, l'irruption sournoise ou triomphante des dieux, les menottes dans la poche".

Alors, notre Derycke se mit à faire flèche de tout bois. Dans "Cassandre", il reviendra plusieurs fois sur ce sujet ("Limites du roman policier", 18 octobre 1942; "Une expérience décevante. Fin du roman policier", 27 juin 1943; "Tendances nouvelles du roman policier", 7 mai 1944). Il prônait Faulkner, Francis Iles, James Cain, c'est-à-dire l'école américaine, pour laquelle le jeu purement intellectuel avait fait place au tragique... puis virage sur les chapeaux de roues; il se mettait à condamner les auteurs belges marchant sur leurs traces, pour conclure:

"En France, on vient, paraît-il, d'interdire purement et simplement l'édition de romans policiers. Mesure extrêmement opportune au moment où la grande disette de papier exige une utilisation intelligente de celui-ci. Quand la prendra-t-on chez nous?"
27 juin 1943

Mais quand la plume était tenue par un bon inconditionnel comme Jules Lhost, la condamnation devient d'un humour corrosif et grinçant, quoique involontaire. Il fallait un certain estomac pour écrire que le roman policier est responsable de la dévalorisation de la vie humaine, alors que fonctionnaient les chambres à gaz, les crématoires, au nom de l'idéologie, devant remplacer ces moeurs pourries et démocratiques.

Je ne dis pas que certaines des remarques ne soient pertinentes; ce seront celles-là mêmes de Narcejac dans "La fin d'un bluff"... Mais ce n'était pas à ceux-là à les dénoncer. Et ce qu'il y a de magnifique, c'est que chaque phrase atteint en plein visage les amis de l'auteur et leur idéologie.

Bientôt, on passa à l'action directe.

J'avais, à l'époque, écrit au JURY pour signaler les ressemblances frappantes existant entre "La mort invisible" de Jean Bodar et "Le fluide de la mort lente" de J. J. Marine, paru six ou sept ans plus tôt, dans la collection "Zorro". Comme le courrier des lecteurs devait être supprimé à partir du N° 55, la lettre fut envoyée à Bodar, qui me répondit. Il tombait des nues. Tout se ressemblait. Mieux, il avait même imaginé, puis supprimé, un épisode qui se retrouvait chez Marine. Il faut dire que le sujet très particulier (un empoisonnement par les rayons gamma) imposait de telles concordances. Il m'apprit alors que les fascicules allaient disparaître, ne recevant plus les autorisations, maintenues pour les volumes.

Il semble que le courrier des lecteurs ait déplu. Les préoccupations, les réflexions qu'on y trouvait, s'écartaient par trop de la vision souhaitée par l'occupant et ses féaux, dont l'emprise s'accentuait. Et quand l'on voit que Steeman publia, presque en catastrophe, trois de ses ouvrages dans LE JURY, durant le dernier trimestre de 1944, on se dit que de ce côté-là, peut-être, il y eut également des pressions et des interdits.

Mais toute l'histoire de l'édition belge durant l'Occupation reste à écrire, avec ses luttes sourdes contre l'occupant, entre collections, entre requins de même taille. Il y eut l'éditeur publiant le "Napoléon" de Taine, où l'on découvrait un conquérant qui, dominant l'Europe, aurait installé partout le despotisme, faisant de chaque Français un soldat ou un policier, et devant succomber devant la résis-

tance des peuples... Tout comme il y eut ce journaliste, rendant compte de "Jud Suss" et relevant que ce dernier se voyait condamné par le rabbin et ses coreligionnaires orthodoxes... Mais à mesure que l'emprise nazie s'accentua, le jeu devenait de plus en plus difficile. Encore qu'en changeant de nom, "Les Quatre Fils Aymon" devenaient "Le Cheval Bayard". D'anciennes autorisations apparaissaient un peu retapées, etc.

Septembre 1944 arrêta tout. Il y eut d'abord un temps de désorganisation, du fait de la guerre effleurant le pays et se poursuivant au littoral et aux frontières. Puis ce furent les mesures Gutt: comptes bloqués, échange de billets avec un maximum de 2.000 F par tête. Enfin, les livres français montaient à nouveau librement vers Bruxelles. Encore que, les premiers temps, ce ne fut pas un déferlement, l'édition française n'en ayant pas fini avec ses problèmes.

Certaines maisons disparurent immédiatement, des ouvrages devant être distribués au début septembre restèrent en dépôt: "Le rouge Irlandais" d'Oscar Vangoitsenhoven, "Le fouet d'iridium" de Mister Van... Un certain nombre d'auteurs connut des ennuis: il y avait les collaborateurs décidés, les gens qui s'étaient mouillés, et d'autres qui avaient eu trop de succès au gré de certains. Un an plus tôt, on les eût dénoncés à la Gestapo comme "résistants", maintenant on les signalait à l'auditorat militaire en tant que collaborateurs. La manoeuvre n'eut pas toujours le succès espéré -nous n'étions pas en France- et les rancunes personnelles eurent tout de même moins l'occasion de se satisfaire. Il y eut pas mal de non-lieux... Mais, en attendant, les entreprises allaient à vau-l'eau.

Parmi ceux qui passèrent en justice, tous n'eurent pas la chance de l'auteur de "Vent de combat". Au président, lui reprochant d'avoir montré son héros s'engageant à la Légion Wallonie, il rétorqua: "Que voulez-vous, je ne suis pas un auteur optimiste, mes personnages finissent mal..." Et il finit par se faire acquitter.

En général, si l'on excepte la condamnation à mort de Robert Poulet, les peines furent légères, compte tenu du climat de l'époque. L'auteur de "Capelle aux champs" s'en tira avec quatre ans, sans que cela soulève de scandale. Les bons amis se bornèrent à remarquer que si le président avait été homme de goût, l'auteur ne coupait pas de la perpétuité. Ce n'était pas charitable, mais ne révélait tout de même pas une soif de sang. On ne quittait pas le domaine de la rosserie.

Seulement, il y avait un petit bout de loi interdisant aux condamnés de reprendre leurs activités; il leur était interdit de publier, et même d'être vendus, en Belgique. Ainsi le "Jacques Coeur" de Henri de Man, publié en Suisse, se voyait arrêté à la frontière comme un simple ouvrage pornographique. Alors que "La Grande Bagarre" de Jean Doutreligne se vendait ouvertement, on loua même l'auteur; apparemment, personne ne savait qu'il s'agissait de Léon Degrelle.

Aussi les auteurs qui fuirent la Belgique s'empressèrent-ils de changer de nom et de faire fortune littéraire. On en retrouva même un à l'Académie Française (N.D.L.R.: il s'agit de Félicien Marceau).

Sinon, ce qui disparut, ce furent les collections, non les auteurs. Il suffit d'un regard sur les oeuvres de quelques professionnels (NB: JURY = J; L'ESSOR = E; LE SPHINX = S; Auteurs Associés = AA):

Jean Marsus avait publié sous l'Occupation "La mort de don Juan" (J), "J'écoute aux portes" (J), "Le manuscrit de Tite-Live" (J), "Au pied du Vésuve" (E), "Bal à Capri" (S), "Les Jardins de Ravello" (S), "Le Quai de la Main d'or" (J), "Les châtelains de la solitude" (E), "La vestale assassinée" (S), soient neuf titres, auxquels il faut ajouter trois romans non policiers ("Préludes", "Les fleurs du Sophora", "Après la gloire"...).

Jean Léger avait publié "L'enquête du professeur" (Echec et mat), "Le monstre dans la tombe" (J), "Affaire classée" (AA), "Malentendus" (AA), "Sans appel" (J), "Plaisir des dieux" (AA), "Le Maniaque" (J), soient sept titres. Après la Libération, Léger publia encore "Train de nuit", dans le "Nouveau Jury", puis, en 1946, "Les débuts du commissaire Martin"; Jean Marsus donna "Le tombeau de l'augure" (Vermaut), s. d. mais circa 1946, et, toujours la même année, Steeman publiait "Crimes à vendre". Mais c'étaient des manuscrits écrits durant le premier semestre 1944. Et, à dater de ce jour, à l'exception de Steeman, les auteurs s'arrêtèrent d'écrire, faute de débouchés. Il fallait descendre à Paris, y faire antichambre, forcer le barrage de tous les manuscrits français enterrés depuis quatre ans.

Il eût peut-être suffi d'attendre le tassement qui ne pouvait manquer de se produire. Mais les Presses de la Cité et la "Série Noire" firent connaître le nouvelle production anglaise et américaine. C'en était fait, ou moins pour un temps, des lentes enquêtes, les alibis faits et défaits, des personnages enfermés entre quatre murs d'une maison isolée. Même une collection comme Le Limier, essayant de reprendre la succession de ce solide bastion anglo-saxon qu'était l'Empreinte, et qui ne ressuscita que le temps d'une dizaine de volumes, se voue aux auteurs classiques: Crofts, Philip Mac Donald, Ellery Queen. Même Le Limier, donc, dû baisser assez rapidement pavillon.

Le temps était à l'action, à la violence, au sexe. Steeman écrivit, dans "Mystère-Magazine", que certains ouvrages "policiers" auraient dû se vendre sous papier-cristal aux petits vieux hantant les galeries du Palais-Royal. Narcejac dénonça la "fabrication" des oeuvres... Rien n'y fit: le public voulait du mouvement, des poursuites, du suspense et non plus de lents jeux d'échecs intellectuels.

On porta en terre l'école policière belge... mais aussi l'école française, qui avait prospéré dans le Labyrinthe ou au Portulan. Seul Léo Malet survécut un temps avec Nestor Burma.

En dépit de la concurrence, des maisons tenaient bon et persistaient à publier, comme La Sixaine. Mais l'édition belge fut étranglée par des accords culturels signés à plat ventre. Films, livres, revues, journaux français entraient librement, sans contingentement ni restriction. Les autorisations, chichement accordées aux oeuvres belges, l'étaient toujours individuellement et nominatives.

Seul moyen d'échapper à l'interdit: avoir à Paris un bureau avec pignon sur rue. Maréchal le tenta, se vit dépossédé par son agent parisien, avec le plein accord de la législation française.

La loi du 16 juillet 1949, sur les publications destinées à la jeunesse, était ouvertement dirigée contre les publications étrangères. Un gouvernement de gauche reprenait la législation la plus restrictive du Second Empire. Là où une revue française recevait un avertissement, c'était l'interdiction pure et simple, pour un minimum de deux ou trois mois. Ce que connut "Tintin", coupable d'avoir publié "Le piège diabolique" de Jacobs, ce que faillit connaître le Marsupilami, les Instituteurs Laïques

dénonçant cet animal non-zoologique... Ce qui étrangla et tua "Héroïc-Albums".

Depuis, il y a le traité de Rome sur la libre circulation des oeuvres. Traité que tourne l'administration grâce à la T. V. A.; qu'elle vous refuse le N° de commission paritaire et vous êtes frappé d'une T. V. A. de 25%. Cette décision est prise sans appel, sans justification, par un fonctionnaire anonyme, invisible, irresponsable...

Qui, à l'époque, se serait permis de demander la simple réciprocité, se serait vu foudroyer par les défenseurs de la culture française. Il ne pouvait qu'être un "incivique" ou un "emboché", selon la terminologie du temps. Sa conduite avait été irréprochable? Alors, voyons celle de ses parents durant la guerre précédente, car une telle attitude ne peut être que le fait d'un collaborateur.

Est-ce que la Belgique n'était pas colonisée de fait? Les commis-voyageurs, venus de Paris et proposant leurs articles plus chers que ceux d'autres pays, avaient un haut-le-corps indigné quand on leur en faisait la remarque: "Mais c'est un article français!...", tant ils se croyaient en pays annexé. Avant-guerre, les livres scolaires des classes primaires ne venaient-ils pas de chez Hachette, familiarisant les enfants avec une réalité qui n'était en rien celle de leur pays?

Mais les défenseurs de la culture n'en avaient cure. Une seule attitude était admise: chanter la Marseillaise, le petit doigt sur la couture du pantalon et le regard jeté à dix pas. Ils ont bien mérité toutes les insultes de Coluche, eux toujours prêts à tendre leurs fesses à une botte qui fût française.

Seul le théâtre se défendit, et l'on ne vit plus les scènes belges occupées en permanence par des troupes étrangères.

Jacques Van Herp.

Un petit mot d'avertissement quand même:
Au départ, il y avait l'idée unique de faire une anthologie de nouvelles et contes policiers belges.

Deux problèmes: le fait qu'il s'agisse d'un fanzine ne nous permet pas de vous offrir en toutes circonstances ce qu'il y a de meilleur à glaner chez un auteur. Dans la mesure du possible, nous avons sélectionné un texte représentatif de chaque auteur. Ensuite le manque d'espace ne nous a pas permis de choisir LE meilleur texte...

Pour les auteurs vivants, ce ne fut pas trop difficile d'obtenir les autorisations nécessaires. Mieux même: dans ce recueil, figurent trois textes inédits. Nous avons essayé, toujours dans la mesure du possible, de vous offrir un éventail de genres divers à l'intérieur du thème.

Madame J. Pacne-Aitken, l'aimable et diligente secrétaire de Monsieur Simenon, nous autorisa à reprendre un texte bref du "maître". Simenon ne pouvait manquer dans ce recueil, encore que nous eussions préféré reprendre un texte plus long si la possibilité nous en avait été donnée. Cette enquête du Juge Froget, nous l'avons retrouvée dans "Le Saint Magazine", mais elle date des années trente et parut, à l'origine, dans "Détective" avant de figurer dans le recueil "13 coupables".

La nouvelle de Wens est un bel exemple de "chambre close"; ce texte figurait d'ailleurs en tant que chapitre dans "Six hommes morts". Nos remerciements à Stéphane Steeman, dont la gentillesse exemplaire nous valut de faire figurer ce texte dans une anthologie où son père ne pouvait manquer. Il sait l'admiration que nous leur portons, à son père et à lui! Le texte repris ici fut publié dans "M. Wens, détective", un numéro de la série "Zorro", paru pour Noël 1936. (Ce qui nous rappelle que nous avons oublié de dire que les textes étaient effectivement classés par ordre chronologique.)

De John Flanders, nous vous offrons "Le professeur invisible", paru dans la série des "Presto-Films" (N° 232, daté du 26 février 1939). Il s'agit là de la première aventure de Jack Linton, détective de 18 ans mais assez éphémère. Cette aventure parut en néerlandais, dans une version plus élaborée, au sommaire de "Bravo" (première année, 1936-37) sous le titre "De onzichtbare leerling"; mais ce n'est pas seulement dans le titre qu'il y eut inversion puisqu'il s'agit là de la première apparition de Edmund Bell (détective de 16 ans, celui-là!), qui était déjà une copie de Tom Wills (et, si vous voulez connaître le fin mot de l'histoire, lisez la revue "Enigmatika", et vous connaîtrez toute la vérité, rien que la vérité!).
Vous trouverez d'ailleurs dans ce recueil un second texte de Flanders qui, excepté les innombrables énigmes, soit avec Dickson et Wills, soit avec Edmund Bell, soit encore avec Jack Linton ou, enfin, Triggs et Wheeler, fut aussi un notoire auteur d'histoires d'atmosphère et de crime. Ce petit texte, qui parut dans "Le petit Luron" (N° 36 du 30 janvier 1954), en est un bon exemple.

Mais, entretemps, vous aurez eu tout le loisir de lire "Dupont et Dupond, détectives", une curiosité due à la plume de notre ami Paul Kinnet, qui fait actuellement une seconde carrière chez Le Masque. L'absence de textes courts chez cet auteur nous a obligé à nous rabattre sur cette histoire parue dans "Le Soir" du 24 septembre au 12 novembre 1943. Le texte était illustré par des vignettes dessinées par Hergé. Il existe, de cette histoire illustrée, une double édition pirate mais cela c'est une autre histoire...

Ce texte est suivi par celui de Paul Kenny. Il s'agit d'une nouvelle de Jean Libert, parue dans "Filles et garçons" pendant la guerre. Après-guerre, lorsque Libert entama sa carrière française chez Fleuve Noir, il écrivit un certain nombre de nouvelles pour "Le Saint Magazine", y compris "Un philosophe", légèrement remanié d'ailleurs. C'est cette dernière version que nous vous présentons. A juste titre, je crois qu'il s'agit là d'un chef-d'oeuvre. A savourer.

Fernand Dineur livra dans les "Héroïc-Albums" des BD mais aussi des enquêtes et nouvelles de son héros, Nant. Disons qu'il s'agit là d'une curiosité, sans plus, et qui parut dans le N° 37 de la 11ième année (1955, si je ne me trompe...).

Michel Jansen n'a pas écrit beaucoup de policier, encore qu'il eût la ferme intention de débuter dans le genre (voir son article dans ce recueil), mais ce conte subtil mélange fantastique, folklore et policier, à la façon de Jean Ray. Ce texte parut dans "Fiction" N° 44, de juillet 1957.

Nous abordons maintenant les années '60 avec André-Paul

Duchâteau, dont le texte parut dans "Mystère-Magazine" (N° 149) en 1960. En groupant ses nouvelles, Duduche aurait de quoi faire un beau petit recueil...

"La passagère" du subtil Thomas Owen est extirpée de son recueil "Cérémonial nocturne" (1966). C'est du grand cru et un superbe exemple de "conte criminel".

"Manhattan nocturne" est un texte traduit de Roger d'Exsteyl, seul auteur flamand digne de l'être dans le domaine qui nous intéresse mais dont surtout les longues nouvelles sont savoureuses.

"L'abominable jouet" du regretté Maurice Tillieux provient, lui, de "Spirou" N° 1742 (2 septembre 1971).

Enfin, nous abordons les années '80.

"Le pont traversé", nouvelle fantastique et criminelle de Jean-Baptiste Baronian, spécialiste du polar, apporte un vent frais et neuf...

... tout comme Yves Varende, un auteur qui démarra à un train d'enfer chez Glénat, dans une nouvelle collection de poche. Voici un bref récit du cycle de l'Organisation.

Et finalement un texte de Louis-Thomas Jurdant, un vieux de la vieille, qui nous revient ici, pour la première fois depuis plusieurs années.

Ces 3 derniers textes sont des INEDITS!

Bonne lecture!



LES "FLAMANDS". (G. SIMENON)

C'était la première fois que M. Froget avait affaire à un prévenu de soixante-douze ans et il est probable que, à son insu peut-être, il en fut impressionné. Alors qu'il ne l'avait pas encore regardé en face, il prononça avec brusquerie:

-Mouchez-vous, je vous en prie!

L'homme s'appelait Bass. C'était un de ces spécimens humains dont les gens des villes n'ont même plus le souvenir, mais qu'autrefois on trouvait à un exemplaire au moins dans chaque village: une charpente formidable, une poitrine comme un coffre, presque aussi épaisse que large, le tout taillé dans une matière dure et terne. Un ours!

Bass avait la moitié du visage couverte de poils grisâtres de trois ou quatre centimètres. Il était assis sur l'extrême bord de sa chaise, son chapeau sur ses genoux, dans une pose pleine de méfiance, prêt, eût-on dit, à bondir au moindre danger.

Tandis que le juge remuait des dossiers, il tenait la plupart du temps les yeux fermés. Mais ses paupières s'entrouvraient de temps à autre et c'était alors un regard d'une acuité extraordinaire qui allait cueillir M. Froget l'espace d'une seconde. Un regard froid, inquiétant, comme on en voit à certains animaux très évolués.

Il essuya ses narines du revers de la main et reprit sa pause en reniflant et en battant des cils. Ses lèvres étaient tirées. On sentait qu'il s'était dit:

-Il est malin!... Ils sont tous malins, là-dedans!... Et ils vont essayer de m'avoir!... Mais on verra bien...

Et il se raidissait tout entier, poussait la prudence jusqu'à faire tomber sur ses prunelles le volet rougeâtre de ses paupières.

Le crime était de la nuit même. M. Froget, le matin, avait fait une descente sur les lieux, à Aubervilliers, en compagnie du procureur et des experts.

C'était d'ores et déjà le plus âpre souvenir de sa carrière. Un cauchemar, dans toute l'acception du mot.

Quitter Paris, traverser sa banlieue vivante, arriver parmi les cultures et les usines d'Aubervilliers et apercevoir, loin de toute maison, une bicoque dressée au milieu des champs: un cube.

La gêne des gens du pays quand on leur parle des "fla-

mands". Ils désignent la masure avec embarras et l'un d'eux eut ce mot éloquent:
-On ne sait même pas combien ils sont là-dedans, ni qui fait les enfants qui y poussent!...

Quatre pièces, une écurie, des coins et des recoins pleins de fumier et d'instruments agricoles. Des poules, des chiens, des chats et des enfants, pêle-mêle, dans la crasse.

Trois femmes: cinquante ans, vingt-deux et seize. Puis Baas, se faufilant sans bruit dans les pièces sombres, furetant, glissant, épiant, insaisissable.

Dans une chambre à coucher, à droite, un mort, qu'on pourrait prendre pour Baas lui-même si Baas n'était pas là à le regarder. Même charpente. Même âge.

Mais la tête en bouillie. Le médecin compte... trente et un... trente-deux... trente-trois coups de marteau...

Et personne ne pleure! Rien que des yeux secs, des visages hargneux, des mots chuchotés en flamand.

Quand les interrogatoires commencent, c'est un fatras sans nom, un monceau de contradictions et de réponses comme:
-Peut-être... Ca se pourrait... Est-ce qu'on sait?

On prouve aux gens qu'ils mentent et ils ne se troublent pas. Ils racontent une autre histoire, avec la même inconscience.

De l'inconscience! C'est l'impression qui s'impose jusqu'à la hantise, à se croire transporté des siècles en arrière, à une époque d'obscurantisme et d'amoralité.

On peut à peine établir à qui sont les gosses. La mère du dernier est la jeune fille de seize ans. Et il n'est pas question de père!

M. Froget a si bien senti que l'affaire s'embrouillerait de plus en plus, non seulement chaque jour, mais à chaque heure, qu'il a regagné son bureau en hâte et qu'il s'y est fait amener Baas aussitôt.

Les femmes sont surveillées sur place. Cela ne paraît pas les gêner, pas plus que le cadavre. A midi, elles ont mangé une grande platée de pommes de terre au lait aigre.

* * *

Etablir l'identité exacte des Flamands est déjà un travail. Presque pas de papiers. En tout, un livret militaire belge et un extrait d'acte de naissance. Tant

bien que mal, pourtant, M. Froget, en présence de Baas qui ferme et ouvre les yeux à une cadence presque régulière, constitue des fiches.

Baas, Jean-Joseph-Alphonse, né à Neeroeteren (Limbourg belge), ouvrier agricole. Service militaire de trois ans, au 2è Lanciers à Arlon. Départ en Amérique. Revient dix ans plus tard avec vingt mille francs et rencontre van Straelen. Une brute. Porte toute sa barbe.

Van Straelen, Pieter-Auguste, né à Neeroeteren, journalier. A fait son service dans le même régiment que Baas. S'est installé près d'Argenteuil où il a loué de la terre. S'est marié quelques années plus tard à une femme de vingt ans plus jeune que lui. Une silhouette de gorille. Face camuse.

Emma van Straelen, née à Tongres, servante de brasserie, jusqu'au jour où elle rencontre van Straelen dans un débit des Halles et l'épouse.

Céline, leur fille aînée, 22 ans, mère de trois enfants dont le père, selon la rumeur publique, serait Baas.

Louise, fille cadette, 16 ans. Le père de son enfant serait également Baas.

Quand celui-ci est revenu d'Amérique, avec l'argent gagné dans les mines, il s'est mis à la recherche de van Straelen, son ami d'enfance. Il l'a retrouvé à Argenteuil. Il s'est installé chez lui. Les premiers temps, il a aidé aux travaux.

Puis la bicoque d'Aubervilliers a été à vendre. Baas l'a achetée. Van Straelen n'en était, en somme, que le fermier.

Mais, dans la pratique, les situations étaient moins tranchées. Il n' existait pas de comptes. Baas vivait sans rien faire. Van Straelen travaillait sa terre.

Et c'était Emma qui, chaque matin, à trois heures, attelait la jument et allait porter les légumes aux Halles.

Quand Céline eut son premier enfant, Baas déposa mille francs sur un carnet de Caisse d'épargne à son nom. Et il en fut ainsi pour les suivants, y compris pour l'enfant de Louise.

Mais Céline resta seule à avoir son lit dans la chambre de Baas.

Tous les autres dormaient dans une même pièce et un gamin de trois ans couchait sur une paillasse, par terre.

Deux ans plus tôt, Baas avait fait un petit héritage, dix mille francs environ, qu'il avait placés à la banque.

Il était totalement illettré et signait d'une croix. C'était van Straelen qui, lui, sachant lire et écrire, faisait la plupart des formalités. Une question provoqua des réponses contradictoires.

-Avez-vous eu aussi des relations avec Emma van Straelen?

Il y eut des oui et des non, des peut-être et des gestes vagues.

Un fait était certain: van Straelen n'était jaloux ni de sa femme, ni de ses filles. Baas était tout-puissant. Tout lui appartenait, la maison et ses hôtes.

Et tout cela avait vécu près de trente ans à Aubervilliers, à une heure en tramway de Paris, sans rapport, pour ainsi dire, avec le monde civilisé, ni même avec le siècle.

Au point que Baas ne parlait pas le français mais un sabir où il y avait du flamand, de l'espagnol et du slang.

Les gens des alentours ne savaient rien. De temps en temps, ils voyaient passer Baas, lourd et silencieux, avec des balancements de gros singe.

Quant à van Straelen, on ne l'apercevait que de loin, courbé sur son champ, travaillant avec une obstination bornée, toujours seul.

Tout ce qu'on savait, c'est que les Flamands achetaient à la coopérative plusieurs litres de genièvre par semaine et que van Straelen, le soir, jouait parfois de l'accordéon, sur son seuil.

La veille à neuf heures, les Flamands s'étaient couchés, pêle-mêle. A trois heures, Emma était partie avec la charrette. Quand elle était rentrée, à dix heures, Baas et Céline étaient occupés à regarder le cadavre.

Il y avait au moins deux heures qu'ils l'avaient découvert, mais ils attendaient la femme pour avertir la police.

Chacun prétendait ne rien savoir, n'avoir rien vu, rien entendu.

Il fallait ce crime pour révéler que ce même van Straelen, qu'on retrouvait assassiné, était malade depuis sept semaines, immobile sur son lit. C'était l'hiver. Les gens du pays n'avaient pas remarqué son absence dans son champ.

Sa famille avait négligé d'appeler un médecin.

-Il se mourait quand même! dit Emma. Et, comme il gémissait tout le temps, on lui avait dressé un lit dans un réduit. De temps en temps quelqu'un allait le voir.

Le médecin légiste, après autopsie, affirmait que, sans le crime, van Straelen n'eût pas vécu plus de deux ou trois jours.

Ce n'était pas le moins hallucinant, cet acharnement meurtrier sur un moribond inerte qui, en outre, n'avait même plus sa raison!

Trente-trois coups de marteau! Autant dire qu'il n'avait plus de tête. On n'avait pas encore retrouvé l'arme. Il fallait vider un puits, assécher plusieurs mares.

-Par où le criminel serait-il entré?

-Par la porte! Quand Emma s'en va, personne ne se lève pour remettre le verrou...

L'autopsie révélait que le crime avait été commis entre six et sept heures du matin, si bien que, seule, Emma, qui à ce moment était aux Halles, était hors de cause.

Les gosses hébétés, qu'il avait bien fallu interroger, éclataient en sanglots ou balbutiaient des syllabes confuses.

* * *

Maintenant, Baas était dans une des cases du Palais de Justice, écrasant sa chaise de son poids, tressaillant chaque fois que M. Froget faisait un mouvement.

Son nez coulait à nouveau et, comme il ne semblait pas s'en apercevoir, le magistrat fit claquer ses doigts d'impatience.

-Mouchez-vous!

Il obéit, l'oeil haineux.

-Baas se rasait souvent?

Il fallut répéter la question. Et pourtant M. Froget sentait que l'homme avait compris. Il répondit d'abord:

-Des fois...

Puis:

-Le samedi...

-Qui l'a rasé la dernière fois?...

Et il fut nécessaire de répéter encore, martelant les syllabes:

-Moi... Et Emma... l'autre semaine...

-Si bien qu'aucun étranger n'a eu besoin de mettre les pieds dans la maison...

M. Froget alluma une cigarette, contre son habitude. Les yeux de Baas étaient bordés de rouge, les lèvres molles sur la bouche édentée.

Un mélange de force exceptionnelle et de décrépitude. Et ce regard froid qui filtrait, s'éteignait, renaissait avec prudence.

-Van Straelen ne possédait rien?
-Rien...
-Il n'était pas assuré sur la vie?

Cette fois, ce fut toute une explication qu'il fallut entreprendre. Si bien que chaque question prenait un temps infini.

-Non...
-A quelle heure vous levez-vous d'habitude?
-Six heures... sept heures...
-Et Céline?
-La même chose...
-Elle a déclaré qu'elle se levait à huit heures...
-C'est possible...
-C'est Louise qui a découvert le cadavre?
-Peut-être bien...
-Vous avez dit ce matin que c'était vous...
-Alors!...

Il mâchonnait longuement avant chaque mot. Ses mains aux veines gonflées, à la peau incrustée de terre, étaient posées sur ses genoux. Les articulations n'avaient plus de forme. Deux des ongles étaient noircis jusqu'à la racine.

La sonnerie du téléphone retentit. C'était un des inspecteurs restés à la bicoque qui annonçait que le puits avait été vidé en vain.

-Les femmes ne disent toujours rien?
-La vieille a demandé si elle pourra quand même aller cette nuit aux Halles. Elle parle de choux qui se gâteraient...
-La plus jeune?
-Elle repasse le linge...
-Céline?
-Elle a pleuré... Elle va et vient dans la maison... On sent qu'elle a un poids sur les épaules.

M. Froget raccrocha, regarda un bon moment Baas qui, pendant cet examen tint les yeux clos.

-Donnez-moi le procès-verbal, dit enfin le juge à son greffier.

Il prit la feuille, la tendit au vieillard en désignant le bas de la page de la main. De l'autre main il lui offrit un porte-plume.

-Qu'est-ce que je dois inscrire?
-Signez...

Baas écrasa une croix sur le papier.

-Mouchez-vous!

* * *

M. Froget écrivit quelques mots sur un formulaire, poussa la feuille vers son interlocuteur, sans lever la tête, et prononça d'une voix neutre:

-Voici votre mandat d'arrêt, Van Straelen...

La main aux veines gonflées prit le papier. Elle tremblait. Et, pendant que l'assassin lisait, M. Froget écrivit, mais lentement cette fois, en pattes de mouches minuscules, sur une page de son calepin noir:

<u>Preuves</u>. -1° Le prévenu est tombé dans le piège que je lui tendais, en lui demandant: "Baas se rasait souvent?"
-Sa réponse: "Des fois" le démasque. Il oublie qu'il veut se faire passer pour Baas.
"2° Le prévenu a demandé ce qu'il devait inscrire. Or, Baas ne savait ni lire, ni écrire.
"3° Le même homme, qui ne prenait aucun soin de toilette, s'est donné la peine de raser le moribond, qui d'autre part, jamais lavé, ni soigné, croupissait dans la crasse. Or la barbe de Baas était la différence la plus frappante entre les deux Flamands.
"4° Tout le monde s'est tu, y compris Emma Van Straelen, parce qu'il s'agissait de l'intérêt commun.

<u>Présomptions ou Indices</u>. -"Baas, malade, allait mourir d'un jour à l'autre. Or, tout appartenait à Baas. Depuis trente ans la famille ne vivait que de l'argent de Baas.

"Les deux hommes étaient de la même taille, de même âge. Les gens du pays les distinguaient à peine l'un de l'autre.

"Raser le moribond, l'achever, et le défigurer à coups de marteau, le faire passer pour Van Straelen; et Van Straelen devenait Baas, propriétaire de la bicoque, des champs, et de l'argent déposé en banque.

"Préméditation puisque, pendant des semaines, il a dû se laisser pousser sa barbe."

M. Froget regarda curieusement l'homme qui restait

debout devant lui, la lèvre pendante, les yeux morts, avec du mouillé sur les paupières.

Alors il nota en marge, avant de refermer le carnet d'un geste sec:

"Mobile: la terre."

CENTRE DE DOCUMENTATION DE L'ETRANGE

A) Critères ayant présidé à la mise sur pied:

-la documentation est principalement accessible aux lecteurs "invisibles", c'est-à-dire que nous répondons à des demandes adressées par courrier; le demandeur est prié de joindre un coupon-réponse international pour toute réponse à une demande;

X-les documents peuvent être fournis sous forme de photocopies aux personnes qui le désirent, conformément aux dispositions qui régissent les usages en matière de droits d'auteur;

-le fond du centre de documentation se compose principalement de matériel critique, en différentes langues, centré sur les auteurs européens et latino-américains.

B) Modalités de fonctionnement:

-il est possible de venir consulter les documents au domicile des documentalistes, essentiellement sur rendez-vous (ce qui s'est déjà fait dans le cas de chercheurs belges, français, allemands, américains...);

-le centre a surtout développé un système d'aiguillage (fichiers, bibliographies...) permettant de localiser les documents -parfois à l'article près- dans différentes autres bibliothèques.

C) Réalisations:

-publication de près de 40 études anthologiques depuis janvier 1974;

-publication d'un essai, disponible GRATUITEMENT au Ministère de la culture française comportant une importante bibliographie d'ouvrages pour la plupart disponibles au Centre;

-divers travaux de fin d'études universitaires ont été menés à bien ou sont en cours d'élaboration sur base, notamment, de la documentation du Centre; depuis 1977:

-un doctorat d'état et deux maîtrises en France;
-un mémoire à l'Université de Cologne;
-un doctorat et deux mémoires à l'Université Libre de Bruxelles;
-huit mémoires à l'Institut Supérieur de l'Etat de Traducteurs et Interprètes de Bruxelles.

-publication d'importantes bibliographies:

-relative aux livres traitant de la littérature fantastique (200 références);
-relative aux principaux écrivains latino-américains de l'étrange (vingt mille références de livres et articles) et disponible sous forme de fascicules;
-relative au folklore littéraire et à la littérature folklorique.(500 références).

D) Inscription:

-le chercheur qui souhaite bénéficier d'une information occasionnelle fait parvenir un coupon-réponse international au Centre pour la réponse et paie par avance les frais de photocopie qui lui seraient réclamés par celui-ci (par mandat-poste international) pour les documents souhaités;

-les personnes qui désireraient être régulièrement tenues au courant des activités et acquisitions du Centre versent une cotisation de CENT FRANCS BELGES par mandat-poste international ou au compte 001-0514140-27 des Editions RECTO-VERSO asbl (pour la Belgique), correspondant à un bulletin trimestriel d'information. (N.B.: les personnes souscrivant un abonnement aux publications des Editions RECTO-VERSO sont automatiquement informées sans supplément de cotisation.)

LE MORT DANS L'ASCENSEUR. (S.-A. STEEMAN)

Hubert Heldinge ajouta un peu de soda à son whisky et se renversa dans son fauteuil.

-Et c'est, acheva-t-il, pour me vendre ces lettres qu'il va venir. Chantage caractérisé, comme vous voyez... Une cigarette, Monsieur Vorobeïtchik?

-Oh, appelez-moi Wens, tout court! répondit l'inspecteur. Vorobeïtchik, cela fait vraiment un peu trop caveau caucasien... Et si votre gaillard se méfiait?

-Il ne se méfiera pas. Je lui ai dit que je tenais la somme à sa disposition. Vous n'aurez qu'à vous glisser derrière ce paravent. Vous entendrez parfaitement, sans être vu et vous pourrez ainsi le prendre sur le fait.

-Oui, oui, fit l'inspecteur, pensif, en se levant et en marchant à travers la pièce. C'est certainement le meilleur moyen. La main dans le sac. A la suite de votre plainte, je me suis muni d'un mandat d'amener. Il n'y a plus qu'à mettre son nom. A des individus pareils, il ne faut pas laisser le temps de se retourner -ou alors, ils font tout le mal possible...

Il s'arrêta et ajouta:

-Non, vraiment, je n'aurais pas pensé cela de lui. Je le croyais d'une parfaite honorabilité... Vous avez là une bien belle panoplie, Monsieur Heldinge.

A ce moment la sonnerie du téléphone retentit.

-Ce doit être lui, dit Heldinge.

Il vida son verre d'un coup sec et, sans se presser, alla décrocher l'appareil:

-Allo... Oui... Faites-le monter...

Il raccrocha:

-C'est lui. Voulez-vous vous glisser là derrière? Je m'en vais aller à sa rencontre.

-Fort bien, dit l'inspecteur.

Il prit place derrière le paravent pendant que son hôte quittait la pièce. "Affaire sans grand intérêt", pensa-t-il. "Lettres de femmes. Menaces. Chantage... Thiénot sera salé."

Thiénot, c'était l'intéressant personnage qui, d'une seconde à l'autre, allait entrer dans l'appartement et ne le quitterait, sans doute, qu'en état d'arrestation.

Le détective regarda encore une fois la panoplie. C'était une superbe panoplie; toutefois dans son ordonnance,

quelque chose choquait Wens.

Il essayait de préciser son impression, lorsqu'un cri strident, désespéré, retentit...

Renversant le paravent dans sa hâte, l'inspecteur, en cinq secondes eut atteint le palier. Il aperçut Heldinge qui, près de l'ascenseur ouvert, tenait un homme dans ses bras. La tête et les bras de cet homme pendaient et il avait un stylet enfoncé dans la nuque.

-Crénom, se dit Wens, cela se corse!

Il s'approcha du groupe tragique:

-Thiénot, n'est-ce pas?

Blême, Heldinge inclina la tête.

-Bon. Téléphonez au concierge et dites-lui de venir nous trouver ici avec deux agents.

-Mais...

-Oh! faites ce que je vous dis! s'écria Wens.

Et il saisit, dans ses bras, le corps de Thiénot.

Subjugué, Heldinge rentra dans l'appartement et le détective l'entendit décrocher le récepteur.

Alors, il se pencha et coucha le corps de Thiénot sur le palier. Il le coucha face contre terre, s'agenouilla et, en se gardant d'y toucher, examina soigneusement le stylet qui avait causé la mort. La poignée d'argent, artistiquement travaillée, avait dû être garnie de pierres précieuses qu'on avait fait sauter de leurs alvéoles. Heldinge avait déclaré à l'inspecteur que Thiénot avait un complice. Etait-ce ce complice qui avait fait le coup pour s'emparer des lettres et devenir le seul bénéficiaire de l'opération?

-Dites? fit une voix haletante. Est-ce qu'il est mort?...

-Après un coup pareil?... Naturellement.

-C'est... C'est une chose inouïe! balbutia Heldinge. Comment est-il venu jusqu'ici?

-Eh bien, par l'ascenseur! dit Wens.

-Mais c'est impossible! se récria Heldinge, tout à fait impossible! Un mort ne fait pas fonctionner un ascenseur!

A ce moment, le concierge et deux agents, dont on entendait depuis une minute les pas dans l'escalier, surgirent sur le palier. Tous trois, eurent un haut le corps en apercevant le cadavre mais, avant qu'ils eussent eu le temps de formuler le moindre commentaire, Wens avait

entraîné les agents à l'écart. Il les mit rapidement au courant de ce qui venait de se passer et leur déclina sa qualité d'inspecteur; il exhiba même sa carte car il aimait les choses régulièrement faites. Puis il leur enjoignit de monter une surveillance discrète à la porte de l'immeuble et de n'y laisser pénétrer que les locataires des divers appartements. Il demanda également à l'un d'eux d'aller quérir un troisième agent qui aurait pour mission de venir rejoindre Wens sur le palier du second étage et d'y monter la garde.

L'inspecteur s'approcha du portier:

-Ne craignez rien... Et dites-moi comment cet homme est entré ici.

Le portier se recueillit une minute avant de répondre d'une voix mal assurée:

-Je me trouvais dans ma loge lorsque je le vis pénétrer dans le porche. J'allai à lui et il me déclara venir voir M. Heldinge. Je le conduisis aussitôt à l'ascenseur puis je rentrai dans ma loge pour annoncer son arrivée par téléphone... C'est tout.

-Voulez-vous dire que vous l'avez introduit dans l'ascenseur?

-Oui, Monsieur. Je lui expliquai le fonctionnement, repoussai la porte extérieure et, dans ma hâte de prévenir M. Heldinge qui m'avait dit attendre ce monsieur, je lui laissai le soin de fermer lui-même la porte intérieure...

-La lui avez-vous vu refermer?

-Non, Monsieur. L'ascenseur était toujours au rez-de-chaussée lorsque je quittai M. Thiénot et, en pénétrant dans ma loge, je n'avais pas encore entendu le bruit caractéristique de la montée.

-Vous ne vous êtes pas retourné?

-Non, Monsieur. Dans ma hâte bien compréhensible...

-Ca va. Vous n'avez rien entendu non plus?

-Non, Monsieur... C'est à dire que j'ai entendu le bruit de la porte intérieure qui se fermait. Rien d'autre.

-Expliquez-moi le fonctionnement de cet ascenseur, dit Wens. Et vous, Monsieur Heldinge, avertissez donc le Parquet par téléphone. Dites-moi, d'abord... Il y a bien deux entrées à cette maison et celle de derrière demeure ouverte toute la journée, sans surveillance? Bon. Cette dernière, je crois, se trouve située près de l'ascenseur

dont elle n'est séparée que par quelques marches de pierre? De mieux en mieux. Alors, vous, répondez-moi... Comment fonctionne cet ascenseur?

-Comme tous les ascenseurs, Monsieur. Il y a un bouton pour chaque étage et...

-Tous les ascenseurs ne fonctionnent pas de la même manière. Il ne marche, naturellement, que les deux portes une fois fermées?

-Naturellement, répondit le portier.

-Et il s'arrête aussitôt que l'on ouvre une de ces deux portes? C'est-à-dire que la personne qui s'y trouve peut, en ouvrant la porte intérieure, s'arrêter, s'il lui plaît, entre deux étages?

-Oui, Monsieur.

-On peut, par conséquent, l'arrêter également de l'extérieur en ouvrant la porte du rez-de-chaussée ou d'un des étages?

-Oui, Monsieur.

-Peut-on appeler soi-même l'ascenseur des étages supérieurs, ou d'en bas, s'il se trouve en haut?

-Certainement, Monsieur. Il n'y a pas de "liftman" et...

Wens fronça les sourcils:

-Faites attention à la question que je vais vous poser... Est-il possible, les deux portes de l'ascenseur fermées, -c'est-à-dire une fois l'ascenseur en ordre de marche- de glisser la main à l'intérieur, d'atteindre le tableau de commande, de faire monter l'ascenseur et de retirer la main suffisamment vite pour qu'elle ne soit pas broyée?

-C'est impossible, Monsieur. Les portes fermées, le tableau est hors de portée.

-Naturellement, dit Wens, vous n'avez vu entrer d'autre personne que M. Thiénot? Ni un peu avant, ni un peu après?

-Non, Monsieur. Mais quelqu'un aurait pu s'introduire dans la maison par la porte de derrière.

-Evidemment, dit Wens.

Que l'assassin de Thiénot se fût caché dans l'escalier de pierre, c'était plus que probable. Mais ensuite?...

L'inspecteur s'adressa au portier:

-Vous dites que, en regagnant votre loge, vous avez entendu le bruit de la porte intérieure de l'ascenseur qui se fermait? Mais est-ce que cela ne pouvait pas être la

porte extérieure que l'on ouvrait?

Le portier se gratta la nuque et réfléchit un instant avant de répondre:

-Oh! bien si, Monsieur. Cela aurait fait le même bruit, ou à peu près...

-Bon, dit Wens.

Il tira un étui d'argent de sa poche, alluma une cigarette et se mit à fumer, absorbé dans ses réflexions. Heldinge et le portier, immobiles à ses côtés, respectaient sa méditation. Il y eut encore une fois des pas dans l'escalier, des pas rapides, et plusieurs hommes surgirent sur le palier. Il y avait là le juge d'instruction, le substitut du procureur du Roi, un médecin, un photographe, et un cinquième personnage insignifiant, le greffier sans doute. L'inspecteur mit rapidement les nouveaux venus au courant de la situation et conclut:

-Cela n'a vraiment pu se passer que de cette façon... Le meurtrier est entré par la porte de derrière; il s'est alors tenu coi dans le petit escalier de pierre jusqu'à ce que le portier eût refermé la porte extérieure et se fût éloigné de quelques pas. Il est alors sorti de sa cachette...

-Croyez-vous? fit le juge d'instruction. Quelle audace n'aurait-il pas fallu à cet homme pour...

-Tout nous prouve, interrompit Wens, que c'est un homme d'audace. Surpris par le portier, le meurtrier en eût été quitte pour décliner une quelconque identité, déclarer être entré par la porte de derrière et témoigner de son désir de rendre visite à un locataire d'un des étages supérieurs. Il ne fut pas obligé d'en arriver là et réussit à se faire ouvrir la porte extérieure par Thiénot, en usant de quelque prétexte, à moins qu'il ne l'ouvrît lui-même tout naturellement, sans que Thiénot pensât à s'étonner qu'une autre personne voulût monter également... Voici donc notre homme à l'intérieur. Il a sans doute son stylet dans sa manche. Détourner une seconde l'attention de la victime, la frapper d'un coup foudroyant, jeu d'enfant...

Les yeux dans le vide, sa cigarette au coin de la lèvre, Wens ne parlait plus pour ses interlocuteurs. Il se parlait à lui-même, pensant tout haut.

Il dit: "Jeu d'enfant" et releva la tête. Il semblait sortir d'un rêve.

-Et puis...? fit-il. L'assassin n'a pu tuer autrement, mais comment ce mort est-il monté jusqu'ici?...
-Oui, comment? s'écria Heldinge. Lorsque l'ascenseur a atteint le palier, Thiénot était assis sur la banquette du fond, la tête appuyée à la paroi, le chapeau enfoncé sur les yeux...
-Cré nom! jura Wens. Comment ce cadavre?... Monsieur Heldinge, il va vous falloir mimer cette scène, votre sortie de l'appartement, votre découverte du corps de Thiénot...
-Volontiers, dit Heldinge.
Il rentra dans le salon et en referma la porte sur lui.
-Allez-y! cria Wens.
Heldinge ouvrit la porte du salon et s'élança sur le palier. A deux mètres de la cage de l'ascenseur, il s'arrêta un instant, regardant cette cage. Puis il alla rapidement à l'ascenseur et fit le simulacre d'ouvrir la porte extérieure, la porte intérieure, pénétra dans l'ascenseur, se pencha vers le coin de la banquette...
-Arrêtez! fit vivement Wens. Lorsque vous avez ouvert la porte, l'ascenseur avait complètement atteint le niveau du palier, n'est-ce pas?
En prononçant ces mots, il s'avança jusqu'à l'ascenseur, se baissa et examina le rapport entre le plancher de l'ascenseur et le palier.
-Non, dit-il, il n'était pas de niveau.
-Non, fit à son tour Heldinge. Dans ma hâte de me mesurer avec Thiénot, inquiet aussi de son attitude, j'ai ouvert la porte extérieure avant que l'ascenseur soit complètement arrêté...
-Nous y voilà, enregistra l'inspecteur avec une évidente satisfaction. C'est vous qui avez arrêté l'ascenseur. Il ne s'est pas arrêté tout seul!
-Mais cela ne change rien à rien! s'écria Heldinge.
-Cela change tout, dit Wens.
Heldinge se permit un léger haussement d'épaules.
-J'ai peut-être arrêté l'ascenseur. Mais ce n'est tout de même pas moi qui l'ai fait monter, n'est-ce pas? Expliquez-nous donc comment on l'a fait monter!...
-Cela sera fait dans cinq minutes, répondit Wens, si vous consentez tous à recommencer la scène de tout à l'heure.

Il se tourna vers les membres du Parquet qui l'écoutaient avec intérêt:
-Quoi que vous voyiez pendant les cinq minutes qui vont suivre, Messieurs, ne bougez pas d'ici. Vous...
Il s'adressait au portier:
-Vous allez descendre avec moi... et Monsieur, s'il le veut bien, jouera le rôle de la victime...
Il désignait l'insignifiant greffier.
-Vous enfin, dit-il en s'adressant à Heldinge, vous allez regagner le salon, attendre le coup de téléphone du portier et vous appliquer à refaire exactement tous les gestes que vous avez faits, depuis l'instant où vous avez entendu cette sonnerie... Vous n'aviez pas mis beaucoup de précipitation à décrocher le récepteur: n'en mettez pas davantage maintenant.
Wens referma les portes de l'ascenseur et gagna le rez-de-chaussée avec le greffier et le portier. Il appela alors l'ascenseur, y fit entrer le premier et ordonna au second:
-Allez téléphoner à M. Heldinge.
L'homme s'éloigna sans se retourner.
Sitôt qu'il eût pénétré dans sa loge, l'inspecteur referma rapidement les deux portes de l'ascenseur, en disant au petit greffier:
-Vous voilà tué, mon cher...
A peu près au même instant, Heldinge entendait résonner la sonnerie du téléphone. Lorsqu'il arriva sur le palier, il entendit, comme la première fois, le bruit de l'ascenseur qui montait. Puis il l'aperçut progressivement et, à l'intérieur, assis sur la banquette du fond, le greffier qui roulait des yeux effarés. Heldinge s'avança et ouvrit la porte extérieure, puis la porte intérieure...
-Où est l'inspecteur? demanda-t-il.
-Ici! cria une voix.
Heldinge se retourna, stupéfait: l'inspecteur descendait tranquillement du troisième étage.
-Comprenez-vous maintenant? dit-il, lorsqu'il eut atteint le palier. L'assassin n'a pas fait monter l'ascenseur du rez-de-chaussée: il l'a appelé du troisième étage.
Il ajouta après un temps:
-Ou, s'il a encore été plus rapide que moi, du quatrième étage... Oh, il a admirablement bien combiné son coup. C'est un homme de génie.

Il ralluma le bout de cigarette qui n'avait pas quitté ses lèvres:

-Résumons! l'assassin se trouve dans l'escalier qui mène de la porte de derrière au vestibule. Thiénot dans l'ascenseur, le portier éloigné, il fait son coup. Et c'est ici que cela devient particulièrement intéressant... L'assassin sort de l'ascenseur, en referme les portes. La machine est en ordre de marche. Dans sa loge, le portier décroche le récepteur. Alors notre homme s'élance dans l'escalier, il le gravit quatre à quatre et atteint sans doute le palier du second étage dans le même temps que vous, Heldinge arrivez au bout de votre communication téléphonique. Il gagne avec la même célérité le troisième étage -ou qui sait? le quatrième- et de là, appelle l'ascenseur contenant le cadavre de Thiénot. Mais l'ascenseur n'ira pas jusqu'au troisième -ou jusqu'au quatrième- puisque vous l'arrêtez au passage.

-C'est fort compliqué, dit le juge d'instruction.

-Cela vous paraît tel parce qu'il me faut vous l'expliquer. Mais vous avez vu que la pratique donnait d'excellents résultats, si j'ose m'exprimer ainsi...

Il y eut un long silence. Enfin, le substitut qui n'avait encore soufflé mot, fit un pas en avant. Il nourrissait une profonde admiration pour les talents de l'inspecteur.

-Pensez-vous réellement que les choses se sont passées de cette façon?

Alors Wens sourit et fit cette surprenante réponse:

-Je suis convaincu qu'elles se sont passées autrement... Mais elles auraient pu se passer comme je l'ai dit.

Son sourire s'accentua:

-M. Heldinge, lui, est le seul à savoir -du moins, il le croit- comment et par qui M. Thiénot a été tué.

-Que voulez-vous dire? fit Heldinge.

L'inspecteur fourra ses mains au plus profond de ses poches.

-Vous avez, répondit-il, une nature d'artiste. Je suis désolé pour vous que vous ayez commis une faute de goût...

Heldinge haussa les épaules:

-Ne voulez-vous pas vous expliquer plus clairement?

-Certainement, dit Wens. Et pendant ce temps, M. le juge me fera le plaisir de remplir le mandat en blanc que j'avais apporté. Il voudra bien le remplir au nom de M. Heldinge.

Ce dernier devint livide.

-C'est une bonne plaisanterie, je suppose? interrogea-t-il d'une voix tremblante.

-Non point, répondit Wens. Ce qui vous perd, je vous le répète, c'est une simple faute de goût. Vous possédez une remarquable panoplie d'armes anciennes. Ce stylet y a sa place toute désignée... Ne bougez pas! Mon browning se trouve dans la poche de mon veston prêt à partir... Non, réellement, la sagaie par quoi vous avez remplacé ce stylet, détonne dans l'ensemble des armes anciennes et toutes européennes, qui composent votre panoplie. Cela a tout de suite choqué mon sens esthétique. Avant de me rendre à votre invitation, je savais, d'autre part, que vous vous trouviez dans un précaire état de fortune, alors que M. Thiénot possède de fort beaux revenus et une maîtresse charmante. Le manche de ce stylet privé de ses pierres précieuses, en dira plus long là-dessus qu'un exposé détaillé. C'est vous, mon cher Monsieur, qui avez voulu faire chanter votre victime. Mais comme elle parlait de vous dénoncer, vous vous êtes décidé à lui régler son compte. Croyez que j'admire beaucoup votre adresse. Tuer votre ennemi dans l'ombre? Trop dangereux! Vous l'attirez ici après m'avoir invité à assister à l'entrevue qui, vous le savez, n'aura pas lieu. Vous renversez les rôles. Un inspecteur de police! Où trouver plus éclatant témoin de votre innocence? Et, pendant que je me morfonds derrière un paravent, vous allez au-devant de Thiénot, monté vivant par ses propres moyens et vous le poignardez proprement... Une cigarette mon cher?...

Quelques minutes plus tard, deux agents entraînaient Heldinge, menottes aux points. Le service anthropométrique révéla qu'on avait affaire à un vieux cheval de retour.

Lorsque mon ami Wens m'eut conté cette histoire, il ajouta:

-Notez bien, mon vieux, que je puis vous expliquer les choses d'une troisième manière.

Mais je le priai fort civilement de s'en tenir là.

LE PROFESSEUR INVISIBLE. (John FLANDERS)

Liminaire.

Jack Linton avait dix-huit ans quand Scotland-Yard, passant outre à tous les règlements de la maison, mais non aux traditions, se l'attacha à titre d'inspecteur auxiliaire. Nous disons bien: non aux traditions, car vers le milieu du siècle dernier un de ses plus brillants policiers le super-intendant Maple Holt, n'avait que dix-sept ans en entrant dans la carrière. Bon chien chasse de race: Maple Holt était le grand-père maternel de Jack Linton, et cela en dit long.

A vrai dire, Jack conquit ses premiers lauriers policiers à l'âge de seize ans, à l'école de Woodhurst.

C'était alors un garçon assez grand pour son âge, doué d'une belle force physique, premier prix de gymnastique et remarquablement moyen dans toutes les autres branches.

Ses professeurs disaient de lui: il sera acrobate ou moine bénédictin. En effet, Jackie n'avait pas son pareil pour faire des tours à la barre fixe et entreprendre une recherche dans les vieux livres de la bibliothèque. Qualités divergentes s'il en fut.

Son livret de conduite et d'application forme un document assez déconcertant, qu'on en juge:

"Conduite: satisfaisante mais penchant à une certaine paresse rêveuse. Devoirs mal faits et négligés. Maximum en gymnastique, neuf dixièmes des points en histoire, sept dixièmes en sciences et mathématiques, huit dixièmes en langues modernes, médiocre en langues anciennes, calligraphie, grammaire et syntaxe. Application générale: passable."

Ses professeurs ne semblaient pas lui pardonner non plus un penchant trop vif à la réplique, allant parfois, selon leurs dires, jusqu'à l'insubordination.

Bref, ils ne l'aimaient pas beaucoup, à l'exception du docteur Derwent, le vieux professeur de sciences naturelles que les élèves appelaient "Daddy Derwent" ou "papa Derwent".

Jack Linton lui rendait bien cette affection, qui fut d'ailleurs la cause de l'éclosion de ses étonnantes facultés policières. Mais n'anticipons pas.

Le professeur inconnu.

L'école de Woodhurst n'était pas un établissement de premier ordre, mais comme elle était ancienne et que sur sa façade s'inscrivait comme date de fondation "anno 1710", elle jouissait d'une certaine considération. A l'époque où débute ce récit elle comptait cinquante pensionnaires et autant d'élèves externes, appartenant au village voisin du même nom.

Le personnel enseignant était restreint mais bon: trois instituteurs pour les classes préparatoires, quatre professeurs pour la section dite supérieure et un surveillant.

Le directeur Monsieur Antonius Bry, appelé familièrement Tony par ses élèves, était un gros bonhomme, bon comptable, économe passable et médiocre professeur de mathématiques.

Cette année-là, la rentrée des classes avait eu lieu au début d'octobre, par un temps effroyable qui avait obligé Monsieur Bry à faire allumer les feux, dépense imprévue qui l'affectait fort. D'autres contretemps avaient contribué à assombrir son humeur. Le professeur d'histoire et de géographie, Monsieur Todge, avait au cours des vacances hérité d'une tante très riche et s'était empressé d'envoyer sa démission, accompagnée d'une lettre où il traitait son ancien supérieur de ladre et de coquin.

Monsieur Bry professait largement l'oubli et le pardon des injures, mais non les entreprises contre sa bourse; or Todge gagnait chez lui une livre par semaine et le professeur Caltrop qu'il avait dû nommer à sa place exigeait une livre douze shillings, pas un farthing de moins.

De plus Caltrop était jeune, de mine avenante, il était bien mis et possédait une motocyclette; toutes choses que Monsieur Bry englobait dans un terme péjoratif "modernisme".

Toutes les bonnes choses se font en trois, dit le proverbe.

Hélas, les mauvaises semblent vouloir en faire autant.

Pendant ces mêmes vacances le vieux Selman qui remplissait depuis trente-cinq ans les fonctions de surveillant, prit froid et mourut en quelques jours.

Il avait fallu le remplacer, et en dépit des coûteuses

annonces insérées dans les journaux de Londres, il n'y eut qu'un seul candidat qui se présenta.

C'était un vieil homme malpropre, sentant à plein nez le rogomme et le tabac à priser et dont les références étaient fort pâles. A défaut d'autres, Monsieur Bry accepta le vieux Creevy, qui exigea des arrhes et s'empressa d'aller s'enivrer au village.

Bry passa sa mauvaise humeur sur les domestiques Piffy et Nicolo, dont il diminua, malgré leurs protestations, le salaire d'un shilling par semaine et sur Daddy Derwent, de qui il exigea un shilling par semaine de plus pour la location de son logement et laboratoire particuliers.

Le docteur Derwent occupait en effet deux pièces dans l'aile désaffectée de l'établissement, l'une lui servant de chambre à coucher, l'autre de laboratoire, moyennant un loyer de cinq shillings par semaine, que Bry ne se faisait jamais faute de défalquer de ses appointements.

Il n'y avait pas de nouveaux pensionnaires cette année et bientôt la vie écolière prit son petit train habituel.

Les élèves de première n'étaient qu'au nombre de six dont cinq internes: Billy Matthews, Freddy Mush, Jack Linton, Edgar Blossom, Taddéus Singleborn et un externe, Charles Markham.

Par tradition ils formaient un club: "Le club de l'adieu", couramment appelé "Le club fille de l'air", puisque les membres quittaient l'établissement à la fin de l'année scolaire.

Ce samedi soir, ils étaient réunis dans la petite salle qui leur était allouée à cet effet, et essayaient de se divertir un peu.

-Qui donne cours en seconde, demain à la première heure? demanda Mush.

-Tony en personne, ricanèrent Matthews et Blossom, délaissant le jeu de dames qui les ennuyait. Pourquoi le demandes-tu, Freddy?

-J'veux lui faire une blague, répondit Mush.

Il tira un papier de sa poche et l'approcha de la lampe.

-Savez-vous que le vieux grigou n'avoue au percepteur des contributions qu'une partie des revenus qu'il tire de ses pensionnaires? J'en ai la preuve devant moi. Alors je veux lui faire peur. Si l'on inscrivait sur le tableau

noir: "Tony vole le fisc"... avec quelques chiffres appropriés?

Le projet fut accepté d'emblée par le club.

Mush prit la lampe et, suivi par les autres, ouvrit la porte de la classe de seconde.

La clarté dessina un grand halo rougeâtre sur le tableau. Mais les élèves n'allèrent pas plus loin, ils reculèrent au contraire en poussant une même exclamation de stupeur terrifiée.

Dans le cercle de la lumière, contre la chaire, un homme se tenait immobile.

Il portait la toge et la barrette des professeurs (1) et son visage était d'une pâleur de cire; mais c'était un visage complètement inconnu aux jeunes gens.

Markham qui fut le premier à reprendre son sang-froid, avança d'un pas sur le seuil et demanda:

-Qui êtes-vous?

Il n'eut que le temps de sauter en arrière et de fermer la porte en la claquant.

Le professeur inconnu bondissait comme un tigre vers eux en brandissant un couteau qui étincela dans la clarté de la lampe.

-Au secours! cria Mush.

Jack Linton lui donna l'ordre de se taire.

Il s'empara de l'énorme barre de fer qui faisait office de tisonnier et s'avançant bravement vers la porte, l'ouvrit.

De nouveau la lampe éclaira la classe.

Mais elle était vide... une des fenêtres donnant sur le corridor, battait dans le vent.

Une soirée terrifiante.

Pour une fois Antonius Bry se montra énergique, tout en commettant une injustice. Il coupa court à la légende du professeur inconnu en accusant les membres du "club de l'adieu" d'avoir introduit en fraude des boissons spiritueuses et de s'être enivrés au point d'avoir eu des visions.

(1) Dans certaines anciennes écoles d'Angleterre, les professeurs portent la toge et la barrette pendant les heures de cours.

Par mesure de sévices, il supprima jusqu'à prochain ordre les réunions du club.

Mais les élèves de première étaient de fortes têtes, en plus ils ne pouvaient admettre cette punition imméritée; ils décidèrent de passer outre à l'ukase directoriale et de tenir les prochaines séances du club dans une chambre de l'aile désaffectée.

L'ordre du jour de la première assemblée clandestine des cinq, portait deux points: La recherche du professeur inconnu. La réhabilitation solennelle du "club de l'adieu".

-Jack Linton, montrez-vous digne de votre grand-père, le célèbre policier Maple Holt! proclama le club à l'unanimité.

Jack essaya de se ressouvenir des méthodes chères à Scotland-Yard. Il rampa à quatre pattes sur le sol poisseux de la classe de seconde, parcourut en tous les sens le corridor, se glissa en tapinois dans les caves et les greniers et... ne découvrit rien.

Rien... c'est-à-dire, sur la chaire professorale où l'inconnu se tenait accoudé, il releva une tache grasse.

Avec une infinité de précautions, il recueillit la matière sur un buvard et la porta au père Derwent aux fins d'analyse.

Le professeur de sciences naturelles, après une brève recherche, déclara:

-C'est de l'axonge et de l'antimoine... mais je ne sais pas à quoi cela a pu servir.

-De l'axonge? demanda Jack Linton.

-C'est un terme un peu savant pour désigner du saindoux, répondit Daddy Derwent en riant et il retourna à ses expériences de laboratoire.

Pauvre vieux Derwent, il ne se douta pas que le professeur inconnu allait bientôt jouer un rôle sinistre dans sa paisible existence.

Un soir de la fin du mois d'octobre, il s'en fut trouver, après les heures de classe, Monsieur Antonius Bry et lui demanda quelques instants d'entretien.

-Monsieur Bry, commença-t-il, voici trente ans que je suis attaché à votre établissement. Je n'y ai pas mené une vie très brillante, néanmoins elle fut à l'abri des soucis matériels, ce qui est déjà une chose importante. Vous m'avez porté en compte la location de mon laboratoire, mais cela figurait dans nos conventions, je reconnais que vous m'avez permis de me servir des instruments de physique et de chimie de l'école. Je vous en suis reconnaissant et je désire le prouver.

L'oeuvre que je poursuis depuis de longues années est sur le point de réussir, mais pour qu'elle puisse rapporter tous les bénéfices que j'entrevois, j'ai besoin de votre aide.

Au mot magique de bénéfices, les yeux de Monsieur Bry jetèrent des éclairs.

-Derwent, demanda-t-il, d'une voix émue, je vous considère comme un homme trop sérieux et aussi comme un savant trop consciencieux, pour vous occuper des futilités et pour me raconter des calembredaines. Mon concours vous est tout acquis, puis-je savoir de quoi il s'agit?

Le vieux professeur secoua la tête.

-Pas encore, mais votre patience ne sera pas soumise à une trop longue épreuve, cela je vous le promets, il me reste à mettre bien des choses à point encore.

Il déposa sur le bureau du directeur une enveloppe cachetée à la cire rouge.

-Enfermez ceci dans votre coffre-fort, Monsieur Bry, et ne l'ouvrez que si...

Il hésita avant de continuer d'une voix assourdie.

-Que s'il m'arrivait quelque chose!

-Dieu du ciel, s'écria le directeur alarmé, que pourrait-il vous arriver, docteur Derwent?

Le vieux fit un geste vague.

-Sait-on jamais? Vous savez que l'argent est aussi bon serviteur qu'il est mauvais maître, et la perspective d'une véritable fortune pourrait tenter des gens sans conscience.

-Une véritable fortune, balbutia Tony et sautant sur l'enveloppe il l'enferma vivement dans son coffre-fort.

Tout à coup Derwent se redressa et lui fit signe de se taire.

-On écoute à la porte, murmura-t-il.

Il fit doucement un pas en arrière et l'ouvrit brusquement.

Sur le seuil se tenait le vieux Creevy, passablement éberlué.

-Creevy! s'écria le directeur, que faites-vous ici, au

lieu de surveiller les élèves à l'étude?

Le surveillant ricana.

-Je viens vous dire, déclara-t-il, d'une voix pâteuse, qu'en fait de garder vos malappris d'élèves, j'en ai assez. Je veux une augmentation, ou bien je vous donne mes huit jours.

-Entendez pour vos huit jours dans ce cas, décida le directeur, et maintenant filez!

Le vieux s'en alla en proférant des menaces:

-Aha, vieux ladre, vous croyez que cela se passera comme cela? Non, non, foi de Creevy, j'aurai encore mon mot à dire avant de me tirer des pattes, entendez-vous?

-Croyez-vous qu'il ait entendu...? murmura Monsieur Bry.

Derwent haussa les épaules.

-Bah, ce n'est jamais qu'un vieux soulard, bien innocent en fait.

Daddy Derwent retourna dans son laboratoire.

Il était heureux et triste à la fois.

-Comme c'est dommage que mon bon ami Todge ait quitté l'école, murmurait-il en bourrant sa pipe et en l'allumant à la lampe. Il n'a jamais partagé mes espérances, néanmoins il m'encourageait et m'aida de tout son savoir. Il faut que je lui écrive sur l'heure!

Derwent prit un feuillet de papier, y crayonna quelques mots et le glissa sous enveloppe.

-Ce bon Todge, il en fera une tête! dit-il de bonne humeur.

Un coup fut frappé à la porte et la tête fûtée du domestique Piffy parut dans l'entrebâillement.

-Votre journal, m'sieu Derwent! cria-t-il en lui remettant le "Daily Express".

C'était l'heure de détente de Daddy Derwent.

Il tira avec délices une grosse bouffée de fumée de sa pipe et déplia la feuille humide.

Tout à coup ses yeux prirent une expression horrifiée et le journal glissa de ses mains tremblantes.

-Mon Dieu, gémit-il... et moi qui allais lui écrire.

En première page s'étalait le portrait du professeur Todge et en gros caractères s'annonçait la terrible nouvelle:

"UN CRIME MYSTERIEUX.

"DANS LE COURANT DE LA NUIT DERNIERE, M. WILLIAM TODGE, ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLEGE DE WOODHURST, A

ETE TROUVE ASSASSINE DANS SA MAISON DE MALON-END. LE MALHEUREUX A ETE ABATTU D'UN COUP DE REVOLVER DANS LA TETE. LA POLICE SE PERD EN CONJECTURES SUR LE MOBILE DU CRIME, CAR LE VOL SEMBLE DEVOIR ETRE ECARTE. UNE ENQUETE EST OUVERTE."

Un lourd sanglot déchira la poitrine du vieux savant; il prit la lettre qu'il venait d'écrire et la laissa tomber dans le panier.

-Mon pauvre Todge! gémit-il.

Pendant longtemps il resta abîmé dans ses douloureuses pensées.

-Je vais en avertir Monsieur Bry, dit-il enfin, il ne m'en voudra pas de le réveiller!

Il se leva et marcha vers la porte.

Mais avant qu'il ne l'atteignît, il la vit s'entrebâiller.

-Derwent, ne bougez pas si vous tenez à la vie! dit une voix sourde.

Le professeur fit un bond en arrière, car une main gantée de noir surgissait de l'ombre et braquait un revolver sur sa poitrine.

* * *

Dans la salle d'étude, où le surveillant Creevy n'était plus revenu, les élèves menaient un chahut infernal, qui empêchait Charles Markham de travailler.

Il se leva, mit ses livres et ses cahiers dans son cartable et décida de rentrer chez lui.

Comme il tournait le coin du corridor il se trouva nez à nez avec le professeur mystérieux.

Markham était un garçon robuste et brave, il s'élança vers l'inconnu, mais celui-ci esquiva son attaque et d'un croc en jambe jeta le jeune homme sur le sol.

Quand il se releva, l'homme avait disparu.

Aussitôt Markham lança l'alarme et le directeur accourut.

On fouilla en vain l'établissement et Monsieur Dry, suspectant Markham de jouer la comédie, entama une verte réprimande, quand on entendit un cri s'élever à l'étage.

Jack Linton, suivi de Mush et de Singleborn s'élancèrent dans l'escalier, vers l'étage où se trouvaient les chambres des professeurs.

Adossé au chambranle de sa porte, le professeur Caltrop

se tenait livide et tremblant.
-L'homme à la toge... le professeur inconnu, gémissait-il en se tenant la tête.
-Expliquez-vous, Sir! cria Jack Linton, qu'est-il arrivé?
-Le sais-je moi-même, répondit Caltrop d'une voix lamentable, j'avais entendu des cris et des rumeurs et je voulais aller me rendre compte de ce qui se passait. J'ai ouvert la porte... j'ai vu un homme vêtu d'une toge qui se dressait devant moi.
Il m'a asséné un coup violent sur le crâne... Dieu, comme j'ai mal, il aurait pu me tuer, le misérable!
...Ce ne fut que le lendemain que Tony Bry constata avec terreur et colère que son coffre-fort avait été fracturé et que l'enveloppe avait été enlevée.
Il partit aussitôt à la recherche du docteur Derwent et découvrit qu'il avait disparu.

Jack Linton mène l'enquête.

-Pour l'amour du Ciel, ne faites pas encore appel à la police! pleurnichait Monsieur Bry, vous comprenez, ce serait la ruine de mon établissement... Je vous donne carte blanche, Jack Linton. Vous êtes le petit-fils de Maple Holt et vous devez avoir hérité de ses facultés prodigieuses.
Il avait tout raconté au jeune homme, qu'il ne traitait plus en élève, mais en détective. Jack examina le coffre-fort.
-Ceci, c'est de l'ouvrage proprement fait, déclara-t-il, pourtant j'oserais parier gros que ce n'est pas celui d'un professionnel de marque.
-Un voleur se serait emparé de mon argent, dit le directeur, or il n'a pris que l'enveloppe du père Derwent.
-Vous avez surpris Creevy écoutant à la porte, n'est-il pas vrai?
-C'est lui, s'écria Monsieur Bry, il a proféré un tas de menaces en me quittant, mais où est-il?
Le surveillant Creevy n'avait plus réapparu depuis sa visite chez le directeur.
Tout à coup Jack Linton poussa une légère exclamation. Il venait de recueillir des fragments de cire rouge sur le parquet.
-L'enveloppe a été ouverte dans le bureau même, dit-il, tiens, qu'est-cela?

C'était un tout petit tas d'une terre brune et humide qui se mêlait aux bribes de la cire à cacheter.
-Je ne me rappelle jamais en avoir vu de pareille, observa pensivement le jeune détective en la recueillant soigneusement dans un sachet de papier.
Au laboratoire il découvrit une lettre à Todge et le journal annonçant sa mort tragique.
Des pensées tumultueuses envahirent son esprit.
Existait-il une relation entre le crime de Malon-End, la disparition du docteur Derwent, l'effraction du coffre-fort directorial et les mystérieuses menées du professeur inconnu?
Jack n'en dit rien à personne; il alla rendre visite au professeur Caltrop qui était alité et souffrait de violents maux de tête.
-Je me demande, docteur Caltrop, dit-il, ce que votre mystérieux agresseur faisait à l'étage qui ne donne accès nulle part ailleurs et d'où il n'aurait pu s'enfuir.
Caltrop approuva ce raisonnement, mais ajouta:
-Malheureusement Jack Linton, dans le désarroi général, personne n'a pensé à Creevy. Je crois qu'il ne faut pas chercher loin. Creevy a regagné sa chambre et s'y est tenu coi... jusqu'au moment de fuir pour de bon.
Le jeune détective l'interrompit.
-Creevy et l'homme à la toge ne seraient alors qu'une et même personne?
Caltrop sourit malgré ses souffrances.
-C'est curieux que les détectives, qu'ils soient des professionnels ou des amateurs, répugnent aux solutions simples, dit-il en tendant la main à son élève. Alors, bonne chance, je vais me reposer un peu, car le coup que j'ai reçu fut plutôt dur. Si vous voyez une preuve dans ce que je vais vous dire encore, retenez-la: Creevy, bien qu'étant un homme d'âge, possédait encore une belle force physique, demandez-le aux domestiques Piffy et Nicolo, car il leur en faisait parfois la démonstration; quant à moi, ma pauvre tête pourrait en témoigner.
Ces paroles de gros bons sens frappèrent Jack Linton qui s'en fut explorer la chambre du vieux Creevy.
Elle présentait un désordre remarquable et le jeune homme dut consacrer un temps relativement long à ses recherches. Comme il s'apprêtait à partir, il perçut une

sensation désagréable à sa main droite: un enduit gras la poissait. Il retint mal une exclamation de surprise: elle était souillée par une substance qu'il ne connaissait que trop bien, l'axonge mélangée à l'antimoine. Pendant la fouille il avait dû par mégarde toucher un corps enduit de cet incompréhensible produit. Mais il eut beau recommencer ses recherches, il ne découvrit rien qui put lui fournir l'explication de la présence de cette matière grasse sur sa main.

La seule concession que l'école de Woodhurst avait faite au "modernisme", c'est que le téléphone s'y trouvait installé.

Jack en profita pour demander la communication avec un officier de police de Scotland-Yard, dont il avait fait la connaissance au cours des vacances. Il demanda des renseignements sur le vieux Creevy et le policier promit de les lui fournir dans une heure.

Ce délai n'était pas encore écoulé, que Scotland-Yard était de retour au bout du fil.

-Creevy est un faux nom, mais nous croyons reconnaître néanmoins le bonhomme d'après la description que vous nous avez fournie. C'est un ancien artiste de cirque, Lew Briggs, tombé dans la misère et qui eut déjà quelques démêlés avec la justice, notamment à l'occasion d'un vol avec effraction qui lui valut six mois de travaux forcés. Il fut depuis lors soupçonné d'autres délits du genre, mais les preuves firent défaut pour le mettre en accusation. Si vous voulez être fixé, fouillez ses bagages, vous pouvez être certain d'y découvrir toujours une trousse de cambrioleur des plus perfectionnées, c'est sa marotte de ne jamais se départir de ses outils.

Jack Linton raccrocha le cornet acoustique et resta rêveur.

Tout accusait Creevy, alias Lew Briggs, et ses prouesses de la nuit dernière pouvaient se résumer de la sorte:

Creevy circulant sous son déguisement de professeur s'enfuit après sa rencontre avec Markham vers l'étage, où il assomme Caltrop.

Il se réfugie dans sa chambre qui se trouve au fond du palier, il y attend la nuit pour forcer la serrure du coffre-fort directorial.

Il s'empare de l'enveloppe, prend connaissance du secret de Daddy Derwent, va trouver ce dernier et le fait disparaître, sans doute en l'emmenant avec lui.

Où donc? La réponse est toute prête: la forêt d'Epping est toute proche de Woodhurst et les refuges où l'on peut au besoin garder quelqu'un captif, sont nombreux.

Jack Linton alluma sa petite pipe de merisier qui, pour la première fois, ne lui donna pas la nausée.

Il se souvint des paroles du docteur Caltrop:

-Les solutions les plus simples répugnent aux détectives.

Mais dans sa mémoire, une voix lointaine chanta, c'était celle de feu son grand-père, le célèbre Maple Holt:

-Le crime comporte toujours de la fantaisie, ainsi méfiez-vous d'une trop parfaite logique.

La fumée de tabac se tassait au plafond, que le jeune détective réfléchissait encore.

Machinalement sa main froissait un papier au fond de sa poche, c'était la lettre de Daddy Derwent au professeur Todge; Jack la reprit et relut:

"-Mon cher Todge,

Eurêka! J'ai trouvé... L'histoire et la science, pour une fois, se sont trouvées d'accord, et même la poésie, puisque je puis évoquer la fable de l'homme qui attendait la fortune dans son lit. Moi, j'ai installé mon lit sur la fortune!

Oubliez vos rancunes envers le vieux Bry et venez nous voir.

DERWENT

Tout à coup Jack Linton se frappa le front.

Il courut vers la chambre à coucher du professeur disparu et se jeta à plat ventre devant le lit.

Des parcelles d'une étrange terre brune adhérèrent à ses mains.

Pour le coup, tout comme Daddy Derwent, il aurait crié: Eurêka, j'ai trouvé!

<u>Les masques tombent.</u>

Les grisailles de l'aube parurent à la fenêtre, quand Jack Linton leva la tête et sourit au pâle soleil levant.

Il avait passé toute la nuit dans la bibliothèque de l'école et son carnet de notes se trouvait couvert d'hiéroglyphes et de croquis.

Après le déjeuner il se rendit à la cabine téléphonique

et demanda Scotland-Yard.
-Inspecteur Mandell? Voulez-vous venir immédiatement avec deux solides agents à l'école de Woodhurst? Je veux vous faire cadeau de l'assassin de Malon-End!

Il y eut un cri de stupeur à l'autre bout du fil, mais quand Jack eut donné quelques brèves explications, l'inspecteur Mandell lui dit simplement:
-Merci, Monsieur Linton, vous faites réellement honneur à votre grand-père, le grand Maple Holt. Dans une heure, nous serons là.
-Une heure, se dit Jack, c'est plus qu'il ne me faut.

Un quart d'heure plus tard, les élèves et les professeurs entraient au réfectoire où Monsieur Antonius Bry se trouvait déjà.

Quand Jack Linton entendit le remue ménage des tasses et des assiettes, il monta quatre à quatre à l'étage et se dirigea immédiatement vers la chambre de Creevy.
-Voyons un peu si le plan de la vieille école, telle qu'elle était au siècle dernier, n'a pas menti, se dit-il.

Il examina soigneusement le mur du fond, tout en vérifiant ses notes, et sa main s'arrêta sur une moulure du coin de la cheminée.

Il exerça une puissante pesée sur elle et avec un léger grincement, un pan de la muraille s'effaça, découvrant un espace obscur.
-Sortez de là! ordonna-t-il d'une voix sévère.
-Heu... heu... ne me faites pas de mal, gémit une voix au fond du placard, et Creevy habillé d'une toge fripée et coiffé d'une barrette ridicule en sortit, tendant vers lui des mains suppliantes.
-Bonjour, Monsieur le professeur invisible! ricana Jack.

Le vieux se mit à geindre.
-Je n'ai voulu faire de mal à personne, je voulais simplement aller jouer la comédie au village... on m'aurait payé dix shillings.
-Bien, bien, vous vous expliquerez plus tard, Lew Briggs!

Le vieux surveillant se redressa de toute sa hauteur.
-C'est vrai, je suis Lew Briggs, mais on n'a pas de preuves contre moi! Jack le prit rudement par le bras et l'entraîna.

Dans la cour, il entendit le bruit d'une auto qui, arrivant à toute vitesse, serrait ses freins à bloc.

Par la fenêtre il reconnut l'inspecteur Mandell et deux de ses collaborateurs.

Mandell poussa un ricanement en voyant Creevy et tira les menottes de sa poche.

Mais Jack Linton les écarta doucement.
-Un peu de patience, inspecteur, nous manquons de preuves, dit Monsieur Lew Briggs.

L'inspecteur se mit à rire.
-Vraiment... il n'a donc pas renouvellé son système?
-Moins que jamais, affirma le vieux coquin.

Ce fut un beau tintamarre quand ils firent leur entrée dans le réfectoire, dont les deux agents occupèrent immédiatement l'entrée, de manière à empêcher quiconque de sortir.
-Misérable! s'écria Monsieur Bry en s'élançant vers Creevy, mais une fois encore, Jack l'écarta.
-Le professeur invisible! crièrent les élèves, aha, c'était le vieux Creevy... hip hip hurrah pour Creevy.

Le surveillant salua comme si l'ovation lui faisait grand honneur.
-Messieurs les professeurs, mes chers camarades, commença Jack Linton, je vais vous raconter une belle histoire dont vous-mêmes vous allez vivre la fin.

Notre bon professeur Dewent a disparu, néanmoins je crois pouvoir assurer qu'il est encore en vie, mais dans le pouvoir d'un scélérat. Le coffre-fort de notre directeur a été fracturé, et le secret qu'il contenait et qui représentait une énorme somme de labeurs et de recherches de Daddy Derwent, fut volé. Un de nos anciens professeurs, le docteur Todge, a été assassiné chez lui, à Londres. Ces trois crimes sont l'oeuvre d'un seul et même homme.
-Le professeur invisible! crièrent les élèves en choeur.
-Sans doute, acquiesça Jack Linton, mais sachons distinguer: j'affirme que Creevy, ici présent, ne fut jamais que le professeur inconnu, mais non le professeur invisible...
-Expliquez-vous, supplia-t-on de toutes parts.

Jack Linton passa sa main sur les joues du vieil homme et la retira toute poissée.
-De l'axonge et de l'antimoine! fit-il en riant, en d'autres termes, du maquillage destiné à donner au visage

un teint terreux et particulièrement effrayant.

Creevy, ancien artiste lyrique, voulait gagner quelque argent en prêtant son concours à une fête au village et quand nous l'avons vu le soir dans la classe de seconde, il ne faisait que répéter son rôle dans un vieux mélodrame: "Le docteur criminel". Il reprit le même costume le soir où Monsieur Bry accepta sa démission, et le fit dans le but de se venger, en faisant régner la terreur à l'école. Mais il compta sans le professeur invisible qui, dans sa fuite, le fit prisonnier et le retint captif dans un placard secret dont je ne connus l'existence qu'après avoir consulté les archives de l'école. Pourquoi, me demanderez-vous? Eh bien, le professeur invisible avait besoin de Creevy, qui est un maître cambrioleur et perceur de coffres-forts. Ce personnage criminel et mystérieux avait percé à jour la véritable identité de Creevy en découvrant sa trousse de cambrioleur, et il l'obligea d'ouvrir le coffre-fort de Monsieur Bry.

-Bandit! hurla le directeur.

-Et puis, continua Jack Linton, il pensa qu'il pourrait encore se servir des talents de Creevy...

L'inspecteur Mandell intervint.

-Lew Briggs, ordonna-t-il, montrez-nous à présent celui que Monsieur Linton continue à appeler "le professeur invisible".

Le vieux secoua tristement la tête.

-Voilà ce qui est difficile, puisque je ne l'ai jamais vu...

-Hein? rugit l'inspecteur.

-C'est-à-dire qu'il portait un masque.

-A moi donc de l'enlever, dit le jeune détective.

Il y eut un long et lourd silence.

Linton tourna lentement les yeux vers l'auditoire.

-Monsieur Caltrop, dit-il.

Le professeur d'histoire souriait.

-Vous êtes un garçon remarquable, Monsieur Linton, dit-il, et je n'ai, dans toute cette histoire, eu qu'un seul tort, c'est d'avoir eu pitié de votre jeunesse.

Il lui jeta un regard rouge de haine.

-J'aurais dû vous tuer, petit mêle-tout!

Il se leva et marcha vers l'inspecteur Mandell.

-Linton a raison, dit-il tout honteux, j'ai tué Todge, j'ai volé le secret de Derwent, mais je n'ai pu m'en servir, car je le croyais d'une toute autre nature. Linton qui paraît tout savoir vous l'expliquera. Quant à moi, je me rends et quant à Derwent, l'honneur de le retrouver incombe également au prodigieux Jack Linton.

-Affaire d'une couple d'heures, répondit le jeune homme; que les agents fouillent les bois de Greenwalk; ils comportent quelques cavernes, mais qu'on ne suive que les sentiers où l'on relèvera des traces de motocyclette.

En effet, deux heures après, on découvrit Daddy Derwent, ficelé comme un saucisson, au fond d'une de ces petites grottes. Il raconta qu'il avait été enlevé en moto par un individu masqué, qui voulait lui faire divulguer son secret.

Entretemps Caltrop, le misérable, fut conduit en prison. Les travaux forcés l'y attendaient. Il ne put donc se soustraire au juste châtiment de Dieu.

* * *

Jack Linton prit la parole:

Quand Todge eut pris sa retraite, son successeur Caltrop lui rendit visite et lui demanda de bien vouloir lui prêter ses livres et ses cours. Todge qui était brave homme, ne demandait pas mieux.

En feuilletant tomes et cahiers, Caltrop découvrit des notes remises par Derwent à son ami Todge, où il était question d'une fortune cachée dans le sous-sol de l'école de Woodhurst. Il supposa qu'il s'agissait d'un trésor. Dès qu'il fut dans la place, il se mit à surveiller le docteur Derwent, et sur ces entrefaites arriva l'intermède du professeur mystérieux. Caltrop crut qu'un second larron était à l'affût du trésor et commença des recherches, qui aboutirent à Creevy.

Et voici où les faits s'enchaînent:

Creevy qui écoutait à la porte directoriale, entend parler du secret de Derwent, il regarde par le trou de la serrure et voit Monsieur Bry enfermer l'enveloppe dans son coffre-fort. Là-dessus, il est surpris et renvoyé. Il endosse le déguisement du professeur mystérieux et va faire un tour dans les couloirs. Il se heurte à Markham et le jette par terre. Mais aussitôt il prend peur et se réfugie chez Caltrop.

Celui-ci joue aussitôt une comédie, dans l'intention de protéger Creevy: il prétend avoir été attaqué par le singulier personnage. Creevy lui raconte naturellement ce qu'il avait entendu dans le bureau du directeur. Ils décident alors de voler l'enveloppe, et exécutent leur projet sans retard, mais comme Caltrop ne comprend rien au contenu, il s'empare de la personne de Derwent et, le liant sur sa moto, le conduit dans le bois de Greenwalk où il le séquestre.

J'allais oublier que la nuit précédente, Caltrop s'était rendu en motocyclette à Londres, pour supprimer le témoin gênant que tôt ou tard, Todge aurait pu devenir.

-Mais comment êtes-vous parvenu à démasquer si vite Caltrop? demanda Mandell.

-C'était bien simple, inspecteur, j'allai trouver Caltrop alité et en prenant congé de lui, il me serra la main.

Or, peu après, je trouvai sur ma main des traces du fameux maquillage... Comme je n'en avais trouvé nulle part, j'en conclus qu'il ne pouvait qu'être la conséquence de cette poignée de main. Caltrop avait dû être en contact avec le professeur mystérieux. Dans la même journée, j'examinai attentivement la moto de Caltrop, et je vous assure que sa machine m'en apprit long sur ses récentes randonnées. La forêt de Greenwalk y avait laissé sa marque, allez... bien que Caltrop fût alité.

De là à conclure qu'il jouait la comédie et qu'il était suspect, il n'y avait qu'un pas.

-Et le secret de Derwent?

-Dans les vieilles archives de l'école, je découvris les écrits d'un certain Docteur Norrus, qui dirigea l'école au 18è siècle. Il parlait d'une terre argileuse qu'on trouvait dans le sous-sol et qui selon lui, possédait des pouvoirs miraculeux.

Daddy Derwent s'est mis à la recherche de cette terre, et quand il la découvrit, il lui fallut des années encore pour lui arracher son secret.

Cette argile possède des propriétés radioactives remarquables... Il y a du radium dans le sol que nous foulons! Quant à la fortune sur laquelle il dormait... Eh bien, Daddy Derwent avait tout simplement creusé la mine où il découvrit le formidable et coûteux métal, sous les dalles de sa chambre à coucher et l'entrée en était cachée par... son lit!

DUPONT ET DUPOND DETECTIVES. (Paul KINNET)



Comme nos lecteurs le savent déjà, au retour de la mémorable expédition du Sirius sur les lieux du naufrage de la Licorne, Dupont et Dupond ont été prendre quinze jours de vacances chez un fermier de leurs amis.

-Le grand air, a dit Dupont, je ne connais que ça pour vous retaper un homme.

-Je dirais même plus, a renchéri Dupond. Je ne connais que ça!

-Et fini de pomper!

-Je dirais même plus: Fini de pomper!

On a vu comment nos deux détectives ont vu se réaliser leurs désirs. Ils se sont fortifié les muscles en pratiquant les sains travaux de la terre. Et leur séjour aurait

été idyllique, si une extraordinaire aventure n'était venu troubler leur tranquillité et ne leur avait prouvé une fois de plus qu'il n'y a pas de repos dans leur métier.

-Une aventure terrible! a confié Dupont au capitaine Haddock et à Tintin.

-Je dirais même plus, a confirmé Dupond: Une terrible aventure. Figurez-vous que...

Ils se sont mis à parler tous les deux à la fois, ce qui n'a pas contribué à éclaircir le récit passablement embrouillé qu'ils ont fait.

La journée avait été fatigante. Dupont et Dupond, qui avaient aidé à battre le grain, ont été se coucher tôt, dans le coin de la grange qui leur a été réservé et ils ronflent -en choeur- comme des archanges. Tout dort dans la ferme. La nuit est claire. Soudain, Dupont se réveille en sursaut. A-t-il rêvé? Non. On entend, sur la route, devant la ferme, le bruit d'un moteur qui tourne au ralenti. C'est une voiture arrêtée. Une porte claque. On entend un bruit de pas. Dupont pousse Dupond du coude.

-Tu entends?

Dupond se réveille brusquement et bat des bras comme un nageur qui s'enfonce dans l'eau.

-Quoi?

-Tu entends ce bruit?

Dupond, tout à fait réveillé, se dresse sur son séant.

-Je dirais même plus: j'entends!

Tout à coup, la pétarade s'amplifie. On entend la voiture qui démarre. Ensemble, Dupont et Dupond se précipitent à la porte de la grange, juste à temps pour voir un feu rouge disparaître à l'horizon.

-Tiens, fait Dupond, c'était une voiture!

-C'était une voiture!

A la clarté de la lune, Dupond regarde sa montre.

-Il est 1 h. 45, dit-il.

-Allons dormir!

-Allons dormir!

Et cinq minutes plus tard, tous deux ronflent à nouveau -en choeur- comme des archanges.

Le lendemain matin...

Dupont et Dupond ont été réveillés à l'aube par le valet de ferme.

-Messieurs les détectives, levez-vous!

Ils se dressent tous deux sur leur séant et se frottent les yeux.

-Allons! Levez-vous! Le fermier a disparu!

-Drôle d'idée! fait Dupont.

-Je dirais même plus: drôle d'idée!

A ce moment, la fermière est entrée dans la grange en poussant des cris déchirants qui mettent définitivement les Dupont au fait de la situation. Le fermier a disparu au beau milieu de la nuit.

-Mon pauvre époux! dit la fermière. Il s'est endormi à côté de moi! Et ce matin, il n'était plus là.

-Il est peut-être allé faire un petit tour, suggère Dupont.

-Hi hi hi! fait la fermière après s'être mouchée bruyamment. La porte de la chambre était fermée de l'intérieur... Mon pauvre époux a disparu par la fenêtre...

-Et vous ne l'avez pas entendu partir?

-Non, mon bon monsieur. Je n'ai rien entendu. Je dormais...

-Votre fenêtre est restée ouverte pendant toute la nuit? demanda Dupond.

-Hélas, oui! On est venu l'enlever par là, j'en suis sûre. On l'a pris dans son lit...

-Ne nous affolons pas! fait Dupont, complètement réveillé. Nous sommes là...

-Je dirais même plus, ajoute Dupond. Nous sommes là...

Soudain, Dupont pousse un cri.

-La voiture!

-Et alors? Le fermier ne sait pas conduire!

-Mais, bougre d'imbécile! c'était peut-être la voiture qui venait l'enlever... Voilà une piste sérieuse!

-Je dirais même plus, fait Dupond dans un grand éclair de lucidité! Voilà une piste sérieuse!

On peut penser ce qu'on veut des Dupont-Dupond. Mais il y a une chose qu'il faut leur laisser: ils connaissent l'A. B. C. du difficile métier de détective. Avec un peu de persévérance, ils finirent même par en connaître les autres lettres.

-Ne nous affolons pas! a fait Dupont.

Et Dupond a tiré de sa poche le "Manuel du Parfait Détective".

-Voyons, a-t-il murmuré... Début d'une enquête... Chapitre I., page 27... "Le Détective consciencieux commencera par visiter les lieux du crime avant même d'interroger les témoins..."

-Parfait! a dit Dupond. Allons sur les lieux du crime!

En entendant ce mot de crime, la fermière s'est tout bonnement évanouie. On a d'abord perdu dix minutes à la ranimer. Puis, on s'est dirigé vers la ferme. Dupond, le nez dans son "Manuel du Parfait Détective", lisait à mi-voix: "Il est bon d'établir un plan des lieux, aussi détaillé et précis que possible, et d'y reporter toutes les indications utiles à la bonne marche de l'enquête: position du cadavre..."

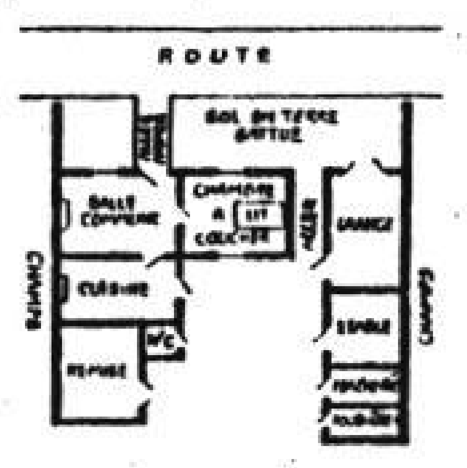
-Ca, c'est embêtant! a-t-il dit. Il n'y a pas de cadavre... Qu'est-ce qu'on va faire?

-On ne le marquera pas sur le plan, a fait Dupont, résigné. Continue à lire!

-"Situation précise des portes et fenêtres, a murmuré Dupond. Particularités du terrain avoisinant, empreintes éventuelles..."

-Compris! a fait Dupont. Commençons par visiter les lieux.

La visite dura un peu plus d'une heure. Consciencieux jusqu'au bout, les détectives visitèrent les moindres recoins. Et puis, ils passèrent leur journée à établir le plan détaillé que nous reproduisons ci-dessous.



-Maintenant, a dit Dupont, les bandits ne peuvent plus nous échapper... Ce "Manuel du Parfait Détective" est une chose bien précieuse. Si l'on suit ses indications jusqu'au dernier chapitre, on doit nécessairement trouver les coupables.

Lorsque le plan fut terminé, Dupont et Dupond le considérèrent longuement.

-Et maintenant, fit Dupond, que faut-il faire?

Dupont sortit de sa poche le "Manuel du Parfait Détective".

-Voyons, dit-il... Page 29... "Le parfait détective commencera par élaborer un plan d'action assez souple pour que toutes les hypothèses puissent s'y inscrire."

Dupond réfléchit pendant quelques instants.

-Ne conviendrait-il pas d'arrêter quelqu'un? demanda-t-il.

-Non, fit Dupont, catégorique. Le livre est formel: "Le détective consciencieux se gardera de poursuivre des innocents tant qu'il reste une chance de découvrir le coupable. Il n'arrêtera ceux-ci que s'il n'a plus d'autre moyen d'en sortir."

-Bien! fit Dupond, résigné. Il faut donc agir!

Tous deux se penchèrent à nouveau sur le plan.

-Le fermier est sorti de la chambre par la fenêtre, fit Dupont. Pour arriver à la route, il a donc dû traverser un espace de terre battue sur lequel il faut retrouver l'empreinte de ses pas.

-Lumineux! fit Dupond. Il faut aller voir et relever les empreintes.

Ils se rendirent instantanément sur place. Comme prévu, ils trouvèrent des empreintes fort nettes, qui allaient de la fenêtre à la route macadamisée où elles se perdaient.

-Et maintenant? demanda Dupond.

-Minute! fit Dupont en sortant une nouvelle fois son manuel de sa poche. Page 32: "Lorsque le détective se trouvera en présence d'empreintes suspectes, il en fera un moulage qui servira de pièce à conviction."

-Parfait! fit Dupond. Faisons donc un moulage.

-Nous allons donc faire un moulage! fit Dupont. Ca se fait avec du plâtre?

-Et où trouverons-nous du plâtre?

Il n'existait pas de plâtre dans la ferme. Mais un aussi fragile obstacle n'allait pas arrêter nos deux détectives.

-Faisons du plâtre! fit Dupond.

-Je dirais même plus: Faisons du plâtre!

Ils se mirent à l'ouvrage aussitôt et rassemblèrent les matériaux nécessaires dans la cour. Ils avaient à peine commencé leur travail qu'il se mit à pleuvoir.

-Réfugions-nous dans la grange! fit Dupont. Nous continuerons à travailler à l'abri.

Au bout de trois heures de malaxage, nos deux détectives avaient un baquet rempli de plâtre d'une bonne quali-

té. Ils le portèrent dehors. La pluie tombait de plus belle, mais ce n'était pas pour les effrayer. Ils portèrent leur baquet devant la façade du bâtiment. L'espace de terre battue dans lequel s'étaient imprimées les empreintes n'était plus qu'un infâme cloaque.
-Zut, fit Dupond, les empreintes ont disparu!
-Je dirais même qu'elles ont disparu, précise Dupont. Mais alors, nous ne pouvons pas faire de moulage!
-Nous ne pouvons pas faire de moulage. A quoi emploierons-nous notre plâtre?
-Gardons-le! fit Dupont. Si l'on trouvait une autre empreinte, il nous viendrait à point... Ce qui est embêtant, c'est que ce n'est pas prévu dans le "Manuel du Parfait Détective".
-Tant pis! Passons au chapitre suivant...
-"Chapitre II, lut Dupond: Des pistes à suivre!"
-Encore marcher! gémit Dupont. Si l'on remettait le chapitre II à demain et si on allait dormir?
-Adopté à l'unanimité, fit Dupond. Il faut toujours remettre à demain ce qu'on ne peut pas faire le jour même.

Le lendemain, il pleuvait toujours. Dupont, qui s'était éveillé le premier et qui avait passé la tête dehors, communique la nouvelle à son collègue.
-Quelle piste suivrons-nous? demanda-t-il.
-Il faut partir dans la direction qu'a prise la voiture l'autre nuit, fit Dupond. Ca c'est une piste.
-Et que dit le manuel?
Dupond sortit une nouvelle fois le précieux bouquin.
-Voyons... Chapitre II... Page 35: "Lorsque le détective aura une piste, il la suivra jusqu'au bout..."
-Ca peut nous mener loin...
-Le devoir avant tout.
-Me ramènerez-vous mon pauvre époux? demanda la fermière entre deux sanglots.
-Nous allons partir immédiatement à sa recherche...
-Et nous vous le ramènerons mort ou vif! fit Dupond avec un beau zèle.
Ils prirent leur parapluie et leur chapeau, puis ils prirent la route qui, après le village, bifurquait. Dupont et Dupond s'arrêtèrent, perplexes.
-Par où irons-nous? demanda le premier.
-"Lorsque deux voies s'ouvrent au détective, récita l'autre, qui avait ouvert son manuel, il suivra d'abord celle qui semble s'accorder le mieux avec les faits."
-Quels sont les faits? demanda Dupont.
-Nous cherchons une automobile! fit Dupond.
-Dans ce cas, rétorqua Dupont, c'est simple: il y a une route macadamisée et un chemin de terre. C'est manifestement la route macadamisée qui s'accorde le mieux avec l'automobile. Nous la prendrons donc!
-Nous la prendrons donc! fit Dupond, sans se douter encore que cette décision, si conforme aux prescriptions du "Manuel du Parfait Détective" allait les mener à d'extraordinaires découvertes.

On aurait tort de ne pas considérer la chance comme l'un des éléments essentiels du difficile métier de détective; que l'on examine, par exemple, le cas de Dupont et Dupond qui marchent sur la route macadamisée, sous une pluie battante, à la recherche de la mystérieuse voiture qui a enlevé le fermier. Ils auraient pu marcher ainsi pendant des jours sans rien trouver, et le Manuel du Parfait Détective aurait fini par leur être moins utile qu'un indicateur de chemins de fer. Mais il fallait compter avec la chance. Un kilomètre plus loin, Dupont s'arrêtait:
-Qu'est-ce que c'est ça?
Ca, c'était une plaque d'immatriculation de voiture automobile. Dupond se baissa pour la ramasser. Elle portait le numéro 182567.
Déjà, Dupont avait sorti son "Manuel".
-Chapitre 8, lut-il. Recherche d'une voiture... "Le premier soin du détective sera de relever le numéro d'immatriculation de la voiture suspecte."
-C'est fait! fit Dupond, triomphant.
-Qu'est-ce qui est fait?
-J'ai relevé le numéro...
-Et maintenant? Voyons ce que dit le "Manuel": "Grâce à ce numéro, la voiture sera identifiée et son propriétaire pourra être mis à la disposition de la police".
-Alors?
-Alors? Nous allons de ce pas à la gendarmerie... Et après, nous irons rassurer la fermière!
Une heure plus tard, nos deux détectives pénétraient en coup de vent à la gendarmerie et réveillaient le briga-

dier de service qui somnolait devant sa table.
-Voilà! fit Dupond, en jetant devant lui la plaque d'immatriculation.
-Qu'est-ce que c'est? fit le brigadier...
Dupont entreprit de lui expliquer dans ses moindres détails l'histoire de l'enlèvement du fermier.
-Il a été enlevé la nuit par cette voiture dont voici le numéro. Retrouvez la voiture et nous tiendrons l'agresseur et sa victime...
-Vous croyez? fit le brigadier, sceptique.
-Puisque je vous le dis. Nous, on est détectives. D'ailleurs le "Manuel du parfait détective" est formel.
-Si vous êtes certains du résultat, fit le brigadier, c'est différent. Je vais téléphoner à Bruxelles pour identifier la voiture.

Lorsqu'ils furent dehors, Dupont et Dupond décidèrent d'aller fêter leur succès à l'estaminet du coin. La séance se poursuivit jusqu'au crépuscule. La route qui ramena les Dupont à la ferme fut plutôt sinueuse.

La fermière, qui les attendait sur le pas de la porte, ne fit pas attention à leur état illuminé. D'aussi loin qu'elle les vit, elle leur cria:
-Les gendarmes ont téléphoné! On a arrêté le "gannstère"!

Le "gannstère" avait été arrêté à Bruxelles. On l'attendait au village où on avait décidé de l'expédier pour le mettre à la disposition des deux célèbres détectives. Mais dès le lendemain matin, sans attendre l'arrivée du criminel, Dupont et Dupond se précipitèrent à la gendarmerie pour obtenir des détails complémentaires.

On les y reçut avec beaucoup de considération. Le brigadier les regardait d'un air admiratif.
-Dites donc, fit-il avec une nuance de respect dans la voix. Qu'est-ce que c'est ce bouquin dont vous me parliez hier? Le "Manuel du Détective", je crois...
-Pardon! fit Dupont: du Parfait Détective... C'est l'instrument indispensable du métier. Sherlock Holmes en avait toujours trois ou quatre exemplaires dans sa poche.
-Vous ne pourriez pas me le prêter?

Dupont et Dupond eurent un sursaut d'indignation.
-Prêter notre "Manuel"? Impossible.
-Et où peut-on l'acheter?
-Ca ne s'achète pas! fit Dupont, sec.
-Un vrai détective naît avec, ajouta Dupond, lyrique. Si

vous ne l'avez pas, vous n'êtes pas un parfait détective...

La déception du brigadier faisait peine à voir. Dupont crut devoir le consoler.
-Nous vous donnerons quelques tuyaux. Mais revenons à notre affaire. Qui est ce criminel? Je parie que c'est un long maigre avec une petite moustache noire et qu'il doit avoir une trentaine d'années...
-Je ne sais pas, fit le brigadier. Mais si vous le dites, ce doit être vrai... C'est beau, la science...

Une voiture s'arrêta devant le perron de la maison communale, où était installée la gendarmerie.
-Voilà votre criminel, fit le brigadier qui regardait par la fenêtre.
-Oh! fit Dupont en regardant à son tour. Il a l'air terrible!
-Terrible! fit Dupond...

Un petit bonhomme, coiffé d'un béret alpin, sortit de la voiture, suivi par un policier en civil, qui le tenait aux menottes. Il avait -le petit bonhomme, pas le policier- un visage rose et joufflu. Seule l'imagination de Dupont et Dupond pouvait lui donner l'air terrible. Il semblait plutôt quelque ange, tout étonné de se trouver descendu sur la terre. Il était habillé d'une manière fort soignée: veston rayé, gilet beige, pantalon noir et guêtres crème. Avec le béret alpin, cela faisait un ensemble plein d'originalité.

Le policier et son prisonnier disparurent sous le porche. Cinq minutes plus tard, on frappait à la porte du bureau et, poussé par le policier, le petit homme joufflu fit son entrée.

Dupont et Dupond, la moustache en bataille, l'oeil sévère, debout derrière la table, regardèrent leur prisonnier:
-Votre nom? fit Dupont.
-Jules Saturnin, répondit poliment le petit homme en tirant son chapeau. Et le vôtre?
-Pas d'insolence! fit Dupond. C'est nous qui interrogeons. Nous sommes les détectives.
-Non? fit le petit homme d'un air absolument ravi. Et dire que j'ai toujours eu envie de voir des détectives de près...
-Pas d'insolence! fit Dupont d'un ton encore plus sévère. Vous êtes le propriétaire de la voiture 182567.
-Formidable! fit le petit homme. Les détectives devinent tout! Vous êtes vraiment très fort. Qui vous l'a dit?

-Assez! tonitrua Dupond. Assez! C'est nous qui posons les questions. Ainsi, vous reconnaissez être le propriétaire de la voiture 182567. Qu'avez-vous fait du fermier?
-Quel fermier?
-Le fermier qui a été enlevé dans votre voiture, il y a deux nuits. Pourquoi l'avez-vous enlevé?

Le petit homme semblait sincèrement surpris.
-Je n'ai pas enlevé de fermier, dit-il. Je n'ai aucune haine particulière contre cette sorte de citoyens.
-Assez de sarcasmes! fit Dupont. Nous avons vu votre voiture... Inutile de nier. Vous avez perdu votre plaque d'immatriculation sur la route, et nous l'avons trouvée.

D'un grand geste, Dupont tira la plaque de la poche intérieure de son veston et la jeta sur la table.
-Vous la reconnaissez?
-Chic! fit le petit homme. C'est la plaque qu'on m'a volée, il y a quinze jours... C'est gentil de me l'avoir retrouvée...

Effondrés, Dupont et Dupond regardaient stupidement le petit homme qui paraissait absolument enchanté.
-D'ailleurs, fit-il, comment aurais-je pu perdre cette plaque où vous dites, il y a deux jours, alors que ma voiture est en réparation au garage depuis plus de deux semaines.

Ce premier échec ne découragea pas Dupont et Dupond. Ils retournèrent à la ferme pour y faire rapport à la fermière, et calmer ses appréhensions.
-Voyons! fit Dupond. Quelle est la difficulté?
-C'est de retrouver la voiture dans laquelle le fermier a été enlevé...
-Très bien... Comme nous ne pouvons pas retrouver la voiture, tâchons de retrouver le fermier!
-Idée lumineuse, fit Dupont. Comment procéderons-nous? Voyons le Manuel... Chapitre 17, page 82: La recherche des disparus. Lorsque le détective recherche un individu disparu, il est bon de transmettre sa photographie aux journaux, et de prier toute personne possédant des renseignements sur cet individu de les communiquer à la police. Un autre système consiste à remettre la photo à un radiesthésiste qui, en promenant son pendule au-dessus du document, peut établir l'endroit où se trouve la victime."
-Comme le professeur Tournesol! fit Dupond. Si on essayait?
-Il nous faut une photo de votre époux, fit Dupont en se tournant vers la femme.

-Une photo, mon bon monsieur? Il n'y a guère que celle-là, au mur... Vous n'allez pas me la prendre?
-Non, non, fit Dupont, en décrochant le cadre... Une expérience.

Il posa la photo sur la table.
-Et le pendule? demanda Dupond.
-On va en faire un. Vous avez du fil, Madame la fermière? Voilà... C'est très bien! Une fourchette au bout... Et voilà notre pendule.

Et il brandit fièrement l'instrument et se mit à le faire osciller au-dessus de la photo.

Le pendule fut à peine posé au-dessus de la photo du fermier qu'il se mit à osciller énergiquement d'Est en Ouest.
-Bien, fit Dupont. Moi, je pars dans un sens et toi dans l'autre.
-C'est idiot, répondit Dupond. Nous risquons de faire chacun le tour du monde de notre côté.
-Evidemment, fit Dupont en se grattant le crâne d'un air perplexe. Mais alors, que faut-il faire?
-C'est simple? Il faut reprendre l'enquête à son point de départ. Qu'avons-nous appris jusqu'à présent?
-Que le fermier a disparu dans la nuit de mardi à mercredi, qu'il a été enlevé dans une voiture qui est partie dans la direction du nord, que cette voiture portait la plaque 182567 précédemment perdue par M. Jules Saturnin...
-Que le fermier a quitté sa chambre par la fenêtre, alors qu'il lui était tout aussi facile de sortir par la porte... Cela fait déjà beaucoup de choses. Mais il est une chose qu'il faut savoir avant tout: est-il parti de son plein gré, ou a-t-il été enlevé?
-Bizarre, fit Dupont. Je n'y avais pas pensé... Au fait, est-il sorti en bonnet de nuit ou en costume de velours?
-Mon bon monsieur! fit la fermière. Il s'est habillé des pieds à la tête avant de sortir: son costume du dimanche n'est plus dans l'armoire et ses chaussures ont disparu...
-Mais alors, fit Dupond, alors il est parti de son plein gré! Mais ça change tout!
-Minute! fit Dupont. Ca ne va pas.
-Comment, ça ne va pas?
-Non. S'il était parti de son plein gré, il aurait laissé un mot, ou il aurait envoyé de ses nouvelles. Et puis,

pourquoi ceux qui l'ont enlevé auraient-ils dû fixer à leur voiture une plaque volée?
-En effet, reconnut Dupont. C'est troublant. Donc, il n'est pas parti de son plein gré...
-Si. Puisqu'il s'est habillé avant de partir, et qu'il n'a pas fait de bruit pour ne pas réveiller son épouse. En réalité, il s'est levé et il s'est habillé de son plein gré pour suivre les occupants de la voiture. J'en déduis donc...

Dupond prit un air inspiré, comme il avait lu qu'en prenait parfois Sherlock Holmes.
-Tu en déduis? fit Dupont vivement intéressé.
-J'en déduis qu'il connaissait les occupants de la voiture et qu'il les attendait puisqu'il était prêt à partir avec eux...
-Donc, fit Dupont avec une certaine apparence de logique, donc il est parti de son plein gré!
-Oui. Mais il avait l'intention de revenir avant le matin, sans quoi, il aurait laissé un mot. Et les occupants de la voiture avaient des projets peu avouables, puisqu'ils avaient camouflé leur numéro. Il faut donc craindre le pire...

En entendant ces mots, la fermière s'évanouit une nouvelle fois. Et il fallut à nouveau 10 bonnes minutes pour la ranimer.

Lorsqu'ils eurent étendu la brave dame sur son lit, et après avoir calmé ses appréhensions, Dupont et Dupond décidèrent de regarder la situation en face.
-En somme, résuma Dupont, il est certain que le fermier connaissait ses agresseurs. Il faut donc faire une enquête auprès de ceux avec qui il était en rapport...
-La fermière n'est guère en état de répondre à nos questions.
-Une idée! Si l'on interrogeait le valet de ferme?
-Parfait!

Le valet de ferme était à l'écurie, occupé à panser les chevaux.
-Mon ami, fit Dupont, nous avons quelques questions à vous poser...

Ce valet de ferme était un petit rouquin à l'air rusé. Il se tourna vers les deux détectives.
-Moi, je ne sais rien, fit-il d'un ton buté.

-Mais vous devez bien savoir si votre maître était en rapport avec des gens qui venaient parfois le voir en automobile?
-En automobile? Bon, faudrait voir... Y avait M. le bourgmestre, qui venait parfois lui acheter des légumes...
-Bon. Et c'est tout? Il n'y en avait pas d'autres? Des gens qui venaient depuis quelque temps?
-Bon, maintenant que vous en parlez, il y avait deux messieurs de la ville, qui sont venus quelques fois... Ils avaient toujours des airs peu catholiques, et le patron allait avec au cabaret du village...
-Voilà! fit Dupont triomphant. Et de quoi parlaient-ils?
-Ça! fit le valet, vous m'en demandez trop...

Le soir même, Dupont et Dupond retournaient au café du village. La fermière, qui les vit partir, leur manifesta sa réprobation.
-Vous n'allez pas encore revenir comme la dernière fois? C'est une honte de vous mettre à boire à votre âge...
-Nous ne buvons jamais que de l'eau! fit Dupont d'un air digne.
-Et c'est ça qui vous monte à la tête...
-Non, fit Dupond. La dernière fois, c'était un accident. Mais aujourd'hui, nous ne boirons que de l'eau pour avoir l'esprit clair...

Fidèles à leurs principes, lorsqu'ils furent attablés au cabaret, ils commandèrent deux verres d'eau nature.
-Vous êtes malades? demanda l'aubergiste, d'un air inquiet.
-Non. Mais nous ne venons pas ici pour boire...
-Ah? Vous attendez quelqu'un?
-Peut-être... Dites-nous, monsieur le cabaretier, notre ami le fermier venait parfois chez vous?
-Oh, souvent! Et il ne buvait pas de l'eau, lui! Tenez, la dernière fois qu'il est venu avec les deux messieurs de la ville qui l'accompagnaient souvent, ils ont bu de la bière de deux heures de l'après-midi à sept heures du soir... Et puis, le fermier est rentré, et les deux autres sont restés ici, à boire, jusqu'à une heure du matin... qu'est-ce qu'ils avaient comme cuite! Tenez, justement, c'est le jour où le fermier a disparu!

Dupont se leva, tellement agité qu'il renversa son verre

d'eau, dont le contenu alla se répandre dans le gilet de son collègue.
-Idiot! fit Dupond. Tu ne pourrais pas faire attention?
-C'est pas la peine d'en faire un drame. Patron, apportez un autre verre d'eau pour monsieur! Vous disiez que c'était le jour où... Mais alors... mais alors...
Dupont était dans un tel état qu'il bégayait. Son collègue vint heureusement à son secours.
-Mais c'est maintenant que vous dites ça? Mais c'est très important, ça! Quand ils sont sortis d'ici, les deux individus en question sont allés prendre le fermier chez lui, où il les attendait. Et ce sont eux qui l'ont enlevé! Et vous dites qu'ils étaient saouls?
-Comme des Polonais, monsieur le détective!
-Et qu'est-ce que c'était pour des gens?
-Eh bien! c'étaient des gens de la ville...
-Mais encore? De quoi parlaient-ils avec le fermier?
Le cabaretier prit un air de dignité offensée.
-Là, dit-il, vous m'en demandez trop... Je n'écoute jamais ce que disent mes clients. Je suis la discrétion en personne...
-Vous êtes la discrétion même? fit Dupont. Ca tombe bien. Nous aussi. Vous pouvez tout nous dire...
-C'est que, fit l'aubergiste, c'est délicat. Si je parlais, j'aurais des choses graves à dire...
-Parfait, parfait. Prenez un apéritif sur notre compte, et asseyez-vous.
-Soit. Mais alors, il faut que vous trinquiez avec moi... Trois apéritifs?
-D'accord!
L'aubergiste servit les trois consommations et vint s'asseoir devant Dupont et Dupond avec un air de conspirateur.
-A la vôtre! fit-il en vidant son verre.
-On vous écoute, fit Dupond après avoir vidé le sien et après avoir manqué de s'étrangler.
-Bien, fit le patron. Un instant. Je vais resservir trois verres. Si, si... C'est ma tournée!
Lorsque les verres furent sur la table, il se décida enfin à parler.
-Eh bien, voilà, dit-il. Chaque fois qu'ils venaient ici, ils parlaient à voix basse et je n'entendais presque

rien de ce qu'ils disaient. Mais je suis sûr que le dernier jour, au moment où le fermier allait partir, le plus grand des deux a dit: "Alors, où va-t-on le tuer?"
-Il a dit ça? fit Dupond en s'étranglant à moitié dans son verre.
-Oui. Et le fermier a répondu: "Dans le pré en lisière du Bois Roland..."

Dupont et Dupond dormirent tard le lendemain. Rapport aux quelques apéritifs qu'ils avaient pris la veille. Ce fut la fermière qui vint les réveiller, sur le coup de 10 heures, avec une vive réprobation.
-Paresseux, leur dit-elle. C'est ainsi que vous allez à la recherche de mon pauvre époux? Le soleil est levé depuis si longtemps qu'il pense déjà à son coucher... Allons debout.
Dupont et Dupond, un peu honteux, ne se le firent pas dire deux fois. Une demi-heure plus tard, après avoir rapidement déjeûné, ils se mettaient en route vers le pré dont l'aubergiste leur avait parlé. Ils étaient certains d'y découvrir la vérité, car l'endroit se trouvait à gauche de la route, un peu plus loin que l'endroit où ils avaient trouvé la plaque d'immatriculation.
Lorsqu'ils arrivèrent à hauteur du pré, ils aperçurent, sur l'accotement, les traces de pneu d'une voiture qui devait avoir stationné là quelques heures.
-Ah ah! fit Dupont. Il faut faire un moulage!
-Avec quoi? demanda Dupond. Nous n'avons pas de plâtre... Mais j'ai mieux que ça: j'ai emporté mon appareil photographique.
Et il photographia soigneusement ces empreintes qui devaient, selon lui, appartenir à la catégorie des empreintes dites révélatrices.
Lorsqu'ils se furent acquittés de cette première tâche, ils s'engagèrent dans la prairie, les yeux baissés vers le sol, pour ne manquer aucun indice. Le premier résultat de cette méthode fut que Dupond buta contre un pavé et s'étala de tout son long dans l'herbe mouillée.
Le second résultat fut plus concluant: Dupont poussa soudain un cri:
-Là, dit-il. Là! Il y a du sang!
Dupond s'approcha à son tour et regarda. Sur le sol, au beau milieu de la prairie, il y avait une large tache rou-

ge et au centre de cette tache, quelques débris sanguinolents.
-Des viscères! fit Dupont. Tu as un journal?
-Pour quoi faire?
-Pour les envelopper. Ce sera notre première pièce à conviction.
-Tu... Tu crois... que c'est un morceau de la victime?
-Certainement! fit Dupond, catégorique: la pauvre victime que le fermier et ses complices avaient projeté d'assassiner.
-Mais alors, la disparition du fermier, c'est de la frime?
-Mystère! Je n'y comprends plus rien. A vrai dire, je n'y ai jamais rien compris.
-Ni moi! fit Dupond, modeste. Emballons donc les viscères...

Lorsqu'ils revinrent à la ferme avec leur paquet sous le bras, la fermière vit à leur air triomphant qu'ils avaient découvert quelque chose.
-Vous avez retrouvé mon homme? leur cria-t-elle.
-Non, fit Dupont. Mais nous sommes sur la voie d'une découverte sensationnelle. Nous ne pouvons pas vous en dire plus pour l'instant.

Ils se retirèrent dans leur grange sous l'oeil méfiant du valet de ferme.
-Qu'allons-nous faire? demanda Dupond.
-Il faut faire analyser ces restes. Mais où?
-Nous allons demander au docteur du village... Mais...
-Mais quoi?
-Eh bien, il y a une chose qui m'inquiète... Nous avons retrouvé les restes de la victime. Mais qui est l'assassin?
-L'assassin? fit Dupont. Ciel! C'est le fermier!
-Alors, tout s'explique. Voilà pourquoi il a disparu! Il s'est enfui avec ses complices une fois son coup fait...
-Si nous poursuivons notre enquête, nous allons le faire arrêter. Nous ne pouvons pas faire ça! Il nous a donné l'hospitalité.
-Tant pis, fit Dupond. Le devoir avant tout!

Le docteur apporta le lendemain le résultat de l'analyse. Il tint à venir lui-même rendre visite aux deux célèbres détectives.
-C'est surprenant! dit-il. Les viscères que vous m'avez apportées sont des viscères de vache.

-De vache? s'exclamèrent ensemble Dupont et Dupond.
-Oui. De vache adulte!

La scène se déroulait dans la cour de la ferme devant le tas de fumier. Dupont et Dupond furent tellement surpris par la révélation du médecin qu'ils reculèrent de deux pas et s'étalèrent avec un ensemble parfait sur le fumier. A leurs cris, le valet de ferme accourut et les aida à se relever.
-Voilà, fit le docteur. Je ne puis plus vous être utile?
-Merci docteur, merci, fit Dupont d'une voix éteinte.

Lorsqu'il fut parti, Dupont et Dupond prirent chacun le valet de ferme par un bras.
-Et maintenant, fit Dupont, menaçant. Il faut nous dire la vérité!

Le valet semblait ne pas en mener large. Il lançait des regards sournois à droite et à gauche.
-Je ne sais rien, fit-il d'un air buté.
-Facile à dire, fit Dupont. Combien de vaches y a-t-il dans la ferme?
-Sans vous compter, bien entendu, fit Dupond.
-Six, fit le valet.
-Montrez-les nous!
-A vrai dire, depuis trois jours, il n'y en a plus que cinq... Le maître avait dit la veille de sa disparition qu'il fallait laisser la Roussette pour la nuit dans le pré du bois Roland... Quand j'ai été voir le lendemain matin, elle n'y était plus!
-Ah! fit Dupont, triomphant. Nous y voilà... Et vous saviez pourquoi il voulait l'y laisser?

Le valet de ferme voulut d'abord s'enfermer dans un silence obstiné.
-Bien, fit Dupond. Dans ce cas, nous allons appeler les gendarmes.
-Non, fit le valet. Je ne suis pour rien là-dedans. Le maître avait dit qu'il allait l'abattre pour la vendre à deux messieurs de la ville.

Dupont et Dupond lâchèrent en même temps les bras du valet. La fermière, qui avait vu la scène de loin, accourait comme une furie.
-J'ai tout vu, dit-elle. Vous voulez l'arrêter? C'est lui l'assassin de mon pauvre mari?

Dupont et Dupond eurent toutes les peines du monde à

maîtriser la brave femme qui voulait tomber à bras raccourcis sur "l'assassin".

Lorsque la fermière fut retournée à ses fourneaux, Dupont et Dupond reprirent l'interrogatoire. Ils menèrent le valet dans la grange.

-Maintenant, firent-ils en choeur, fini de mentir. Sinon les gendarmes!

-Bien, bien, fit le valet, bougon.

-Ces deux messieurs étaient déjà venus auparavant?

-Oui. Ils venaient presque tous les mois. Et chaque fois, il y avait une bête de moins le lendemain.

-Ca m'a l'air d'être une affaire d'abattage clandestin, fit Dupont.

-Tu crois? demanda Dupond. C'est bien possible.

-Mais ça n'explique rien... Vous ne connaissez pas le nom de ces individus?

-Non, fit le valet qui paraissait sincère. Mais je connais le nom du boucher pour lequel ils travaillaient... Attendez... C'était quelque chose comme Saturnin Fabre...

Dupont eut une subite inspiration.

-Jules Saturnin! fit-il. C'est ça?

-Tout juste, Monsieur. Vous avez mis le doigt dessus...

-Jules Saturnin? demanda Dupond. Ca ne me dit rien.

-Mais si, fit Dupont: le propriétaire de la voiture dont nous avons retrouvé la plaque d'immatriculation!

Le lendemain matin, un policier ramena Jules Saturnin au bureau de la gendarmerie du village. Quand il y pénétra, le petit bonhomme avait l'air sérieusement peiné.

-Messieurs, dit-il fort courtoisement en s'adressant aux deux détectives, je trouve que vous agissez bien mal avec d'honnêtes citoyens...

-Silence! fit Dupont d'une voix de tonnerre. C'est nous qui parlons! Cessez de prendre votre air de victime. Nous savons tout!

-Mais il n'y a rien à savoir, fit le petit homme d'un ton pleurnichard. Je suis un honnête commerçant.

-Vous vous faisiez livrer de la viande par deux individus qui s'approvisionnaient dans le village.

-C'est bien possible, fit M. Jules Saturnin en rougissant. Comme tout bon commerçant...

-Nous ne sommes d'ailleurs pas ici pour nous occuper du marché noir, reprit Dupont. Mais nous voudrions savoir quand on vous a livré de la viande pour la dernière fois?

-Oh, fit le petit homme. La semaine dernière, mes fournisseurs m'ont apporté une vache. Depuis je ne les ai plus revus...

-Ils vous ont apporté une vache? fit Dupont. Alors, tout est éclairci...

-Bien sûr, fit Dupond. Il ne reste plus à expliquer qu'un point: la disparition du fermier. Tout est à recommencer...

M. Jules Saturnin eut l'air de trouver la plaisanterie excellente. Il ricana.

-C'est un drôle de métier que le métier de détective, dit-il. On cherche un homme et on trouve une vache...

-Assez de sarcasmes! fit Dupont d'une voix terrible. Rira bien qui rira le dernier. Et d'abord, qui nous dit que vous n'êtes pas complice du meurtre du fermier?

-Qui vous dit que le fermier est mort? demanda M. Saturnin en ricanant de plus belle.

Dupont et Dupond se regardèrent.

-C'est juste, ça! fit Dupont.

-S'il n'est pas mort, fit Dupond, il ne s'en porte guère mieux. Dieu sait dans quel état nous le retrouverons...

-Il faudrait établir le moment exact de sa disparition, opina Dupont.

M. Jules Saturnin toussota.

-Vous pourriez peut-être, par la même occasion, établir le moment exact où moi je pourrais disparaître, fit-il. Mes affaires m'appellent. Je ne suis pas détective, moi!

-Ah, vous! fit Dupont, filez, mais tenez-vous à la disposition de la justice. Sans quoi...

Les deux détectives rentrèrent tard à la ferme. La fermière leur avait préparé un bon repas qu'ils prirent devant l'âtre dans la salle commune. Tout en mangeant, ils discutèrent le coup.

-Voici le moment le plus pénible d'une enquête fit Dupont en levant le doigt. Le moment où il faut réfléchir...

-Exact, répliqua Dupond. Le moment où il faut faire fonctionner les petites cellules grises...

-Qu'est-ce que c'est ça? demanda Dupont.

-Ce sont des trucs que les détectives ont dans leur cerveau et qui les rendent plus intelligents que le commun des mortels.

-J'ai ça dans le cerveau? demanda Dupont.

-Non, fit l'autre. Pas toi. Moi... Je vais faire des déductions...

-Qu'est-ce que c'est ça?
-Eh bien, c'est un truc que font les détectives avec leurs petites cellules grises, et qui leur permet de découvrir la vérité
-Tu aurais peut-être pu commencer le premier jour, fit Dupont, si c'est tellement facile.
-Mieux vaut tard que jamais, fit Dupond, modeste. Je vais donc faire des déductions. D'abord...
-D'abord, fit la fermière qui venait d'entrer, vous feriez bien de manger. Votre souper va être froid. Vous discuterez après...

Lorsqu'ils eurent expédié leur dîner, Dupont et Dupond allèrent s'asseoir devant l'âtre.
-Alors, fit Dupont, c'est maintenant que tu vas faire fonctionner tes petites cellules grises.
-J'ai déjà commencé, répondit Dupond. Laisse-moi tranquille: je déduis...

Pendant cinq minutes, le silence le plus complet régna dans la pièce. Dupont, qui s'ennuyait, regardait le plafond et essayait de se donner une contenance.
-Ca y est! fit-il tout à coup. Première déduction: si le fermier est introuvable, c'est qu'il a disparu. S'il a disparu, il y a deux hypothèses: ou bien il est mort...
-Dans ce cas-là, fit Dupont, il n'y a plus rien à faire.
-Si: on doit faire justice et arrêter l'assassin. Ou bien, le fermier n'est pas mort. Alors, il faut le retrouver, et découvrir pourquoi il a disparu...
-Et comment saurons-nous s'il est mort ou pas?
-En réfléchissant. S'il est mort, il faut dresser une liste de suspects. D'abord, il y a les deux mercantis qu'on n'a pas encore retrouvés. Ensuite, il y a M. Saturnin. Enfin, il y a le valet de ferme.
-Moi, fit Dupont, j'en connais encore un... Ou plutôt une...
-Qui donc? fit Dupond.
-La fermière: elle peut avoir tué son époux pour en hériter... Ou pour épouser le valet de ferme...

Dupond eut un air de profonde pitié.
-Idiot! dit-il simplement. Ca, ce ne sont pas des déductions. Ce sont des hypothèses gratuites.
-A mon avis, fit Dupont, nous n'arriverons à rien tant que nous ne saurons pas à quel moment et dans quelles

circonstances le fermier a disparu.
-Bien raisonné, fit Dupond admiratif. Et comment le saurons-nous?
-Il y aurait bien un moyen de le savoir. Mais...
-Mais quoi?
-Il suffirait de le demander aux deux mystérieux visiteurs qui sont venus ici le chercher en voiture. Mais comment pourrons-nous les retrouver?
-Crois-tu que ce M. Saturnin ne pourrait pas nous le dire?
-Je suis persuadé qu'il connaît leur adresse, mais qu'il ne veut pas nous la donner pour ne pas leur créer des ennuis... Tiens, il y a un beau clair de lune. Si nous allions prendre le frais à la porte?
-D'accord...
-Moi, fit Dupond, en s'appuyant au chambranle de la porte, je suis pour les méthodes fortes. Il faudrait passer ce M. Saturnin à tabac...
-Peut-être, fit Dupond.

A ce moment, on entendit au loin le bruit d'une voiture qui arrivait à toute allure, et ses phares balayèrent la porte. Elle freina brusquement avant d'arriver à la ferme, et s'arrêta juste devant la porte.
-Ciel! fit Dupont, je la reconnais. C'est la voiture de l'autre jour... Celle qui est venue enlever le fermier...

Deux hommes étaient descendus. Dans la demi-obscurité, on ne distinguait pas très clairement leurs visages. Ils s'approchèrent de Dupont et de Dupond.
-Le fermier est-il là? demanda le premier d'une voix un peu gutturale.

Dupont et Dupond en tombèrent assis sur le seuil. Ce fut Dupont qui se ressaisit le premier.
-Le fermier? dit-il. Mais entrez donc, messieurs. Il vous attend!

Les deux individus pénétrèrent dans la ferme et Dupond ferma la porte derrière eux. Lorsque tous les quatre furent réunis dans la pièce, Dupond s'avança vers les deux hommes:
-Ah ah! Et maintenant, à nous deux!
-Pardon, pardon, fit Dupont. A nous quatre! Qu'avez-vous fait du fermier, assassins?
-Qu'est-ce que vous dites? fit le plus grand des deux hommes. C'est plutôt à vous de nous dire ce que vous en avez fait... Où est-il?

-Il a disparu depuis le jour où vous êtes venus l'enlever pour aller abattre une vache au pré du bois Roland...

Les deux hommes pâlirent.

-Il ne faut pas essayer de nous rouler, fit Dupont. Vous comprenez, nous, on n'est pas des détectives pour rien. On a fait des études de détectives, alors, on sait comment il faut s'y prendre: vous avez enlevé le fermier et vous avez abattu une vache. La vache vous l'avez vendue à un individu nommé Saturnin. Mais qu'avez-vous fait du fermier?

-Mais nous pensions le trouver ici, fit le premier des deux hommes. Nous sommes de bonne foi...

-Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

-Eh bien, après l'abattage, on est allé avec lui boire un verre en ville...

-Au milieu de la nuit?

-Bien sûr... On s'est quitté à cinq heures du matin, et il s'est dirigé vers la gare du Nord pour prendre son train...

-Donc, fit Dupond, si je vous comprends bien, le fermier vous a quitté à cinq heures du matin pour aller prendre son train à la gare du Nord. Où vous êtes-vous séparés?

-Dans une rue proche du boulevard Adolphe Max... A cinq minutes de la gare.

-Etait-il ivre?

-Plus ou moins...

-Avait-il de l'argent sur lui?

-Je n'en sais rien...

-Vous lui aviez payé sa vache?

-Oui...

L'homme ne répondait qu'à regret aux questions qu'on lui posait. Il ne paraissait pas très à l'aise.

-Combien? fit Dupond.

-Nous lui avons remis vingt mille francs de la main à la main, fit le second homme, qui avait compris que le meilleur parti était de dire la vérité.

-Et c'est lui qui a payé à boire?

-Nous avons payé chacun quelques tournées...

-Bien sûr, fit Dupont. Mais il a montré son argent en payant?

-On a dû le voir...

-C'est bien ça, fit Dupont en se tournant vers son collègue: le malheureux n'est jamais arrivé à la gare. Il a

dû être attaqué en route, délesté de son argent...

-Mais on aurait dû retrouver son cadavre...

-A moins que les assassins ne l'aient fait disparaître...

Les deux hommes s'étaient insensiblement rapprochés de la porte. Ils considéraient Dupont et Dupond avec un air de profonde stupéfaction.

-Au fond, fit le premier, pourquoi aurait-on fait disparaître le cadavre? Ca ne tient pas debout...

-Dans les enquêtes criminelles, fit Dupont d'un air sentencieux, il ne faut pas chercher la logique. Si elles étaient logiques, les détectives auraient le jeu trop facile, et on n'aurait rien à faire d'hommes de notre trempe...

-De notre valeur, ajouta Dupond.

-Donc, reprit Dupont, pas de logique. Guerre à la logique. Le cadavre du fermier a disparu puisqu'il n'est pas logique qu'il ait disparu... Vous comprenez?

-Très bien, fit le premier des deux hommes sur un ton éminemment convaincu. Mais si le fermier avait tout simplement fait une fugue pour aller dépenser son argent?

-Ah non! fit Dupont. Ce serait trop simple... Maintenant, messieurs, nous allons vous soumettre à un interrogatoire précis. Votre identité?

Au même instant, ceux-ci s'étaient rués sur la porte et détalaient à toutes jambes, après avoir refermé la porte derrière eux et enfermé les deux détectives.

-Flûte alors! fit Dupont qui, lancé à la poursuite des deux trafiquants, s'était flanqué le nez sur la porte.

Dehors, on entendit le moteur de la voiture qui tournait. Et quand, cinq minutes plus tard, la fermière, alertée par leurs cris, vint délivrer les deux détectives, la voiture était déjà loin.

-Qu'allons-nous faire? demanda Dupont d'un air perplexe.

-Téléphoner à la gendarmerie, fit Dupond. Nous ne pouvons pas courir derrière l'auto...

Ils se précipitèrent au téléphone, et obtinrent rapidement le poste de gendarmerie du village.

-Allo, Monsieur le brigadier. Ici, Dupont et Dupond, détectives... Nous avons reçu la visite des deux trafiquants avec qui le fermier était parti la nuit de sa disparition...

-...

-Où ils sont? Eh bien, justement, nous ne savons pas... Ils sont partis!
-...
-Non, nous ne sommes pas idiots! Ils nous ont fermé la porte au nez!
-...
-Les arrêter? Non, ce n'était pas possible. Nous n'étions que deux contre deux.
-...
-Le numéro de la voiture? Non, nous ne l'avons pas relevé... Elle est partie par la grand'route... Vous allez essayer de la faire arrêter par la gendarmerie? Bravo!

Dupond raccrocha et se frotta les mains avec un air de grande satisfaction.
-Cette fois, nous avons bien travaillé! fit-il. Je suis fier de nous!
-Et maintenant? demanda Dupont.
-Maintenant? Attendre et ne pas s'énerver.

Le lendemain, il faisait un temps radieux. Pour se reposer de toutes les fatigues de leur épuisant travail de la veille, Dupont et Dupond avaient dormi tard. Il était près de 10 heures lorsqu'ils vinrent prendre leur petit déjeûner.
-C'est pas en dormant comme ça que vous retrouverez mon époux, fit la fermière d'un ton de reproche.

La sonnerie du téléphone les dispensa de répondre. C'était le brigadier qui les appelait. Dupont prit la communication. Lorsqu'il revint, il avait l'air radieux.
-On a rattrapé les deux forbans, dit-il. Ils seront à la gendarmerie dans un quart d'heure. Le brigadier demande que nous allions les interroger.

Dix minutes plus tard, ils partaient vers le village, et lorsqu'ils arrivèrent au poste, les deux trafiquants y étaient déjà, encadrés par les deux gendarmes qui les avaient arrêtés à dix kilomètres de là.
-Ah ah! fit Dupond, vous croyiez qu'il était tellement facile d'échapper à de vrais détectives. Fini de rire! Qu'avez-vous fait du fermier?
-Rien, fit le premier des deux hommes. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu...
-Et pourquoi vous êtes-vous enfuis, hier soir...
-Nous ne voulions pas avoir affaire avec la gendarmerie, rapport à notre commerce... Mais nous vous avons dit tout

ce que nous savions à propos du fermier.

Et il fut impossible de leur en faire dire davantage. A tout hasard, on arrêta les deux trafiquants, mais il semblait bien que leurs déclarations étaient sincères. Dupont et Dupond semblaient très marris de leur échec.
-Si nous faisions fonctionner nos machins gris, fit Dupond. Ca donnerait peut-être un résultat...
-Peut-être, fit Dupond, sans conviction. Et le Manuel du Parfait Détective, qu'est-ce qu'il dit?

Dupont tira le précieux bouquin de la poche de son veston.
-Voyons... Chapitre 84: Comment sortir d'une impasse: lorsque le détective se trouve dans une impasse, il faut qu'il revienne sur ses pas, et qu'il recommence son enquête à partir du dernier endroit où l'on a vu la victime en vie...
-Le dernier endroit? fit Dupond. Si les deux smokkeleers ont dit vrai, il faut donc aller à Bruxelles...
-Allons donc à Bruxelles!
-Allons à Bruxelles...

Ils firent part de leur détermination à la fermière, consultèrent l'indicateur des chemins de fer, et se rendirent à la gare, munis de tous leurs bagages.
-Vous partez? leur demanda le chef de gare.
-Oui. Nous allons à la recherche du fermier à Bruxelles...

Le chef de gare parut surpris.
-Si vous voulez mon avis, c'est ici qu'il faut le chercher. Le matin qui a suivi sa disparition, il est descendu ici du train de Bruxelles. Il tenait une drôle de cuite!

Les deux détectives lâchèrent leurs valises et tombèrent assis dessus.
-Et c'est maintenant que vous nous dites ça? demanda Dupond. Vous ne saviez pas que nous faisions une enquête, non?
-Une enquête difficile, ajouta Dupont.
-Dame, fit le chef de gare, on ne m'avait rien demandé, à moi.
-Et vous avez vu le fermier sortir de la gare?
-Bien sûr... Même que je l'ai aidé: il ne tenait presque plus sur ses jambes.
-Quelle heure était-il?
-Un peu plus de six heures. Je l'ai vu s'éloigner dans la

direction de chez lui...
-Mais enfin, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt?
-On ne m'a rien demandé. Et puis je croyais que vous étiez au courant.
-Non, fit Dupond, amer. Nous n'avons plus l'habitude de sucer notre pouce.
-Alors, je vous donne un billet pour Bruxelles?
-Non. Vous pouvez garder votre marchandise, fit Dupont. On reste ici, et on retourne d'où on vient.

Et, empoignant leurs valises d'un air furieux, ils se remirent en route vers la ferme.

Pendant qu'ils marchaient sur la route, Dupond dit tout à coup:
-Au fond, c'est dans le village même que le fermier a disparu...
-Très juste, répondit Dupont. C'est dans le village...
-Il faudrait faire une enquête pour savoir si personne ne l'a vu vivant le matin de son retour...
-Ca se saurait, fit Dupont. Il a dû être attaqué sur la route...
-On aurait retrouvé son cadavre... Ca ne se cache pas comme un trésor ou comme un portefeuille.
-Eh non. Mais ça s'enterre!
-Nous ne pouvons quand même pas entreprendre le retournement de tous les champs de la région pour voir si le fermier ne se trouve pas dessous...

Ils marchèrent encore en silence pendant quelques instants. Soudain, Dupont se frappa le front et s'arrêta.
-Et le mobile? dit-il. Pourquoi l'a-t-on tué?
-Par jalousie, par vengeance...
-Ou pour lui prendre son argent!
-Quel argent?
-Quel argent? Mais l'argent de la vache, tiens!

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, la fermière fut fort surprise de les revoir.
-Voilà ce que c'est de toujours traîner: vous êtes une fois de plus arrivés trop tard et votre train vous est filé sous le nez... C'est bien fait!
-Pas du tout! fit Dupont, triomphant. Nous sommes arrivés avant lui, mais nous avons décidé de ne pas partir...
-Et pourquoi, s'il-vous-plaît?
-Parce que l'assassin de votre époux est dans le village!

Cette brutale révélation laissa la fermière étendue de tout son long sur le sol. Lorsque les deux détectives l'eurent une fois de plus ranimée à l'aide d'une formidable série de gifles, ils se retirèrent dans la grange pour y examiner la situation. Ils se prirent la tête dans les mains et réfléchirent. Soudain, Dupond se dressa avec un cri de triomphe:
-Ca y est! J'ai trouvé!
-Tu as trouvé? Qu'est-ce que tu as trouvé?
-L'assassin, pardi! Suis-moi...
-Où?
-Suis-moi en restant assis, idiot! Si l'on a tué le fermier pour lui voler son argent, il fallait que l'assassin sût que la victime avait sur elle une forte somme d'argent... Or, qui savait qu'il venait de vendre une vache aux deux trafiquants?
-Les deux trafiquants eux-mêmes et tous les gens qu'ils ont pu rencontrer à Bruxelles pensant leur tournée des Grands-Ducs...
-Très bien. Mais ces gens-là n'ont pu arriver au village en même temps que lui que s'ils avaient pris le même train... Or, le fermier est descendu seul du train...
-Ils ont aussi pu venir en voiture et l'attendre sur la route.
-Oui. Mais s'il y avait eu une voiture dans le village ce matin-là, ça se saurait aussi... Alors?
-Alors? C'est tout!
-Non. Il y a encore le valet de ferme, qui nous a avoué qu'il connaissait le trafic auquel se livrait son maître. Il devait savoir que celui-ci avait touché une grosse somme d'argent!
-Mais comment savait-il que son maître allait rentrer à cette heure-là?
-Il l'a vu arriver alors que tout le monde dormait encore. Viens, on va lui dire deux mots!

Ils trouvèrent le valet dans la cour, devant le tas de fumier. Dès qu'il le vit, Dupond se précipita sur lui.
-C'est vous: assassin! Si, si, pas nier. Nous savons tout!
-Mais je n'ai rien fait! fit le valet d'un ton larmoyant.
-Ne niez pas! Nos petites cellules grises ont tout vu et elles nous ont tout dit.

-Ah! fit le valet, avec une vague admiration. Dans ce cas, je suis fait... Les détectives sont des gens terribles! Du diable si je me serais méfié de vos petites choses grises. Et alors? Qu'allez-vous faire de moi?
-D'abord vous interroger, et puis vous remettre aux gendarmes. Où est l'argent?
-Pourquoi vos petites grises ne vous le disent-elles pas?
-Parce qu'elles sont au repos! Où est l'argent?

Le valet prit le parti de ne rien cacher:
-Vous le trouverez sous mon matelas...
-Et où est votre patron?
-Vous le trouverez sous le fumier...

On l'y trouva en effet. On mit le valet de ferme en prison. La fermière pleura beaucoup, puis elle pensa à autre chose. Et Dupont et Dupond acquirent encore une meilleure opinion d'eux-mêmes qu'auparavant.

(Illustration de Hergé.)

UN PHILOSOPHE. (Paul KENNY)

"S'il y a un criminel ici, c'est le mystère absurde de l'univers où nous vivons." Mais cette affirmation était-elle exacte?

Une lettre à la main, sale et dépeignée, comme à l'habitude, Ernestine, la vieille servante de l'hôtel des Deux Couronnes, entra sans frapper dans la chambre 27.

Stupéfaite, elle constata soudain que la chambre n'était pas vide comme elle le croyait. Etendu tout habillé sur son lit, le pensionnaire dormait. C'était un grand gaillard dont les vêtements fatigués, le visage lourd, la barbe négligée trahissaient la misère. Pour que la lumière grisâtre de cette matinée d'automne ne le dérangeât pas dans son sommeil, le dormeur avait posé son chapeau, un feutre marron sans forme précise, sur le haut de son visage.

Ernestine, perplexe, examina machinalement la chambre à peu près vide. Un manteau de pluie, jeté sur une chaise métallique, s'égouttait avec une lenteur mélancolique.

Le 27 était la chambre la moins chère de cet hôtel sordide et morne. Ernestine songea qu'elle n'aimerait pas y habiter, même gratuitement.

D'un geste nonchalant, le dormeur souleva son chapeau et glissa un regard oblique vers la vieille femme.
-Eh bien, Ernestine? On entre chez les gens sans frapper?
-Ma foi, je vous croyais sorti! avoua-t-elle tranquillement.
-C'est une erreur, comme tu vois!

Il avait une voix grave, une belle voix calme et posée, et une diction pleine de nuances subtiles qui étonnaient chez un tel personnage.
-Si j'avais su que vous dormiez, s'excusa-t-elle enfin, je ne vous aurais pas dérangé, dame!

Elle restait là, dans l'entrebâillement de la porte, sa lettre à la main, le regard et les pensées visiblement absents.
-Je ne dors pas, rectifia-t-il, je travaille!

Ernestine s'esclaffa. Mais réprimant aussitôt cet accès de rire un peu vulgaire, elle observa sur un ton d'absolue sincérité.
-J'ai jamais vu travailler quelqu'un comme vous travaillez, monsieur Jean, ça je peux le dire!

-Vous veniez faire la chambre?

Il y avait une pointe d'ironie sans méchanceté dans sa voix. Car depuis longtemps, cette chambre n'était plus entretenue.

-Non, dit la servante, je viens de finir au 8...

-C'est une lettre pour moi que vous tenez dans votre main?

-Ce n'est pas seulement une lettre, c'est un papier. Je pensais que vous étiez sorti... On est venu voir après vous et on a remis ce papier... Vous n'avez pas mangé ce matin?

-Ma chère enfant, le jeûne est le stimulant le plus efficace pour l'exercice des pouvoirs spirituels de l'homme!

La vieille femme haussa les épaules. Elle pénétra dans la chambre, étendit le manteau de pluie sur un séchoir de bois qui se trouvait près de la fenêtre, essuya la chaise avec un coin de son tablier et s'assit.

-Vous êtes un drôle de bonhomme, monsieur Jean, soupira-t-elle. Vous êtes si instruit, si bien éduqué, si gentil!... Vous savez, on vous aime bien! On voudrait faire quelque chose pour vous; c'est pas une vie que vous avez...

Jean se redressa sur un coude et considéra la servante.

-Ma chère Ernestine, la générosité de vos paroles me touche infiniment! Il est possible que j'aie de l'instruction et de l'éducation, comme vous dites, mais de grâce, ne déclarez pas que je suis gentil... Je suis un homme impitoyable, mon enfant, car je crois, avec Nietzsche, que l'exercice d'une pensée philosophique véritable ne s'accomode d'aucune pitié!

D'un mouvement des reins, il lança ses jambes sur le côté et s'assit sur le bord de son lit, les mains à plat sur les genoux, face à Ernestine qui le dévisageait d'un air maternel.

-Vous dites également que cette vie que je mène n'en est pas une! reprit-il... Eh mais! Qu'en savez-vous, chère âme?... Sachez donc que j'ai voulu cette solitude, que j'ai voulu cette misère, que j'ai voulu ce silence, que j'ai voulu cette incomparable indifférence autour de moi, que j'ai voulu cette immobilité...

Ernestine négligea tout simplement ce que Jean venait de lui dire et à quoi elle n'avait strictement rien compris. Se tournant vers le manteau de pluie, elle demanda:

-Vous êtes sorti ce matin?

-Je suis allé faire une promenade dans le parc; mais la pluie m'a dégoûté... Même la pluie me dérange!

-Et pendant que vous vous promeniez, deux messieurs sont venus pour vous, et j'ai dit que vous étiez parti, voilà!

-Vous n'êtes même pas venu voir si j'étais ici, fit-il observer, il ne faisait pas jour encore quand je suis allé me promener... A moins que ces messieurs ne se soient présentés à l'aube?

-Non, c'est vrai, je ne suis pas montée jusqu'ici, admit la vieille, j'avais reconnu les deux types, des hommes de la police! Et vous savez, moi, quand la police n'y va pas voir elle-même dans les chambres, je dis toujours qu'il n'y a personne... J'aime pas la police!

-Vous avez tort! décréta-t-il d'une voix sérieuse. La police est gardienne de l'ordre, et l'ordre est le principe de base de toute vie: vie individuelle et vie sociale!... Si l'ordre n'était pas miraculeusement entretenu dans votre organisme, vous seriez la proie des pires maladies!... Je ne partage nullement votre préjugé contre les gens de la Loi.

-Ils ont écrit ce papier et ils l'ont mis dans une enveloppe avec votre nom dessus; tenez!

Jean prit l'enveloppe et la déposa sur le lit, à côté de lui.

-Je me demande, fit-il d'une voix pensive, si l'intelligence humaine possède elle aussi ses réflexes défensifs... Je ne le crois pas. Le mécanisme mental de l'homme est sans défense... Notre civilisation n'a pas encore compris cette fragilité redoutable de l'esprit dans l'individu; quand elle aura compris, il sera sans doute trop tard: sous l'apparence de la santé, des milliers et des milliers de malades circuleront dans les rues, des pestiférés de l'esprit, des lépreux psychiques, des cancéreux mentaux, des tuberculeux de la conscience...

-Qu'est-ce que c'est? interrogea Ernestine.

-Quoi? fit-il en s'arrachant de sa rêverie.

-Ben dame! Le papier là! dit-elle avec un signe de tête vers l'enveloppe posée sur le lit.

-Oh, je n'en sais rien!... Ma femme, probablement; ou une dette quelconque de l'ancien temps!

Il prit l'enveloppe, l'ouvrit, jeta un coup d'oeil sur le formulaire qu'elle contenait.
-Je suis convoqué par le commissaire de police, aujourd'hui, à 15 heures.
-Le commissaire de police! s'exclama-t-elle intriguée; qu'est-ce qu'il vous veut, celui-là?
-Il désire m'entendre, paraît-il.
-Pourquoi? Vous avez des affaires avec la police, monsieur Jean?... Vous avez des histoires?
-Comment voulez-vous que je le sache? dit-il en bâillant.
Il s'étira, se leva, fit quelques pas dans la chambre étroite.
C'était un géant; un bel homme large, solide, un peu trop maigre peut-être et le teint trop pâle, mais doué d'une force physique qui avait dû être puissante.
Ernestine restait assise sur sa chaise, suivant des yeux les mouvements de l'homme et l'admirant inconsciemment.
-Vous vous cachez, monsieur Jean? questionna-t-elle à mi-voix... Je peux vous aider, vous savez!
-Me cacher?
Il ne comprit pas tout de suite.
-Me cacher? Comme si la police me recherchait?... Mais pas du tout, mon enfant!... Je me cache pour échapper aux tentations d'un monde en pleine démence, pour fuir les démons de la vulgarité générale, pour sauver mon âme, pour me soustraire à l'éparpillement de mes facultés supérieures... Mais loin de moi l'idée de fuir le commissaire de police! J'aime Porphyre autant que Raskolnikof!
-Vous ne devez pas avoir peur de moi, monsieur Jean, reprit la servante. Quand j'étais jeune, j'ai caché un petit gars qu'avait fait des bêtises, et je l'ai aidé à passer la frontière... Elle est pas si bête qu'elle en a l'air, vous savez, la vieille Ernestine! Je vous le dis, j'aime pas la police; je sais pas pourquoi, mais c'est comme ça!
-Parce que vous êtes humble, ma chère amie! parce que votre coeur simple devine la solidarité des fautes, notre communion à tous dans l'immense culpabilité des générations humaines...
-Vous voulez que je vous aide?
-M'aider?

-Je vous trouverai une planque où que personne ne vous trouvera; dans quelques semaines, je vous aiderai à disparaître...
-Mais non! J'irai chez le commissaire puisqu'il désire m'entendre... A 15 heures... Oui, c'est bien cela! Ayez la bonté de me prévenir, ma bonne Ernestine, je ne quitte pas ma chambre... mais je n'ai pas de montre et je risque d'être absorbé dans mon travail. Je serais désolé de faire attendre le commissaire...
-Comme vous voudrez, monsieur Jean. Sinon... on vous aime bien et pour sûr qu'on aurait plaisir à vous aider...
Elle se leva avec effort et quitta la chambre de son pas traînant. Jean s'allongea sur le lit, posa son feutre marron sur son front et ses yeux, et reprit son travail.

* * *

Le commissaire de police considéra attentivement l'individu qu'on venait d'introduire et qui se tenait debout, immense et silencieux, le chapeau à la main, devant son bureau.
-Asseyez-vous! Vous êtes Jean Joubert?
-Oui.
Le commissaire posa d'une voix sèche et laconique les questions rituelles ayant trait à l'état civil de l'homme qu'il avait convoqué.
-Vous êtes né à Paris, le 29 avril 1913; licencié en philosophie... Y a-t-il longtemps que vous avez quitté l'enseignement?
-Quatre ou cinq ans, me semble-t-il.
-Pour quels motifs?
-Des motifs personnels.
-C'est-à-dire?
-Des motifs qui ne regardent que moi, qui tiennent à ma personne: ce que l'on nomme très exactement des motifs personnels...
Le commissaire leva vers Jean un regard soupçonneux.
-Je vous préviens que nous ne sommes pas ici pour plaisanter, dit-il d'un ton vexé. Je vous demande des explications qui me sont nécessaires et je vous prie de répondre clairement à mes questions. Je n'ai pas de temps à perdre... Pour quels motifs avez-vous quitté l'enseignement?
-Je n'étais pas fait pour ce métier, tout simplement. La

philosophie m'intéresse pour l'objet même de sa recherche, et non comme une technique intellectuelle...
-Tenons-nous en aux faits! Je ne comprends pas ce que vous racontez et je...
-C'est pourtant clair! coupa Jean avec une pointe d'impatience dans la voix. Supposons qu'au lieu d'exercer votre fonction de commissaire de police, vous soyez obligé de consacrer votre temps à expliquer à autrui en quoi consiste le métier de commissaire de police? Vous saisissez la nuance?...

Excédé, le commissaire haussa les épaules et dit:
-Sans importance! Passons!
-Je vous demande bien pardon, s'indigna Jean dont la soudaine véhémence fit sursauter le commissaire... Il s'agit ici d'une distinction capitale! Absolument capitale, je me permets de vous le faire remarquer!
-Qu'est-ce qui est capital? Quelle distinction? De quoi parlez-vous, où voulez-vous en venir? protesta le commissaire qui perdait son calme.
-Je réponds à votre...
-Taisez-vous! trancha le commissaire.

Jean esquissa une moue dédaigneuse et soupira en tapotant doucement son feutre posé sur ses genoux.
-En somme, commença le commissaire en dardant un regard acéré sur son interlocuteur, vous crânez dans l'espoir de m'impressionner, n'est-ce pas?
-Vous faites erreur.
-En tout cas, vous n'êtes pas curieux! Vous ne me demandez pas pourquoi je vous ai convoqué.

Un vague sourire flotta sur les lèvres de Jean.
-Pas curieux? murmura-t-il... C'est un comble! Je ne suis que cela, toute ma vie n'est que curiosité, interrogation, perpétuelle recherche!
-Quelle est votre profession actuelle?
-La mienne! La philosophie!...
-Vous étudiez la philosophie?
-Non, je l'exerce!... Il s'agit plutôt d'une activité que d'une profession; la précision des termes est importante.

Le commissaire se laissa retomber au fond de son fauteuil et pendant un long moment, les sourcils froncés, il étudia la physionomie de l'homme qui se tenait devant lui. Puis, comme s'il reprenait son équilibre et son courage,

il se redressa, ouvrit un des tiroirs de son bureau, y prit une grande enveloppe administrative de laquelle il extirpa avec précaution quelques papiers souillés.
-Parlons de votre femme, marmonna-t-il d'un air menaçant.
-Ah! laissa échapper Jean d'une voix maussade, encore elle!

Il détourna la tête et demanda:
-Vous allez peut-être me dire qu'on l'a repêchée de la Seine?

Le commissaire ne put réprimer un vif mouvement de stupeur.
-Oh, oh! fit-il, je vois que vous êtes au courant...
-Oui, plus ou moins, reconnut Jean avec un geste évasif de la main, je devine plus ou moins... Elle a dû se jeter au fleuve, est-ce bien cela?

Eberlué, le commissaire dévisagea une fois de plus son interlocuteur qui ne bougeait pas et gardait un calme extraordinaire, insensé. Il aspira une bouffée d'air et, recourant à la manoeuvre classique, il jeta brutalement:
-Allons! Je vois que vous n'êtes pas un sentimental! Ne coupons pas les cheveux en quatre... Votre femme, c'est vous qui l'avez balancée dans la Seine, hein? Vous êtes d'accord, vous avouez?...
-Non, dit Jean sans élever la voix. Je vous assure qu'elle avait assez de cran pour se jeter elle-même à l'eau... D'ailleurs, la mort doit être récente puisque ma femme m'a rendu visite hier dans la matinée...
-D'après l'autopsie, la mort remonte au début de l'après-midi d'hier. Il y a eu congestion... Je suppose que vous aviez pris la précaution de lui offrir un copieux dîner avant de...

Le commissaire imita le geste de celui qui, des deux mains, pousse quelqu'un avec violence.
-Vous êtes étrange! constata Jean... Si j'avais tué ma femme, mais je vous le dirais, voyons! Je vous assure que je n'y suis pour rien.
-Je suis convaincu du contraire! Que pensez-vous de ceci?

Par dessus le bureau, il tendit à Jean un morceau de papier sur lequel était écrit en grandes lettres nerveuses: "C'est mon mari qui m'a tuée."
-Oui, c'est ce qu'elle disait toujours! dit Jean avec un hochement de tête. Hier encore, en me quittant, elle m'a

répété la même chose: "Je vais me jeter à la Seine, et c'est à cause de toi que je meurs."
-Vous n'avez rien fait pour la retenir?
-Qu'aurais-je fait? Et pourquoi l'aurais-je fait? objecta Jean en levant les yeux vers le commissaire.

Celui-ci commençait à s'inquiéter de la sérénité monstrueuse du personnage qui lui faisait face.
-Vous ne l'aimiez donc pas, votre femme? demanda-t-il.
-Eh bien, pour vous parler franchement, non, je ne l'aimais plus!... Que voulez-vous! Je l'ai connue quand elle avait seize ans; elle était jeune et jolie à cette époque, et j'étais moi-même plein d'illusions... Je me souviens, oui, que j'étais naïvement heureux quand je l'ai rencontrée; c'était une découverte, c'était l'amour...

Il eut un sourire lointain, puis continua:
-Plus tard, je me suis habitué à elle; elle devenait moins jolie, elle avait des manies fatigantes, elle m'encombrait... Bref, c'est l'histoire banale de tous les ménages! Et j'imagine que c'est bien ainsi: si l'amour devait durer, nous finirions par oublier les choses sérieuses de l'existence!
-Vous aviez fréquemment des scènes, évidemment! avança le commissaire qui revenait par un détour à sa tactique.
-Non! A vrai dire, non!... Oh, bien sûr, elle me faisait de violents reproches, mais je ne l'écoutais pas... Je ne suis pas coléreux, néanmoins les bruits inutiles me dérangent... Je ne répondais jamais, je prenais mon chapeau et je m'en allais.
-Que vous reprochait-elle?
-Oh!

Jean eut un sourire candide; il chassa une poussière de son feutre marron, baissa la tête et répondit humblement:
-Je ne suis pas un homme parfait, monsieur le commissaire. Ma femme me reprochait beaucoup de choses... Toutefois, je crois que c'est surtout ce qu'elle appelait ma paresse et mon indifférence qu'elle supportait malaisément...
-Avec un type comme vous, je devine ce qu'elle a dû souffrir! lâcha le commissaire... Mais pourquoi ne vous quittait-elle pas?

Jean dévisagea le commissaire et dit:
-Voilà plus de dix ans que je me pose cette question!... Pour moi, c'est un mystère!... Notez qu'elle a essayé

plusieurs fois. Elle est partie, un jour, avec un homme extrêmement aimable, riche, élégant, et qui ne demandait qu'à la rendre heureuse... Elle est revenue deux semaines plus tard, me supplier de lui pardonner! Lui pardonner, vous vous rendez compte?... Je ne vois toujours pas ce que j'aurais pu lui pardonner, d'ailleurs!... Une autre fois, elle s'est embarquée comme lingère sur un paquebot: elle voulait refaire sa vie et je l'y encourageais vivement. Eh bien, elle n'a fait qu'un trajet aller-et-retour, et j'étais complètement sidérée de la voir pleurer de joie quand elle m'a aperçu en rentrant! Car elle pleurait de joie... du moins elle l'affirmait! Si vous êtes capable de comprendre une chose pareille, vous êtes plus fort que moi! Tenez! Elle m'a expliqué cinquante fois ce qu'elle éprouvait: dès qu'elle s'éloignait de moi, dès qu'elle sortait de mon rayon, comme elle disait, elle devenait malade! Incapable de vivre, de marcher, de respirer, quand elle ne me sentait pas près d'elle!... Comment pouvais-je travailler dans de telles conditions?
-Que faisiez-vous comme travail?
-Un travail épuisant, dit Jean d'une voix sourde, méditer, toujours méditer; reprendre le fil d'une pensée abstraite et sinueuse...

Le commissaire s'énervait. Il vissait et dévissait machinalement le capuchon de son stylo, cherchant une piste, mûrissant une question définitive.
-Vous me disiez tout à l'heure que votre femme vous reprochait votre paresse... Pourquoi? Ce travail auquel vous faites allusion ne lui plaisait pas?
-Depuis de longues années, monsieur le commissaire, je suis attelé à une des entreprises les plus écrasantes que l'espèce humaine puisse concevoir... Je poursuis le mystère de l'essence et de l'existence! C'est une aventure aussi vieille que le monde, c'est un problème que des millénaires n'ont pu résoudre! Hélas, cet effort pénible, héroïque, surhumain dirais-je même, ne nourrit pas son homme.
-Ce travail ne vous rapportait rien?
-Voyez-vous, ce n'est pas un travail au sens qu'on donne usuellement à ce mot: c'est l'état d'inactivité corporelle pure, la contemplation immobile...
-Vous auriez pu trouver un emploi plus lucratif, avec vos diplômes! trancha le commissaire.

-Trop absorbant! Vous comprenez que je ne pouvais à aucun prix me distraire de mon investigation pour me soucier de ces... de ces besoins secondaires!
-Il faut vivre, tout de même! s'emporta le commissaire.
-Eh là! Eh là! fit Jean en levant la main. Vous allez trop vite! Je n'en suis pas encore arrivé à cette conclusion! Vous semblez affirmer, monsieur le commissaire, que vivre est une nécessité?... Prenez garde! Vous me paraissez bien audacieux! Pour ma part, je ne suis pas encore arrivé à cette évidence que vivre soit vraiment une nécessité: je dis bien, une nécessité!

Il détacha chaque syllabe de ce dernier mot et ponctua sa mise au point d'un bref mouvement du buste.
-Mais comment faisiez-vous sans argent? balbutia le commissaire, troublé.
-Quand nous nous sommes mariés, expliqua Jean, j'avais un peu d'argent que je venais d'hériter de mes parents... J'ai enseigné un certain temps, puis nous avons vécu sur ce modeste capital... Par bonheur, j'ai hérité peu après d'un oncle... Evidemment, quand il ne resta plus rien de ces deux héritages, il a bien fallu qu'elle se mît à travailler...
-Mais vous?... VOUS? hurla le commissaire, vous ne pouvez pas travailler, gagner votre pain comme tout le monde?
-Mais... dit Jean abasourdi, je viens de vous expliquer le terrible travail auquel je me consacrais...
-Je parle d'un travail sérieux! Il ne s'agit pas de se laisser aller à sa fantaisie! Il faut gagner de l'argent pour vivre, il faut travailler, mériter un salaire!

La face congestionnée par l'indignation, le commissaire criait en gesticulant. Jean le regardait comme on regarde un animal dont les réactions sont inexplicables; il le laissa s'apaiser, puis répondit:
-Pourquoi?
-Pourquoi il faut travailler? rugit l'autre... Pour être un homme digne de ce nom, monsieur! Pour remplir son rôle dans la société! Pour donner à ceux qu'on aime le bonheur et la sécurité auxquels ils ont droit! Pour remplir les engagements sacrés qui... que nous avons tous en ce monde et qui...
-Oui, oui, oui, intervint Jean, je connais la chanson... Et vous faites tout cela, vous? Vous êtes un homme digne

de ce nom, vous remplissez votre rôle, vos devoirs sacrés, bonheur, engagements et toute la sainte boutique... Et après?

Le commissaire se redressa dans son fauteuil comme s'il allait prononcer une parole solennelle, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Alors Jean ajouta d'une voix creuse:
-Et cela vous intéresse, VOUS?

Cette fois, bondissant sur ses pieds, le commissaire fit le tour de son bureau, se planta devant Jean et lui cracha en pleine figure:
-Vous êtes un criminel, monsieur!
-Non! dit Jean.

Un léger voile d'ennui passa dans ses yeux clairs, son visage pâle se renfrogna imperceptiblement.

Cinq longues minutes passèrent. Le commissaire retourna derechef s'asseoir derrière son bureau, se remit à visser et à dévisser le capuchon de son stylo, puis, d'une voix où perçait un mépris rageur, il dit:
-Vous êtes un criminel! Mais votre crime dépasse les lois humaines...
-Bien entendu, vous pensez ce que vous voulez! dit Jean... Je tiens cependant à rejeter votre accusation. S'il y a un criminel ici, c'est le mystère absurde de cet univers où nous vivons provisoirement!... Ainsi, ma femme... Qu'est-elle venue faire sur cette terre? D'où venait-elle, où est-elle partie?... Vous me répondrez peut-être que vous croyez en Dieu; c'est une opinion, je ne le conteste pas!... Croyez-vous en Dieu, monsieur le commissaire?
-Quoi? Qu'est-ce que vous racontez?

Il tressaillit, brusquement arraché à ses pensées. Puis il dit d'un ton sec:
-Dieu n'a rien à voir ici!... Suicide pur et simple... Vous êtes libre...

Jean ne bougeait pas.
-Vous êtes libre! Filez!... J'en ai soupé de vous voir, vous me rendez malade, assassin!...

Jean se leva et considéra le commissaire d'un oeil effaré. Il marcha à reculons vers la porte... Au moment de sortir, il eut cependant un sourire indéfinissable pour dire doucement:
-Je crois que vous ne me comprenez pas, monsieur le com-

missaire... Je le regrette sincèrement... Enfin, vous me condamnez à vivre, n'est-ce pas?

Il posa son feutre marron sur sa tête et ouvrit la porte. Sa grande silhouette disparut.

"Sammy Day et Jack Attaway"



(c) by Berck & Cauvin

LE COLLIER DE PERLES. (Fernand DINEUR)

(Les confidences de Nant, policier)

Un bled perdu. Un train omnibus m'y avait mené. Je me trouvai, un peu étonné, devant cette gare minuscule, un dimanche de début de février à sept heures du matin.

Faisant face, un café-brasserie, sans étage, tout en longueur. A ma droite, un chemin plongeant se perdant dans la campagne recouverte de neige. A gauche, une ruelle longeant la voie ferrée, au haut du talus. De minuscules et tristes bicoques s'espaçaient, par groupes, de loin en loin. De biais, une rue étroite, bordée de maisons d'un étage à style ancien. Dans le lointain se dressait la tour de l'église, énorme masse grisâtre.

Il m'avait téléphoné: "... c'est juste derrière l'église, une petite maison à façade de pierres émaillées vertes et blanches. Ma soeur y habite seule depuis la mort de son mari. J'y serai à partir de six heures du matin..."

C'était un ancien de la police mis à la retraite, bien avant l'âge, par suite de maladie. Il s'était retiré à la campagne avec sa femme. Ils étaient serviteurs dans un vaste château, propriété de Nelly de Marlaise, grande vedette internationale du chant qui venait s'y reposer entre deux tournées.

Ils avaient un fils unique, un peu tête folle, gagnant un argent fou dans les affaires et le dépensant tout aussi vite. Il avait été condamné, une première fois, pour avoir conduit sa voiture en état d'ivresse, et avait bénéficié du sursis. Pris une deuxième fois pour le même motif, et ayant causé un accident de bris matériel, outre une forte amende et dommages à payer, il avait encaissé quatre mois de prison avec arrestation immédiate.

C'est pour lui que je venais.

L'appel d'un père.

Je reconnus la maison à la description faite.

Je m'approchai, la porte s'ouvrit. Jean Dewal guettait mon arrivée.

-Vous êtes venu! Entrez vite!

L'entrée donnait directement dans une salle à manger rustique, une cuisine faisant suite, avec, dans un coin, un escalier tournant menant à l'étage. Une courette à toit vitré et le jardin assez profond se voyaient à travers des

fenêtres de la cuisine. C'est dans cette pièce qu'il me fit entrer.

-Il fait plus chaud ici, murmura-t-il.

Une femme osseuse, le type campagnard, s'empara de mon pardessus et de mon chapeau, qu'elle alla déposer sur une chaise de la salle à manger. Puis elle me servit un grand bol de café chaud. Sucrier en faïence avec pince en métal, et petit pot à lait furent placés devant moi. Alors, ayant incliné la tête, elle monta l'escalier et j'entendis le va-et-vient de ses pas au-dessus de moi.

Le café était bon. Assis en face de moi, Dewal me regardait.

-Alors? Je vous écoute.

L'histoire était prête, il l'avait mâchée et remâchée.

-Nous sommes entrés au service de Madame de Marlaise peu de temps après le décès de son mari, survenu il y a une dizaine d'années. Madame a une fille unique mariée il y a huit ans à un industriel très connu. En bonne saison, elle vient souvent passer quelques semaines au château avec ses deux enfants. Actuellement elle se trouve avec les siens en Suisse. Madame voyage beaucoup. Eva, à son service depuis plus de vingt ans, l'accompagne dans tous ses déplacements. Il en est de même de son impresario, Monsieur Baupenne. Entre deux tournées, elle vient régulièrement passer deux, trois jours au château. Je suis toujours prévenu par télégramme de son arrivée. En ces occasions, plusieurs invités viennent y passer le week-end.

Jeudi, Madame est arrivée avec Eva.

Samedi, les invités étaient Monsieur Baupenne, l'impresario, l'écrivain Corbet, un ami de vieille date, et deux nouveaux venus, des hommes d'affaires: l'Américain Kerwood et l'Italien Benado. Les deux messieurs étaient concurrents, d'après ce que j'ai cru entendre, pour l'achat du collier de perles de Madame, estimé à une très grande valeur. Il s'agit d'une pièce rare et connue.

Le soir, après le dîner, je me trouvais dans la cuisine. Ma femme était en haut, aidant Eva pour le service. Les invités étaient passés au salon.

C'est alors que mon fils Paul pénétra dans la cuisine. Eva l'avait introduit par le grand vestibule. Je ne m'attendais pas à le voir si tôt. Il me montra des papiers en

règle, il avait obtenu une remise de cinq semaines de peine pour bonne conduite. Il était devant moi si penaud, si repentant que je ne pus lui faire des reproches... C'est un brave garçon, quelque peu emballé, subissant en partie les lois de la jeunesse moderne, mais qui, à vingt-six ans, devrait se ranger.

Quand ma femme le vit, ce fut une explosion de larmes. Elle adore son fils.

Eva a dû annoncer la nouvelle à Madame, qui le pria de monter au salon. Il y resta plus d'une heure. Lorsqu'il en revint, il était heureux, joyeux même. On lui avait promis ferme de lui procurer rapidement une nouvelle situation.

Nous étions réunis, ma femme, mon fils et moi, dans la cuisine, quand nous parvint la nouvelle. Le collier que Madame avait laissé voir à ces messieurs, et qu'elle avait déposé dans son écrin sur la table du petit salon, avait disparu!

Je montai rapidement, suivi de ma femme. Sur la table, l'écrin, vide de son contenu. Après de vaines recherches, monsieur Baupenne téléphona à la police locale, qui avertit le Parquet.

Je redescendis à la cuisine. Paul n'y était plus. Craignant que les soupçons ne se portent sur lui, il était venu se réfugier ici, chez sa tante.

L'enquête fut rapide. Le collier fut retrouvé dans la valise de mon fils, lequel, malgré ses dénégations, fut emmené.

Je le crois innocent. J'ai fait appel à vous..."

Je l'avais laissé dire. C'était un père qui parlait. J'entamai:

-Les libérés sont relaxés au matin et votre fils n'est venu que le soir chez vous...

-Il s'est rendu à son ancienne pension, où l'on n'a plus voulu de lui. Il a traîné en ville et s'est décidé, au soir, à venir me trouver, répondit Dewal vivement.

-Où était déposée la valise? continuai-je.

Le père n'hésita pas.

-Elle était déposée à l'entrée du hall.

Questions et réponses suivirent.

-Quelle est la situation du hall par rapport aux autres pièces?

-En face se trouve la salle à manger. A droite le grand salon, suivi du petit salon. A gauche l'office, d'où un escalier descend aux cuisines. Il y a une porte à l'office. Les autres places sont reliées par de larges baies à tentures.
-Paul connaissait-il l'existence du collier?
-Comme tout le monde.
-Où se trouvait généralement ce bijou?
-Dans un coffre à la Banque. Madame ne portait son collier qu'en de très rares occasions.
-Quelle est l'origine du collier?
-Il fut acheté jadis par le mari de Madame dans une vente faite à la suite d'un décès. Madame s'est mariée et a vécu une douzaine d'années en Amérique avant de venir s'installer ici.
-Paul connaissait-il les invités?
-Oui, à part les deux hommes d'affaires.
-Madame de Marlaise désirait-elle vendre son collier?
-Je ne crois pas. Madame est très fortunée et le collier est un souvenir de Monsieur.
-Où peut-on téléphoner?
-Au "Grand Café Central", juste en face de l'église.
-Allons-y.

Dewal se leva, indécis.

-Vous avez trouvé?
-Hé-là, pas si vite! lui répondis-je. J'ai une idée, c'est tout.

Au dehors, beaucoup de monde. Les fidèles se rendaient à la messe de huit heures.

Au café, le patron daigna à peine nous saluer et nous servit avec une mauvaise volonté évidente. Les nouvelles vont vite, dans un patelin. Il se radoucit quelque peu quand je lui annonçai que je devais téléphoner au Parquet. Il me donna la clé de la cabine téléphonique qui se trouvait en retrait au fond de la cour.

En fait, c'est au domicile de Villard, le chef de la Sûreté, que je fis l'appel. A ma demande, il poussa une série de jurons avec tant de vigueur que la plaque de l'appareil en vibra. Il se calma brusquement quand j'ajoutai:

-Si j'avais raison, et que j'allais déclarer cela à vos petits copains de la presse, qu'en penseriez-vous?

Il prit note du numéro téléphonique du café et me conseilla paternellement de mettre au moins cinq cents kilomètres de distance entre moi et lui si j'avais fait erreur.

Je rejoignis le père de Paul dans la salle. Des consommateurs entraient, sortaient, s'asseyaient aux tables. Ils ne regardaient pas Dewal, mais, moi, j'étais reluqué sur toutes les coutures. Je renouvelai régulièrement les consommations et le temps passa. Messe de neuf heures, puis celle de dix.

-C'est la dernière, annonça Dewal, sortant de son mutisme.

Encore un temps, un va-et-vient sur la place. Des tables de joueurs de cartes se formèrent.

Sonnerie de téléphone. Le patron y alla et revint tout aussi vite.

-On demande Monsieur Nant!

Je me levai. Les joueurs de cartes s'étaient arrêtés. On me regardait comme une bête rare. Le patron s'inclina en m'ouvrant la porte de la cour. Pour un peu, il m'aurait épousseté les chaussures!

La conversation fut brève.

-Ici, Villard. Tu as raison. J'arrive avec mes hommes. Rendez-vous au château. Ne parle pas avant mon arrivée.

Ainsi donc, mon idée était bonne! Mieux: je connaissais le coupable!

-Nous allons au château, dis-je à Dewal. C'est loin?
-Vingt à vingt-cinq minutes en marchant d'un bon pas, me répondit-il.

Il aurait voulu me poser des questions, mais n'osait pas, craignant de perdre l'espoir que lui avait donné mon attitude.

Nous marchions sur la route pavée, nous éloignant du village. Le château, une bâtisse carrée flanquée de deux tourelles, se dressait, isolé, dans le lointain. Nous obliquâmes et longeâmes une allée de cendrée boueuse. Le dégel avançait.

A une centaine de mètres de la demeure, deux voitures nous dépassèrent. Villard avait fait diligence!

Nous nous retrouvâmes quelques temps après, le chef de la Sûreté, l'expert Graun et moi, réunis dans le grand salon avec Madame de Marlaise et ses hôtes.

Villard parla.

-A l'initiative de Monsieur Nant, j'ai pris la résolution

de faire expertiser d'urgence, par nos services, le collier trouvé hier soir dans la valise de Paul Dewal. Il est faux. Monsieur Graun, notre spécialiste, nous l'a apporté.

Tous marquaient une grande stupéfaction.

-C'est impossible! parvint à murmurer Madame de Marlaise.

Benado et Kerwood s'avancèrent.

-J'affirme, annonça le premier à la vue du collier, que cette pièce n'est pas celle qui nous a été présentée hier soir. C'est une très habile contrefaçon.

-Je confirme les dires de monsieur Benado, qui est considéré comme l'un de nos meilleurs experts mondiaux, ajouta l'Américain.

C'est alors que je parlai.

-Ce qui prouve que Paul Dewal a été arrêté pour un vol qu'il n'avait pas commis et que le véritable collier se trouve encore ici...

-Mais, enfin, l'écrin était vide! explosa l'artiste.

-Le vol est probable, Madame, sinon certain. Les hommes de la police vont donc procéder à une visite complète du château, répondis-je.

Il y eut des protestations indignées. Seul l'écrivain Corbet semblait trouver l'aventure plaisante. Peut-être préparait-il un nouveau scénario. Ce fut lui qui sauva la situation tendue.

-Madame, messieurs, mieux vaut certitude que doute. Laissons faire ces messieurs de la police.

Se tournant vers Villard, il ajouta:

-Ma chambre est ouverte, voici les clés de ma voiture et de mes bagages.

-Ma chambre est également ouverte, déclara l'impresario. Voici les clés de mes bagages et de ma voiture.

L'Italien fit de même. Kerwood n'avait pas de voiture, mais consentit comme les autres à ce que l'on visitât sa chambre et ses bagages.

Et la perquisition commença, on entendit les policiers aller et venir. Ce fut long.

Dans le salon, personne ne parlait.

Les hommes revinrent un à un. Pas de trace du collier. Cela m'amusait. Anxieux, Villard se tourna vers moi, et attendit.

-Il reste la visite corporelle, fis-je.

Tous bondirent.

-Je ne le tolèrerai pas, gronda l'impresario.

-Vous dépassez les mesures, hurla Benado.

-Messieurs, il y a une limite à tout, clama Corbet.

-Je suis citoyen américain, grogna Kerwood.

Celui-là, je l'attendais. Mon gauche fila et vint s'écrasa sur sa mâchoire. Il s'écroula K.O. Un calme de mort plana sur la pièce.

-Fouille-le, Chauban.

Le policier, machinalement, s'accroupit. Le collier fut retiré de la poche du pantalon.

-C'est bien lui, fit Benado. Une pièce unique!... Mais qui aurait pensé...

-Je vous dois une explication, déclarai-je. Ce collier a été acheté en Amérique. Comme il s'agit d'une pièce de grande valeur et ancienne, il était d'usage, en tel cas, de faire confectionner une réplique de l'original. Le mari de Madame de Marlaise a acheté l'original. Il est certain que Kerwood, plusieurs années plus tard, s'est rendu acquéreur d'une manière ou d'une autre de la réplique. Il a imaginé de faire une offre d'achat à Madame de Marlaise, certain du refus. Connaissant sa grande hospitalité, il s'est fait inviter afin d'avoir l'occasion de se faire montrer le bijou et trouver le moyen de l'échanger. L'arrivée de Paul lui donne une chance unique. Il n'ignore pas les lois. Tout objet volé et retrouvé est toujours saisi et remis au greffe, où plus tard le légitime propriétaire peut retirer son bien.

Il parvient à faire l'échange et à déposer la réplique dans la valise de Paul. La fuite de ce dernier lui donne tous les avantages.

Mais voilà! Il n'avait pas pensé qu'un papa avait la certitude de l'innocence de son fils...

Kerwood revenait à lui. Il comprit et se releva.

-Passez-lui les menottes, commanda Villard, pratique.

L'Américain me regarda et sourit:

-Vous maniez un joli gauche, boy. J'ai pratiqué la boxe avec succès dans la marine et je m'y connais. Je dépose caution et je viens vous prendre. Vous ne me semblez pas trop rassis. Je serai votre manager et dans un an je vous mène au championnat du monde.

Ca alors, il était culotté! Me proposer de ramasser des

gnons et lui la galette. Après tout, c'était pur américain: "Business is business!"



PIQUE-PIQUE. (John FLANDERS)

J'ai oublié la date exacte, mais ce devait être entre les années 1905 et 1910. J'étais alors un tout jeune matelot, qui ne connaissait pas grand'chose de Londres et pour qui le "Fog", le formidable brouillard londonien, était une nouveauté.

Depuis lors j'en ai connu bien des sortes de brouillards, depuis la fumée laiteuse du pôle jusqu'à la mystérieuse brume verte du Carpentarie, mais jamais je n'en rencontrai pour m'y perdre, plus dense que celui qui, en cette année, régnait sur la métropole anglaise. On parle souvent de ne pouvoir voir une main devant les yeux. Eh bien, en ces jours il en était ainsi. Quand on étendait le bras un nuage jaunâtre escamotait votre main au bout du poignet.

Si quelqu'un marchait à vos côtés, on avait l'impression de le voir à travers une vitre de verre mat alourdie de poussière et de crasse.

Dans les premiers moments j'en tirai quelque plaisir, car je me heurtais à un tas de gens dont les uns criaient les autres juraient et d'autres m'envoyaient aux cent mille diables avec des mots fort déplaisants, tout en m'entrevoyant à peine.

En dehors de moi, une autre créature semblait fort se complaire dans la ténébreuse atmosphère du "fog", bien que d'une façon beaucoup plus coupable.

C'était un bandit qu'on avait surnommé "Pique-Pique", parce qu'il enfonçait de temps à autre une épingle ou un autre instrument pointu dans le dos ou les jambes des passants, pour disparaître aussitôt dans la "purée de pois".

Malheureusement, il ne s'en tint pas là. Plusieurs de ses victimes furent blessées par des instruments de plus en plus dangereux, quelques-unes même très grièvement, et enfin, deux d'entre elles y laissèrent la vie.

"Pique-Pique" de vulgaire plaisantin était devenu un odieux assassin, car en une semaine de temps, le nombre de ses meurtres monta à cinq.

Par la suite, la bandit ajouta une fioriture à ses crimes: avant de porter le coup mortel, il se plaisait à aiguiser rapidement son arme, d'une manière fort audible.

"Trois ou quatre traits brefs et clairs sur une pierre ou un fer à aiguiser, et le moment d'après un cri

d'agonie..." Ainsi le journal du soir "Advertiser" décrivait d'une façon brève mais saisissante un des crimes dans le brouillard.

Ce fut d'ailleurs cette fantaisie qui conduisit l'assassin à la potence, mais n'anticipons pas.

Mon bateau était à quai dans le Millwall Dock, et au soir tombant, malgré l'épais brouillard, je fis une petite promenade à travers Isle of Dogs.

Jusqu'ici "Pique-Pique" ne s'était pas encore aventuré dans les quartiers portuaires et je ne l'attendais pas dans Glengall road ni dans une de ses ruelles.

Le brouillard me collait aux yeux comme une gluante étiquette, et je dus chercher mon chemin à tâtons en suivant les murs des Rope-Works.

Enfin je découvris le trottoir sous mes pieds.

Soudain je m'arrêtai... immobile, comme pétrifié.

Cling... clang... clang... clang...

Cela retentissait à quelques pas de moi.

Il ne fallait pas en douter, dans le brouillard épais comme feutre, une main sûre aiguisait un couteau.

Que me fallait-il faire? M'enfuir? Mais où courir? Ce maudit "Advertiser" supposait dans un de ses troublants articles que "Pique-Pique" possédait probablement le pouvoir de voir à travers le brouillard "comme certains oiseaux aquatiques, butors et avocettes, qui ont les yeux d'une couleur orange"... Appeler au secours? Qui pourrait accourir à mes cris à travers cet énorme nuage, avant que le maniaque aurait frappé?

Clang... clang... clang...

Je commençai à ruer comme un fou, lançant des coups à l'aveugle, ce qui eut pour unique résultat que je donnai du pied dans un tas de pierres et me fis rudement mal.

Maintenant, il vous faut savoir, que le "fog" se conduit souvent comme un gros farceur. Montant de la rive en moins d'une minute, il lui arrive aussi de disparaître soudain en moins de temps encore. Et c'est ce qu'il fit ce soir-là.

Soudain il fusa dans l'air comme un rideau de théâtre s'élance vers les frises, à moins qu'il ne se fût enfoncé dans le sol, et je me trouvai devant...

Devant une petite boucherie, dont le patron finissait d'aiguiser son couteau sur un fusil d'acier, avant de se

mettre à découper un beau gigot de mouton.

Et celui qui dit que j'ai inventé cette histoire est un tout aussi grand menteur que Ted Bird, lorsqu'il affirme que par trois fois il a nagé aux côtés d'une véritable sirène.



Dessin de Grandville.

WEERWOLF. (Michel JANSEN)

Le chemin de sable gris s'assombrit. Les haies de ronces noircirent. Un dernier vol d'oiseaux aquatiques se hâta vers les roseaux des marais. Le soleil disparaissait sur la lande déjà embrumée. Le pavement de carreaux gris et rouges flotta indistinct dans la pénombre.

Sur les boiseries brunes et polies, les cuivres accrochèrent des reflets rouges. Les mêmes reflets jouèrent sur la chaîne d'or supportant les griffes de tigre et les poils d'éléphant, sur le fourneau de porcelaine de la grosse pipe.

Mijnheer Blankaert alluma la lampe, régla la mèche, se rassit avec un soupir d'aise. Il faisait bon dans cette chambre chauffée d'un feu de charbon. Les murs s'ornaient d'images d'Epinal, les meubles de chêne ciré étaient nets de poussière. Sur un guéridon l'huile de Harlem et la prière de Kaiser Karel voisinaient avec la couverture bleue de l'almanach de Snoek.

Au travers des petites fenêtres, encadrées de toile à carreaux rouges et blancs, la nuit était presque totale. On ne devinait plus que les chrysanthèmes du jardin, les dahlias, les poiriers en espalier. Plus loin, le sureau ombrageant le puits avait disparu avec les chaumières de torchis, les fosses à tourbe et leur eau grise et lourde de gel.

Le vent hurla un court instant sur la lande. Une huée s'achevant en de longs craquements...

L'inspecteur Deveille ne peut retenir un sursaut.

Blankaert sourit:

-"Ne vous défendez pas et n'ayez pas honte de cette peur. Elle est générale ici... Il vous sera impossible de comprendre ces crimes tant que vous n'aurez pas d'abord compris ce pays, senti tout ce qu'il présente d'étrange, d'inexplicable..."

Pensivement il tira quelques bouffées, carrant dans le fauteuil son gros corps pansu et blond.

-"En quelle année vivons-nous?... Ne me répondez pas mil huit cent quatre-vingt-deux. C'est là ce que disent les calendriers. Mais la date réelle."

Se levant il frappa du poing dans l'âtre le linteau portant gravé: 1637.

-"Voilà, nous vivons ici au XVIIè siècle... A moins que ce

ne soit au Moyen Age... C'est cela, le Moyen Age..."

"C'est cela que vous devez comprendre, on vit ici hors du temps, trois siècles ou plus en arrière. C'est ce qui explique ces morts et le silence qui s'est fait... Cela et la vie qu'on mène dans la lande.

"Vous avez vu les chaumières du hameau. Elles sont pittoresques, n'est-ce pas? Mais y êtes-vous entré? Vous êtes-vous demandé comment on y vit? On y vit misérablement de pain de seigle, de babeurre, d'un peu de saindoux et de bouillie de blé noir. Un hareng pour trois c'est un festin. Ils vivent pieds nus sur la terre battue, silencieux, repliés sur eux-mêmes, en toussant dans la cendre volante et l'âcre fumée de la tourbe. Ils sont résignés, ignorant leur misère, mais vivent dans la terreur de tout ce qui peut modifier le cours ordinaire des jours.

"Ils vivent surtout dans la terreur du Diable.

"Car ici le Diable n'est pas un mot. Il existe. Il vit dans le pays depuis des siècles. C'est un familier du paysage, et chacun est exposé à le rencontrer un jour sur sa route. Lande, étangs, roseaux, maisons, tout est son domaine. Aussi loin que porte le regard c'est le domaine du démon, le domaine des anciens dieux...

"Savez-vous le nom qu'ils donnent aux nuées d'orage? Ce sont les nuées-à-coups-de-marteau. Thor a cessé d'être un dieu depuis quinze siècles, mais le souvenir de son marteau est demeuré vivace, le marteau qui écrasait les monstres et les géants rebelles.

"Quant au démon et à son empire il ne s'agit pas pour eux d'un autre monde, d'une autre réalité. Rien ici d'abstrait ou de rêvé, tout est lié à la terre, au concret. Si nous restons sceptiques, eux tremblent car ils ont vu, senti, touché.

"Chargéz-vous les épaules d'un sac, allez vous poster de nuit à la croisée de deux sentiers forestiers qu'on vous dira. A minuit, si vous l'appelez, le Malin vous apparaîtra.

"Vous souriez. Je vous comprends. Mais si vous savez prêter l'oreille, on vous citera les noms, les dates, les faits. Vous entendrez la liste de tous ceux, hommes, femmes, adolescents, même des enfants, qui se sont vendus au diable. Quand l'heure est venue rien n'a pu les sauver. Et la nuit on les a vus passer sur la lande, enfermés dans un buisson de flammes.

"Cela vous paraît absurde... J'ai pensé comme vous. Puis j'ai vécu dans cet océan de sable, serré sous un ciel collé aux nuques et j'ai compris. La forêt et la lande sont pleines de mystères et de chemins qui ne mènent nulle part. Ce sont ces sentiers qui courent au travers des bruyères et des tourbières et que jamais personne n'a suivi jusqu'au bout.

"Regardez la nuit. Durant l'été des vapeurs blafardes traversées de feux follets désignent les fondrières des marécages. Bien entendu ce sont des âmes qui errent. Depuis septembre le marais est inondé, c'est une étendue d'eau vaste comme une mer où d'ordinaire glissent les nacelles des braconniers. Nul ne s'y risque encore. Ils hochent la tête d'un air entendu et vous racontent l'histoire de l'ondin, ou plutôt de la "chose" de l'étang du moulin.

"Vous-mêmes, si vous restez ici un automne, vous serez gagné par cette hantise, par le frémissement qui soudain arrête le coeur, par le vent qui cogne aux volets et vous fait croire alors aux choses qui se sont réveillées, qui chuchotent dans l'ombre et qui sans bruit tournent autour de la maison. La superstition c'est la partie la plus vivante, la plus humaine de tout ce qui vit ici. Voici des siècles certainement, si pas des millénaires que les mêmes craintes s'éveillent le soir, que les mêmes présences s'évoquent aux veillées.

"Et qui peut dire connaître la puissance de la pensée humaine? Pour moi je la crois infinie. Nous modelons notre destin et notre avenir. A force de les évoquer, les rêves prennent corps, les êtres apparaissent... Que la sécheresse persiste et les Indiens Hopis se peignent le visage de lignes bleues, évoquent le serpent, et les nuages crèvent...

"Qui sait? On parla tant aux veillées, on craignit, la peur renforça l'obsession. Maintenant le weerwolf est sorti de la nuit et court dans la plaine..."

-"Parlez-moi donc de ce weerwolf."

-"Mais je viens de tout vous dire!... Le reste vous le connaissez comme moi. Sept morts, tués au crépuscule. Et tous trouvés la nuque broyée, brisée d'un seul coup de mâchoire, réduite en pulpe... Une mâchoire qui briserait un jeune baliveau d'un seul coup de dent, et démesurée, une mâchoire de caïman..."

Il tira lentement sur sa pipe, regardant pensivement les cuivres et les gaufriers brillant aux murs et ajouta:

-"Trouvez cette mâchoire, vous tiendrez le weerwolf... Sept enfants tués et rien que des enfants, tous aux heures grises où les brumes se lèvent. Le reste, c'est cela..."

Sa main se tendit vers la nuit. Le village mort. Les visages crottés de peur, la porte close derrière laquelle on grelotte en écoutant frémir les roseaux. Et, quand un des siens est en route, la veillée de prières pour l'absent tandis que se consume la chandelle bénite qu'on n'allume que durant les orages.

L'inspecteur eut un geste d'impatience.

-"Tout cela, je le sais. J'ai moi-même vu comment ils se taisent quand on les interroge. Et les plus têtus sont ceux dont les enfants ont été tués... Le weerwolf, le weerwolf est toujours là pour tout expliquer, tout justifier."

"Je veux savoir ce que vous en pensez, qui vous soupçonnez. Le curé se tait, l'instituteur croit au fou homicide. Mais il a également des rameaux de buis bénit audessus de sa porte."

-"Il est né dans ces marais. On a beau le frotter de sciences, il a été intoxiqué par cette vapeur de tourbe, les contes et les craintes centenaires."

-"Soit, mais vous! Vous avez voyagé, vous avez connu le monde, l'autre côté de la terre. Vous vous êtes purgé de cette peur si jamais vous l'avez connue... Que savez-vous? Que pensez-vous?"

Blankaert resta silencieux, il tirait de lentes bouffées, perdu dans la contemplation des colliers de fer, des gaufriers, des moules à hostie couvrant le mur.

-"Est-ce une bête? Un chien, un loup... un ours, que sais-je?..."

-"Pas une chèvre, pas un lapin ne manque à l'appel. Ils auraient aussi bien attaqué un homme, une femme... Non cela a une intelligence... diabolique... Que voulez-vous que je vous dise?"

-"La vérité!"

Blankaert haussa les épaules et sourit.

-"Quelle vérité? Celle qui vous plaît, celle qui satisfera votre goût du raisonnable?"

-"La vérité tout court!"
-"Soit. Vos rapports doivent indiquer que je fus un des premiers à découvrir le corps de Lode Maes, un pauvre gosse maigre qui n'avait pas onze ans... Quand la nuit est tombée, voyant qu'il ne rentrait pas, sa mère est devenue folle d'épouvante. Elle hurlait comme une pleureuse égyptienne, je ne sais si vous les avez vues,mais c'était la même chose. Elle était dans la neige, les poings brandis, réclamant son fils, nous insultant d'avoir peur. Finalement j'ai rassemblé quelques jeunes gens qui avaient passé par la ville et l'armée et tremblaient moins que les autres. Nous avons pris des lanternes, des bâtons, j'avais mon fusil de chasse, chargé à balles comme pour le sanglier. Le sacristain nous a dit que le petit Lode devait passer par le sentier du Malevijver. On ne le voit pas du village, il est masqué par un pli de terrain. Nous nous sommes regardés, et tous ont eu peur. Si c'était ce que nous pensions, jamais "la chose" n'avait tué aussi loin... Nous sommes partis, en ligne, nous faisant signe avec nos lanternes, soudain nous avons vu le gosse, couché dans son costume de velours... Nous avons regardé les traces. Quelque chose avait bondi sur lui de derrière un buisson, l'avait manqué. La chose l'avait mordu à l'épaule mais il s'était arraché, il avait quitté ses sabots pour fuir plus vite, courant pieds nus dans la neige, à folles enjambées... Mais cela avait été plus rapide et l'avait rejoint. Il était tombé à genoux... Puis la chose l'a mordu à la nuque comme elle les mord tous..."
-"La chose ou l'homme?"
-"Non, la chose... Voyez-vous, il avait légèrement neigé cet après-midi-là. Une nouvelle couche molle où tout se lisait: les pieds nus du gamin, la touffe de roseaux où il avait glissé, l'empreinte de ses mains et des genoux sur le sol, tout comme en un livre... Et il y avait les traces de la chose. Elles étaient floues, mais un vieux chasseur comme moi sait lire une piste. Je les ai laissé emporter l'enfant et je suis revenu sur mes pas, éclairant la neige... C'étaient des empreintes plus larges que ma main, presque rondes, armées de griffes... Je sais, j'aurais dû remonter jusqu'au bout, gagner l'étang, voir si elles sortaient de l'eau. Je n'ai pas osé. Je suis revenu le lendemain quand il faisait jour, mais il avait à nouveau neigé cette nuit-là..."

* * *

Blankaert s'assura de la fermeture des rideaux puis vint décrocher du mur un gaufrier et un collier de fer. Les pointes du collier se dévissaient, emplirent sa main de crocs aigus et déchirants. Il ouvrit le gaufrier: des alvéoles ronds s'y offraient où visser les pointes. Quand ce fut fini, il mania les poignées et ricana doucement. Le gaufrier était maintenant une mâchoire de fer à la double rangée de dents, longues d'un pouce...

La porte geignit, une bouffée d'air froid glaça la pièce.
-"Je ne vous dérange pas?..."

L'inspecteur était là; adossé à la nuit, nonchalant.
-"Vous aviez raison... Quand je tiendrai cette mâchoire je tiendrai le weerwolf... Vous étiez habile, je vous l'accorde, mais pas assez. Voyez-vous, vous n'êtes pas le seul à connaître ces vieux gaufriers: "waefels met Brabantsche knopen", gaufres aux boutons de Brabant. Nous lisons de même les vieux livres et nous connaissons l'histoire du weerwolf qui fut brûlé en 1588."

Par la porte restée ouverte deux hommes se glissèrent, s'avançant vers Blankaert. Celui-ci se tassait, brandissant toujours la gueule de fer. Lentement il recule derrière la table. Les deux agents l'acculaient dans un angle. Deveille avait saisi un moule à hostie, le déboîtait.
-"Et voici les empreintes de la bête... Tout était bien machiné... Mais l'allusion aux pleureuses égyptiennes était une faute. Cette petite touche vous livrait: insensible, n'éprouvant rien des peurs dont vous parliez, voyant tout du dehors... Finissons-en, emmenez-le."

Ce fut très rapide; le gaufrier vola, brisant la lampe. Avec une agilité surprenante Blankaert sauta par-dessus la table, bondit dans la nuit.

La chasse commença. Par instants les nuages masquaient la lune, mais la neige fraîche conservait les empreintes du fuyard. Et sa trace restait visible à la clarté des lanternes. L'homme fuyait vers le marais, mais il ne devait plus être loin, par instants les poursuivants entendaient un halètement rauque. Soudain l'inspecteur et ses hommes s'arrêtèrent. Un pas que la neige n'étouffait pas

ébranlait la nuit: une suite de chocs rapides et lourds. Ils se regardèrent... Le pas s'accéléra... Soudain ce furent des cris de terreur, puis un cri atroce, suivi d'un gargouillement écoeurant.

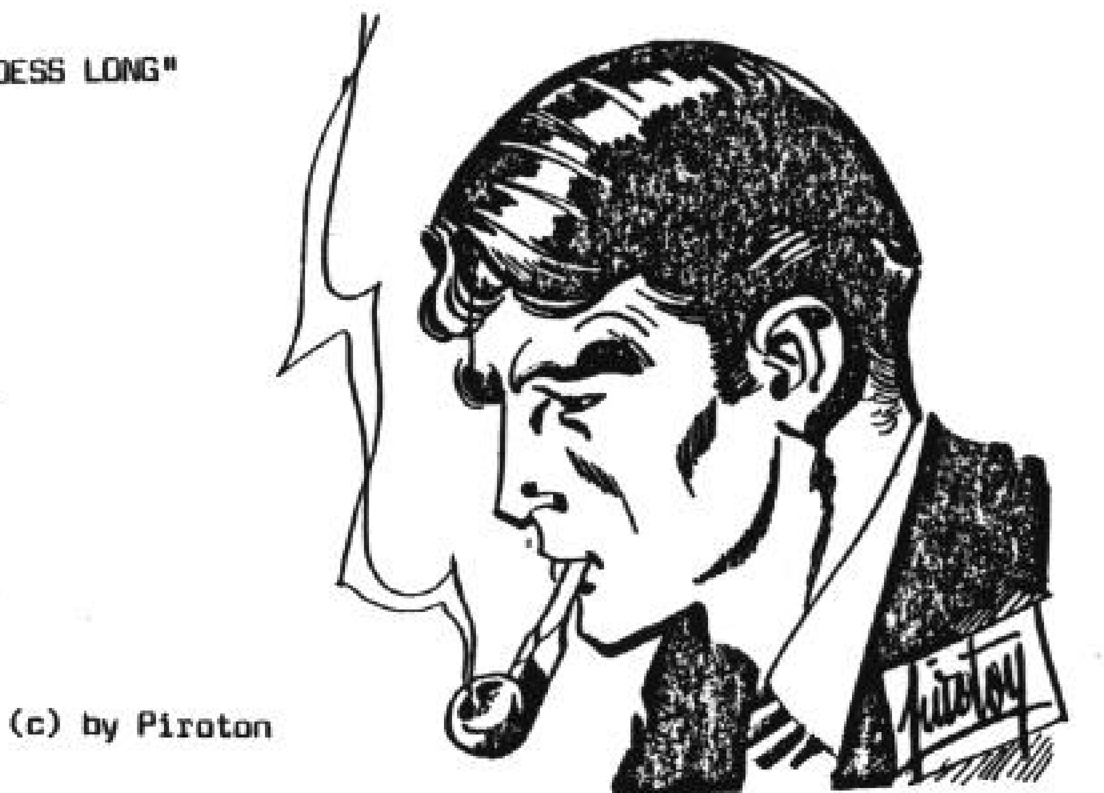
Deveille se surprit, grelottant non de froid mais de cette peur dont avait parlé Blankaert. La peur de ce que l'on ne voit pas, qui reste caché dans l'ombre, qui n'a pas de nom, pas de visage... C'était tout proche, derrière la haie de sureaux, à moins de vingt mètres. Il tourna la tête, vit dans la clarté rougeâtre la même terreur sur le visage de ses hommes...

-"Allons voir..."

Pas un des hommes ne bougea... Le pas reprit, s'éloigna, soudain un grand craquement de glace brisée déchira la nuit, puis à nouveau ce fut le silence...

Blankaert fut trouvé couché dans la neige, la nuque broyée, brisée d'un coup de mâchoires gigantesques. Quant aux empreintes qui venaient de l'étang et y retournaient, elles étaient plus larges que la main, presque rondes et armées de griffes...

"JESS LONG"



(c) by Piroton

CRIME SANS MOBILE. (André-Paul DUCHATEAU)

Dimanche soir. La salle de rédaction était bleue de fumée. Bourdonnement des conversations téléphoniques. Cliquetis des machines à écrire. Dagrève tapait la relation d'un match de football. Massart tartinait un papier d'atmosphère consacré à une course cycliste. Trois autres rédacteurs frappaient eux aussi comme des sourds sur leur clavier. Hubert, le secrétaire de rédaction, parlementait avec un correspondant de province...

Mais Pontet, qui semblait chercher l'inspiration derrière son "Underwood", ne s'intéressait qu'à Dagrève et à Massart.

A eux trois, ils formaient un petit clan parmi la dizaine de journalistes qui travaillaient à "Tous les Sports". En quittant le canard tout à l'heure, ils prendraient comme d'habitude un verre ensemble. Ils riraient de leurs plaisanteries réciproques... L'astuce courante consistait à former bloc -àdeux- contre le troisième qu'on criblait de flèches plus ou moins spirituelles. Plutôt moins que plus. Rien de systématique d'ailleurs dans ces alliances momentanées. Effet du hasard. Parfois, c'était Massart qui clignait de l'oeil vers Pontet:

-"Raymond, tu as bien regardé Lucien ce soir? Il n'a pas l'air dans son assiette..."

Aussitôt Dagrève entrait dans le jeu:

-"Occupez-vous de la vôtre, d'assiette!"

-"Pour moi, il file un mauvais coton," plaçait Pontet.

-"Il a la mine d'un cadavre de trois jours..."

Ce n'étaient pas vraiment des amis. Plutôt des camarades qui se trouvaient souvent réunis. Dagrève et Massart, qui faisaient partie du journal depuis plusieurs années, avaient immédiatement adopté Pontet quand il avait été engagé quelques mois plus tôt.

-"Alors, Raymond, tu sèches?" lança le gros Massart avec le ricanement du traître qui était un de ses indicatifs préférés.

Bien qu'interrompu dans ses réflexions, Pontet revint sans effort sur la longueur d'ondes pratiquée par le trio. Il avait l'habitude.

-"Ferme-la, mec!" répliqua-t-il en empruntant l'accent d'un truand de cinéma.

A son tour Dagrève entra dans la danse.

-"Pas moyen de travailler dans cette fichue salle de rédac-

tion avec ces fichus braillards qui ne sont pas fichus..."

Il en avait pour trois minutes à exécuter son propre numéro, débité sur un ton si monocorde que ceux qui l'écoutaient étaient finalement pris d'un rire nerveux.

Tout s'apaisa enfin. Raymond Pontet se mit à martyriser à son tour sa machine pour donner le change à ses compagnons. Il rédigeait le compte rendu d'une partie de hockey. Les mots-clichés lui venaient aisément. Cela ne l'empêchait pas tout à fait de réfléchir à Massart et à Dagrève.

En somme, il ne les aimait pas. Il ne les détestait pas non plus. Ils lui étaient indifférents, tout simplement. Complètement indifférents.

Quand il lisait des histoires de science-fiction, Pontet s'amusait parfois à imaginer qu'il était un être issu d'une autre planète, un Vénusien ou un Martien, mêlé clandestinement aux Terriens en ayant pris leur apparence.

Il n'aimait personne. Pas même Yvonne, sa femme, qu'il avait épousée poussé par les circonstances, pour sacrifier à la tradition, mais sans inclination véritable.

Elle lui était indifférente. Comme tous les autres. "Je suis un asocial," pensait-il parfois. "Je ne m'intéresse vraiment qu'à moi-même. Seules mes propres réactions me passionnent."

On ne devinait pas cette insensibilité profonde. Comme pour le protéger de cette anomalie, en la masquant vis-à-vis d'autrui, il avait été doué par la nature d'un sens remarquable de l'adaptation. Ne ressentant intensément aucun sentiment, il lui était aisé de les feindre tous. Il s'adaptait d'emblée à n'importe quel milieu, n'importe quelle atmosphère. Avec Massart et Dagrève, il avait immédiatement trouvé le ton adéquat. Exactement comme s'il était des leurs...

Il s'arrêta à nouveau de taper sur le clavier, regarda Dagrève avec l'oeil vague de celui qui cherche des idées et qui fixe sans voir. Dagrève, son visage mince et grêlé, un inévitable mégot collé à la lèvre supérieure, l'oeil gauche à demi fermé par la fumée de sa cigarette... Serait-ce lui?

L'idée obsédait Pontet depuis des années. Il rêvait en secret d'accomplir un acte exceptionnel, ce genre d'actions qui, aussitôt commises, vous isolent du restant de l'humanité. Un acte qui l'affirmerait à ses propres yeux. Cristallisant sa personnalité.

Le don qui lui avait été imparti de s'adapter au rythme des autres ne trahissait-il pas en effet un manque? L'indifférence qu'il éprouvait à l'égard de tout pouvait ressembler à l'impassibilité de la pâte à modeler qui prend toutes les formes qu'on lui prête...

Pontet songeait à l'idée, à la voix étouffée qui murmurait souvent à son oreille. Elle chassait cette lassitude un peu écoeurée qu'il ressentait fréquemment. Il s'en trouvait réconforté. Des centaines de personnes le prenaient pour un type banal, sans grand relief. Ils ignoraient. Ils ignoreraient toujours, d'ailleurs. Mais c'était sans importance: la partie qui se jouerait peut-être un jour ne les concernait pas, il en serait à la fois l'unique acteur et l'unique spectateur.

Plus cet accessoire: la victime...

A onze heures et demie, le journal était terminé. Du moins, sous l'angle rédactionnel. Le reste regardait les correcteurs, les imprimeurs. Dagrève, Massart et Pontet s'arrêtèrent au "Coq tourné" en quittant la rédaction. Halte traditionnelle.

En prenant le premier verre, ils passèrent en revue les événements sportifs de la journée, discutant tactique, off side et dérailleurs. Au second petit blanc, Massart poussa Dagrève du coude. Pontet s'y attendait. A l'agressivité outrée du gros Paul, il avait deviné au journal qu'il serait la tête de turc du jeu de ce soir.

-"Quel pauvre type, hein?" glissa Massart vers Lucien Dagrève.

Celui-ci feignit de chercher autour de lui.

-"Un pauvre type? Où ça?"

-"En face de toi..."

-"Il y a quelqu'un en face de moi?..."

Massart s'esclaffa.

-"C'est vrai! Pontet ou le néant..."

-"Il n'y a rien dans ce gars-là."

-"Rien de rien."

-"Delorme me le disait encore hier: c'est un zéro..."

-"Tu entends, le zéro? On te pose et on ne te retient pas..."

Perdu dans ses pensées, Pontet n'avait pas réagi. Rien d'anormal jusqu'alors. Il était également de tradition que la victime s'enfermât durant un certain temps dans un silence dédaigneux. Mais il allait devenir nécessaire d'intervenir. Impossible de leur expliquer ce à quoi il réfléchissait réellement.

-"Quels sont ces deux abrutis?" prononça-t-il presque à haute voix. "Ce bar est décidément de plus en plus mal famé..."
-"Dis donc, Lucien! C'est marrant... Pontet a autant de vivacité qu'un végétal... On s'aperçoit seulement qu'il est vivant à la fumée sortant de sa pipe..."

Le jeu puéril se poursuivit ainsi pendant quelques minutes. Puis on commanda un troisième blanc et la discussion redevint à nouveau technique. Chose curieuse, bien qu'ayant cessé de bouffonner, Massart et Dagrève, spontanément, se liguèrent à deux reprises contre Pontet pour des questions de penalties contestés, ou d'appréciations portées sur certains joueurs. Simple hasard? Ou tacite entente se prolongeant à l'insu même des intéressés? Pontet n'aurait pu l'expliquer. Ce fait, qu'il avait déjà observé, l'amusa tout particulièrement ce soir. Une barrière invisible se dressait depuis quelques secondes entre Dagrève et Massart d'une part, Pontet de l'autre.

Il venait en effet de prendre une résolution. Celle de passer à l'action. Dès la semaine suivante. Il tuerait l'un des deux journalistes. Lequel? Il devrait encore y réfléchir pour le décider...

* * *

Sa femme était déjà couchée quand il rentra. Elle était mince, plutôt jolie. Dernièrement, Massart l'avait dit à Pontet. Encore un trait qui délimitait -si l'on peut dire- ce qu'il y avait en lui de flou. Souvent, l'avis des autres l'aidait à s'en former un lui-même. Il avait besoin d'une confirmation extérieure pour être vraiment convaincu. Depuis que Massart lui avait dit qu'Yvonne était jolie, il la trouvait plus jolie.

Elle se réveilla quand il pénétra dans le lit. Ouvrit des yeux embués de sommeil qui lui donnaient un air presque enfantin.
-"Il est tard?" questionna-t-elle tout en bâillant.
-"Près d'une heure. Rendors-toi, chérie."
-"Rien de neuf?"
-"Non."
-Tu as pris un verre avec Dagrève et Massart?"
-"Evidemment."

Il l'embrassa sur le front et éteignit la lumière. Elle dormait déjà. Il resta immobile et silencieux dans l'obscurité, les couvertures remontant jusqu'au menton, se laissant envahir avec délices par la douce et confortable chaleur du lit. Il n'allait pas dormir immédiatement, lui. Il n'allait pas gâcher ces bons instants de solitude.

Il entendit à ses côtés la respiration régulière d'Yvonne. Que pensait-elle de lui? La même chose que tous les autres. Un bon garçon sans qualités ni défauts bien marquants. Un mari sans passion comme il y en a tant. Elle aussi aurait été bien étonnée si...

"Au fond, je suis un monstre," pensa-t-il tranquillement. Pas encore, mais cela viendrait. Etait-ce monstrueux de décider froidement de supprimer une personne quelconque dans la simple intention de commettre un crime parfait? Un crime pour le crime... Un acte gratuit, sans mobiles... Ce n'était pas monstrueux. C'était exceptionnel. Le cas s'était cependant produit assez souvent pour qu'on y consacrât des livres. Sans compter tous les meurtres réussis que personne n'avait jamais soupçonnés...

C'était cela, l'idée. Maintenant, il lui semblait l'avoir toujours sentie en lui. Elle avait dû prendre forme quelques années plus tôt. Mais elle avait grandi avec le temps. Jusqu'à devenir cette obsession qu'il éliminerait bientôt...

Yvonne fit un mouvement dans son sommeil. Il songea à ses réactions, dans quelques jours: elle lirait la nouvelle dans les journaux, ou plutôt non, il la lui annoncerait lui-même. Quelle rare sensation ce serait d'en discuter avec elle. Et avec les copains du canard...

Il se retourna sur le côté droit avec d'infinies précautions afin de ne pas réveiller sa femme. Ferma les yeux pour n'être pas distrait par la tache claire de la fenêtre.

Au début, il avait supposé qu'il éliminerait une personne inconnue, choisie au hasard.

Cette solution lui avait été dictée par la nécessité de courir le moindre risque. Plutôt saisir au vol l'occasion que la susciter lui-même. Ainsi, on restait jusqu'au bout dans le gratuit. Le hasard seul décidait du choix de la victime, du moment du crime. Il suffisait de garder l'esprit en éveil afin de profiter de l'occasion favorable...

Par exemple, il imaginait qu'une nuit, il se trouvait seul avec un autre promeneur dans une rue sombre. En le dépassant, il l'assommait à l'aide d'un tuyau de plomb. Bien entendu, il portait des gants. Dans une autre rue, il se débarrassait du tuyau, arme anonyme entre toutes. Crime parfait.

Ou bien, il raccolait un taxi en maraude. Donnait une adresse éloignée au chauffeur. Sur une route déserte, il tirait trois balles de revolver dans la nuque du conducteur. Crime gratuit.

Dans l'obscurité de la chambre, Pontet souriait en revivant en pensée les diverses étapes de son projet. Le désir le prit de fumer une cigarette. Son veston était accroché au dossier d'une chaise, près du lit. Dans la poche de gauche, il trouva un paquet de Gitanes à demi entamé, et des allumettes. Il alluma une Gitane, en tira deux ou trois bouffées...

...Ces premières ébauches lui paraissaient maintenant presque choquantes dans leur simplisme. Il avait compris depuis lors que la victime ne pouvait être précisément une personne inconnue. Sinon, l'acte perdait une grande partie de son intérêt. En supprimant un anonyme, ne se privait-il pas en effet des prolongements de son crime? Aussitôt après, il s'en trouverait écarté, repoussé. La victime n'appartiendrait plus qu'à la police. Il lui serait interdit de paraître s'intéresser de trop près à l'affaire, car son attitude risquerait d'éveiller les soupçons.

Pontet avait étudié le cas de plusieurs criminels qui s'étaient fait prendre parce qu'ils n'avaient pu résister à cet isolement, à cette frustration. Ils avaient alors commis diverses fautes: lettres envoyées aux journaux, confidences révélatrices. La pire erreur avait été, pour certains, d'entreprendre de nouveaux meurtres...

Mais il ne tomberait jamais dans ce piège. Il ne tuerait qu'une seule fois. D'où la nécessité que cet acte ne se bornât pas à une sensation violente, unique, immédiatement épuisée.

Conclusion: la victime devait appartenir à son entourage. Là encore, on se heurtait aux nuances. En tuant une personne trop proche, Pontet risquait également d'être inquiété...

Yvonne s'agita dans le lit en murmurant des paroles incompréhensibles. Dans son sommeil, elle lui prit la main et la garda serrée dans la sienne. Il tenta de se dégager doucement. Les doigts serraient les siens. Soudain, agacé par cette étreinte, il délivra brusquement sa main prisonnière. Yvonne se réveilla en sursaut.

-"Quoi... Qu'est-ce qu'il y a?..." balbutia-t-elle.

Il lui en voulait de l'avoir interrompu dans ses pensées. Il prit cependant un ton apaisant.

-"Ce n'est rien... Dors..."

Quand elle eut refermé les yeux, il essaya de retrouver le fil de ses idées comme, interrompu au milieu d'un rêve, on essaie de le faire revivre en fixant son esprit sur la dernière image. En vain. Le charme était rompu. Il n'éprouvait plus qu'un morne ennui à ressasser toujours les mêmes réflexions.

Il ferma les yeux et attendit le sommeil.

* * *

Le lendemain matin, comme d'habitude, les journalistes flânaient dans la salle de rédaction en se livrant à des besognes sans urgence. Le vrai travail commençait surtout l'après-midi. La matinée, Pontet et ses compagnons accomplissaient sans se frapper les heures de présence prévues par leur contrat d'emploi. C'était un prétexte à bavardages et à visites fréquentes au bistrot voisin.

Assis de guingois sur l'un des bureaux, Dagrève parlait de son sujet favori: la criminologie. C'était un lecteur assidu de faits divers et de romans policiers.

-"Le crime parfait n'existe pas," répéta-t-il. "Tôt ou tard, le criminel finit par commettre des erreurs..."

Il fallut une grande force de caractère à Pontet pour s'abstenir de discuter cette affirmation. Plus tard, aucun détail ne devrait le désigner. Il ne pouvait pas se montrer non plus trop indifférent. Toujours les nuances...

C'était à cause des nuances qu'il avait fini par arrêter son choix sur Dagrève ou Massart. Les trois journalistes se connaissaient bien sans se connaître trop intimement. Ils étaient en excellents termes, mais cela ne dépassait pas le stade de la camaraderie enjouée. Aucune rivalité ne les séparait. Il serait impossible de trouver entre eux un lien quelconque justifiant un crime. C'étaient les sujets recherchés, réunissant les diverses qualités requises. Restait à déterminer lequel des deux...

-"Qu'est-ce que tu en penses, toi?"

Massart le fixait. Pontet n'aurait pu dire de quoi il avait parlé précédemment. Il se réfugia dans la plaisanterie.

-"Je ne suis pas, donc, je ne pense pas..."

-"Mauvais jeu de mots," ricana Massart. "Deux sur dix. La torture indienne..."

Il s'avança, menaçant, suivi de Dagrève. Chacun des deux lui prit un bras, le tordit.

-"A genoux, vermine..."

Pontet qui n'avait jamais eu aucune résistance physique se laissa tomber docilement sur les genoux.

Au-dessus de lui, il apercevait les visages grimaçants des deux rédacteurs. Une scène semblable lui revint à l'esprit, remontant le cours des années. Au collège aussi, il formait un trio d'inséparables avec deux condisciples: Louvier et Ricot. La plupart du temps, ses deux camarades se liguaient de la même façon pour lui faire subir d'humiliantes épreuves. A cette époque-là, il était un peu considéré comme leur souffre-douleur. Etait-il possible que vînt de là l'étrange complexe d'infériorité - ou de supériorité, selon les heures- qui le taraudait?

En tout cas, la scène actuelle n'était qu'accidentelle. Au journal, chacun jouait à tour de rôle les victimes ou les bourreaux. Les rapports entre les trois hommes étaient semblables et réciproques.

Pourquoi avait-il le désir de s'en convaincre brusquement? Etait-ce le rappel des épisodes du collège?

Ils le relâchèrent et il se remit debout, époussetant ses pantalons. Ils le regardaient en ricanant. Et il lui parut soudainement qu'ils ne jouaient pas. Leurs regards étaient hostiles, ironiques. Ils lui en voulaient réellement. Avaient-ils pu deviner les intentions qu'il dissimulait tout au fond de soi? C'était stupide. Ils ne pouvaient rien savoir. Son imagination déformait tout. Il devrait se méfier de ses propres réactions à l'avenir.

Un instant, il s'était senti rejeté, complètement en marge. Mais n'était-ce pas ce qu'il recherchait? Il reprit contact:

-"Vous avez de la chance, tous les deux, que je sois dans un bon jour. Sinon..."

-"Pauvre Pontet!" fit Dagrève en lui assénant une claque formidable dans le dos.

-"Cher Raymond!" lança à son tour Massart en lui boxant les reins.

Une sorte de rage aveugle le saisit brusquement. Il ressentait comme des brûlures les bourrades assenées par les deux autres. L'envie lui vint, irrésistible, de cogner, à coups de poing, à coups de pied, d'anéantir Dagrève et Massart...

Mais, outre que ce réflexe était parfaitement absurde, il ne fallait pas créer le moindre motif, si futile apparût-il, à quelques jours de..."

-"Je serai magnanime!" déclara-t-il en se contrôlant. "J'offre une tournée de vin blanc..."

Cris d'enthousiasme. Intérieurement, Pontet était partagé entre la déception d'avoir failli perdre le contrôle de ses nerfs, et la satisfaction d'avoir finalement réussi à les dominer...

Ils quittèrent la salle de rédaction pour se rendre au bistrot voisin et y prendre un blanc sur le pouce.

-"Trois blancs extra sur le compte de "Monsieur" Pontet! lança Massart au patron.

-"Un blanc normal et deux empoisonnés, s'il vous plaît," rectifia Pontet.

Le bistrotier voulut bien sourire, par habitude ou par complaisance, en versant les consommations.

Puis ils trinquèrent.

-"A la tienne, Pontet!"

-"Merci de nous abreuver à l'oeil!"

-"Pas de quoi, mes salauds..."

Ils levèrent chacun leur verre et le heurtèrent en un geste ostentatoire, à la façon des trois mousquetaires, en lançant d'une seule voix la devise:

-"Tous pour un, un pour tous!"

A travers le prisme de verre, Pontet apercevait les traits déformés, cordiaux, de Dagrève. L'idée le traversa à ce moment: "Je vais tuer Dagrève." Son sourire s'accentua. Il porta le verre à ses lèvres et le but, lentement, sans quitter Dagrève des yeux.

"Je suis seul à savoir," songeait-il. "Seul à connaître la véritable signification de ce moment. Pour les deux autres, ce n'est qu'un instant pareil à tous les autres. Pour moi, cela restera toujours celui du choix...

Pontet était si satisfait qu'il tint absolument à payer une seconde tournée.

* * *

La nuit suivante, tandis qu'Yvonne dormait paisiblement, Pontet, les yeux ouverts dans l'obscurité, régla les derniers détails de son plan.

Le meurtre aurait lieu le surlendemain, mercredi. C'était la soirée où Dagrève, qui avait plusieurs petites

amies, était censé -aux yeux de son épouse- assurer la mise en pages à l'imprimerie du journal. Les trois camarades étaient seuls dans le secret. Dagrève, assez cynique, emmenait parfois ses conquêtes à un bar appelé "L'Atelier". Ce qui lui permettait d'affirmer impudemment:
-"C'est pratique. Quand je dis à ma femme que j'ai passé la soirée à l'atelier, je ne lui mens pas, en somme..."

Le mercredi soir, Dagrève rentrait à son domicile vers une heure du matin. Il n'avait pas de voiture. Pour expliquer sa rentrée tardive à sa femme, il lui racontait qu'en quittant le journal, il retournait chez lui à pied. "Une longue balade, ça dégourdit l'esprit et les jambes!" prétendait-il. Ainsi, il gagnait une heure et demie de liberté supplémentaire, car il prenait évidemment un taxi qu'il arrêtait de l'autre côté du terrain vague, et il traversait ensuite celui-ci pour gagner sa villa neuve achetée à tempérament.

Vers minuit et quart, Pontet -qui assurait la permanence le mercredi- quitterait le journal comme de coutume. Au lieu de retourner à son appartement dans sa vieille Peugeot, il attendrait le retour de Dagrève près du terrain vague. Quand il l'apercevrait, il marcherait tranquillement à sa rencontre:
-"Lucien, il fallait que je te parle..."

L'autre ne se méfierait pas. Il lui tirerait les deux balles à travers sa poche. Puis regagnerait sa voiture dissimulée quelques centaines de mètres plus loin, avec de la boue recouvrant partiellement les plaques d'immatriculation.

Le revolver? Après avoir essuyé les empreintes, il le jetterait dans un égout ou dans le canal. Personne ne connaissait l'existence de ce revolver. Il datait de l'époque de la Résistance. Pontet ne s'était jamais résolu alors à le déclarer...

Ensuite? Retour à l'appartement. Sans doute, Yvonne ne s'éveillerait-elle même pas quand il rentrerait. De toute façon, il n'y avait pas d'horloge dans la chambre et, si elle s'éveillait, il lui mentirait au sujet de l'heure.

Que risquait-il? Rien. Si on l'interrogeait, il prétendrait être rentré directement après avoir quitté le journal.

Qui pourrait l'apercevoir? Le quartier où habitait Da-

grève était complètement désert à cette heure. Dans l'immeuble qu'il habitait lui-même, tout le monde dormirait. Il rentrerait par le garage afin d'éviter d'attirer l'attention de noctambules attardés.

...Yvonne remua dans le lit à ses côtés. Il sentit la chaleur de son corps rayonner le long de sa propre cuisse.

Instinctivement, il se pencha, l'embrassa doucement, avec une tendresse inhabituelle.

Il se sentait fort. Oui, puissant et secret. Quand il aurait réalisé le meurtre qu'il projetait, il ne souffrirait plus de ce complexe d'infériorité, de cette inquiétude mal définie qui le rongeait.

Vingt-quatre heures à attendre...

* * *

Pontet consulta le voyant lumineux de sa montre-bracelet: minuit quarante-cinq. Dagrève n'allait plus tarder...

Il était dissimulé derrière un panneau publicitaire depuis une bonne dizaine de minutes. Il n'avait pas aperçu âme qui vive.

Pour son auto, une idée excellente lui était venue: à plusieurs centaines de mètres de là, se dressait un building récemment construit. Les garages n'étaient pas encore achevés et les locataires parquaient provisoirement leurs voitures sur le terre-plein voisin. Pontet y avait garé également la sienne. Qui la distinguerait, mêlée à deux autres Peugeot grises?

...Minuit quarante-sept. Pontet dressa l'oreille. Il avait cru entendre, dans le lointain, le ronflement d'un moteur. Non, c'était une fausse alerte...

Il tourna les yeux dans la direction de la villa de Dagrève dont il apercevait vaguement la silhouette dans l'obscurité. Fenêtres obscures. Il songea à la femme de Dagrève qui attendrait en vain le retour de son mari...

Un sentiment proche de la pitié l'envahit un bref instant. Puis il se durcit: cette femme ne perdrait rien puisque Dagrève ne l'aimait pas. Rien ou pas grand-chose, en tout cas. Il ferma les yeux, puis les rouvrit, moyen mécanique de chasser cette pensée...

Il sursauta. Cette fois, il n'était pas victime d'une illusion. Une voiture approchait. C'était peut-être le taxi de Dagrève...

Pontet tâta dans sa poche l'acier froid, inerte, de

son arme. Il répétait sa leçon:
-"Lucien, il fallait que je te parle..."
Pourquoi Dagrève se méfierait-il? Il croirait que Pontet l'avait attendu, pour le mettre en garde; par exemple, la femme de Dagrève aurait pu découvrir qu'il n'était pas au journal cette nuit-là?... Très vraisemblable. C'était le genre de choses auxquelles penserait sans doute immédiatement Dagrève en l'apercevant...

Le bruit du moteur était tout proche à présent. Glissant un regard dans l'allée déserte, Pontet aperçut l'auto qui débouchait du virage. Son coeur battit plus vite. C'était un taxi...

Bruit de freins. L'auto stoppa à une centaine de mètres. Retenant son souffle, Pontet vit Dagrève en sortir, fouiller dans sa poche, se pencher vers le chauffeur pour le régler...

Puis la voiture repartit, faisant demi-tour, s'éloignant dans la direction de la ville.

Dagrève, après avoir relevé instinctivement le col de son pardessus, traversait la chaussée, en sifflotant. Il se dirigeait vers la brèche par laquelle on accédait dans le terrain vague. Des cailloux crissaient sous ses pas.

Maintenant, Pontet devait quitter son refuge, s'avancer vers Dagrève dans une attitude naturelle... Sa main en poche? Justifiée par la température très basse, par le vent glacial soufflant sur ce plateau.

Dès qu'il eut franchi la brèche de la palissade, Dagrève aperçut Pontet. Celui-ci murmura doucement:
-"C'est moi, Lucien. Il fallait que je te parle..."

La surprise cloua Dagrève sur place. Il considéra son ami avec des yeux effrayés. Il était devenu blême...

Pontet fit quelques pas, le doigt prêt à presser la détente du revolver.
-"Voici pourquoi je t'ai attendu..." prononça-t-il encore, arrivé à un mètre de Dagrève.
-"Raymond! Je t'en prie! Je vais t'expliq..."

Pontet, suivant son plan à la lettre, avait déjà tiré. Deux fois. Avec un gémissement sourd, Dagrève s'écroula sur le sol. Il vivait encore. Son visage était crispé par la peur. Les yeux levés vers Pontet, il supplia:
-"Ne tire plus... Pardonne-moi pour Yvonne... Pardonne-moi..."

Paralysé par la stupeur, Pontet n'avait pas bougé.
-"Qu'est-ce que tu dis?" articula-t-il enfin.

Recroquevillé sur le sol, Dagrève se tenait le ventre à deux mains, comme s'il essayait de retenir la vie qui s'échappait.
-"Raymond... je t'en supplie... Appelle un médecin tout de suite..."

Les yeux fous, Pontet s'accroupit auprès de sa victime, questionna fébrilement:
-"Qu'est-ce que tu dis au sujet d'Yvonne?"

Le regard de Dagrève commençait à se voiler.
-"Tous les mercredis, quand tu étais au journal... Massart et les autres étaient au courant... Tu devais finir par l'apprendre..."

Avec une espèce d'horreur, Pontet comprenait que tout le monde l'avait toujours trompé: sa femme, Massart et Dagrève, les autres journalistes, le bistrotier peut-être... Tout le monde savait, sauf lui. Le pauvre idiot. Le crétin qu'on avait feint d'accepter dans le clan...

Dagrève était déjà mort que Pontet, furieusement, le secouait de toutes ses forces:
-"Salaud!... J'avais tout combiné... On ne pouvait pas me soupçonner... Sans toi, je n'aurais jamais eu aucun mobile!..."

"RIC HOCHET"



(c) by Tibet & Duchâteau

LA PASSAGERE. (Thomas OWEN)

"Ainsi elle était partie!... Où donc!...
Villiers de l'Isle-Adam.

Il pleuvait, il pleuvait... A en avoir la nausée. Il pleuvait depuis plusieurs jours. Il pleuvait, me semblait-il, depuis le début du monde.

Les essuie-glaces n'arrivaient pas à balayer assez vite le pare-brise fouetté par l'eau. Ils mettaient beaucoup de conscience à leur tâche rythmée, battant la mesure avec une persévérance de métronome. Mais la pluie les gagnait de vitesse et cela donnait une image déformée du paysage et de la route.

Je roulais prudemment, écoeuré par ce mauvais temps, gagné peu à peu par une lassitude désespérée.

Tout était gorgé d'eau. La nature prenait des allures d'aquarium. Le feuillage des arbres avait des reflets sous-marins. Des flaques immenses, comme des débuts d'inondation, luisaient un peu partout dans la campagne.

Dans les villages traversés, toutes les gouttières dégorgeaient, toutes les rigoles étaient devenues des torrents.

Les pneus de la voiture faisaient sur le béton de la route un bruit monotone de succion, coupé par instants d'un giclement soudain, qui venait résonner sous les garde-boue.

J'aurais volontiers écouté la radio pour me distraire, mais j'avais oublié d'étirer l'antenne et je ne me sentais pas le courage de m'arrêter et de sortir de la voiture pour le faire.

Seul le ronronnement du moteur m'apportait un réconfort discret. Le voyage serait encore long à cette prudente allure. Mais il ne fallait pas songer à faire mieux. D'ailleurs peu de monde circulait par ce temps et je ne croisais que de très rares véhicules soulevant des gerbes d'eau.

Le soir peu à peu mangeait la mourante lumière d'une journée lugubre.

Je me sentais las, découragé, moralement imbibé d'humidité. J'avais vraiment hâte d'arriver...

A ma droite, sur la hauteur d'une longue crête, je voyais un petit train, toutes fenêtres éclairées, qui fonçait à ma rencontre. J'accélérai machinalement pour arriver avant lui au point d'intersection de la route et de la voie ferrée. Mais le train gagna la course. Il passa très haut sur le pont qui enjambait la chaussée, et sa fumée rabattue par le vent vint obscurcir encore le trou noir où j'allais m'engager. J'allumai les grands phares...

A l'abri sous la voûte de pierre, quelqu'un me faisait signe. Une femme en détresse, que je dépassai en freinant, et qui courut lorsque je fus arrêté. Je fis marche arrière pour lui éviter la pluie et, sous le pont, la conversation s'engagea.

-Puis-je vous être utile?

-Mon Dieu, oui! Je désespérais. Pouvez-vous me charger jusqu'à... jusqu'où vous voudrez?

-Je vais à Bruxelles.

-C'est ma direction.

-Embarquez!

J'ouvris la portière à ma droite. L'inconnue passa devant les phares toute menue. Elle avait une petite valise à la main. Elle s'installa à mon côté en me remerciant. Elle tenait modestement son bagage sur les genoux et je l'invitai à le poser sur le siège arrière.

-Vous serez plus à l'aise.

C'était une petite femme insignifiante, que je distinguais mal d'ailleurs. Elle portait une gabardine serrée à la taille et un chapeau de pluie assorti. Elle avait l'allure "Quai des brumes".

-Quel temps! fit-elle, en frissonnant. Vous êtes mon bon Samaritain. Je me demandais vraiment ce que j'allais devenir.

Déjà j'étais repris par la tension d'une conduite malaisée et je n'avais pas envie d'entamer la conversation. Il ne me déplaisait pas cependant d'avoir quelqu'un à mon côté. Cela donnait un peu de chaleur humaine à ce détestable voyage.

Après de longues minutes de silence, pendant lesquelles j'entendais ma compagne renifler et se moucher, je demandai:

-Qu'est-ce que vous faisiez là, sous ce pont?

-Je m'abritais.

Ce n'était pas une réponse. Quelqu'un l'avait-il déposée là? Avait-elle manqué un rendez-vous? Elle semblait

peu décidée à en dire davantage. Elle avait parlé assez sèchement, d'une voix enrouée. Mais sans doute avait-elle pris froid?

Je lui tendis mon paquet de cigarettes. Elle se servit. Bien entendu, elle n'avait pas d'allumettes.

-Il y a un allume-cigares.

Je poussai le bouton au tableau de bord et lui tendis l'appareil incandescent dès que le déclic se fut produit. Elle me tint la main, en la tordant un peu, pour assurer son geste. Elle penchait la tête. Elle aspira une longue bouffée et me remercia.

Puis elle fuma en silence, à profondes inspirations avides, avalant sa fumée comme un homme.

-Qu'est-ce que vous faites dans la vie? demandai-je.

-Devinez.

-Institutrice?

-Non.

-Infirmière?

-Pas tout à fait. (Elle souriait à présent. Le jeu l'amusait.)

-Sage-femme?

Elle partit d'un bon rire.

-Non. Je suis manucure.

-Ah çà, de ma vie, je n'ai vu de manucure sous la pluie, en rase campagne!

-Et cependant!

-J'imagine celles-ci très différentes de vous, excusez-moi. Je les vois en blouse blanche, bien coiffées, fardées avec soin, dans des salons de coiffure très fréquentés.

-Tandis que vous me découvrez aujourd'hui, pauvre souillon trempé et crotté...

-Oui... C'est un peu cela. Je ne veux pas être désobligeant, mais vous devez comprendre...

-Je comprends.

Nous traversions un village lugubre et désert. La vitrine maigrement éclairée d'une petite épicerie y mettait une note de désolation supplémentaire.

-Quel trou!... Vous n'allez pas me faire croire que vous avez des clients dans ce pays-ci?

-Des clients et des clientes, détrompez-vous. Je travaille à domicile.

-Mais enfin, nous sommes à la campagne. Les gens de la terre ne se font pas faire les mains!

-Il y en a. Je visite quelques châteaux, des maisons bourgeoises. Il y a partout, grâce à Dieu, des vieilles dames coquettes, des vieux messieurs oisifs, des médecins, des prêtres parfois.

-Evidemment. Mais cela ne fait pas des tas et des tas.

-Oh! des tas! Bien sûr que non, fit-elle avec un sourire qui me parut ambigu. Mais tout de même, l'un dans l'autre...

Nous roulâmes à nouveau quelque temps sans parler. J'observais ma compagne à la dérobée. Je n'avais pas tout à fait confiance. Je flairais je ne sais quelle imposture. Cette fille-là, me disais-je, n'est pas seulement manucure. Elle m'en conte.

Je lui demandai son âge. Elle sourit.

-Devinez.

-Entre vingt-deux et vingt-cinq?

-Oui. Quelque chose par là.

Elle avait une moue amusée et je faillis à ce moment la laver de tout soupçon.

-Où habitez-vous?

-Pas loin d'ici. A N..., c'est à deux kilomètres.

-Vous vivez avec vos parents?

Elle ne répondit rien, mais se mit à reboutonner lentement son imperméable, comme qui, dans le train, s'apprête à bientôt descendre.

J'étais un peu agacé de la voir si vite me quitter. J'aurais voulu en savoir davantage sur elle.

Mais elle m'encourageait vraiment peu. Même, au moment d'arriver à destination, je la sentais de plus en plus étrangère et distante.

Nous approchions de N... Les phares firent surgir de l'ombre le nom lumineux de la localité et je ralentis aussitôt.

-Voilà, mademoiselle! Où puis-je vous déposer?

Elle hésita. S'il n'avait pas plu aussi fort, elle m'aurait certainement dit: "Vous pouvez vous arrêter ici. C'est à deux pas".

Mais elle se résigna à agir autrement.

-Là, dit-elle, immédiatement après l'église. La grande maison grise.

-Toutes les maisons m'ont l'air grises ici.
-Celle-là, avec le perron et la vigne vierge.

Je me rangeai. Elle me tendit la main et me remercia. Elle ajouta:
-Bonne route. N'attendez pas!

Elle descendit vite et grimpa les marches bordées d'une lourde rampe de fonte.

Je fis marche arrière pour repartir et mes phares l'éclairèrent encore un instant. Elle cherchait sa clef dans son sac. Je pus lire sur une plaque de cuivre "Docteur L. Noiset". Je donnai un petit coup de klaxon en signe d'adieu et repris la route...

Deux heures plus tard j'étais chez moi. Il pleuvait toujours! En rentrant la voiture au garage, j'avisai sur le siège arrière, la petite valise de la voyageuse inconnue.

Soucieux de rassurer celle-ci, j'appelai aussitôt le Dr Noiset au téléphone.

Il avait l'air bourru.
-Une demoiselle? disait-il. Quelle demoiselle? Une manucure? Je ne comprends rien du tout. Une valise? Quelle valise?

Très poliment, très patiemment, je réussis à me faire entendre par cet homme qui, de son côté, s'était adouci.
-Vous devez être victime d'une confusion, dit-il. Ou d'une plaisanterie. Il n'y a pas de jeune femme chez moi -hélas d'ailleurs!- et je n'ai pas reçu la moindre visite depuis la fin de l'après-midi.
-Mais, docteur, j'ai déposé cette personne chez vous, je l'ai vue sur votre perron, prête à entrer...
-Je regrette, monsieur. Vous faites erreur.

Il devenait impatient. Je devinai qu'il allait finir par me claquer l'appareil au nez si j'insistais. Je m'excusai donc et raccrochai perplexe.

Que penser de tout cela? Pourquoi cet homme niait-il l'évidence? Et si, par ailleurs, il ne mentait pas, comment expliquer le comportement de ma mystérieuse voyageuse? Quel mobile avait pu la pousser à faire croire qu'elle rentrait là chez elle. Si vraiment elle n'avait rien à faire dans cette maison, pourquoi cette mise en scène? Et, désormais, comment retrouver sa trace et lui restituer son bien?

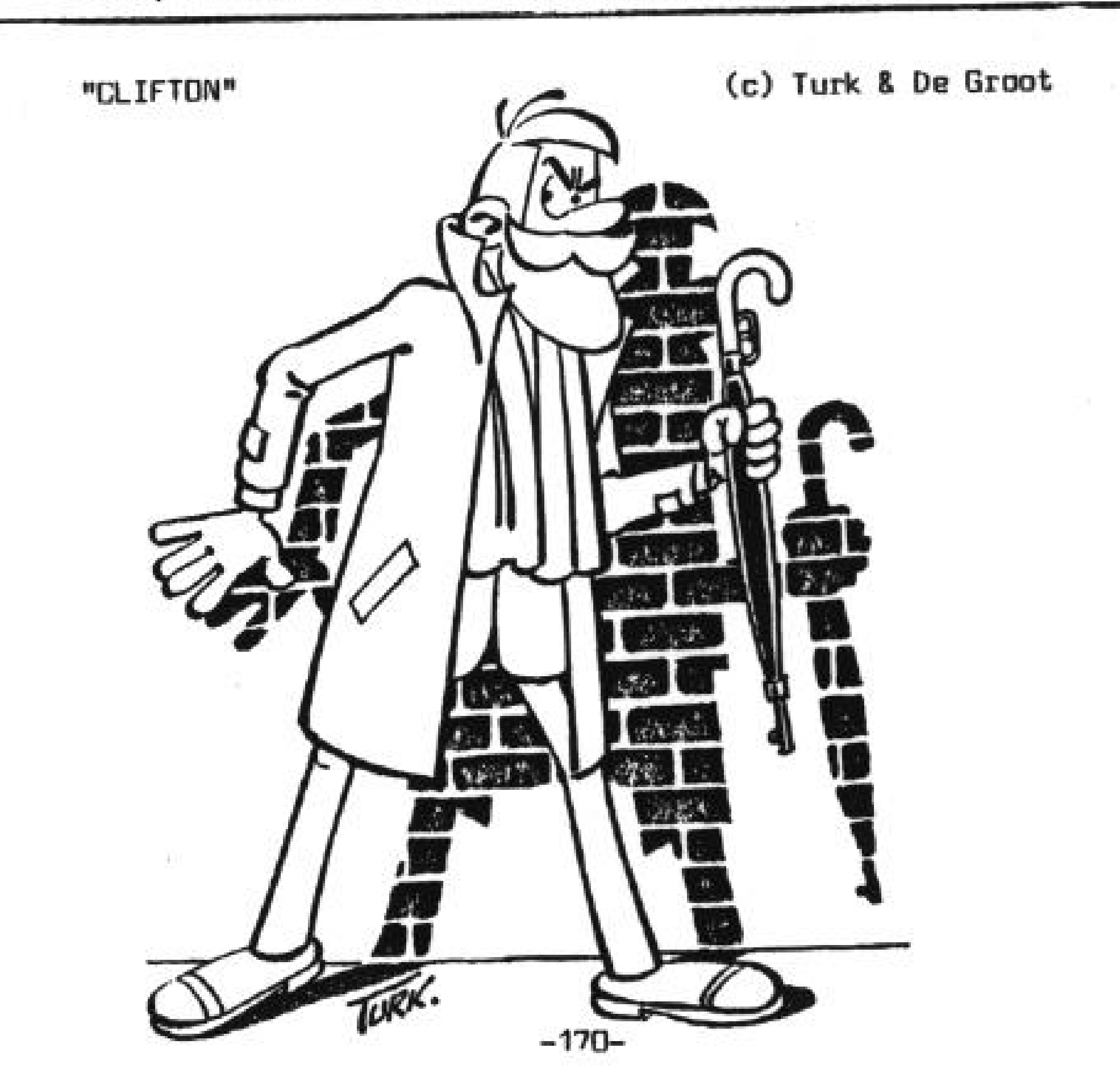
Peut-être la petite valise oubliée allait-elle m'éclairer. Je décidai donc de l'ouvrir et la posai à plat sur mon bureau.

Elle était de forme rectangulaire, en faux cuir brun foncé. La fermeture en métal blanc sauta à la première pression avec un petit bruit sec. Je soulevai le couvercle...

L'inconnue ne m'avait pas trompé. Elle "faisait" les mains, effectivement. Il y en avait là six, pâles et grises, comme des bêtes mortes, dans un morceau de tissu éponge blanc à rayures vertes. Six. Des grandes et des petites...

Je ne les décrirai pas davantage. A quoi bonc?... Mais, l'odeur fade qui s'en dégageait était indicible.

"CLIFTON" (c) Turk & De Groot



MANHATTAN NOCTURNE. (Roger d'Exsteyl)

Il pleuvait ce soir-là: c'était une pluie fine, sale, humide, qui semblait s'abîmer des réverbères blêmes dans leur reflet sur l'asphalte de Manhattan.

Freddy Schulze regardait fixement par la fenêtre, en proie à un accès de mélancolie. Le temps était, bien entendu, pour beaucoup dans le fait qu'il avait les nerfs en boule. Et puis, il y avait cette lettre G... Celle-ci faisait partie de l'enseigne lumineuse du music-hall qui se trouvait en face. Les lettres, qui s'allumaient et s'éteignaient en l'espace d'un éclair, constituaient le titre du morceau musical qui passait: "Sweet Georgia Brown". Le G de Georgia restait lumineux quelques secondes de plus que les autres lettres et son éclat était moins vif. On n'imagine pas combien une bête défaillance pareille peut aigrir quelqu'un! Ou bien, y avait-il un rapport?

Le plus court chemin entre deux points n'est parfois pas la droite mais bien une courbe...

Un (capricieux) détour du cheminement de la pensée dont la trajectoire peut être traduite comme suit:

...le G de (Sweet) Georgia (Brown) via...

...le G de Gun-man pour déboucher sur...

...le G de Gangster!

C'était cela! Littéralement! Un message sur la muraille! Le danger que présentait le Gangster Primo Carnero pour le Gun-man Freddy Schulze...

Quelques jours plus tôt, le bruit s'était répandu dans le milieu. C'était murmuré dans les night-clubs, dans les bars et dans les bouis-bouis. Il aboutit chez l'inspecteur de la Police Fédérale, Freddy Schulze, après avoir encore emprunté les chemins tortueux des mouchards et des détenus tabassés à la suite de razzia.

Ce bruit rapportait que le chef de bande Primo Carnero estimait que Freddy Schulze devenait gênant. Primo Carnero estimait donc que l'un d'eux était de trop à Manhattan.

Schulze était encore jeune, Carnero tout-puissant. Et l'inspecteur du F.B.I., Schulze, avait peur du gangster Carnero.

Et il pleuvait: un crachin fin commes des têtes d'aiguille tourbillonnait devant les lampes à la couleur claire comme la peau d'un mort.

Les lettres de l'enseigne lumineuse s'obstinaient à écrire "Sweet G...".

Si j'avais quelque chose sous la main, songeait Schulze, debout devant la fenêtre, une pierre ou... ou... quelque chose qui me permettait de briser cette lettre G, Carnero serait hors de mon chemin, il ne m'arriverait rien.

Sa main se crispait déjà comme si elle saisissait un objet de destruction.

C'est alors qu'une ombre s'appesantit sur cette main...

Pendant que Schulze sursautait, il y eut un moment schizophrène où le flegmatique policier fut consterné par le vertigo qui s'emparait du cerveau craintif de son alter ego.

L'ombre qui s'était arrêtée sur la main de Schulze recouvrit tout son avant-bras. Il aperçut alors le brigadier O'Connell qui se trouvait à ses côtés.

-Je connais un moyen souverain pour mettre au pas ce Carnero, murmura O'Connell.

Et il glissa une languette de papier entre les doigts de Schulze.

-Quoi qu'il en soit, faites en sorte qu'il entre en sa possession. Et Carnero est un homme mort! C'est... c'est une formule magique!

Schulze considéra avec attention le petit papier. Il avait une couleur lilas et on y avait tracé d'obscurs hiéroglyphes.

-A l'aide d'un bête bout de papier pareil? commença dédaigneusement Schulze.

Mais il se tut. Car il songea à la lettre lumineuse G qu'il avait justement voulu briser dans le même geste d'exorcisme que l'homme primitif fichait son couteau dans la figurine en bois représentant son ennemi.

-La puissance de la magie noire est effroyable et illimitée! s'exclama O'Connell.

De la magie noire! Le mot fit en sorte que la honte que conçut Schulze pour sa démence provisoire cédât le pas au scandale qu'éveilla O'Connell.

Pour ce faire, il faut être Irlandais, marmonna Schulze. Ces types n'ont à la bouche que magie, mauvais oeil, double vue et... et un salmigondis de la même veine!

-Faites en sorte que la formule magique atterrisse dans

les pattes de Carnero, répéta O'Connell.
Freddy fit un vague signe d'assentiment.
Le brigadier souriait:
-Vous ne me croyez pas? Le moyen est pourtant infaillible, Freddy. Nous l'appelons le... la formule G.
Schulze se surprit à saisir le bras de O'Connell, entendit sa propre voix, rauque:
-Que radotes-tu? La formule G! Pourquoi?
-Comme ça, répondit O'Connell en haussant les épaules. Le G est la septième lettre de l'alphabet et sept est un nombre magique.
-Oh, soupira Schulze.
Il ne pleuvait plus.
-Je vais prendre un peu l'air, déclara-t-il alors. J'étouffe.
Comme il se précipitait vers l'extérieur, il sentit monter en lui la crainte que les tueurs de Carnero pussent l'attendre. Devait-il retourner sur ses pas?
-Non, résolut-il, même pas pour le diable... et encore moins pour Carnero.
Son regard ascendant repassa encore sur le G de l'enseigne lumineuse.
Le Gangster... le G-man... le danGer... la formule G...
Schulze se mêla à la foule dense de l'avenue. Tant qu'il était parmi des gens en nombre, il ne pouvait rien lui arriver.
Lorsqu'il tournait nerveusement la tête, il distinguait parmi les visages comme agités par la houle ceux de ses détectives et du brigadier O'Connell. Ils le suivaient comme autant de parcelles de son ombre morcelée.
Schulze n'avait pas de but précis. Il tournait un peu en rond. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la formule magique de O'Connell, qui se trouvait à présent dans la poche de son pardessus. Il se creusait même la tête pour trouver un moyen de fourrer l'objet entre les mains de Carnero.
Jusqu'à ce qu'il eût à nouveau honte de cette impulsion. Est-ce que la frontière qui séparait un homme de bon sens et une créature primaire en proie à la superstition était tellement étroite?
-Ce sont des bêtises, de la blague! grommela Freddy Schulze. Et, dans un geste de colère, il jeta le petit morceau de papier lilas dans la rigole.

Le vent du soir le fit tourbillonner pendant quelques mètres, jusque sous le nez d'un gros chat blanc. L'animal se hérissa en poussant un cri perçant et s'encourut...
...Pour se jeter sous les roues d'un camion qui passait!
Schulze était devenu pâle comme un mort. Il exécrait ce qu'un homme raisonnable ne pouvait pas saisir aussitôt. Revenant sur ses pas, il ramassa le petit papier et le mit avec circonspection dans son portefeuille.
Tandis qu'il ne se remettait que très lentement de son émotion, Schulze s'efforçait de se convaincre:
-Il s'agit bien sûr d'un hasard. Il ne peut pas en être autrement. Ce doit être un hasard...
C'est alors que quelqu'un le bouscula et poursuivit sa marche, sans un mot d'excuse.
Schulze n'avait aperçu qu'un semblant de silhouette, mais sa mémoire exercée en raison de son métier lui facilita l'identification. C'était Jackie Linton, le pickpocket Jackie-les-doigts-de-fée!
Et Schulze découvrit qu'il n'avait plus son portefeuille.
Il se retourna brusquement, ayant encore juste le temps de voir le béret alpin de Jackie plonger entre deux kiosques publicitaires. Il ne prit pas la peine de réfléchir. Il remonta le flot humain à contre-courant, se lançant à la poursuite du voleur à la tire.
Il en avait du toupet ce vaurien! Piquer le portefeuille d'un inspecteur du F.B.I.! Schulze ne pouvait cependant s'empêcher de ressentir une certaine admiration pour le coup. Mais pourquoi cette sottise téméraire? Par ailleurs, le butin serait maigre. Il y avait à peine quelques billets d'un dollar dans le portefeuille.
C'était aussi dans le portefeuille que se trouvait la formule G!...
La poursuite ne fut pas longue, à peine quelques pâtés de maisons. Dans la 38è Rue, il n'était plus qu'à une trentaine de pas de Jackie.
-Halte! Jackie! cria Schulze, tu es cuit!
Sa voix se répercuta au fil des murs de l'étroite rue et vers le haut jusqu'à ce que l'écho répondit:... ie ...ui...!
Car la 38è Rue était calme et complètement déserte.
C'est alors seulement que Schulze comprit la signifi-

cation de l'audace de Jackie. La canaille mâchait la besogne pour Carnero: son rôle consistait à faucher ostensiblement le portefeuille de Schulze et à l'attirer hors de la foule, dans une rue déserte où...

Il avait couru comme un âne derrière sa carotte...

En se retournant, il vit les détectives qui débouchaient du coin en courant. Cependant, entre ce coin et la place où se trouvait Schulze, une voiture sombre progressait silencieusement!

... et le piège se refermait!...

Schulze se jeta à plat ventre et dégaina son pistolet. Il avait l'intention de vendre chèrement sa peau.

Mais la voiture était tout près, trop près. Deux canons de mitraillettes pointèrent à la vitre. Primo Carnero avait tenu parole!

La voiture sombre disparut derrière le coin. Quelques coups de feu des G-men claquèrent en vain. Les détectives se préoccupèrent ensuite de leur chef, mais alors que l'un d'eux faisait mine de s'agenouiller à côté de lui, Schulze se releva.

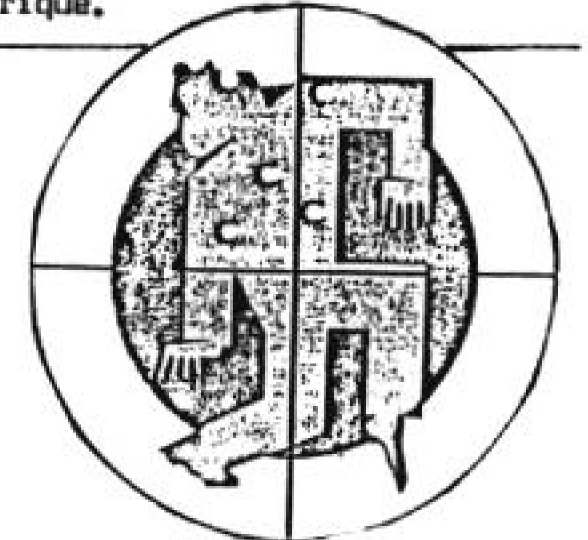
-Eh bien, qu'est-ce que j'avais dit! ricana O'Connell.

Hébété, Schulze s'appuya contre le mur. Il savait que les mitraillettes avaient craché leur salve mortelle sur lui. Et il n'avait pas une égratignure!

A dix mètres de là, une silhouette informe marinait dans une flaque de sang qui s'élargissait...

Primo Carnero ne parvenait pas à comprendre que ses tueurs n'avaient pas abattu Schulze mais bien Jackie-les-doigts-de-fée.

Peut-être allait-il le comprendre à présent. Car il prenait place sur la chaise électrique.



L'ABOMINABLE JOUET. (Maurice TILLIEUX)
(Un conte Gil Jourdan)

Albert entra dans le magasin de jouets et se mit à regarder les rayons. Son choix s'arrêta sur un robot à moteur mécanique et une pochette d'organes en plastique. La vendeuse lui emballa le tout, il paya à la caisse et sortit avec son paquet.

Rentré chez lui, Albert démonta la tête du robot. Il la remplaça par une pomme de terre qu'il alla chercher à la cuisine, puis tria les organes de la pochette. Quand son choix fut fait, il planta deux yeux, une bouche, un nez, deux sourcils et deux oreilles dans le tubercule. L'effet obtenu sembla le satisfaire. Il jeta à la poubelle la tête du robot et le restant de la pochette, puis, prenant le jouet ainsi modifié, monta à son laboratoire. Il était maintenant certain de réussir; ce n'était plus qu'une question de réglages, et il désirait les terminer durant la soirée, car il s'était fixé minuit pour agir.

La vieille dame reposait dans son lit, mais elle ne dormait pas. Il y avait longtemps qu'elle ne dormait plus la nuit. Le sommeil l'avait fui le jour où elle était devenue impotente. Son vieux coeur fatigué battait comme une soupape affolée. Elle restait des heures à le presser de sa main déformée par les rhumatismes... Plop ... Ploplop... Elle pensa à la façon bizarre qu'avait Albert de la regarder ces derniers temps. Elle n'avait jamais eu confiance en lui, et quelque chose lui disait qu'Albert avait enfin pris une décision... Mais comment s'y prendrait-il?... La vieille dame sourit: il allait avoir une fameuse surprise.

Quand Gil Jourdan et Libellule sortirent du cinéma, il était minuit passé. Une petite pluie fine cirait la place Blanche et le boulevard de Clichy. Ils décidèrent néanmoins de rentrer à pied et enfilèrent la rue de Bruxelles entièrement déserte.

L'homme gisait sur le sol, face contre terre, à hauteur du numéro 27, un vieil immeuble cossu dont la porte de chêne était ouverte. Jourdan s'agenouilla, retourna le corps et l'examina:

-Il est mort, dit-il. Aucune blessure apparente, mais il est mort.

Libellule braqua sa lampe de poche sur le mort.

-Mais je le connais, s'écria-t-il. C'est Soupe-les-Mains-Faibles, un des plus minables cambrioleurs de Paris!

Jourdan regardait le visage de l'homme; la mort avait figé les traits dans une expression d'épouvante. La dernière vision du monde qu'avait eue Soupe-les-Mains-Faibles semblait avoir été une vision d'apocalypse.

-Je jurerais qu'il est mort de peur, dit Jourdan.

Jourdan jeta un coup d'oeil sur la sonnette du numéro 27: "Albert Hermand, Ingénieur".

-Allons voir!

Ils franchirent le seuil et s'enfonçèrent dans le rectangle noir du vestibule. A droite, une porte ouverte, l'embrasure marquée par une faible clarté qui faisait luire la rampe polie d'un escalier de bois. Le silence régnait, total. Ils entrèrent dans une pièce longue, large et haute de plafond, où brûlait une petite lampe de chevet. A terre, près de la porte, un trousseau de fausses clés et une torche. Manifestement, Soupe-les-Mains-Faibles avait forcé la porte du 27, était entré dans cette pièce pour en ressortir très vite et aller s'écrouler, mort, sur le trottoir. Tout semblait en ordre dans la pièce, les meubles victoriens, le fauteuil d'infirme à droite de la cheminée, le lit à baldaquin... la vieille dame dans le lit...

Jourdan s'approcha. La vieille dame était morte, et sur son visage se lisait le même effroi que sur celui de Soupe-les-Mains-Faibles. C'est à ce moment que le bruit se déclencha, un long sifflement strident. Et la chose apparut dans un coin de la pièce, un robot géant, à la tête hideuse pourvue d'yeux globuleux, de lèvres saignantes et de grandes oreilles... Libellule hurla. Le robot avançait droit sur le lit, traînant les pieds, passant à travers les meubles comme un fantôme.

Jourdan résista à l'envie qu'il avait de fuir. Quelque chose ne collait pas avec cette vision d'épouvante, quelque chose qui lui semblait grotesque. Ce fut au moment où l'apparition s'évanouissait qu'il comprit: LA TETE!... la tête du robot n'était qu'une vulgaire et gigantesque pomme de terre.

Dans le labo situé au bout de l'annexe, Albert venait de couper le signal. Il avait envoyé deux fois l'image dans le salon pour être sûr que Tante Irma vît le robot et que son coeur malade s'arrêtât de battre sous le coup de la frayeur. Maintenant, tout devait être fini. Il allait enfin hériter les millions de Tante Irma.

Il regarda le plateau où se trouvait le petit robot, l'émetteur d'ondes, la caméra électronique, les batteries de micas, le laser, tout ce qui lui avait permis, grâce à son génie, de photographier le jouet à tête de pomme de terre et d'en renvoyer l'"empreinte" agrandie dans le salon, en trois dimensions. Lui seul était capable de perfectionner à ce point les images en relief acoustiques au point de pouvoir les transmettre à distance. Fier de lui, il sortit du labo, descendit l'escalier, entra dans le salon et s'arrêta, stupéfait... Jourdan et Libellule le regardaient...

-Qu'est-ce que vous fichez ici? bredouille-t-il.

Albert Hermand avait failli réussir le crime parfait. Mais le hasard lui mit des bâtons dans les roues en la personne d'un petit cambrioleur au coeur faible, qui choisit pour opérer la même heure que lui. Il fut condamné à mort. Un léger sourire flotta sur ses lèvres quand il apprit au cours du procès que Tante Irma l'avait déshérité huit jours avant de mourir. Elle l'avait donc deviné. Il pensa avec un peu d'amertume qu'il n'avait jamais su dissimuler ses sentiments.

"GIL JOURDAN"



LE PONT TRAVERSE. (Jean-Baptiste BARONIAN)

1

De loin, Guyot vit l'attroupement - et la première chose qui le frappa fut que des gens s'étaient rassemblés à quelques mètres du pont. D'instinct, il regarda vers le canal. En fait, un bras mort, inutilisé, inutilisable. Depuis toujours, depuis qu'il était né, Guyot l'avait connu ainsi. On n'y pêchait même pas, on n'allait même pas y déverser des immondices. Rien. Une bande d'eau verdâtre, gluante.

Le pont, lui, ne menait nulle part. De l'autre côté, il n'y avait qu'une palissade pourrie et, au-delà, un vaste terrain vague. Un pont de bois, avec des garde-fous de fer. A peine deux mètres de large, cinq ou six de long. A quoi avait-il servi? Pourquoi, autrefois, le traversait-on?

Il ne savait pas. Personne ne savait.

Il s'approcha de l'attroupement. Au milieu de la route asphaltée, à même le sol, une petite fille était étendue. Treize ou quatorze ans. Elle était inerte. Il reconnut Grolier, le caissier de la "Kreditbank", ainsi que Malherbe, l'horticulteur. Les autres visages lui étaient vaguement familiers. Les gens parlaient à voix feutrée, semblaient dire qu'on avait trouvé la petite fille à cet endroit, vingt minutes plus tôt, qu'on ignorait tout d'elle, d'où elle venait, ce qui avait pu la conduire ici.

Evidemment, elle était morte.

Un accident?

Sans doute. Une voiture qui l'aurait écrasée. Un camion lancé à pleine vitesse dans le brouillard. Est-ce qu'il y avait eu du brouillard, ce matin?

Mais non, pas aujourd'hui. Qui avait émis une hypothèse aussi extravagante?

Effrayé, Guyot regarda le cadavre puis leva les yeux autour de lui.

-Eh bien, fit Grolier, les gendarmes font la grève ou quoi?

-Ils arrivent, dit un homme chauve, revêtu d'un manteau de chasse, ils arrivent...

Le pont. Vingt mètres plus loin. De nouveau, Guyot le considéra. L'idée saugrenue que la petite fille l'avait enjambé pour venir mourir sur la route.

-Elle n'arrivait pas de là? demanda-t-il.

Grolier le fixa, un rien ahuri, faillit répondre, se contenta de hausser les épaules.

-Tu disais? maugréa Malherbe.

-Le pont... Peut-être qu'elle a traversé le pont...

Malherbe tourna la tête, eut une grimace. Une pellicule de bave blanchâtre éclata à la commissure de ses lèvres.

-Ce n'est pas possible. Il n'y a rien là-bas. PERSONNE ne traverse le pont.

Rien. Personne.

La stricte, l'oppressante vérité.

Les gendarmes apparurent. Deux grands et un petit, un nommé Maertens, lequel courut aussitôt vers la petite fille, les mains tendues comme s'il cherchait à saisir quelque chose au vol.

On palabra encore. On redit plus ou moins ce qu'on avait déjà dit. Les mêmes moues, les mêmes questions. Aucune issue.

Rien.

Guyot passa son chemin.

2

Le lendemain, c'était samedi.

Il erra un peu dans le jardin, alla tondre un bout de pelouse, couper quelques branches hostiles au-dessus de la haie. Parfois, du potager, son père lui adressait la parole. Attention où tu mets les pieds! Tu sais, il faudrait quand même songer à désherber le long de la façade!

Mais oui, bien sûr, il ferait ça aussi... Et tiens, il y a également du boulot pour maman. J'ai promis depuis belle lurette que je rangerais toutes les revues au salon!

A huit heures, le soir, il enfourcha sa moto et partit pour le dancing. Un drôle de nom -"Frisco Land". L'année dernière, quelqu'un lui avait expliqué le sens, en long et en large. Un type de Mouscron, hautain, arrogant, plein de fausse superbe. Rapport à Chuck Berry, si tu vois ce que je veux dire.

Guyot n'y avait rien compris.

Comme tous les samedis soir, le "Frisco Land" était bourré. Ce n'était pas désagréable, la cohue, le bruit, la fumée, le boucan de l'orchestre, les cris, les heurts, les paroles échangées à voix douce sur la piste de danse,

les filles. Les filles, surtout. Mais d'où sortaient-elles? Comment se faisait-il que toute la semaine on ne les voyait jamais?

Il se poussa vers l'estrade où l'orchestre avait pris place. Les haut-parleurs tonitruaient - un pouls énorme, cataleptique. Des torrents de musique débridée, d'une puissance vertigineuse.

On le héla. Il aperçut Germain et Nanette, Jean, Alphonse, Thérèse, Jef, Charlie, Madeleine, Pierre, Françoise... Ils étaient tous là, ils pouffaient de rire, ils buvaient.

-Salut! dit Guyot en se tournant vers Madeleine.

Elle eut un rapide sourire -un peu contraint-, se recula sur la banquette où elle était assise pour permettre à Guyot de venir à ses côtés.

-Quelle chaleur! dit-elle... Je vais finir par étouffer!

-Tu ne danses pas?

-Oh non! Tu as vu le monde qu'il y a? Je me ferais peloter à chaque coup!

Il observa les couples sur la piste. D'immenses, de faramineuses zébrures de lumière multicolore fusaient de toutes parts, ballottaient, tressautaient, gambadaient d'un bout à l'autre du dancing.

-Caroline n'est pas venue? demanda-t-il.

-Si... Elle doit être là.

Madeleine tendit le menton. Elle paraissait désigner n'importe qui, n'importe quoi. Il suivit pourtant son regard, ne découvrit que des corps contorsionnés, des visages anonymes, des mains, des jambes, des hanches, des fesses, la moiteur, la sueur...

La sueur. L'odeur de la sueur, plus forte, plus lourde ce soir-là que d'ordinaire. C'était, lui sembla-t-il, la première fois qu'il en prenait vraiment conscience, qu'il mesurait à quel point elle irradiait l'atmosphère.

Il se leva, après quelques minutes, s'avança vers les danseurs puis, les mains dans les poches, se dirigea vers le bar, au fond de la salle.

Il se glissa entre deux tabourets, commanda un verre de bière.

Fit volte-face.

Aussitôt, il la vit. Il ne l'avait jamais vue auparavant. Grande, très grande, les cheveux blonds coupés

court, les yeux largement bridés. Elle portait une longue chasuble blanche, des bracelets, des broches, des colliers, des bagues. Un brasillement. Il marcha vers elle.

Déjà, elle avait tourné la tête et lui souriait.

3

Elle dit qu'elle ne dansait pas, qu'elle n'aimait pas danser, qu'elle avait toujours eu horreur de la danse. Il marqua son assentiment, pour lui faire plaisir, pour montrer qu'ils étaient peut-être pareils, que leurs goûts et leurs aversions s'accordaient.

-Vous buvez quelque chose?

-Un jus de tomate.

Il s'empressa d'appeler le garçon, dut élever la voix pour se faire entendre, jouer des coudes pour atteindre le comptoir et saisir le verre qu'on lui avait servi.

Elle s'était assise sur une banquette, les mains posées à plat sur les genoux. Imperturbable.

Elle se prénommait Clotilde. Oui, Clotilde... Vous avez déjà connu des Clotilde? Non, jamais, je ne savais même pas que ce prénom était porté de nos jours... Moi, c'est Michel, Michel Guyot. Je travaille dans un garage. Le garage Julien, vous voyez? Rue du Beffroi... J'ai toujours adoré la mécanique. Depuis que je suis gosse, je farfouille dans les moteurs.

Elle l'écoutait en silence. Il parlait, il sentait qu'il pouvait parler librement, sans contrainte, sans forcer, sans inventer des bouts de vies qu'il n'avait jamais vécues et qu'il ne vivrait jamais.

-Et vous?

-Moi!

Une espèce de râle.

Comme si, tout à coup, elle se rendait compte qu'elle avait, elle aussi, une existence.

-Oh moi, je bricole...

Naturellement, cela ne voulait rien dire. Bricoler. Qu'est-ce qu'elle bricolait? Tout le monde bricole, non?

Et puis, petit à petit, il s'aperçut que Clotilde dégageait une odeur étrange, à la fois capiteuse et âcre. La sueur, la transpiration... Est-ce qu'elle transpirait? L'odeur des aisselles? Il pinça les narines, renifla. Un parfum de moisi. Des légumes en composition. De la lavas-

se. Il était incapable de la préciser.

Je ne pourrais pas supporter cette odeur plus longtemps, pensa-t-il.

Il s'écarta brusquement de Clotilde. Se demanda si son odorat ne lui jouait pas quelque tour.

-Si on sortait? dit-il.

Il fut surpris qu'elle acceptât tout de suite, à croire qu'elle n'avait jamais désiré autre chose, à croire que depuis l'instant où il l'avait abordée elle n'attendait que cette proposition.

Malgré la fraîcheur de la nuit, le changement de température lui fit du bien. Çà et là, sur l'esplanade, des gens allaient et venaient sans cesse, à pied, à moto, en voiture. Certains criaient, gesticulaient, s'esclaffaient grossièrement.

Ils marchèrent ensemble jusqu'à la route.

-Vous êtes venue comment? demanda-t-il.

-Moi? A pied.

-Vous habitez par ici?

-Tout près.

Il la dévisagea, osa lui prendre la main. Aucune résistance, aucun mouvement de recul. Il sentit qu'il tremblait, que quelque chose -quelque chose de chaud, de voluptueux- lui chatouillait le bas-ventre. Il se pencha.

Est-ce que l'odeur l'avait suivi jusqu'ici?

Mon imagination. Je suis troublé, pensa-t-il, cette fille me trouble.

Il se contracta et, au lieu de la serrer contre lui, il fit un petit pas en arrière.

-Vous ne sentez rien?

-Sentir... dit-elle. Non, rien. Pourquoi?

Il secoua le menton.

4

Quand ils furent de retour dans la salle, Caroline se jeta au cou de Guyot et l'entraîna vers la piste. Ils dansèrent, échangèrent quelques mots, furent pris dans une ronde tumultueuse qui déborda parmi les tables et électrifia l'assistance tout entière. C'était la coutume: tous les samedis, vers onze heures, l'orchestre exécutait son traditionnel pot-pourri et, en quelques minutes, deux siècles de danse étaient miniaturisés. Courante, valse,

polonaise, fox-trot, charleston, tango, rumba, cha cha, slow, boogie, rock - et même une mesure de bourrée. Ça plaisait toujours. Cette fois pourtant, Guyot n'y prit aucun plaisir.

A la fin, exténué, il se précipita vers le bar. Et si Clotilde était partie? Et si, profitant de l'effervescence, elle avait filé à l'anglaise?

Il la chercha près de la porte d'entrée, aux abords des toilettes, sur la piste et loucha même du côté de l'estrade, parmi les musiciens. Il ne la vit nulle part. Dépité, il décida de plier bagage.

Elle était dans le vestibule, devant le vestiaire. Seule. Indifférente. L'air absent.

-Clotilde, balbutia-t-il.

Elle leva les yeux sur lui.

-Je t'attendais, dit-elle simplement.

Il déglutit et, d'un geste vif, un peu gauche, la prit de nouveau par la main.

-Tu veux que je te reconduise?

Elle accepta.

-Tu sais, je n'ai qu'une moto. Ça ne t'ennuiera pas de monter derrière?

Il alla dégager sa moto du parking.

-Tu habites où?

-Près du canal.

Un instant, il resta étourdi. Près du canal? Quelle maison? Où y avait-il des maisons près du canal? Bêtement, il demanda:

-Je ne vois pas, où c'est au juste?

-Je te guiderai, si tu veux.

Il ne comprenait pas. Cette route sur laquelle il roulait à présent, oui, elle menait bien au canal, à ce bras abandonné, gorgé d'eaux stagnantes, à ce pont près duquel, la veille, une inconnue avait été trouvé morte.

Comme il s'en approchait, il ralentit l'allure. Clotilde s'était collée contre son dos. Il sentait qu'elle lui serrait la taille et que, de temps à autre, dans les virages, elle accentuait la pression qu'elle exerçait sur son corps.

-C'est là...

-Je...

Il s'interrompit après ce seul mot, freina machinale-

ment - et si fort que la moto faillit déraper. Il redressa le guidon, indécis, ne sachant trop où il devait immobiliser son véhicule.

Il s'arrêta à hauteur du pont.

-Tu es gentil, murmura-t-elle, je peux continuer à pied. J'habite à deux pas.

A DEUX PAS.

Il fixa l'arche démembrée sur laquelle flottaient des nappes brouillardeuses, impénétrables.

-On se reverra, eut-il le courage de dire.

-Mais, bien sûr! Samedi prochain, au "Frisco Land"?

Il lâcha un oui étouffé, voulut ajouter d'autres mots. Et pourquoi pas demain, dimanche? Ou, lundi soir, vers six heures, après la fermeture du garage? Une semaine, c'est trop long...

Elle marcha vers le pont sans la moindre hâte, d'une allure tranquille, souple, presque aérienne. Puis, comme si son corps s'était subitement désintégré, elle se confondit avec le brouillard obscur.

5

-Michel, dépêche-toi, nous allons arriver en retard!

La litanie dominicale. Et donc il fallait pour la énième fois s'engouffrer dans la vieille Ford et battre les routes de la région aux quatre coins de laquelle était disséminée la nombreuse famille. A qui le tour aujourd'hui? La tante Lucette, la grand-mère paternelle, Daniel Lemonnier, le cousin? N'importe. C'était pareil chez tout le monde. Sauf peut-être chez la tante où l'on mangeait un peu mieux qu'ailleurs, des volailles, du gibier, quelques pâtés rares...

Il rejoignit ses parents sur le perron. La Ford ronronnait déjà, prête à partir. Il s'installa à l'arrière, s'affala plutôt, la mine maussade.

Deux minutes plus tard, il entendit jurer son père. Il se redressa et constata qu'on se trouvait dans les parages du canal. Il regarda la route à travers le pare-brise et, soudain, avec une précipitation inouïe, son coeur se mit à cogner contre sa poitrine.

QUELQU'UN ETAIT ETENDU SUR LE SOL.

A l'endroit précis où, deux jours plus tôt, gisait le cadavre de la fillette.

UNE ROBE BLANCHE.

-Qu'est-ce que c'est? fit sa mère.

-Je ne sais pas... Un sac peut-être...

-Tu devrais t'arrêter, Léon, ça me paraît bizarre.

-Je vais me ranger là, sur le côté...

CLOTILDE.

D'emblée, Michel y pensa. Une douloureuse, une effrayante prémonition. CLOTILDE. Puis, la certitude que le corps étendu qu'il voyait beaucoup mieux à présent était celui de Clotilde, que Clotilde était morte et qu'elle venait tout juste de mourir. SOUS MES YEUX. Il serra les dents. La nausée - ou quelque chose d'approchant. Le décor qui allait sens dessus dessous. Des miettes. Il bondit hors de la voiture, se précipita sur la route avant de se figer brusquement.

CLOTILDE.

On eût dit qu'elle dormait, que le visage de Clotilde s'était, à l'ultime seconde de la vie, épanoui dans un sourire de bonheur, de profonde jubilation.

Il recula très vite. L'odeur. La même odeur. Et cette fois, elle était devenue suffocante, insupportable. UNE ODEUR D'IRREALITE. Il chancela et tomba sur les genoux, en bordure de la route, la bouche grande ouverte.

Le canal. Le pont. Le canal. Le pont. RIEN.

-Bon Dieu, Léon... Michel vient d'avoir un malaise! Regarde... Il est en train de vomir...

6

Il dut garder le lit deux jours. Il délira, inventa des histoires insensées. A profusion.

Le mardi, sa fièvre tomba et il put se lever. Le garage, ce serait pour jeudi, si tout allait bien. De toute façon, avait dit le docteur, j'établis un certificat médical pour la semaine entière. Michel a besoin de repos. Le surmenage, même chez un garçon de dix-neuf ans, ça se soigne!

Mais le mercredi, Michel avait recouvré toutes ses forces. Vers la fin de la matinée, il dit à sa mère qu'il souhaitait sortir un peu, qu'une petite promenade lui ferait du bien.

-Tu vas prendre ta moto? Fais quand même attention!

Le temps était doux. Un ciel bleu, intact, lumineux -

jusqu'à l'éblouissement.

Chose étrange, ce matin, les abords du canal lui parurent moins sinistres, moins inaccessibles. Guyot rangea sa moto sur le bas-côté de la route et vint à pied flâner le long de la berge. L'emplacement d'un chemin de halage? Qui avait jamais foulé le sol à cet endroit? Des herbes jaunâtres, des ronces, une terre molle, liquide, d'un brun noir. Aucune fleur, aucun insecte.

Il s'avança vers le pont, hésitant, les poings fermés. Une quiétude époustouflante, l'impression qu'il pénétrait au coeur d'une vastitude sans commune mesure avec le monde dans lequel il avait toujours vécu, qu'il s'apprêtait à franchir le seuil d'un lieu retranché, en dehors du temps et de la mémoire.

Puis, il fut sur le pont.

Rien n'avait bougé, rien ne remuait alentour, rien ne craquait. Il marcha, le long du garde-fou, parcourut prudemment deux mètres. Des planches de bois pourries, trouées, d'où montaient à chaque pas des gerbes de poussière blanche. A mi-distance, il fit halte.

Le silence.

Le silence et l'odeur. Maintenant, il la connaissait un peu, s'y habituait même. Tenace, presque PALPABLE. Elle lui éclaboussa le visage, mais, au lieu de revenir sur ses pas, il poursuivit la traversée du pont. En dessous, l'eau, toute verte, semblait de marbre. Il se pencha légèrement sur le parapet pour mieux l'examiner.

Des effluves nauséeux. La putrescence.

Pantelant, il arriva enfin de l'autre côté.

RIEN.

Même vu de près, à travers une brèche de la palissade, le terrain vague qui s'étendait jusqu'à l'horizon n'offrait aucune particularité. Pas une seule saillie, pas un seul cratère. Une végétation morne, insignifiante, à ras du sol.

Mais qu'espérait-il rencontrer ici?

Guyot avait donc traversé le pont et rien ne s'était passé.

7

Il y avait au "Frisco Land" autant de monde que le samedi précédent. Et, à quelques exceptions près, s'y étaient rassemblées les mêmes personnes, dans la même

cohue, autour du même orchestre qui jouait exactement les mêmes morceaux.

Caroline, Madeleine, Jef, Germain, Thérèse... les uns contre les autres, sur la même banquette...

Guyot, comme la dernière fois, s'assit à côté de Madeleine. Une conversation anodine. Oui, c'était vrai, on étouffait dans cette salle, oui, il était question d'agrandir le parking, au mois d'août sans doute, à l'occasion de la fermeture annuelle.

Il fit un tour de piste avec Caroline, un autre, cinq minutes plus tard, avec Thérèse, reparla avec Madeleine.

Tout à coup, il la regarda droit dans les yeux.

-Tu te souviens, dit-il d'une voix tremblante, samedi passé, j'étais avec une fille... Tu l'as certainement vue... elle portait un tas de bijoux.

-Quelle fille? Tu étais avec une fille... mais qu'est-ce que tu racontes? Tu divagues ou quoi?

-Tu n'as rien remarqué?

-Si t'avais été avec une fille, même deux minutes, tout le monde l'aurait su.

-Mais enfin! Demande aux autres. Ils ont dû me voir, eux!

Les autres. L'histoire de Guyot les divertit énormément et, le temps de trois ou quatre danses, ce fut une ribambelle de plaisanteries et de rires sous cape.

-Il prend ses désirs pour des réalités.

-Michel avec une fille? On aura tout vu, ma parole!

-Si tu crois qu'avec des gags pareils tu vas faire crouler la salle, tu te goures!

-Dis donc, ta Clotilde, ce n'était pas ta petite maman, par hasard?

Et ainsi de suite.

Agacé, presque au bord des larmes, Guyot quitta précipitamment le "Frisco Land".

Dehors, le brouillard tombait dru.

Guyot courut vers sa moto, la mit en marche à la hâte, démarra.

Ce fut à cent mètres du pont qu'il aperçut la silhouette blême. Elle semblait voler entre terre et ciel, nager au milieu des volutes brumeuses, tourbillonner, danser autour d'un axe invisible.

Dans l'obscurité, l'éclat de ses bijoux traçait de formidables spirales luminescentes.

CLOTILDE.

Brusquement, il eut conscience qu'elle existait, qu'elle n'avait jamais cessé d'exister, que ce qu'il avait sous les yeux était un corps extraordinairement vivant, que la mort de Clotilde n'était qu'une chimère - un douloureux, un pathétique prodige. Et, à la même seconde, il vit qu'elle ouvrait les bras vers lui et qu'avec une incroyable lenteur elle glissait sur l'asphalte mouillé. Son odeur -son odeur immonde- le gifla.

Il sourit et, tandis que des milliards de cliquetis bourdonnaient à ses oreilles, il tendit les mains à son tour.

8

-C'est affreux, ce qui est arrivé au fils Guyot, dit Grolier en prenant distraitement le chèque que lui remettait Malherbe.

-Affreux, oui! Mais, tout de même, ces jeunes qui roulent à moto sont des dangers publics. Moi, ça ne m'étonne pas, ce genre d'accident.

Malherbe posa les coudes sur le comptoir et lorgna vers le tiroir-caisse.

-En petites coupures, dit-il.

-Cela ne t'a pas frappé que Guyot soit mort exactement à l'endroit où l'on a trouvé la gamine, il y a huit jours?

-Parle pas de malheur, je passe par là trois fois par semaine.

-Tu sais qu'on a enfin réussi à l'identifier?

-A identifier quoi?

-Ben, la gamine...

-Ah, bon. J'ignorais.

-C'est Maertens qui me l'a dit. Jeudi soir...

-A propos, j'y songe, donne-moi également un bordereau de virement pour l'étranger. Le modèle vert.

-C'était une fugue. Tout bêtement. La fille s'était échappée d'un pensionnat de Mouscron. Paraît qu'elle voulait traverser la frontière et visiter Lille. Tu te rends compte? Mais qu'est-ce qu'ils ont dans le ciboulot tous les gosses d'aujourd'hui? Tu le sais, toi?

Malherbe compta les billets que Grolier avait étalés devant lui puis, un à un, il les introduisit dans son portefeuille.

-Tu viens à l'enterrement? demanda Grolier.

-C'est demain?

-Oui, à onze heures.

-J'ai un travail fou. Mais peut-être bien à la fin de l'office. Le père Guyot est un de mes clients. Il faudra bien que je lui présente mes condoléances.



Gravure de Tony Johannot.

MA CABANE AU SAHARA. (Yves VARENDE)

Noël émet un grognement et tente de se retourner pour échapper aux mains le secouant. Il rêvait agréablement à une abondante pluie glacée comme il en déferle parfois sur Paris au printemps. Le temps du muguet, la fraîcheur d'un ombrage, les premières terrasses s'offrant sur les boulevards... Dans certaines circonstances, le cerveau engourdi se voit submergé par les cartes postales de la mémoire: demi de bière blonde à la pression, aspect laiteux d'un pastis bien dosé, goût de pierre du petit blanc pris sur un bout de zinc, autant de désirs qu'il ne pourra réaliser avant longtemps. Il frissonne et ouvre un oeil maussade sur le ciel clouté d'étoiles. Pas un nuage, juste la bonne grosse tête d'Alain penchée vers lui et gueulant:

"Réveille-toi, bon Dieu!"

" Y a le feu?"

"Ecoute!"

"Le silence ne fait guère de bruit" objecte Noël en se coulant hors de son sac de couchage.

"Ecoute!" répète Alain, la voix grave.

Noël s'étire et prend conscience d'un changement étrange dans la couverture de silence qui les enveloppe. Un son indéfinissable, mais présent et nullement dans la note du lieu. De rares hyènes y croisent parfois: on les reconnaît à leurs rires grasseyants et à leurs trémolos de vieilles putains obscènes. Rien de comparable à cette musicalité lointaine, aérienne presque. Noël hausse les épaules. Cent quatre-vingts livres d'os enrobés de muscles ne s'affolent pas facilement.

"J'ai des bourdonnements" constate-t-il. "Toi aussi?"

"Bizarre, non?"

"Fatigue... Nous avons bien pelleté dix tonnes de cette saleté de sable cet après-midi..."

Occupation de vacanciers, mais aussi de touristes trans-sahariens... Leur camionnette s'était enfoncée jusqu'à mi-portières dans un oued comblé par des sables mouvants. Les oueds sont des lits de ruisseaux desséchés et comptent parmi les meilleurs pièges que le Sahara destine à ses visiteurs. A la suite d'une pluie locale, l'eau peut y déferler sur des dizaines de kilomètres, balayant tout sur son passage. Agréable pays, mais qu'allaient-ils donc faire dans cette galère?

Après être sortis par les fenêtres de la camionnette immobilisée, Alain et Noël s'étaient amèrement posés la question. Pour Noël, le Sahara est un souvenir embelli. Il a contracté cette maladie en quittant l'armée et en fait un complexe très narrateur: Alain écoutait. Il n'en faut pas plus pour se retrouver en plein sablé.

"Des bourdonnements, possible..." admit Alain avec un zeste de sarcasme. "Mais j'aimerais que tu regardes au Sud. Tu crois que l'on se tape encore des mirages, la nuit?"

"File-moi la gourde, veux-tu. J'ai une râpe dans le gosier..." renvoie Noël en se tournant vers la direction indiquée.

Très loin, comme posée sur ce qui a été leur ligne d'horizon durant la journée, une barre lumineuse verticale clignote, semant autour d'elle un halo de lumière rouge alternant avec la nuit. Un claquement sec couvre brièvement le lointain bourdonnement: Noël vient de se filer une trempe maison. Non, il ne rêve pas. Derrière lui, Alain respire bruyamment.

"Je l'ai repérée il y a quelques minutes... Et ce n'est pas tout! Prends les jumelles! Sans, on n'arrive pas à lire..."

"Lire?"

Noël tombe droit de la planète Mars sans parachute. Il en oublie le magma pâteux occupant sa bouche, langue gonflée et salive desséchée, un filtre muant sa voix en gant de crin.

"Oui, lire. Qu'est-ce que tu crois que c'est?"

Noël pousse un gémissement, porte les jumelles à ses yeux, les règle et mugit:

"Merde!"

Il tripote la vis de règlage, brouille puis éclaircit le champ, mais les verres lui révèlent toujours le même objet dans ses alternances de luminosité. Alain lui pince l'avant-bras et lui montre la gourde en peau de chèvre.

"Bois une goulée! Comme ça, à jeun, c'est difficilement croyable!"

"M... de m... de m...!" répète Noël abasourdi.

Se renversant en arrière, il boit une longue gorgée

d'une eau saumâtre et puante. Il renifle avec dégoût, rassuré. Cette flotte putride appartient aux réalités quotidiennes. Alain l'observe attentivement.
"Alors? Fumant, non?"
"Nous sommes dingues, mais ce n'est pas un mirage!" tranche Noël.
"Tu te souviens du pochard de Tamanrasset?"
"Un pochard!"
"N'empêche qu'il en parlait, du bistrot du désert..."
"Ecoute, mec! J'ai tiré trois ans dans le coin. Trois ans dans les équipes de survie. De notre temps, c'était organisé tout cela. Pas comme maintenant!... Quand un promeneur s'égarait dans la tasse, entre deux postes, on partait aussitôt à sa recherche. On ne le retrouvait pas toujours, mais c'était organisé, je te dis! Maintenant, mektoub! N'importe quel cinglé sans expérience peut louer un vieux clou et aller se suicider dans le bac de sable... C'était écrit, qu'ils disent. Comptez pas sur nous pour vous aider! Tu as vu ce qu'est devenue la piste, avec ces gougnafiers! Plus une équipe d'entretien! Les jalons disparus sous le sable!... Et tu voudrais qu'il y ait un bistrot en plein désert! Maintenant que c'est le bordel, ils auraient installé une buvette à cent cinquante bornes de la plus proche oasis!... Tu veux que je te dise: nous délirons!"
"Pourtant, tu le vois de tes propres yeux..."
"Ouais! Je vois! BULL'S BAR! Nous n'avons pourtant pas picolé hier! C'est pas possible..."
"L'enseigne lumineuse est là..."
"Ce n'est pas possible!"

La voix de Noël se casse brusquement. Quelque chose d'incroyable est en train de se produire et le blédard y retrouve la teinte sombre que prennent les contes, le soir, à l'oasis. La légende du Sahara est empreinte de terreurs et de menaces effroyables. Le soleil tape dur, acide, et brûle. Pour les âmes fragiles, les gémissements de l'hyène sont les appels des disparus.
"C'est sur notre route..." remarqua Alain. "Nous verrons demain..."

Il ne connaît pas le désert et ses pièges. Ces jeunes ont le courage de l'inexpérience. Noël a parcouru les pistes: rien de bon n'y arrive. Le seul plaisir que l'on

a du Sahara est d'en sortir. Quelle sensation! Autre chose que le métro quotidien... On y chemine entre deux mâchoires d'acier porté au rouge. Parfois le déclic se produit. Une ombre se résorbe dans le sable glouton. Le Sahara est tenu par la meilleure des maîtresses de maison. Son univers est propre. Seuls des ossements blanchis témoignent des drames lointains. La superstition envahit ceux qui ont trop souvent fixé les orbites vides des crânes humains. Elles portent leur message de malédiction.
"N'y allons pas, Alain. N'y allons pas. Nous allons rejoindre la piste. Au lieu de la longer à droite, nous la suivrons sur la gauche..."
"Et retraverser ce chapelet d'ornières!?!?... Il nous a fallu près d'une demi-journée pour atteindre le sable roulant!"

Noël se pince le bout du nez, signe chez lui de perplexité, et porte à nouveau les jumelles à ses yeux. La piste se situe à une bonne quinzaine de kilomètres. De part et d'autre, les poids lourds et véhicules de randonnée ont ameubli le sol, y traçant de profondes et durables ornières... La perspective d'un trajet sur sol pareillement bouleversé n'enchante guère. Le clignotement de l'enseigne lumineuse lui paraît brusquement une invite amicale.
"Je mise!" dit-il. "Nous irons voir ce que ce troquet a dans le ventre. D'ici à l'aube, le mieux que nous puissions faire, c'est de roupiller."

Alain lui bourre amicalement les côtes.
"Je te retrouve, Noël. Quand on a l'occasion de faire une java, faut sauter dessus."

Il poursuit d'une voix émue, déjà confite d'espoir:
"Tu crois qu'ils auront de la bière pression?"
"Sûr, mec!"

* * *

La grande enseigne lumineuse du BULL'S BAR surmonte une longue cabane rectangulaire construite avec les moyens du bord. Cela rassemble des panneaux de bois, des fûts de pétrole vides, des vieilles caisses récupérées et de la tôle ondulée. Noël arrête la camionnette au pied de la dune où perche l'extravagante bâtisse. Alain bée d'admiration! Des bouffées de bastringue s'effilochent dans l'air et on en oublie le soleil qui tape comme un dingue.

"Voilà..." annonce Noël. "On y est et c'est pas ordinaire!..."

Lorsqu'ils ont commencé à l'apercevoir, ils se sont tus d'un commun accord. Inutile d'effaroucher le mirage! Vu de près, on arrive à y croire. Cela a beau être cra-cra, ils y trouvent leur bonheur. On n'imagine pas un bistrot autrement au Sahara. La foire à la ferraille, l'îlot sacré, l'école de la récupération: le bac à sable est un terrain plus que vague, douteux même.

"N... de D..." murmure l'autre, soufflé. "N... de D... de n... de D..."

Ce n'était pas tout à fait le moment d'exprimer ainsi sa reconnaissance, mais l'intention reste pure.

Noël sort de la voiture. Son humeur rosit. Les derniers kilomètres ont été moins ardus. Depuis le début de l'après-midi, ils roulent sur reg, un sable dur, uni, parsemé de cailloux et très roulant. Le macadam du coin.

Noël fait le tour de la camionnette, ferme soigneusement les portières et branche le dégoûte-curieux. Précaution d'usage sous ces latitudes. Un choc de deux mille volts écoeure les petits malins qui auraient des vues sur votre voiture. Au désert, on devient bourgeois. La propriété privée et toutes ces choses...

"Si tu veux la boire, ta bière, faudrait te mettre en mouvement!" propose-t-il ensuite.

Porté par l'enthousiasme, Alain gravit d'une traite le cailloutis. Noël suit, soufflant fort. Une curiosité avide le ronge. Au pas de charge, ils débouchent au sommet de la butte, admirent une pyramide de bouteilles vides et s'arrêtent tous deux près de la porte, devant la couverture rapiécée tenant lieu de rideau. Amstramgram, pic et pic et colegram...

"A toi l'honneur du mirage!" propose Noël pour les départager.

Il passe le rideau à son tour et découvre une petite salle sombre où un colosse lit paisiblement son journal derrière un bar composé de vieux tonneaux plus ou moins bien arrimés. Trois tabourets de bar fatigués, deux tables basses posées sous les minuscules fenêtres et quelques sièges d'auto complètent le mobilier. Une pile de disques est posée sur un électrophone et un ronronnement lointain, arrière-fond cadencé, doit être l'extériorisation musicale du groupe électrogène alimentant l'ampoule plafonnant au-dessus du lecteur. Derrière lui, tout le long de la cloison, deux planches offrent un bel étalage de bouteilles, pleines celles-là.

"Salut!" dit le lecteur en relevant un buste carrossé en Berliet. "Fait bonne route?"

Noël s'approche lentement du comptoir: il craint que la moindre hâte ne le fasse disparaître. La question le rassure: on entre dans le quotidien. Cet étrange limonadier ne tient pas à s'en laisser imposer par les conditions extérieures. Il a rencontré des bonshommes semblables dans certains bordjs: ils évitent de vous parler du beau temps, car ne disposant pas de suffisamment de pluie pour rouspéter. Ces gens vivent dans un univers préfabriqué, mi-présents, mi-attablés aux Champs-Elysées. Chacun s'accorde les compensations qui lui sont nécessaires.

"Excellente!" affirme-t-il. "Ce n'est pas la circulation qui gêne ici..."

Alain s'émerveille devant les tabourets. Le cuir usé présente des déchirures par où coule le crin, mais, tels quels, ces chevalets de biberonneurs en valent bien d'autres!

"Vous n'auriez pas un tonneau à la pression?" s'enquiert-il en se posant sur l'un d'eux.

Le colosse se lève et appuie deux poings semblables à des pavés sur la planche mal rabotée couvrant les tonneaux.

"Désolé les gars. Pas de pression. Comprenez... Les clients manquent un peu par ici. On ne verrait pas la fin du fût!"

Le fond de verre stagnant devant lui ressemble à s'y méprendre à un pastis génialement dosé. Alain renifle, tandis qu'il poursuit:

"Mais si vous avez soif... J'ai une de ces Carlsberg glacée..."

La langue leur en pend hord de la bouche.

"Mettez-en nous déjà une demi-douzaine!" propose Noël.

"Vous prendrez bien un godet?"

"Toujours prêt! M'attendez une seconde. Je vais les chercher au frigo..."

Alain le suit des yeux tandis qu'il passe une porte marquée "PRIVE". Noël se penche et saisit le journal abandonné. Simple curiosité: ces nouvelles doivent relater

l'arrestation de Landru ou l'incendie du Reichstag. Cette lecture les captive cependant tous deux. Au nom des grands principes qui régissent les Etats et leurs incompatibilités d'humeur, deux pays mini-développés se ramponnent allègrement. Le gouvernement britannique propose à l'Europe d'entrer dans le Commonwealth. Un putsch des caporaux succède au pronunciamiento organisé par les colonels d'une république sud-américaine. Belle Star divorce pour la quatrième fois aux torts de son ex. Une nuée de sauterelles est annoncée sur le Constantinois. Et l'ensemble date d'une semaine à peine.
"Oui, les pététés ne sont pas rapides dans le coin..." assure le colosse en posant une demi-douzaine de canettes enjolivées de givre sur le comptoir rugueux.
Il ajoute:
"Pouvez m'appeler Bulldozer. Mon surnom... Vous comprenez: BULL'S BAR... Hahaha! Et vous, comment c'est?"
"Alain..." s'annonce automatiquement celui-ci.
Il suit avec une attention passionnée le mouvement des grosses pattes velues décapsulant les bouteilles et les vidant par duo dans les chopes. Le géant respire la force. Une frange de cheveux roux flamboie au sommet de son crâne. Les joues épaisses sont grêlées de taches de rousseur et il remue des lèvres lourdes sur une double rangée de crocs jaunis. Pas de ventre, mais une carapace de graisse puissante, musculeuse, étalée sur tout le corps. Les bras torsadés de biceps émergent d'un gilet de nylon aéré et le bas de son corps respire librement dans une sorte de pantalon de pyjama très ample.
"Noël..." se présente le second client.
Il plonge les lèvres et le nez dans la mousse légère.
Bulldozer saisit sa chope par l'anse et la soulève.
"Parfait! Fêtons Noël au Sahara!... Hahaha!"
Il a un rire énorme, issu des profondeurs de sa vaste cage thoracique et répercuté par la caisse de résonance que constitue son cou de taureau. Ses trilles croissent au contact de leur propre gaieté, s'amplifient jusqu'à mugir comme une sirène d'alerte. Alain et Noël lui font un brin de conduite, mais s'arrêtent au moment où une octave particulièrement réussie annonce le decrescendo de sa bonne humeur.
"Vous parliez des pététés? Elles passent souvent?..." s'enquiert sournoisement Noël.

Il ne sait par quel bout prendre ce singulier aubergiste. La bière coule fraîche et il se sent gêné par la vague de méfiance qui roule en lui. Il vient de repérer contre le mur deux affiches poussiéreuses réveillant ses appréhensions. Ces textes sonnent faux dans ce décor de bout du monde. Le tarif des consommations et le règlement pour la prévention de l'ivresse sont des détails bisquants. Des détails trop vrais. Il y devine une certaine recherche, et qui dit recherche suppose un but bien défini qu'il n'arrive pas à saisir. Ce n'est tout de même pas avec la Carlsberg à 8 francs le verre que ce tenancier espère se faire des rentes...
"Couci-couça... Savez ce que c'est! On n'est plus servi!"
Alain approuve. Il savoure l'atmosphère en connaisseur. Un phénomène rare vient de se produire: on entre dans une salle de cinéma et se voit réellement transporté parmi les acteurs qui peuplent l'écran. L'employé propulsé roi des étoiles. Alain s'en cache, mais demeure un intellectuel. Avec ce que cela sous-entend de masturbation du rêve. L'imagination est une jouissance pour certains. Alain mord au décor car il est tel qu'il aurait pu l'imaginer. Il en rajoute même:
"N'auriez pas le Bottin?"
"Pas encore raccordé! Cela va venir! Allez, hop! Séchez vos verres. On remet cela. C'est ma tournée!"
Il redisparaît derrière la cloison, image satisfaite de la cordialité. Noël se raccroche à son coéquipier.
"Alain, faisons attention... Je n'aime pas ce décor..."
"Ne vois pas gris avant de l'être, Noël. La bière est épatante. Que demander de plus?"
"Ceci n'est pas franc, Alain. Jamais on n'a vu cela ici. Une enseigne lumineuse, un bistrot, de la bière glacée..."
"Pourquoi pas? Tu aimes le répéter: les chameaux sont les dinosaures du désert! Ils sont appelés à disparaître. Tout change ici. Avec les pétroliers, ton Sahara est devenu un jeu de fléchettes! Pic, un derrick par-ci, pac, un par-là! Tu penses bien que ces gars ont tout le confort. Baraquements climatisés, cantine, douches, cinoche et j'en passe! Pourquoi qu'ils ne s'offriraient pas un bistrot au calme, dans un coin de désert tranquille?"
Noël promène un regard torturé autour de lui. Il n'aime pas cela et se découvre une soif inextinguible. Démonstra-

tion toute simple du proverbe "qui a bu boira". Il se demande s'il ne serait pas préférable de partir immédiatement, mais une flemme insurmontable paralyse sa volonté. Le fond de bière blonde qui réchauffe dans son verre le fascine. Ils en ont encore pour trois ou quatre jours de route. Une soirée de repos ne leur fera pas de mal.
"Bulldozer! Que diable f...-vous ici!" attaque-t-il brusquement comme le géant revient.

L'aubergiste paraît sincèrement interloqué.
"Ben! Vous le voyez! Je vends de la limonade!"
"Ce n'est pas cela!" reprend Noël en se tortillant sur son tabouret. "Pourquoi tenir un bistrot ici?"

Il cherche un argument rationnel, terre à terre.
"Vous ne devez pas avoir un client tous les mois!"

Bulldozer semble sincèrement choqué. On piétine ses plates-bandes privées. Il expose cependant calmement:
"Des clients, il en passe pas mal par ici. Trop même! Vous seriez étonné de voir comme le Sahara est devenu à la mode! D'autre part, la limonade, c'est ma vocation, mais j'ai toujours eu un poil dans la main. J'aime pas être pressé, comprenez. Un bistrot, cela doit être salut les copains, rien de plus! Une paire de gusses sympathiques de temps à autre, oui, mais pas toutes ces couennes qui traînent d'habitude dans les bars avec l'air de s'emmerder à cent ronds de l'heure! En ville, c'est plein de limaces de comptoir. Ici, je suis peinard. Les mecs qui viennent sortent de l'ordinaire et plus qu'un peu! On ne se balade pas dans le désert parce qu'on a perdu son ticket de métro ou que bobonne vous a envoyé chercher du mou pour le chat! Cela vous suffit comme explication!"

C'est bien un peu tordu, mais cela réchauffe le coeur de Noël. Il est exact qu'il ne s'imagine pas ce gars comme les autres tronches qui cherchent corrida dans des tasses de viandox. Il comprend le désir de Bulldozer et l'approuve. On se trouve entre hommes, la réputation des nanas va en pâtir.
"Et le journal?" demande-t-il par acquit de conscience.
"Tiens donc! Il y a la banane hebdomadaire! Vous ne croyez pas que je me suis coltiné tout le matériel sur le caisson?"
"La banane?" s'enquiert Alain, dont l'éducation reste à faire.

"L'hélicoptère..." explique sobrement Noël, cette fois rassuré.

On trouve encore de temps à autre des gens bien. Faut seulement chercher.

* * *

L'agrément des bistrots situés dans des contrées désertiques est que l'on s'y sent très vite chez soi. C'est un sentiment issu de l'hospitalité, comme la morphine provient de l'opium: un concentré d'amitié qui vous grise, une cordialité montant à la tête. Deux heures plus tard, ils ne s'appellent plus autrement que Bull, Al et Noël. Les ombres dansent de plus en plus nombreuses dans la petite pièce. On aperçoit, par les fenêtres, un couperet sanglant qui s'enfonce dans les dunes lointaines. La gomme grise de la nuit efface les longues zébrures pourpres du ciel.

Infatigable, Noël pioche dans des raviers remplis de petites choses amusantes: olives farcies, coeurs d'artichaut au vinaigre de Malte, foie de morue fumé danois, tentacules de calmars, anchois et autres pousse-à-boire qui torréfient la gorge. Ils ont liquidé la réserve de Carlsberg au pas de charge et sont convertis au Pernod.
"M'en vais nous faire à becqueter!" grogne Bull en écrasant l'électrophone sous une nouvelle pile de disques.
"Nous avons des réserves dans la voiture..." propose Noël.

Sa voix zézaie depuis quelque temps. Bull a visiblement perdu le sens des mesures et la bouteille qu'il passe d'un verre à l'autre s'en ressent. Alain oscille entre deux eaux. Courbé sur le comptoir, le menton soutenu par ses bras croisés, il fixe avec hébétude sa ration d'alcool. Il a trois à quatre godets de retard et ne semble nullement prêt à sauter dans la prochaine rame. Bull est contraint d'aligner devant lui remorque après remorque, verre derrière verre. Noël approuve sans réserve. Tel faste n'est pas pour lui déplaire et il puise parfois parmi les réserves du copain.
"Rien du tout!" s'insurge Bulldozer. "Je vous mijote un de ces gueuletons! M'en direz des nouvelles! Aimez le n'homard?"
"N'homard?"
"Ben oui quoi, la bête aux moufles! N'homard! N'homard!"

Il le répète en frappant le cul de son verre contre le comptoir, gueulant par-dessus la musique et le ronron-

nement continu du groupe électrogène:
"N'homard! N'homard! Qui veut du bon-homard? Toi bonhomme?"
"Adjugé!" accorde Noël.

Ses pensées et souvenirs s'effeuillent confusément dans cette extravagante beuverie. Le dynamisme de Bulldoze l'enchante. Bull est un des derniers grands mecs à sa connaissance: l'Algérie comme tout le monde, l'Afrique en tant que trafiquant professionnel, le désert pour ses vieux jours... Noël en a autant à revendre. Un peu mythomane sur les bords, mais Bull avale goulûment, savourant de l'esgourde les mille et une aventures survenues à l'ancien.
"Je m'en souviens d'une..." ajoute-t-il après avoir lapé un peu de son lait préféré, de ce lait des vieillards qui titre à 45°. "Une pépée... Noire charbon... C'était à Tini-Zazouf... Non... Tinouf... Tindrouf..."
"Bêêêêêêêh..." bêle Alain.
"Quoi bêh?"
"Tu l'as déjà racontée, celle-là..." maugrée Alain en relevant péniblement le buste.

Il émet un hoquet digne d'un meilleur monde et poursuit d'une traite, fruit d'un réflexe conditionné par une audition trop fréquente de l'anecdote:
"Quand tu as terminé, tu t'es couché à côté d'elle et tu as cru qu'elle voulait encore être tringlée car elle te léchait le... Mais ce n'était qu'une chèvre qui pieutait dans sa case! Bêêêêêêêêh..."
"Ce n'est pas drôle..." remarque Noël, tandis que Bull se fend d'un rire modèle réduit. "Une famille pareille vous coupe les bijoux."

Il cherche consolation dans un verre proche. Bulldozer se glisse hors du comptoir et s'approche d'eux. Sans effort apparent, il les chope chaque entre bras et flanc, les soulève et fait deux pas. Noël gigote contre lui, tandis qu'Alain s'appesantit, vaguement ravi de prendre tel ascenseur.
"Lâche-moi ou je saute!" menace Noël, à demi-renversé en avant par ses contorsions et voyant le sol défiler à une profondeur impressionnante.

Bull ploie légèrement les genoux et vire Alain sur une banquette proche d'une fenêtre. Il utilise sa main

libérée pour poser Noël de l'autre côté de la table. Symétriquement. Revenus au sol, ce petit exercice de gymnastique décontractée les enthousiasme.
"Appellation contrôlée..." avoue modestement Bulldozer. "Je n'ai pas gagné mon surnom à la foire du Trône! Je vais vous préparer la dînette."
"On t'aide?" propose Noël.
"Si c'était un cassoulet, je dirais pas, mais tout sort du deep-freezer. Au programme, n'homard surgelé, iceberg de petits pois-carottes, singe sur canapé, ananas rafraîchi et biscottes de régime. Bougez pas..."

Il fait un crochet par le bar et ramène la bouteille de Pernod, la carafe et les verres.
"Pour prendre patience! Picolez pas trop. Il y a de la suite. Un de ces muscadets... Vous m'en direz des nouvelles!"

Alain applaudit bruyamment tandis que le colosse retourne dans ses appartements privés.
"Quel mec!" murmure Noël.

Il se sent bien, délivré de tout souci. Une plante en serre. Les pales du grand ventilateur central brassent un air plus frais. Les ténèbres forment une couverture tiède à l'étrange petit bar. Ils se fixent, simplement, savourant leur chance extraordinaire et la découverte de ce bar unique au monde. Un bar d'aventuriers.
"Quand on vit cela, on a beaucoup vécu" dit Alain.

Il se sent mûr, prêt à pénétrer dans un univers nouveau. Son ivresse lui donne une curieuse prescience. Il lui semble que l'ancien Alain, le rêveur émerveillé, est sur le déclin. Rien ne vaut la réalité.

Noël siffle un air jadis à la mode où il est question de Venise et d'amours mortes. Il s'arrête brusquement et relance la conversation:
"Tu ne crois pas que l'on pourrait rester jusqu'à l'arrivée de la banane hebdomadaire?"

La philosophie et les grands problèmes, ça le dessoûle, l'Alain.
"Cela pourrait se faire..." admet-il. "Je passerais bien mes vieux jours ici."

Noël lève son verre.
"A la santé du père Bull!"

Alain passe son tour. Il ferme les yeux et appuie sa

tête contre le mur. Il replonge dans leur passé commun. "Tu te souviens? Ce que tu avais les foies, cette nuit, quand je voulais venir ici..."

Noël se défend mollement. Il ne faut tout de même pas exagérer... Vieux réflexe de blédard. Chacun a ses petits travers... Il doit secouer Alain qui sombre doucement dans le sommeil. Dans la pénombre, ils apparaissent comme deux vieux hiboux que l'on aurait dérangé durant la journée, fatigués et pas trop contents d'avoir à remplir leur fonction de noctambules professionnels.

* * *

De grosses lunettes d'écaille partagent en deux la tête chauve du petit homme. Il porte une chemisette kaki et un bermuda découvre ses mollets maigrelets. Devant lui, sur la table, sont posés un quart Vittel, un verre et un tube d'aspirine. Il déteste se confiner dans la pièce centrale de la cabane, entre la cuisine et le placard où ronfle le groupe électrogène. En temps normal, il peut bénéficier du semblant de fraîcheur de la salle d'accueil, mais l'arrivée de nouveaux clients lui en interdit l'accès.

Bulldozer se tient respectueusement sur le seuil et attend son verdict. Le visage semble s'être développé vers le haut et un jugement sans appel s'élabore sous l'interminable front lisse. La froideur du petit homme ne provient pas d'un manque d'humanité, mais dérive de la simple rigueur scientifique. Il est habile à jauger les êtres et veille au bon déroulement de certaines opérations de recrutement destinées à alimenter en matériel humain une ORGANISATION dont les agissements influent sur l'histoire des peuples. Il n'en tire aucune fierté particulière et se comporte en employé consciencieux, modeste rouage des services psychotechniques chargés du conditionnement d'une main-d'oeuvre fort peu orthodoxe.

Le casque d'écoute lui donne de grandes oreilles de nègre. Il l'ôte tranquillement et ses grands yeux gris croisent ceux de Bulldozer.

"Un sur deux" dit-il. "C'est un excellent pourcentage."

"Vous voyez, Monsieur, cela marche, notre truc!"

Le petit homme porte un des écouteurs près de son oreille et vérifie que le bourdonnement de la conversation se poursuit dans la salle.

"L'idée nous est profitable, Bull. Je veillerai à exprimer ma satisfaction dans mon rapport. Il se pourrait que vous puissiez prendre prochainement quelque repos à Volupta III..."

Bulldozer courbe la tête avec gratitude. Les centres d'hébergement de l'ORGANISATION sont des lieux de repos édeniques fort proches de l'ancien paradis du Vieux de la Montagne et de ses Hachischins.

"Merci, Monsieur..." apprécie-t-il en passant une main moite sur son front.

Le petit homme écoute négligemment la conversation lointaine. Sa voix égrène lentement les mots. Il parle juste assez haut pour qu'on l'entende, rejetant toute intonation ou rupture de rythme.

"Nous avons fait du bon travail en trois mois, Bull. Notre quota se maintient. L'échantillon est remarquable. Au milieu de cette vaste éprouvette qu'est le Sahara, une prise sur deux est récupérable. Je ne crois pas qu'il existe beaucoup de contrées où nous puissions trouver un tel pourcentage d'hommes ayant en eux un solide réalisme et le germe de l'aventure."

"C'est ce que j'ai pensé, Monsieur. Si loin, ici, faut qu'ils aient vraiment quelque chose dans le ventre."

Le petit homme le considère avec amusement en pianotant sur sa table. Bull est une force de la nature, bourré d'intuitions mais incapable de l'exprimer dans un langage adéquat. L'ORGANISATION mêle les esprits scientifiques baignant dans une abstraction familière et les baroudeurs frustes chez qui les veines charrient une violence prête à s'exercer au commandement. Ces caractères ne sont pas opposés mais se complètent.

"C'est cela, Bull. Ils ont quelque chose dans le ventre et nous modèlerons cette chose. J'imagine que vous aimeriez dîner avec eux avant de vous en occuper, Bull?"

"On n'a pas souvent l'occasion de rencontrer du monde, Monsieur. Puis ce serait plus chic de leur faire cela à l'ivresse. Comme d'habitude, quoi..."

"Comme d'habitude, Bull. Permission de minuit... Restez dans les délais. Maintenant que le poisson est ferré, la banane viendra nous chercher cette nuit. J'ai passé l'appel. Tout devra être prêt pour une heure."

"Nous déménageons entièrement, Monsieur?"

"Oui, Bull. L'équipe de démontage sera dans l'hélicoptère. Demain soir, nous inaugurerons le BULL'S BAR à deux cent cinquante milles à l'Ouest. On signale une progression de voyageurs dans la région. Il serait imprudent de rester trop longtemps sur place et il est temps que cette position-ci ramène sa prise."

Bull opine. Il est toujours défavorablement impressionné lorsqu'un des groupes de voyageurs choisis se défile. La mise en place du bar ne rapporte qu'une fois sur trois. Les routes du désert sont larges et il arrive que certains touristes passent sans apercevoir l'enseigne lumineuse. D'autres, saisis par une crainte superstitieuse, l'évitent volontairement. Le petit homme n'en est nullement mécontent: il cherche des hommes capables de dominer leur peur ancestrale de l'inconnu. La recette de la force réside dans la maîtrise de soi.

"Lequel vais-je éliminer, Monsieur?"

Le petit homme a un sourire froid, ses lèvres minces semblent soudées, puis il pépie presque gaiement, amusé par la devinette:

"Supposez, Bull..."

"Le vieux, Monsieur? Noël? On a moins de temps à les utiliser après qu'on leur ait appris des tours..."

"Pas cette fois, Bull. Noël me semble convenir. Il a un passé aventureux, nous aurons moins à lui apprendre. Quant à la rééducation morale... Le terrain est peu défendu. Noël est un matérialiste conscient. Ses craintes, ses espoirs, ses aventures, tout le relie au présent. Il ne donnera jamais sa peau pour un idéal, mais travaillerait fort bien pour de véritables avantages matériels. Lorsqu'il disposera du droit de vie ou de mort, de femmes à son gré et de collègues avec lesquels savourer un cadre aventureux où il se sentira homme accompli, il fera un excellent tueur..."

Le petit homme ferme à demi les yeux comme si une partie de son regard porte déjà sur cet univers futur.

"Naturellement, tout cela nécessitera du travail et de la patience. On ne forme pas des hommes de fer, Bull, si on ne les brise pas avant. Leur métal originel doit fondre pour que nous le modelions."

Bull comprend vaguement le raisonnement. Il s'est parfois colleté avec des hommes du K.G.B. soviétique ou de

la C.I.A. américaine. Nombre de ces belles mécaniques fonctionnent par idéalisme. La cupidité est plus rare qu'on ne le croit dans la lutte secrète, car trop facilement retournée par l'adversaire. Les Etats encouragent une nouvelle race de héros portant haut la notion de devoir patriotique et fort bas celle de fraternité internationale. Ajoutez une femme et des enfants en lieu "sûr", les allocations familiales, le smig, le remboursement des frais de déplacement, la caisse de prévoyance sociale et l'espoir d'une pension anticipée: il n'en faut pas plus pour promouvoir une vocation d'espion. L'ORGANISATION offre une variante d'acier à ce carcan: l'égoïsme physique satisfait dans ses principaux instincts et relevé par le sentiment d'une confraternité de combat. Elle calque ses méthodes sur les civilisations en progression, les jeunes barbares plus militaires que patriarcaux. Elle insuffle à un ordre de chevalerie une violence nouvelle, entièrement consacrée aux croisades qu'elle mène à travers les continents. Dans l'ensemble, rien que de très normal et de contemporain. La moitié de la population mondiale est dominée par des castes abusant d'un matériel humain psychologiquement mécanisé et axé vers un idéal de conquête plus ou moins vaste.

"Et Alain, Monsieur?" s'enquiert le colosse.

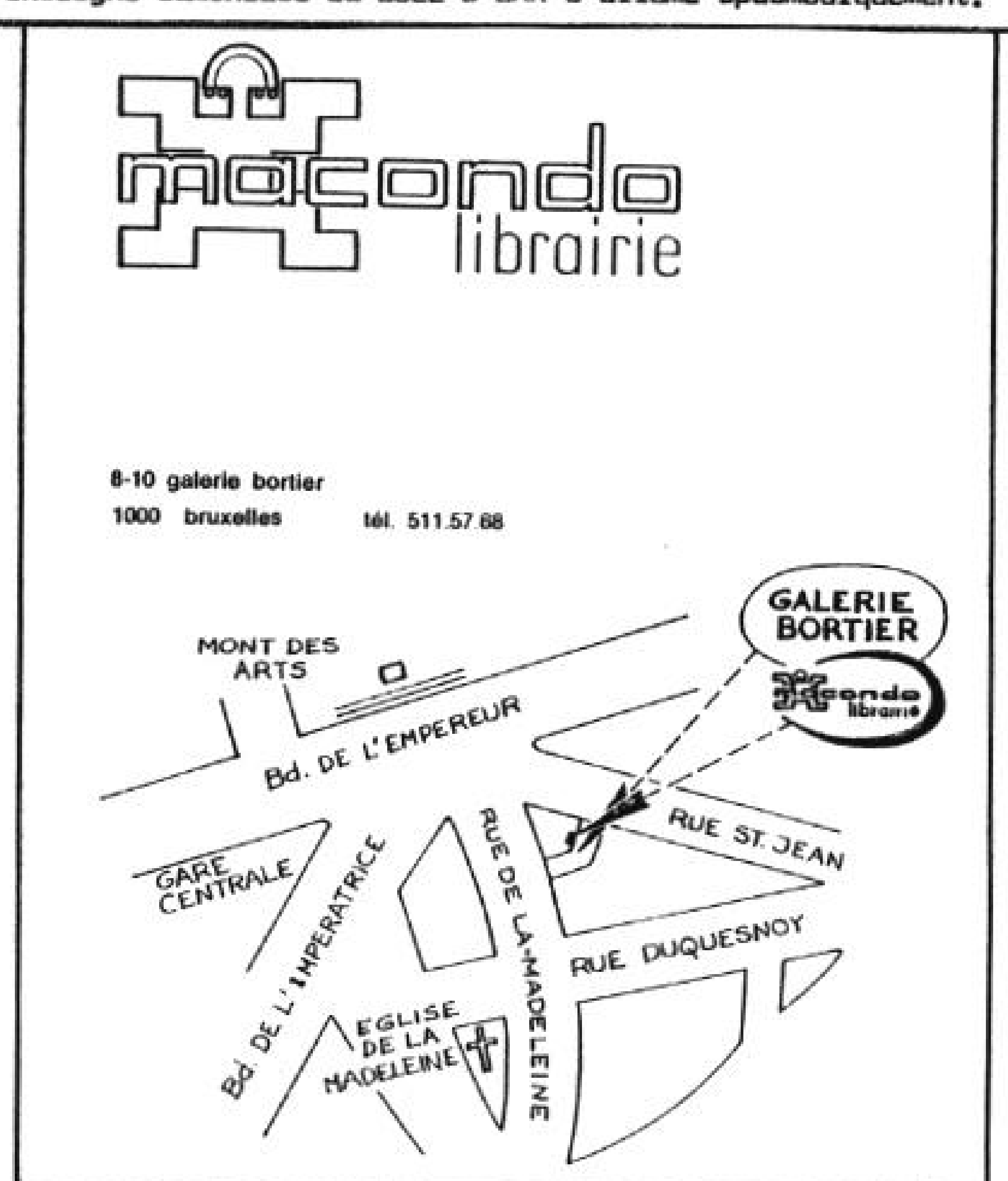
Bull demeure, dans une certaine mesure, un incorrigible sentimental. Il ne lui viendrait pas à l'idée de s'interroger sur un ordre, tant ils sont présentés comme des dogmes vitaux. Simplement, lorsqu'il existe deux méthodes d'occire son prochain dans un délai identique, il choisit la plus douce.

"Jeune homme très sympathique, Bull, mais il n'a pas encore fait sa maladie. Pour les humains, c'est comme les chiens, Bull. Au jeune âge, une maladie peut les prendre. Après, ils sont tranquilles. Alain présente encore des caractéristiques idéalistes trop fortes. Cela lui passera, bien sûr, mais nous n'avons pas le temps d'attendre qu'il en guérisse. Nous ne recrutons que des hommes capables de voir la vie en face, telle qu'elle est, sans y ajouter la croyance stérile au rêve. Alain est séduit par l'anormal, l'extraordinaire le projette dans la cinquième dimension que constitue l'imagination. Noël est autre: il grogne, ronchonne, admet, décide, agit et ne se demande pas le moins du monde si la situation qui se présente à lui est vraisemblable.

Dans notre métier, Bull, seul l'invraisemblable a cours. Inutile de tergiverser lorsqu'on se retrouve au sommet d'un cocotier en plein continent arctique! L'important est d'en descendre. Comprenez-vous, Bull?"
"Je crois, Monsieur."
Le petit homme boit une gorgée d'eau et remet les écouteurs.
"Allez maintenant, Bull" dit-il en désignant la cuisine. "Servez-leur le festin. Je veux que dans deux heures la place soit nette. Le mieux serait de réserver le vin drogué pour le dessert."
Bull s'incline.
"Il en sera fait ainsi, Monsieur" dit-il en retournant dans la cuisine pour prendre les cartons auparavant retirés du réfrigérateur.
Le petit homme avale pensivement deux comprimés d'aspirine et les pousse d'un peu d'eau. Une migraine sournoise lui ronge les tempes. Au fond de son cagibi torride, il est une araignée besogneuse achevant de construire sa toile. Courageusement, il se penche sur la petite table et feuillette les fiches déjà couvertes d'une écriture serrée. Le Centre recueillera précieusement ces renseignements et les bandes magnétiques. Peut-être Noël deviendra-t-il un jour membre à part entière de l'ORGANISATION... Une bouffée de fierté accompagne cette pensée: il y a peu d'élus; se savoir un recruteur particulièrement heureux constitue un titre de gloire et les premiers mois d'activités sahariennes du petit homme lui permettent d'espérer accéder prochainement à l'échelon supérieur. Il quittera avec un vif plaisir sa cabane au Sahara. Les petits hommes au sang froid ne s'acclimatent pas à un milieu aussi répugnant. Dans le casque d'écoute, la voix d'Alain s'esclaffe en découvrant le carton de homard surgelé qu'apporte Bulldozer.
"Il commence à mollir!" tonne le géant. "Tapez dedans! Pas d'assiettes, nous picorerons à même les boîtes... L'eau manque un peu pour faire la vaisselle dans le coin."
"Sûr!" approuve Alain. "Si nous avions su que vous aviez la marée, nous aurions apporté le flux!"
Noël mange déjà à belles dents. Il se sent heureux et inutile. Le bonheur parfait. Il se contente de savourer les petites bouchées à demi-glacées qu'il pose entre langue et palais. De temps à autre, il arrose au Muscadet que leur verse généreusement Bull. La torpeur l'envahit doucement et paralyse ses réflexes. Il chasse une pensée farfelue concernant le montant de l'addition et se met à considérer ce vieux Bull en frère. Le sommeil le prend brusquement, comme une lame de fond irrésistible, au moment où Alain pique du nez et s'affale sur un bout de table, balayant une paire de verres poisseux du bras.
"Aucune résistance, ces gamins..." ironise Noël.
La voix de Bulldozer lui parvient mal, étouffée par un voile gris tiré entre eux. Il passe sa main sur ses paupières, mais ne parvient à éclaircir sa vision. Une forme se penche vers lui et lui sabre la nuque d'une manchette amicale. Une main énorme retient sa chute et l'allonge sur le plancher crasseux.
"C'est bien, Bull. Il sonne l'heure..."
Le géant hoche la tête. Sa voix est un peu pâteuse. Il s'est surveillé et préparé à l'huile -un gobelet ingurgité avec répulsion-, mais ressent pourtant l'attaque de l'alcool.
"Oui, Monsieur. Ils tenaient bien la boisson et ce Noël tardait à s'endormir..."
"Je sais, Bull. L'hélicoptère ne devrait plus tarder maintenant..."
"J'allume les feux?"
"Finissez d'abord Alain. Nous n'en sommes pas à une minute près..."
Le géant prend délicatement le jeune homme et le porte dehors. Il a la bouche amère. C'est toujours la partie la plus désagréable du programme. Simplement, elle est nécessaire. Le bar du désert restera un de ces fantômes dont on parle parfois dans les oasis, une de ces anecdotes étranges et incompréhensibles qui paraissent ouvrir une piste vers un autre monde: celui des ossements et des vieilles carcasses qui peuplent les sables.
Une étoile filante court à travers le ciel et le petit homme fait un voeu. Bull se redresse et frotte machinalement ses mains puissantes contre ces vêtements.
"C'est fait, Monsieur."
"Bien, Bull..."
Il lui tend un objet que Bull commence à bien connaître: une fiche d'immatriculation sous enveloppe plastifiée

que l'on noue au cou des recrues destinées au Centre.
"Vous pouvez allumer les feux, Bull, puis vous préparerez Noël..."

C'est la routine et le petit homme n'a pas à en expliquer davantage. Les mains croisées derrière le dos, il fixe la nuit d'où sortira bientôt le vrombissement de l'hélicoptère. Une opération s'achève. Derrière lui s'élèvent les gémissements de l'électrophone et la grande enseigne lumineuse du BULL'S BAR s'allume spasmodiquement.



LE BRIQUET D'OR. (Louis-Thomas JURDANT)

Le gros commissaire regarda l'homme mince assis en face de lui, à son bureau, dans cette pièce luxueuse où tout était d'un goût parfait: livres, tapis, tableaux, fauteuils, bibelots... Il soupira, sortit son étui à cigarettes.

-Vous permettez que je fume, monsieur? Excusez-moi, mais je suis un sacré fumeur.

L'homme sourit, sortit de sa poche un briquet d'or et alluma la cigarette du commissaire. C'était un homme jeune, bien qu'il fût déjà P.D.G. d'une puissante société industrielle.

-Commissaire, dit-il d'un ton sérieux, vous ne m'avez pas dit l'objet de votre visite.

-C'est vrai, monsieur, répondit le gros homme en esquissant un sourire. Naturellement, les visites de commissaires de la P.J. inquiètent toujours un peu, mais je suis chargé, voyez-vous, de l'enquête sur la mort de Madame Mersault...

-En quoi cela me concerne-t-il? demanda l'homme étonné.

-Evidemment, cela ne vous concerne pas, répondit le policier, mais je crois que vous pourriez m'aider si vous le voulez bien, car vous étiez un ami de la victime d'après ce que je crois...

-Victime? Vous voulez me faire entendre qu'on l'ait...

-Je ne sais pas, monsieur, mais... cela pourrait être.

-Je l'ai connue, oui, reprit l'homme d'un air mélancolique, mais dire qu'il y eut entre nous des liens d'amitié... Ha! Ce n'est pas parce qu'on invite une connaissance à ses réceptions que l'on peut dire qu'on a avec elle des relations d'amitié!

-Certes, monsieur, je vous comprends. Mais je voudrais que vous nous aidiez à voir clair...

-Mais je ne sais rien et je ne vois pas en quoi...

-Monsieur de Prelon, vous avez bien connu madame Mersault. Je sais que vous l'avez même très bien connue... de très près... Alors, je me suis dit que vous pourriez me dire des choses sur ses relations, ses proches, ses amis... Votre devoir n'est-il pas d'aider la Justice?

-Inutile de me rappeler mon devoir, commissaire, fut la réponse sèche.

-Je n'ai pas voulu vous froisser, monsieur.

-Vous m'avez froissé. Si je connaissais quelque chose, un détail qui pourrait éclaircir ce mystère de la mort de Simone, croyez que je n'aurais pas attendu votre visite.

Le ton était sec, coupant, définitif.

-Mon Dieu, monsieur, reprit le commissaire, des choses peuvent paraître sans importance à beaucoup de gens et qui, cependant, sont pour nous des choses à ne pas négliger. Mais... Simone, comme vous dites, avait une grande confiance en vous. Vous étiez au courant de ses affaires professionnelles ou privées... Nous avons trouvé dans son secrétaire... un petit meuble de Tolède, en bois de cèdre, un tiroir secret où se trouvaient plusieurs lettres de vous, qui prouvent que vous étiez un peu son... son conseiller. Des choses comme "Surtout ne vendez pas vos Rand Mines maintenant, la cote est à la hausse" ou bien "Hâtez-vous de vous débarrasser de votre portefeuille de Cafortly, l'affaire sera en faillite sous peu."

Le commissaire parlait lentement, d'un ton ennuyé et fatigué, comme s'il était indifférent à tout cela. Il ne regardait pas son vis-à-vis, ne semblait pas voir que celui-ci perdait la belle couleur de ses joues.

-Vous voyez, enchaînait-il, moi, je n'y connais pas grand' chose en bourse. Je ne pourrais dire si vos conseils étaient judicieux ou non. Mais cela prouve que Simone Mersault était quand même pour vous un peu plus qu'une simple relation mondaine. Cela prouve que vous vous intéressiez à son bien-être!

-Monsieur...

-J'ai fait vérifier vos conseils boursiers par notre expert et il m'a répondu que vos conseils étaient vraiment excellents et que la dame, en les suivant, a dû s'épargner beaucoup de lourdes pertes. Je vous en félicite, monsieur, et à l'occasion j'aimerais que vous me donniez vos conseils. J'ai un petit... très petit portefeuille qui contient quelques Kafracas.

L'homme sourit et dit vivement:

-Vendez immédiatement, commissaire. Si vous voulez téléphoner...

-Merci monsieur. Je vendrai puisque vous le dites et que je vous fais confiance, mais ce n'est pas pour cela que je suis venu vous voir. D'abord les questions de service. Les affaires privées peuvent attendre.

-Mais vous perdez du temps, monsieur. Les Kafracas...

-Tant pis pour les Kafracas, monsieur. Ce que je cherche à savoir, c'est à qui Simone Mersault transmettait vos ... vos tuyaux. Et vous nous aideriez vivement en nous le disant.

L'homme blêmit, mais se reprit très vite:

-Que voulez-vous dire? Simone avait sa fortune...

-Nous avons vérifié, monsieur. Madame Mersault n'a jamais possédé un seul titre des Rand Mines, ni une seule action Cafortly!

-Je... je ne comprends pas...

-C'est pourtant clair, monsieur. Votre maîtresse n'a jamais possédé une seule action des sociétés pour lesquelles elle demandait votre conseil. Alors... C'est qu'elle les demandait pour quelqu'un de ses amis?

L'homme rougit brusquement:

-Vous dites: ma maîtresse!

-Oui, monsieur, car j'ai trouvé aussi vos lettres d'amour.

-Mais c'est faux! Je...

-C'est peut-être faux, monsieur, mais "la nuit formidable de Hendaye qui restera toujours dans mon souvenir..." est-elle fausse aussi?

-Je n'ai jamais...

-Bien sûr, monsieur, bien sûr; je comprends que cela vous soit pénible. Et je vous prie de m'excuser d'entrer ainsi dans votre vie privée, mais... savez-vous à qui Madame Simone Mersault rendait service quand elle vous demandait vos conseils financiers?

L'homme ne répondit pas. Il avait baissé les yeux. Il réfléchissait. Devant lui, le commissaire jouait les indifférents. Il reprenait une cigarette dans son étui, paraissait ennuyé, demandait de sa voix calme, un peu grasse:

-Puis-je vous demander du feu, monsieur? Excusez-moi, j'ai perdu mes allumettes.

L'homme tressaillit et, sans un mot, tendit son briquet d'or.

-Une belle pièce, dit le commissaire, et vous avez vos initiales gravées... C'est certainement un cadeau de votre épouse?

L'homme jeta au commissaire un regard égaré:

-Oui, naturellement...

-Alors? Vous connaissez l'homme que vous avez aidé de vos

conseils par l'intermédiaire de Madame Mersault?
-Non, dit l'homme d'une voix sourde. Tout ce que vous dites...
-... est vrai, acheva le commissaire. Hélas oui. Mais il est faux que vous ne connaissiez pas le nom de votre rival, l'amant de votre maîtresse...
-Monsieur!
-Ne vous fâchez pas. Je veux tout simplement que vous nous aidiez à voir clair dans cette affaire, un point c'est tout. Dites-moi le nom du monsieur et je ne vous tourmenterai plus. Naturellement, je comprends votre réticence. On n'aime pas se sentir brusquement ridicule. J'ai beaucoup de compréhension, monsieur, mais... l'occasion est unique de vous venger...

L'homme parut soudain très accablé. Il resta longtemps silencieux. Puis murmura quelque chose que le commissaire ne comprit pas...
-Vous dites, monsieur!
-Baron van de Kerksam...
-Ah! Baron van de Kerksam?

L'homme acquiesça d'un hochement de tête.
-Alors, reprit le commissaire, c'est... peut-être lui qui a tué Simone Mersault.

L'homme releva la tête:
-Sûrement.
-Parfait, monsieur. Auriez-vous une idée du mobile du crime?

L'homme hocha la tête:
-Naturellement, soupira le commissaire, sans doute une querelle d'amoureux qui a mal tourné. Quand avez-vous vu Simone Mersault pour la dernière fois?

La réponse fut brève:
-Il y a six mois.
-Mais vous gardiez avec elle des rapports épistolaires?
-Non. Pas une lettre. Nous étions brouillés.
-Et elle... Ne vous avait-elle pas demandé, ces temps-ci, un conseil?
-Euh!... non...
-Réfléchissez. Nous avons le temps... N'était-ce pas au sujet des Sogétraus?...
-Sogétraus... vous dites Sogétraus... Ah! Oui... il y a huit jours... elle m'a écrit un mot pour me demander ce qu'elle devait faire pour cela... devait-elle faire con-

fiance à la nouvelle émission...
-Et vous avez répondu?
-Je n'ai rien répondu, monsieur.
-C'est vrai, soupira le commissaire. Vous n'avez rien répondu. Seulement vous êtes allé voir votre maîtresse, pour lui dire de vive voix votre réponse.
-C'est faux, hurla l'homme d'une voix qui s'étranglait.
-Pourquoi dites-vous cela? demanda le commissaire d'une voix calme. Vous savez bien que c'est vrai. Comme vous savez que les initiales gravées sur votre briquet d'or ne sont pas les vôtres, mais celles de Simone Mersault. Vous lui aviez offert ce briquet mais vous l'avez repris quand vous l'avez vue, morte, étendue à vos pieds après votre méchante discussion.
-Je ne l'ai pas touchée, commissaire!
-C'est vrai, monsieur, vous l'avez seulement tuée en provoquant un choc psychologique tel que l'infarctus du myocarde a suivi. Vous la saviez sensible, très sensible, même. Je devine ce que vous lui avez dit: vous aviez découvert sa liaison avec le baron. Vous lui avez dit quelque chose comme "Ton baron est fichu, j'ai racheté les titres de la Sogétraus..." Vous en avez, en effet, 51% et lui n'en a que 35%. Vous pouvez du jour au lendemain le ruiner totalement. C'est ça que vous avez dit à Simone. Elle a compris votre vengeance, elle qui était éperdument amoureuse du baron... elle en est morte... et c'est vous qui l'avez tuée... sans la toucher... mais volontairement. Alors, monsieur, qu'allons-nous dire au juge d'instruction?

L'homme avait écouté en silence. Il murmura:
-Vous ne pouvez rien prouver... je... je ne l'ai pas touchée...
-Vous avez simplement repris votre briquet d'or. Si Simone n'avait pas eu un infarctus à ce moment, qu'auriez-vous fait, monsieur, pouvez-vous le dire? Vous étiez décidé à vous venger...

Le commissaire se tut, regarda l'homme, ce puissant P. D. G., avec beaucoup de pitié. Il soupira:
-Allons, monsieur, demain vous verrez le juge d'instruction et vous lui direz tout. Ne croyez-vous pas que c'est mieux? Votre avocat arrivera facilement à vous tirer d'affaire...

L'homme ne répondit pas. Il n'y avait rien à répondre. Simplement, le temps était venu pour lui de se soumettre.

LISTE DE (QUELQUES) REVUES DISPONIBLES EN NOTRE C. D. E.

ALERTE (CH)
ALTERNATIVA (I)
L'ALTRO REGNO (I)
ANTARES (F)
A PROPOS DE (B)
ASTRALIA (I)
ATLANTA (B)
L'AUBE ENCLAVEE (F)
BABEL 17 (I)
BETWEEN (B)
BULLETIN JEAN RAY (B)
CAHIER JEAN RAY (B)
CASA DE LAS AMERICAS (Cuba)
CITRON HALLUCINOGENE (F)
COSMO INFORMATORE (I)
CREPUSCULE (F)
CRONAC VIVA (I)
DIMENSIONE COSMICA (I)
ESPACE-TEMPS (F)
EUROPE (F)
FAMZINE (I)
FANTASCIENZA (F)
FANTASIA SOCIALE (I)
FICTION (F)
FUTUR ANTERIEUR (CH)
FUTURS (F)
GALAXIE (F)
GETTYSBURG (B)
EL GUACAMAYO Y LA SERPIENTE
HOP (F)
HORIZONS DU FANTASTIQUE (F)
IDES... ET AUTRES (B)
IMAGINE (Canada)
INDIGESTION DE L'ESPRIT (B)
INTERVALLES (F)
JOURNAL DES LIVRES (B)
JURA SF (CH)
KADATH (B)
KANDAMA (SP)
EL LAGRIMAL TRIFURCA (Arg.)
LIRE (F)
MAGAZINE LITTERAIRE (F)
MAGAZINE DU MYSTERE (F)
MAGIE ROUGE (B)
MAGORIE (B)
MARGINAL (F)
MAS ALLA (Arg.)
MOUVANCE (F)
MYSTERE MAGAZINE (F)
NUEVA DIMENSION (SP)
NYARLATHOTEP (F)
OCTAZINE (B)
ODYSSEE (B)
L'OEIL DU GOLEM (F)
ORBITES (F)
EL PENDULO (Arg.)
PIRANHA (F)
POESIE 1 (F)
POPILIUS (F)
PROGRESSEF (B)
Il RE IN GIALLO (I)
REQUIEM (Canada)
La REVISTA de CIENCIA FICCION y FANTASIA (Arg.)
REVISTA IBEROAMERICANA (USA)
RIGEL MAGAZINE (B)
ROBOT (I)
SCIENCE FICTION MAGAZINE (F)
SF-MAGAZINE (B)
SHARDS OF BABEL (NL)
SOLARIS (Canada)
SORBO ROSSO (I)
SPIRALE (F)
TERRA (NL)
TERZO OCCHIO (I)
TROMBONE ILLUSTRE (B)
UMBRAL TIEMPO FUTURO (Arg.)
UNIVERS (F)
ZIKKURATH (SP)
XUENSE (B)

... et beaucoup d'autres collections beaucoup moins complètes, parmi:
- plus de SEPT MILLE volumes (essais, romans, recueils, anthologies,...);
- plusieurs dizaines de milliers d'articles et de textes courts de fiction!

TROISIEME PARTIE:

Petit "DICTIONNAIRE" des auteurs "polars" belges. (117)

Note du compilateur. J'ai été secondé dans ma tâche par Yves Varende, Jacques Van Herp et André-Paul Duchâteau. A quatre, nous sommes responsables de cette fournée. Nous espérons recevoir beaucoup de lettres, des corrections, des additifs, des rectificatifs. Tout cela est très succinct évidemment. Cela mérite d'être approfondi car il y a des auteurs dont nous aimerions retrouver les traces, d'autres dont nous aimerions découvrir l'identité ou encore ajuster la bibliographie. Considérez ceci comme une première mouture. On verra bien plus tard s'il y a lieu de refondre le tout.

Note de Jacques Van Herp. De cette bibliographie ressort un triple foisonnement: celui des auteurs, des oeuvres, des éditeurs durant la période 1940-1944. On publia du policier à Bruxelles, Anvers, Liège, Charleroi, Marcinelle, La Louvière. Beaucoup d'auteurs restent pratiquement inconnus. "Le Jury" étant la seule collection, dans ses fascicules, à donner de brèves indications quant aux écrivains. Encore sont-elles parfois sujettes à caution. Ainsi celles relatives à Verbruggen, que je rencontrai en 1945, qui était artiste-peintre et qui m'affirma que tout était faux le concernant.

Il y eut d'autres notices au sujet d'un certain Paul Durbin, né à Holliwood (sic), et quelques autres du même acabit. Une Carine a toujours pris soin de tout dissimuler la concernant. Sur la couverture, où traditionnellement apparaît le visage de l'auteur, elle se dissimule à moitié derrière un loup. Et combien d'autres qui se cachaient derrière un pseudonyme, parfois pour des raisons de simple prudence, vu les temps.

---

001 ANDRIEU, Jean-Marie.
Débute à 22 ans dans LE JURY avec "Scandale", publie encore sous pseudo dans la collection L'ALIBI. S'est tourné ensuite vers la diplomatie. Ce qu'il a publié par la suite ne relève plus du domaine policier.

---

002 BARNICH, Roger

"L'Américaine de l'International Palace", sans nom d'éditeur mais avec l'adresse: Chaussée de Haecht, 221-223 à Bruxelles 3 (Schaerbeek); et le copyright date de 1944. Il y est indiqué en outre "Un meurtre au 'Vieux-Château" et annoncé "Le manuscrit du Professeur Wagner".

---

003 BARONIAN, Jean-Baptiste (Anvers, le 22 avril 1942)

Spécialiste des littératures policière, populaire et fantastique. Ancien directeur littéraire chez Marabout, actuel directeur de collection à la Librairie des Champs-Elysées et au Livre de Poche. Il aurait écrit des polars sous pseudonyme mais refuse de nous dire lesquels. Sous le pseudo d'Alexandre Lous, il publie "Matricide" (chez Veyrier), un policier quelque peu psychologique. Il tient la rubrique des romans policiers dans le "Magazine Littéraire" et, au moment où paraissent ces lignes, il met la dernière main à un livre monumental sur Jean Ray.

---

004 BEBRONNE, Robert

"L'acrobate ne tombe jamais", VOILA, 1943.
Le seul journaliste réellement humoristique de l'époque. Dans des billets quotidiens, il croquait les malheurs du temps: le client essayant de restituer au prisonnier la baleine trouvée dans sa ration de harengs. Au temps où les Bruxellois appelaient leur ville Haringgrad... ou encore le client à la poste qui, las d'attendre, opère un hold-up avec sa pipe afin d'être servi.

---

005 BELINDA, Frank Peter

Sans conteste, auteur belge, situation à laquelle l'éditeur faisait allusion, du moins au début. Ledit Belinda écrivait des romans d'espionnage et policiers. Dans les années '50, il paraissait e.a. chez LA LOUPE, série espionnage aux Editions Jacquier à Lyon (il y eut probablement même une revue avec les textes de Belinda et son personnage). Probablement une vingtaine de titres dans la série espionnage, autant dans la série policière et encore une fois autant chez d'autres éditeurs. Son personnage s'appelait John Kallum, espèce de James Bond avant la lettre. Même si Belinda ne fut pas un foudre de l'écriture, cela se laisse lire. Voici quelques titres, tous parus dans la série espionnage: "La mort électrique"; "John Kallum joue au privé"; "La fureur de John Kallum"; "Stop! Destruction immédiate"; "Dans le brouillard de Londres".

---

006 BERGER, Carlos

Signe également Tristan Reval. Pseudonymes de Louis Van den Bossche. Publia "Les exploits de Bill Patmore", chez L'ESSOR, circa 1945. Il s'agit d'un gentleman-cambrioleur.

---

007 BERTIN, Charles (Mons, le 5 octobre 1919)

Eminent académicien et dramaturge. Nous livre un de ses rares romans en 1962, chez Albin Michel: "Journal d'un crime".

---

008 BLAZ, André

Dirigeait probablement la série où parut e.a. l'introuvable John Holderson (alias Maurice Tillieux), encore que la collection annonçât plusieurs volumes, e.a. de Blaz. Le même Blaz, on le retrouve dans la collection LE SPHINX avec "Le dernier baron de Logeay" (en 1946).

---

009 BODAR, Jean (Tournai, le 15 décembre 1915)

Diplômé à l'Ecole coloniale de Bruxelles mais la guerre le surprend au moment de s'embarquer pour le Congo. Il débute avec "La chambre interdite" (JURY N° 32) puis "La mort invisible" (JURY N° 51); dans les JURY brochés, le N° 20, "Retour à la terre"; et dans la série d'après-guerre, en feuilleton, "Moyennant rançon" (N°s 2-3 et 4). Il a abandonné l'écriture pour se lancer dans le journalisme.

---

010 BOLLE, Marcel

"L'inattendu est roi", recueil de nouvelles humoristiques et policières, chez Pierre de Méyère, Bruxelles, 1965.

---

011 BRONNE, Charles (Liège, 1871/2 - Bruxelles, 1942)

Rédacteur à l' Express de Liège, correspondant parisien de journaux belges. Secrétaire-général de l'Indépendance belge. Oeuvres diverses, dont un polar: "Le mystère de la maison Porquin" (JURY N° 45).

---

012 CARINE

Pseudonyme de Flore Marly. Publie "Morphine" (JURY N° 10) et "Champ dormant" (JURY broché). Sous un pseudo, très probablement auteur d'un roman sur la retraite de Russie en 1812, publié circa 1946.

---

013 CAILLET, Hubert (avec DEFRERE, Robert-A., voyez nom)
"L'affaire Aubry", Editions L'ESSOR, Bruxelles, s. d. mais après-guerre.

014 CHARLIER, Jean (Namur, le 19 décembre 1911)
Publia, dans la série LE PIOTTE, des romans d'espionnage, de western et d'amour, puis dans la collection DETECTIVE (Editions Publicity, Montigny-le-Tilleul, Charleroi, 1946): "Crime au cinquième étage" (N° 3), "L'homme au monocle" (N° 9), "Tante Agathe a disparu" (N° 7). Egalement un livre sur la vie amoureuse de Hitler avec W. Wauthy et, sous le pseudonyme de Lina Cerjerah (un anagramme!), "L'assassin ne travaille pas la nuit" (Editions de la nuit, s. d.). En 1946, "L'espionne", à Marchienne, aux Editions du rendez-vous.

015 CHARLIER, Jean-Michel
Prolifique scénariste de bande dessinée. Il a créé quelques-unes des plus belles séries de l'après-guerre et de l'école belge de BD avec, respectivement, les dessinateurs: Hubinon ("Buck Danny" et "Barbe-Rouge"), Paape ("Valhardi"), Uderzo puis Jijé ("Tanguy et Laverdure") et Giraud ("Blueberry"). Il travaille pour la télé française et a écrit quelques romans d'aventures et d'espionnage. Pas mal de ses scénarios cachent une trame policière ou criminelle, dont les plus beaux exemples se retrouvent dans les séries "Tiger-Joe" (avec Hubinon), "La patrouille des Castors" (avec Mitacq), "Valhardi" (l'épisode "Le château maudit", 1954), "Marc Dacier" (avec Paape) et "Jacques Le Gall" (avec Mitacq). Il est docteur en droit, ancien pilote de ligne, etc. Nonobstant ce que disent les Français (e. a. Andrevon), Charlier est bien belge: il est natif de Liège.

016 COLIN, Paul-Victor (Anvers, le 29 décembre 1911)
Fonctionnaire. Oeuvres diverses dont: "Pantins sanglants" (recueil, 1936); "Double énigme au fort" (ZORRO, 1936); "La neige sanglante" (ZORRO, 1937); "Les cadavériques" (LE VAMPIRE, 1941; nouvelles).

017 CROMMELYNCK, Fernand (1885-1970)
Homme de théâtre et même de cinéma, il laisse un roman policier, qui se lit en tant que curiosité: "Monsieur Larose est-il l'assassin?", Editions de la main jetée, Bruxelles, 1950.

018 DAILLY, Yvan
Né à Charleroi pendant la première guerre mondiale. Etudes de droit à l'U.L.B. Musicien, travaille à la RTB. Romans policiers: "Méli-mélo"; "Faux-pas"; "Le mal du siècle" (LE JURY). Il publia également un ouvrage à la SERIE NOIRE: "J'ai bien l'honneur" (N° 91) et ce, à une époque où la collection n'avait encore qu'un seul auteur français (Serge Laforest) se déguisant en américain (Terry Stewart). A notre connaissance, c'est le seul auteur belge publié par la SERIE NOIRE! Il aurait également écrit des romans d'angoisse et de SF sous le pseudo de Jean David (à ne pas confondre avec le dessinateur français du même nom) pour la collection ANGOISSE (FLEUVE NOIR), dont le fameux "Une chose dans la nuit", adapté en BD puis à la radio par J. H. Colmant et réalisé par Roger Simons.

019 DAMBERMONT, Géo
Assez curieusement nos amis français semblent vouer un culte à Géo Dambermont (et non Dambremont, comme il est souvent appelé). Certes, il a laissé quelques oeuvres intéressantes: dans LE JURY, "Mort le venin" (N° 17), "Le grand feu" (N° 25), "Le prélude de Pugnani" (N° 35) et "La ganache" (N° 54); en volumes brochés, "Auto-stop" (LE JURY N° 15) et "Le cyclope" (LE SPHINX N° 10).
N. B.: Son frère, Paul Dambermont (né le 23 janvier 1916 à Comblain-la-Tour et décédé depuis), musicien et acteur, s'essaya au polar sous le nom de Paul Dermont: "Meurtre sur le court" (LE JURY N° 55).

020 D'AMEGIN, Gérard
"Le pavillon tragique" (LE MASQUE N° 323, 1941). Un polar qui se déroule à Liège.

021 DEBLANDER, Gabriel (né à Rèves, en 1934)
A écrit des contes et nouvelles fantastiques, féériques et policiers pour "Mystère-Magazine", "Fiction", "Le petit Luron", etc. Un recueil fantastique, "Le retour des chasseurs" (1970), chez Laffont.

022 DE BOULE, Jacqueline
Pas mal de romans d'amour mais également quelques policiers -une bonne douzaine- au FLEUVE NOIR sous le nom de Georges Tiffany.

023 DE FRANCE, Frédéric
"Le crime du gratte-ciel", dans "Courrier d'Anvers" à Anvers, vers 1943.

024 DEFRERE, Robert-A.
Né à Liège. Directeur littéraire chez L'ESSOR. Voir à Caillet. En solo, il a publié "Des hommes comme les autres" (L'ESSOR)

025 DERYCKE, Gaston (Bruxelles, le 14 juin 1913; décédé)
Débute à 15 ans avec des poèmes. Devient critique littéraire et de cinéma pour "Le rouge et le noir" et "Les Beaux-Arts"; collaborateur e. a. des "Cahiers du Sud". Pendant l'occupation, rédacteur-en-chef de "Cassandre" et critique de cinéma au "Nouveau Journal". C'est dire s'il fut un "collaborateur". Il a laissé sur le cinéma un livre où, bien sûr, il impute aux Juifs tous les défauts du cinéma. A la libération, il eut le bon sens de fuir la Belgique et on le retrouva quelques années plus tard en France, oeuvrant sous le nom de Claude Elsen. A sa mort, sa fille lui consacra de curieuses pages. Derycke écrivit du polar et pas mal de ses textes critiques furent repris dans LE JURY: "Je n'ai pas tué Barney" (N° 2), "4 crimes parfaits" (N° 19) et des interventions dans les numéros 26, 33 et 36.

026 DE WATTYNE, Pierre (né à Bruxelles en 1885 - ?)
Pseudonyme de Pierre Van de Wattyne. Rédacteur à "La Lanterne", journaliste, dramaturge et romancier. Avant-guerre, il publia "Les doigts truqués" (chez REX), "Les deux assassins", "Le témoin silencieux" (1933); chez Beirnaert, dans la collection LE HIBOU: "Hôtel miteux" (1941); chez L'ESSOR: "Les deux assassins" (réédition?) et "Le bar des colorés" (1943).

027 D'EXSTEYL, Roger (Gand, 22/12/1922 - 26/1/1979)
Pseudonyme de Roger Martens, journaliste, écrivain, folkloriste, fortement influencé par son ami Jean Ray (oncle John). Il débuta en 1953 avec le roman policier "De dames Verbrugge", roman réédité sous le titre "Rapsodie in bloed" et traduit en français sous le titre "Le mystère de la rue du calvaire" (collection ZENITH, N° 3, Wellprint, Bruxelles, 1966). Ce roman fut porté à l'écran par un autre Gantois, Jean Daskalidès, avec Marie-José Nat dans le rôle principal. Ce roman fut suivi par un recueil de nouvelles fantastiques puis par divers romans: "Het avontuur met Beatrijs", "De schone en het monster" (une biographie romancée de John Dillinger), "Week end met moord", "Moord in veelvoud". Oeuvres agréables à lire mais mal diffusées par son éditeur De Schorpioen, ce qui manqua malheureusement d'établir la réputation de l'auteur comme premier auteur polar flamand, alors qu'en réalité (et exception faite pour Flanders qui ne publia pas de volumes) il l'était bel et bien, même compte tenu d'oeuvres antérieures (ou ultérieures) d'auteurs plus éphémères tels que Théo Huet (avant-guerre), Roger Pieters, Aster Berkhof, Fernand Auwera... d'Exsteyl écrivit encore des oeuvres pour la jeunesse, adapta des nouvelles de John Flanders, livra quelques "Vlaamse Filmkens", fit quelques traductions, des essais et tint des chroniques diverses à la radio régionale... Dans les années '50, Jean Ray lui proposa de traduire certains de ses Harry Dickson en néerlandais pour De Schorpioen mais l'éditeur, déjà submergé de collections diverses, hésita et l'affaire fut oubliée. Son seul roman traduit en français n'est pas à la mesure de son talent; c'est une oeuvre de jeunesse et nous aurions préféré vous présenter une de ses deux longues nouvelles parues chez De Schorpioen; elles sont nettement plus consistantes que ce bref récit puisé dans son second recueil fantastique "Souper met vleermuizen", paru en 1966. On a traduit quelques-uns de ses contes brefs dans "Atlanta".

028 DINEUR, Fernand
Il est le créateur de "Tif et Tondu", pour l'hebdomadaire SPIROU (1938), passés ensuite dans les "Héroïc-Albums" avant de réapparaître dans "Spirou" sous le crayon habile de Will. Dineur développa durant la guerre le système de l'énigme hebdomadaire avec "Flup, détective" dans "Spirou", méthode qu'il reprit ultérieurement dans HEROIC-ALBUMS avec le personnage de "Nant, policier" (qui y vécut également une aventure en BD). Dans ce domaine, Dineur restera inégalable. Nous avons choisi un de ses récits brefs afin de vous donner une idée de son talent en même temps que de ses défauts. Autres séries policières en BD: "Furette, détective", "Ric, détective".

029 DOISY, Jean

Fut rédacteur-en-chef de SPIROU de 1938 à 1955. Il créa le personnage de Jean Valhardi, que Jijé anima dès 1941 mais qui devint également personnage de nouvelles policières dans la série des fascicules "L'hebdomadaire des grands récits". De cette série, il y en eut 101 et un sur quatre contenait un récit de "Jean Valhardi, détective". Chez Moorthamers, Doisy publia "Nuit de tempête" (1933) et chez Dupuis, dans la "série jaune": "L'étrangleur aux mains fines" (N° 25), "Le tombeau du sultan" (N° 51) et "La fiancée de Steeley" (N° 56).

---

030 DUBRAU, Louis (Bruxelles, le 19 novembre 1904)

Elle débuta avec des romans policiers et s'est depuis fait un (petit) nom comme romancière à part entière: "Le destin de Mme Hortense" (LE JURY, 1942, broché, N° III), "L'arme du crime" (LE JURY, 1942, fascicule N° 58).

---

031 DUCHATEAU, André-Paul (Tournai, le 8 mai 1925)

Débute à 16 ans dans LE JURY sous la houlette de Steeman ainsi que dans "Mon copain", avec une courte nouvelle, "On se perd en conjectures". A travaillé dans l'imprimerie où il a connu tout le monde, puis avec les dessinateurs Tenas et Rali, à qui il livre des scénarios successivement pour "Bravo", "Spirou", "Mickey-Magazine"... Dès son retour du Congo, il se lance sur deux voies parallèles: le scénario de BD (et il en fera beaucoup pour des dessinateurs aussi divers que Ghion, Tibet, Paape, Denayer, Géron, etc.) et la nouvelle et le roman policier. Il a été rédacteur-en-chef de "Tintin" et travaille pour les Editions Rossel. Il a publié deux romans, un troisième va sortir, un quatrième est écrit. Il a écrit encore pas mal de nouvelles parues dans "Vrai", "Audace", "Mystère-Magazine", "Fiction", "Bonnes Soirées", "Spirou"... Son oeuvre principale sera toutefois la création du personnage de "RIC HOCHET, détective privé" (journaliste de son métier), une série à mettre entre toutes les mains et qui est dessinée par son ami et complice Tibet (Gilbert Gascard). Créé en 1955 comme personnage de séries à suivre, paraissant en album depuis 1963, Ric Hochet est une des meilleures BD policières dans le genre à énigmes. Elle fête en 1980 son 25ième anniversaire, événement célébré et ponctué par la parution d'un album spécial!

Pour "Tintin" toujours, Duchâteau réalisa de nombreuses énigmes policières (textes illustrés) de Ric Hochet et il animera dans les années '70 les énigmes policières de l'INSPECTEUR SPIROU (illustrations de Denayer) dans l'hebdomadaire du même nom. Avec Tillieux, Duchâteau est le plus prolifique des scénaristes policiers belges. Pour une bibliographie presque complète, voir "Enigmatika" N° 14 (octobre 1979). Citons pour rappel: chez Rossel, les romans "De 5 à 7 avec la mort" (1973) et "La 139ième victime" (1976); au JURY, "Meurtre pour meurtre" (N° 29; réédité par Le défi, 1968), "Tout ou rien" (N° 39) et "La mort est du voyage" (N° 49).

---

032 DUPIERRIEUX, Richard dit Casimir

Romancier, né à Couillet en 1891 et mort à Bruxelles en 1957. Collaborateur et critique d'art au "Soir". "Madame Nectar", roman d'imagination policière (sic), Editions Labor, 1948.

---

033 DUQUESNE, André (1911-1979)

Mort des suites d'un accident de la circulation. Prolifique auteur de science-fiction et de polars. Débuts en Suisse, en 1945, sous les pseudonymes de Jehan Van Rhyn, André Ollivier, Jean-Jacques Alain. Après 1945, il deviendra Diego Suarez et Herbert Ghilen pour les Editions de la Seine, puis Jules Hardouin pour la Librairie des Champs-Elysées. Dans la Série Noire, puis aux Presses de la Cité, il signe de son vrai nom. Enfin, il publie dans les séries "Police", "Anticipation", "l'Aventurier" et "Angoisse" du Fleuve Noir, où il signe PETER RANDA. A partir de 1973, il reviendra chez Dermée (Editions de la Seine) et signera Duquesne, Herbert Ghilen, Henri Lern, Urbain Farrel, Jim Hendrix, Jean-Jacques Alain. Certaines rééditions étaient réécrites, comme le faisait également Steeman. Tout cela donne un total de 188 titres, en général d'une honnête moyenne. (P. Turpin)

P. S.: nos remerciements vont à Turpin et à Jean Leclerq à qui nous devons ces renseignements puisés dans "DESIRE" N° 27, 1er trimestre 1980. (NDLA)

---

034 DURBIN, Paul

Signait probablement aussi Paul Darlix ("Le mystère d'Eaton Square", N° 57 de la collection jaune, 1942). Avec la série LE LECTEUR, il copie ou plutôt il plagie

LE JURY et publie "J'assassinerai" (plagiat d'une nouvelle de Derycke, paraît-il). D'après une notice biographique des plus fantaisistes, Durbin était né à Beverly-Hills, avait 19 ans (à l'époque), les yeux pers et une démarche de gangster. Entre 1938 et 1942, il aurait écrit 14 ouvrages en diverses langues... Il publie encore dans LE VAMPIRE, mais les fascicules de 1946: "Madame Bernard est morte deux fois..." (N° 6).

035 DUVIGNEAUX, Georges (Châtillon 1883 - Schaarbeek 1935)
Avocat, journaliste, chansonnier, auteur d'un policier loufoque: "Le cadavre N° 5" (1923 pour la première édition aux Editions de la Revue Sincère, réédité chez Moorthamers). Filmé par Gaston Schoukens en 1932 avec Gladys Warland, Lucien Mussière, Courtex et Julia Vanderhoeven. Il paraît que Schoukens songeait à un "remake" peu avant sa mort.

036 FALIZE, Jean (Ixelles 1922 - décédé)
Ecrivain-journaliste, il anima longtemps les ondes de la RTB. Il écrivit un roman policier "en public", qu'il débuta le 15 décembre 1962 et dont il remit les derniers feuillets le 27 à 18 heures. Les cent premiers volumes de "Les morts ont des oreilles" furent distribués à la presse le lendemain 28 décembre à 17 heures! Paru chez Marabout (N° 313 B).

037 FERNEZ, André D.
Né à Zouterwonde (près de Leiden), le 24 novembre 1917, il habite à Ittres. A travaillé pour la télévision belge et fut producteur e. a. de Radio-Jeunesse. Débuta dans l'après-guerre dans la série de fascicules "A tout coeur". Obtint en 1958 le Grand Prix radiophonique de la Communauté des langues françaises pour "Fac-similé". Fut rédacteur-en-chef de "Tintin" de 1946 à 1959. Il y publia de nombreux romans en feuilleton, généralement dans le domaine de l'espionnage. Son personnage, "Jimmy Stone", devint un éphémère héros de BD, dessiné par Dino Attanasio (1964). Publia également dans "Libelle", "Bonnes soirées", etc. Aux défuntes Editions Marabout, dans la série Marabout-Junior, il publia une longue série de romans mi-policiers mi espionnage de "NICK JORDAN" (à partir de 1959). Sous le pseudonyme d'André Sornis, est l'auteur de "L'agent secret S-32", publié en 1962, dans la collection Roitelet à Bruxelles.

038 FICHEFET, Camille-Jean (? - 1979)
Journaliste sportif à la RTB où il forma un duo célèbre avec son ami Luc Varenne. A publié "L'arbre 17" sous le nom de J.-P. Kern et "La peau du serpent" (une autobiographie), chez Heraly, à Charleroi, en 1943. Il a collaboré avec son ami Kinnet ("Le fleuve mort").

039 FLANDERS, John (voir Jean RAY)
Ce fut un des nombreux pseudonymes de Jean Raymond De Kremer, le principal du côté flamand, où son oeuvre se trouve dispersée en grande partie dans les publications d'Averbode et des hebdomadaires tels que "Bravo" et "Zondagsblad". La véritable oeuvre en langue néerlandaise démarre en 1936 lorsque John Flanders devient collaborateur de l'illustré hebdomadaire "BRAVO" (Ed. J. Meeuwissen). De 1936 à 1940, il y livre environ 22 feuilletons, 200 récits brefs, 6 scénarii de BD et une poignée de contes de fées, ainsi que probablement divers articles. Une partie de cette oeuvre paraît sous le nom de John Flanders, voire anonymement ou sous l'un des cent pseudonymes éphémères utilisés durant ces 4 années! En outre, il alimente les deux séries de fascicules de la Bonne Presse d'Averbode, les "Presto-Films" et les "Vlaamse Filmkens" sans oublier de nombreux romans pour la jeunesse dont le célèbre "Spoken op de ruwe heide", tous chez le même éditeur. Les 200 récits brefs serviront après-guerre à alimenter successivement en néerlandais et en français, "Mickey-Magazine", "Tintin", "Petits-Belges" et "Le Petit Luron". Une partie de l'oeuvre de John Flanders (mais il signera également John Sailor, Capitaine Bill, etc.) se trouve donc disponible en langue française et c'est dans cette partie-là que l'on puisa e. a. pour les trois recueils parus chez 10/18. L'oeuvre policière se trouve toutefois dans "Bravo" avant-guerre et dans les "Vlaamse Filmkens" et "Zondagsblad" après-guerre. Pour "Bravo", il va créer le limier Edmund Bell. Il s'agit du fils de Sir David Bell, de Scotland Yard. Edmund Bell, âgé de 16 ans, se découvre des talents de limier et, dans plus de 10 récits, on le verra aux prises avec la lie des bas-fonds de Londres et du Royaume-Uni. On peut y voir une copie de Tom Wills, impression accentuée dans un récit "Het geheim der Rode Puinen", qui n'est autre qu'un Harry Dickson adapté et où Bell se verra flanqué de l'inspecteur Sidney Triggs, qui peut passer pour une copie

de Dickson. Edmund Bell servira encore pour cinq scénarii de BD, qui seront mis en images par le peintre expressioniste Fritz Van den Berghe, le chantre de l'école de Laethem-Saint-Martin, de façon remarquable encore que peu usuelle selon les normes de la BD traditionnelle! Edmund Bell disparaîtra après-guerre, mais non Trigga que l'on reverra surgir dans les "Vlaamse Filmkens" et où son adjoint, qui s'appelle Joe Wheeler, reprend la place laissée vacante par Bell. Pas mal de récits originaux de Bell seront resservis mais souvent de façon édulcorée. Enfin, dans "Zondagsblad" mais aussi dans le "Spectator", John Flanders publiera nombre de récits policiers ou criminels dont le fameux "Gouden tanden", qui faillit remporter le premier prix d'un concours pour la meilleure nouvelle. Le contenu fut toutefois jugé trop horrible et l'on décerna à l'auteur le deuxième prix. Alors seulement la direction lut le texte et fut tellement horrifiée qu'elle interdit dorénavant le nom de Flanders dans l'hebdomadaire. Son rédacteur-en-chef, Rik Clément, grand ami de John Flanders, le publia désormais anonymement! Plus tard, Flanders traduisit ce même texte en français sous le titre "Dents d'or" avec lequel il obtint un vif succès et remporta le premier prix cette fois d'un concours similaire dans la revue "Audace". Les récits policiers et criminels de "Zondagsblad" ont été réunis dans le volume "Speurders in actie". Ceux de Bell et Trigga paraîtront dans un second volume, également chez De Dageraad à Anvers.

---

040 FLEISCHMANN, Hector

Frère de Théo Fleischmann, celui de la radio de papa. Celui-ci était un historien et même réputé, paraît-il, comme spécialiste de Napoléon. Toujours est-il qu'il publie en 1908 un petit volume, "Le rival de Sherlock Holmes", qui, jusqu'à nouvel ordre, doit être le premier polar dû à un Belge.

---

041 FONTAINE, Pierre (Bruxelles, 1898)

Essayiste, auteur dramatique, journaliste. Fondateur successif de "Le Rouge et le Noir", "La Lanterne", "Le Phare" et "Le Phare-Dimanche". Romancier prolifique, il écrivit plusieurs romans policiers. Sous le nom d'Allan Dickson, 5 ouvrages dans la série ENQUETES: "Ci-gît un huissier"; "La valise verte"; "Journal d'un meurtrier";

"L'inconnu du boulevard Duportal"; "Notre-Dame du Casino". Sous le nom de René Le Duc, "Du 7 au 18 juin" (collection "La Griffe"; et sous son nom, "Crime sans châtiment", LE SPHINX, Liège (1943). Ce dernier titre est presque un chef-d'oeuvre dans le genre "policier psychologique".

---

042 GABRIEL, Jean (Ypres, le 27 avril 1912)

Pseudonyme de Gabriel Verniers, officier retraité. "Mort provisoire" (roman d'espionnage), série verte, Le Masque, 1959 (en collaboration avec John Bartok).

---

043 GALLOY, Robert

Il n'y eut que très peu de tentatives dans l'espionnage. Outre Joseph Ozer, il faut citer Galloy, très mauvais critique dramatique dont le nom était Robert Gaillard. Il prit un pseudo pour ne pas être confondu avec le père de Marie des Isles. Dans "Cassandre", il publia deux nouvelles, "L'espion" et "L'arme secrète", qui le situent dans le contexte de l'époque. Pas trop mauvais selon Van Herp. On lui doit également un roman historique "Terre de Van Diemen", à la Toison d'Or.

---

044 GERADIN, Amand

"L'affaire Magnus", Durendal, 1946.

---

045 GERARD, Wim

"Mysteryville" (1937), "La panthère blanche" (1938) et "L'heure présente" (1939), aux Editions de Belgique.

---

046 GEVERS, Marie (Edegem, 1883 - 1975)

La grande romancière belge publia en 1941 "L'oreille volée", roman policier pour la jeunesse (Les Ecrits).

---

047 GHISLES, Roger H.

Nous ignorons tout de lui, sauf qu'il publia: "La mort a choisi", paru chez LE SPHINX; "Le crime de Profondville", un feuilleton paru pendant la guerre; "Echec à la police", N° 31 de la collection jaune chez Dupuis (mais où son nom est épelé GHILES).

---

048 GODARD, Christian (né en 1923)

A l'origine, dessinateur publicitaire, puis dévie vers la BD. Débuts à "Héroïc-Albums" sous le pseudonyme de Christo (adaptations littéraires, westerns, etc...). Ultérieurement, il multipliera scénarii et bandes pour

"Tintin", "Pilote", etc. Mais il s'est également essayé au roman policier: "Au bout de la menace" (collection Zénith, Editions Wellprint, Bruxelles, 1966) avec, pour héros, Rudyard Slade, un ancien agent du Service Secret; "Pavane pour un catcheur défunt" (collection "Un Mystère" aux Presses de la Cité).

049 GOFFIN, Robert (Ohain, le 21 mai 1898)
Poète, romancier, essayiste. L'homme qui fit tant pour la découverte du jazz et fut le premier critique au monde à parler de cette musique, écrivait des romans d'aventures et d'espionnage durant l'occupation; ils furent publiés aux Etats-Unis. Il publia les romans d'espionnage suivants, mettant en scène Merchandon, le directeur du contre-espionnage, Klagenfurth, le chef de la Gestapo, et Carole Smith, la belle espionne: "Le nouveau sphinx"; "Le fusillé de Dunkerque"; "Le chat sans tête" (1941); "Sabotage dans le ciel"; "La colombe de la Gestapo" (1943), tous parus dans la collection "De Cape et d'Epée", Editions de la Maison Française, à New-York.

050 GOLDSTEIN, René (Bruxelles, 1891 - ?)
Romancier, poète. "Mon crime est à moi" (1927), La Renaissance du Livre, Bruxelles.

051 GRAINDORGE, Georges-David (Flémalle, le 29/12/1908)
Pseudonymes: Walter Kramer, Géo David, David Joris, David St-Georges. Romans d'espionnage: "Jouet pour guerrier" (avec J. Pierroux), Editions de la pensée moderne, Paris; "La course à l'uranium" (avec J. Pierroux), Marabout-Junior; "Stratégie secrète", Editions du Grand Damier, Paris; "L'agent spécial", Editions Galic, Paris; "La bataille du platine", Editions Galic, Paris.

052 GRAYN, Michel (Michel ENGLEBERT)
Auteur et éditeur de fantastique ("Atlanta"), il a écrit au moins une nouvelle policière (humoristique) dans "V-Magazine".

053 HAMOIR, Irène (Saint-Gilles-lez-Bruxelles, 23/7/1906)
Rédactrice au "Soir". Un roman policier: "Boulevard Jacqmain" chez Terre et Visage, en 1953. Auparavant, "La cuve infernale" chez Ed. Lumière, en 1944; c'est un recueil mais nous ne savons pas ce qu'il contient exactement.

054 HARLOWE, Reginald
Ex-commissaire de police, ex-collaborateur de Nory Zette (voir ce nom), libraire, éditeur et homme de lettres. S'éditait lui-même: "Qui a tué l'usurier?" (chez l'auteur, avenue de l'Hippodrome); "Le morphinomane assassin" et "Envoûtement" (chez l'auteur, avenue Buyl, 18). Steeman, dont il était presque voisin en habitant avenue de l'Hippodrome, disait de lui: "L'auteur a été commissaire de police. Ce n'est pas une raison pour écrire de bons romans policiers. En l'occurrence, un cambrioleur pensionné nous inspirerait davantage confiance."

055 HENSENNE, René (né à Liège, en 1903)
Rédacteur à "La Meuse", romancier. Auteur d'un roman fantastique, "L'inconcevable aventure de Jean Duret" (chez Maréchal) et dont la suite parut dans "Hebdo" circa 1946. Il publia encore la série de Richard Hensel ("Richard Hensel et le ruban pourpre"; "Richard Hensel et l'aventure"; "Richard Hensel et le trésor des Werner"), chez L'ESSOR, pendant la guerre.

056 HERDIES, Paul
Pseudonymes: Paul Hernel, Paul Evila. Fonctionnaire. Sous réserves: "Un cadavre dans le sentier" (par Paul et Jacques Hernel), Bruxelles, Le Bodeau, 1939.

057 HUBLET, S. J. Albert (Marchiennes, 1896 - ?)
Romancier scout. Avant guerre, il publia "Le dossier 1248", roman scolaire et policier pour la jeunesse.

058 IVANOV, Sacha
Nom véritable: Rachel, Carolina, Maria ISABIE-VAN OVERBEKE, née le 7 mars 1888, institutrice de son métier. Elle épousa le 13 juillet 1921 Reinier Isabie, jeune auteur prometteur, qui publiait à l'époque des poèmes et des romans ainsi que des pièces de théâtre avec des missionnaires pour sujet. Elle avait le don de raconter des histoires en classe pour ses élèves et voulut produire pour eux une littérature propre. Ses premières oeuvres paraîtront chez Aucam (Louvain) et à la Bonne Presse d'Averbode. Elle écrivait en néerlandais et son mari traduisait en français. Inspirés par les "Hansjes" et les "Vlaamse Filmkens", les époux fondèrent en 1935 les Editions Erasmus et démarrent la série des "Ivanov's verteluurtjes"

en mai 1936. En octobre de la même année, démarre la série française sous le titre "Récits Expresse" avec, comme N°1, "Détective malgré lui". Elle écrivit jusqu'en janvier 1942. Entretemps, leur fille avait épousé Antoon Mortier, dessinateur, sculpteur et artiste-peintre de son état. Sous l'occupation, le clan Ivanov se vit contraint de changer son fusil d'épaule. Ce qu'il fit en lançant dès le 8 octobre 1942 un illustré "Ons Rakkersblad" au sommaire duquel on trouve, outre les feuilletons d'Ivanov, la signature d'Antoon Mortier, Sirius, Buth et Pack. L'hebdomadaire sombrera au N° 63 du 16 décembre 1943 peu après la mort de Sacha Ivanov, survenue le 31 juillet 1943. Le veuf, la fille et le gendre continueront l'entreprise familiale. Une nouvelle tentative de lancer un illustré échoue à la libération. On renoua alors avec la tradition des petits fascicules. Les histoires d'amour furent alternées avec les enquêtes de l'inspecteur Robert. Cette dernière série assez populaire intéressa la télévision flamande qui aurait vu l'acteur Nand Buyl (célèbre pour son "Schipper naast Mathilde") dans le rôle principal, mais l'affaire échoua. Puis des problèmes familiaux éloignèrent les membres de la famille de la maison d'édition. Actuellement reprise par l'éditeur hollandais Heisterkamp depuis la mort de Reinier Isabie, l'empire Ivanov s'est lentement désagrégé dès les années '50, lorsqu'on abandonna pour de bon le format des petits fascicules et que la maison survécut avec des traductions de séries allemandes reprises sous licence.

---

059 JACQUART, Roger-H.

Un poulain de l'écurie du "Jury", le directeur de la collection LE VAMPIRE, le directeur littéraire d'une troisième collection "Une Heure d'Oubli" et le conseiller d'une quatrième, "Le Lecteur" (plagiat du "Jury" et dirigée par Durbin). On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, conclut le critique de "Voilà" en présentant cet auteur assez curieux. Il n'a d'ailleurs pas tort car Jacquart publie à tour de bras, ne se contente pas d'être un auteur policier mais se veut auteur de romans d'amour et même d'anticipation. Il est d'ailleurs architecte à ses moments perdus, sociologue à d'autres, journaliste à d'autres encore, prétendit-il. Il publie aussi sous le pseudonyme de Roger d'Arjac. On se souviendra de lui surtout en tant que créateur de "Démonios". Lorsque parut "Crime au bois de la Cambre" (1941), sous la signature de Roger d'Arjac chez LE VAMPIRE, Steeman écrivit: "Enfoncé Fantomâs! Démonios, lui, l'épouvantail de M. D'Arjac, se promène, en pèlerine lugubre (sic), lui tombant des épaules et le chef recouvert d'une étrange cagoule à fond plat (re-sic). Pourquoi?... Ne soyez pas puérils. Pour passer inaperçu, naturellement!" Sa série mettant en scène le criminel Démonios -"Démonios, génie du mal" (1938); "Les sept victimes" (1940); "Crime au bois de la Cambre" (1941); "Les trois chemins rouges" (1944); "Démonios revient" (1947) et "Luc Mahor contre inconnu"- est un Fantômas belge où ne manquent même pas le journaliste intrépide et astucieux (Luc Mahor) ainsi que le redoutable chef de la Sûreté (Monsieur Duray). Hélas, ce criminel satanique n'a pas l'envergure de son grand ancêtre. Citons encore: "La fantastique aventure de Roxy-Plage" (série jaune, 1939); "Cet étrange Docteur Lang" (LE VAMPIRE, 1941); "Ma grande Irène" (LE JURY, 1941); "Le témoin silencieux" (LE LECTEUR, 1941); "La justice de Neptune" (LE JURY, 1942); "L'affaire Reniark" (L'ESSOR, 1943); "Le sympathique Michel B." (L'ESSOR, 1943); "La veuve noire" (série jaune, 1944); "Le criminel prodigieux"(série jaune, 1947)... Qu'est-il devenu? Mystère!

---

060 JANSEN, Michel (Bruxelles, 1923)

Pseudonyme de Jacques Van Herp, dont nous nous faisons un plaisir de les révéler tous: Marc Monnier, Alain Arvel, André Jouly, Michel Berchmans, Carlo Nada, Michel Goissert, Alan Haigh, Michel Védéwé, Alain Provist (sic), Ladislas Céteski, Illy Kenkönnery... Professeur de maths, essayiste, spécialiste du roman populaire, on lui doit, outre quelques romans et adaptations, des tonnes d'articles, le fabuleux "Panorama de la science-fiction" (1973), l'anthologie "Angleterre fantastique" (1974), l'essai "Fantastique et mythologie modernes" (1978) et, en collaboration avec F. Truchaud, la direction d'un cahier de L'HERNE consacré à Jean Ray (N° 38, 1980), ainsi que de brèves nouvelles parues dans "Fiction", dont celle présentée ici, qui s'inspire d'un épisode du "Tijl Uilenspiegel" de De Coster. A signaler que l'illustre nom de notre ami Jacques parut pour la première fois dans LE JURY N° 41 ("Code d'honneur" par Willy Leblond) dans le courrier des lecteurs en 1943.

---

061 JOURAT, Stéphane (né en 1924)

Journaliste à "La Meuse". Bien peu se doutent que Michel Saint-Loup est belge. En fait, il ne nous intéresse pas ici sous ce nom-là mais bien sous celui de Marc Revest, pseudonyme qu'il partage avec Claude Goldstein, avec qui il a inventé le personnage de KERN publié chez le Fleuve Noir, depuis le N° 650, "Safari à Delhi pour Kern" (une vingtaine de titres). Sous son vrai nom, il publia un roman de politique-fiction, "Le dernier soleil" (Plon) et, sous le nom de Saint-Loup, pas mal d'aventures historiques ("La croix et la rose"), militaires et d'excellents romans de cape et d'épée.

---

062 JURDANT, Louis-Thomas (Soumagne, le 30/12/1909)

Fonctionnaire international au Conseil de l'Europe. A la retraite désormais. Sa bibliographie en fait foi, Jurdant fut l'un de nos plus prolifiques auteurs ès romans policiers, dont il assura les débuts avec Steeman. La plupart de ses récits se déroulent en Angleterre qu'il visita et aima beaucoup. Il publia un peu partout, aux Editions Rex, chez Le Masque, chez Dupuis, dans Le Jury mais aussi dans "Zorro", Le Vampire et chez Chagor... Beaucoup de ses romans furent également publiés en feuilletons, e. a. dans "Cassandre", "Le Soir Illustré", "Soirées", "Ric et Rac" ainsi que dans "La Revue Belge" et "Bonnes soirées". Outre son oeuvre policière, notons également une importante oeuvre poétique, essayiste, etc. Son personnage principal, le nomade John Sunkist, vécut essentiellement des romans policiers d'atmosphère, qui sont les seuls à ne point avoir trop vieilli ("Dérive", "Digue de mer", "Nomades", "Le long du canal"): une tentative de rejoindre l'atmosphère Simenonienne, après les récits criminels et d'aventures du type "Masque" d'avant-guerre. Sa carrière internationale l'obligea à mettre sa carrière en veilleuse après une quarantaine d'ouvrages pondus de 1933 à 1948. Parmi ses autres personnages importants: Joe Harris et Torkanay que l'on retrouve au fil des oeuvres. Parcourons à présent sa bibliographie.

1931: "Hier soir, Atlantique sud...", dans "Soirées" (8x1)

1933: "Le signet", Ed. Dupuis, Charleroi, coll. "Les beaux romans", N° 11; "Orient-Express, Louvain, Ed. Rex; "Tête rouge", Charleroi, Ed. Dupuis, et réédité pendant la guerre chez Chagor (Liège), sous le pseudo de J. de Franque N.

1935: "Les joueurs de Mah-Jongg", Louvain, Ed. Rex.

1936: "Le tueur lent", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jaune, N°2; "Le secret de la maison verte", Paris, Editions de France, coll. "A ne pas lire la nuit".

1937: "Une victoire dont il vaut mieux ne pas parler", 2 nouvelles, Bruxelles, coll. "Zorro"; "Navire sans pavillon", Ed. Dupuis; "Le tribunal noir", Ed. Rex.

1938: "L'épouvante sur la ville", Ed. Maison de la Bonne Presse, 2 vol.; "La fiancée de Mob et Parkle", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jaune, N° 29; "Agence Deck et Cie", Ed. Dupuis, Bibl. Jaune, N° 24 (réédition pendant la guerre chez Chagor sous le pseudonyme de J. de Franque B.); "100.000 dollars au-dessus du lac Michigan", Paris, Ed. La Maison de la Bonne Presse, coll. "Bayard", N° 216; "Le cercle d'or", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jaune, N° 35.

1939: "Service secret, office B", Ed. Dupuis, Bibl. Jaune, N° 45 (réédité); "Le garage au coq d'or", Editions G. I. G. (réédité pendant la guerre par Chagor, coll. "Moderns policiers", 1944); "Le bracelet de jade", La Louvière, Ed. I. C. O., collection "La Griffe".

1940: "La horde noire", Ed. Dupuis, Bibl. Jaune, N° 48.

1941: "On a volé un corbillard", Bruxelles, Ed. A. Beirnaerdt, LE JURY, N° 4; "La main passée", LE JURY, N° 12; "Le gardien de la porte noire", Paris, Librairie des Champs-Elysées, coll. "Le Masque".

1942: "Trois petits vieux", Liège, LE SPHINX; "L'homme au manteau vert-pomme", Bruxelles, Ed. G.I.G., coll. LE VAMPIRE (brochés), N° 7; "Scandale en bourse", Bruxelles, Ed. de L'ESSOR; "Assassin Hans", Ed. Dupuis, Bibl. Jaune, N° 58; "Détective zéro", Ed. G. I. G., LE VAMPIRE, N° 1 (fascicules); "Panique", Liège, Ed. de l'Horizon Nouveau.

1943: "Monsieur Lorimer a peur", Bruxelles, L'ESSOR; "Le long du canal", Dupuis, Bibl. Jaune, N° 61; "Le borgne qui boitait", Bruxelles, Ed. G.I.G.;"Dérive", Liège, Ed. Maréchal (réédition, en 1951, Bibliothèque Jaune, N° 90).

1944: "Le 7ième fou de Lodsworth", Dupuis, Bibl.Jaune,N°63.

1945: "Digue de mer", Ed. Dupuis, Bibl. Jaune, N° 65.

1947: "Mensonges", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jaune, N° 69.
1948: "L'agent spécial N° 13", Dupuis, Bibl. Jaune, N° 69.
1953: "Les gens qui avaient perdu la tête", Ed. Dupuis, Bibliothèque Jaune, N° 99.
1954: "Le manoir du tigre noir", Paris, Ed. Jean-Claude.
1967: "L'assassin est un imbécile", Bruxelles, Ed. "Vie Ouvrière", coll. "Feu Vert Junior", N° 10.
1977: "Les fauves de Los Angeles", Ed. Dupuis, vraisemblablement dans "Bonnes Soirées".

---

063 KENNY, Paul (né à Laeken en 1913, habite la France)

S'appelle Jean Libert; auteur de "Capelle aux Champs", "Sainte-Beauté", "Filles et garçons", "Les billets de Jean de la Lune"... A la libération, condamné à 10 ans de réclusion, il a quitté la Belgique et, avec Gaston Vandenpanhuizen, il devint successivement Jean-Gaston Vandel, Graham Livandert, Jack Murray et Paul Kenny, pour des genres aussi divers que la science-fiction, l'espionnage et le policier, tous romans parus chez Fleuve Noir. Kenny est le père spirituel de COPLAN, série en général fort agréable à lire, adapté d'ailleurs en BD et au cinéma (dont l'excellent "Coplan sauve sa peau", d'Yves Boisset)... Paul Kenny publia également quelques nouvelles dans "le Saint-Magazine", dont "Le philosophe", qui figure sous une première mouture dans le recueil "Filles et garçons". Jean Libert est également le père d'Anne Libert, actrice-vedette du cinéma pornographique français.

---

064 KINNET, Paul (15/3/1915 dans l'agglomération de Bxl)

Il arrive aux Français de confondre Kenny et Kinnet. Kinnet fut journaliste, critique de cinéma et de jazz, collaborateur au "Soir", à l'I. N. R., ... Pendant l'occupation, il sera de tous les coups dans le domaine de l'édition policière et on se souvient encore de son interview de Steeman devant les micros de la radio belge. A la libération, ce sera le silence mais l'on sait qu'il travaillera e. a. pour l'imprimeur Hallez et que, sous le pseudo de Paul Maury, il écrira une fin au roman de Charles Dickens, "Le mystère d'Edwin Drood", paru chez Marabout, pour qui il réalisa de nombreuses traductions dans "Marabout-Junior" (tout comme pour la "Série Noire" d'ailleurs). Il a été à la base de la reprise du JURY de Steeman, mais sous le nom LE DEFI, chez Hallez. Depuis les

années '70, il s'est remis à l'écriture, ses romans paraissant régulièrement chez "Le Masque". En 1978, il s'est vu attribuer le "Prix du roman d'aventures" pour "Voir Beaubourg et mourir" qui, hélas, n'est pas le meilleur de la série. Pourtant ses derniers-nés sont en général agréables à lire et de très bonne facture.

Bibliographie.

-"Le mort au téléphone", Paris, Baudinière.
-"Chambre de mort à Barcelone" (en collaboration avec Ludo Patris), Paris, Baudinière.
1942: "Défense de fumer", Bruxelles, LE JURY (réédité en 1968, dans LE DEFI); "Ils vont m'assassiner", Bruxelles, Ignis, coll. "Voilà"; "La raison du plus fort", Liège, LE SPHINX.
1943: "Le fleuve mort" (en collaboration avec Camille-Jean Fichefet), d'abord en feuilleton dans "Le Soir", ensuite chez Les Auteurs Associés (à Bruxelles); "M. Rengsburg s'est endormi", feuilleton dans "Le Soir" puis Editions Ignis (Bruxelles); "Les 13 découvertes de l'inspecteur Simon", Charleroi, Ed. Hérely; "Stationnement interdit", Bruxelles, LE JURY.
-"Bonne chance, Mr. Pick", Bruxelles, LE JURY.
-"Sept coupables", feuilleton dans "Le Soir".

Puis la série du Commissaire Furnel et son ami Deoust, tous chez "Le Masque": "Le tribunal des Sept" (1975); "Une victime de trop"; "Voir Beaubourg et mourir" ("Prix du roman d'aventures", 1978); "Un innocent pour l'échafaud"; "Le mort dans un fauteuil"; "Pas de vacances pour les morts" (1979); "Quatre morts pour un fantôme" (1980), et "Mourir pour Gravelines" (à paraître).

---

065 LACOUR, José-André (Gilly, le 27 octobre 1919)

Pseudos divers: Henry Langon, Johnny Sopper, Sarah Lee et Benoît Becker. Au Fleuve Noir depuis 1952: 21 titres de Johnny Sopper (série western), puis, dès 1954, 15 titres de Benoît Becker dans la série Angoisse et Espionnage. Dans la série "Angoisse", e. a. la série des Frankenstein, mais aussi le fameux "La nuit des traqués", tous à caractère criminel et policier. Aux éditions du Scorpion enfin, un Sarah Lee en 1956. Ecrivain réputé et classique sous son vrai nom.

066 LANSELOT, Michel-G
"Deux coups pour rien", Bruxelles, collection "Thémis", 1941 ou 1942. Il se pourrait qu'il s'agisse de Gaston Bunnens, né à Ixelles en 1918, rédacteur au "Peuple" et qui publia en 1958 "Du sang dans la boue". Bunnens figure en tout cas en tant que directeur littéraire de cette "collection de romans d'aventures" et la page de titre indique en sous-titre: "roman policier inédit". L'éditeur était l'imprimeur Gilbert Jourdevant, 38 rue Charles de Groux à Bruxelles.

---

067 LEBLOND, Willy (Ledeberg, le 22 octobre 1911)
Docteur en droit, inscrit au barreau de Gand. Secrétaire d'administration. Rubrique diplomatique dans "Bien Public", collaborateur de la "Revue Belge". On lui doit, chez LE JURY: "Drôle d'enquête" (N° 11), "Maldonne" (N° 31) et "Code d'Honneur" (N° 41).

---

068 LE COEUR, Iann
"C'est moi l'assassin", Paris, Le Labyrinthe, 1945.

---

069 LEGER, Jean (né à Bruxelles vers 1910)
Enseignant. Plusieurs volumes un peu partout. Aux Auteurs Associés: "Affaire classée" (1942), "Malentendus" (1943) et "Plaisir des dieux" (1944). Dans LE JURY: "Le monstre dans la tombe" (1942, N° 44), "Sans appel" (1943), "Le maniaque" (1944) et "Train de nuit" (feuilleton dans "Le Jury", 2è série, après-guerre). Citons en outre: "L'enquête du Professeur" (Bruxelles, col. "Echec et Mat", 1942) et "Les débuts du commissaire Martin" (Liège, Marcel Lefer, 1946).

---

070 LEGRAND, Ilka (Bruxelles, le 12 décembre 1902)
Nom véritable: Ilka Rezette. Autres pseudonymes: Ann et Gwen, Cécile d'Argel, Marc Roger et Pierre Lacombe. Pas mal de romans divers chez Tallandier, puis France-Empire, Le Fleuve Noir, etc... Production principalement tournée vers le sentimental et la fleur bleue, mais aussi quelques récits criminels, voiré policiers dans "Mystère-Magazine", dont "Le dernier cognac de M. Poitevin", paru dans le recueil "Meurtres en pays charentais" (Le Masque), premier prix au concours "Mystère et Cognac", 1969.

---

071 LELUBRE, Henri (Morlanwelz, le 24 avril 1913)
Fonctionnaire. "Ni fleurs ni couronnes", LE JURY.

---

072 LERUITTE, Carlos
"Jim l'hypnotiseur", Liège, Soledi, 1941.

---

073 LORIN, Pol
"L'honneur du régiment" (LE JURY), "Que justice soit faite" (1943).

---

074 MARCHAL, Lucien (Bois de Villers/Namur, en 1893)
S'occupe de revues littéraires. Demeure longtemps en Argentine et au Brésil, décor de ses oeuvres futures. Rentre en Belgique en 1931 et revient à la littérature. Il débute dans le "polar" avec "Le crime de Beira Mar", dans LE JURY, où il publie encore "Le Capenga" et "Sang chaud". Edité ensuite à Paris, e. a. "Le mage du Sertão", couronné, mais ce n'est déjà plus du policier.

---

075 MARECHAL, Eugène (Liège, le 25 août 1908)
Etudes interrompues à l'Université de Louvain. Il a tenté sa chance à Paris comme comédien et metteur en scène. Continue ses études à Liège. Installé à Louvain, il devint journaliste. Il débute dans la littérature avec des oeuvres pour la jeunesse (e. a. pas mal de "Presto-Films", avant-guerre). Pendant l'occupation, il fut rédacteur au "Pays réel". Son premier roman policier, "Silence, on tourne", serait sorti en novembre '38 si la collection Pam n'avait pas "fait Boum" comme l'écrit Steeman; il sera finalement publié sous le titre "Haute tension", chez LE SPHINX (1942). Dans LE JURY: "Sodome et Gomorrhe", N° 15.

---

076 MARINE, J.J. (Schaerbeek, 1904 - 1977?)
Pseudonyme de René Charles Oppitz. Journaliste et docteur en droit, ancien rédacteur au "Pourquoi pas?". Publia un peu partout, tout comme son grand ami Jurdant. A noter la création de l'inspecteur Rik (Henri) Hullens, que l'on retrouve au fil de ses oeuvres. Après-guerre, il travaillait pour "Bonnes Soirées", en qualité de copywriter et de ghost-writer. Romans policiers: "Trois étages... et un crime" (1934), Editions de France; "Les deux cadavres de M. Van Dorf" (1935), Editions Baudinière; "Le fluide de la mort lente" (1936), collection "Zorro"; "La broche à deux pointes de la reine Anne" (1937), collection "Zorro"; "A la petite cave du Bon Dieu" (1938),

Editions Le Carnet Indépendant, réédition 1942; "La vérité qui s'enfuit" (1940), Editions Beirnaerdt, LE HIBOU; "Le chalet des lunatiques" (1941), collection LE VAMPIRE; "Pattes de mouche" (1941), collection LE JURY; "Le détective épouvanté" (1941), LE JURY, réédition Chagor (1944); "Crime devant témoins" (1942), Editions LA GRIFFE; "L'énigme pastorale" (1943), Editions L'ESSOR; "Eros devant le micro" (1943), Editions M. E. P. I.; "Les six lunatiques du lac de Genève" (1944), Editions Maréchal; "La maison du grand amour" (1946), Editions Maréchal; "La dune aux trois mystères" (1963), Editions Erel; "Six cocktails au Zoute" (1963), Editions Erel; "Le Japonais du Zoute" (1963), Editions Erel.

---

077 MARSUS, Jean

Avec Sylvius et Carine, une de nos "policières" parmi les auteurs. Pas mal de titres un peu partout. Dans LE JURY: "La mort de Don Juan", "J'écoute aux portes", "Le manuscrit de Tite-Live" et "Le quai de la Main d'Or". Chez L'ESSOR: "Au pied du Vésuve" et "Les châtelains de la solitude". Chez LE SPHINX: "Bal à Capri" et "La vestale assassinée", ainsi que "Les jardins de Ravello". Citons encore "Le tombeau de l'augure", Les Argonautes, Vermaut.

---

078 Max, Paul (Alger, 1889 - Bruxelles, 1944)

Naturalisé belge. Rédacteur à "L'étoile belge" et à "Demain". Secrétaire du théâtre de la Monnaie. Pas mal de romans d'aventures et policiers, la plupart se déroulant en Espagne. Il avait collaboré avec Willy ("La femme déshabillée") puis entama sa série espagnole. "O'Byron s'est évadé" fut mis en scène et joué au Vaudeville. Voyons ses romans policiers. "Début dans la police" (Paris, Le Masque, 1937), souvent attribué à Max, n'est en réalité qu'une traduction de l'anglais, d'un titre de M. A. Hyckx: "A night in Greekstreet". Dans LE JURY: "O'Byron s'est évadé" (N° 6, 1941) et "L'assassinat du torero" (N° 12, 1941). Chez Dupuis (Bibliothèque Jaune): "Le meurtre d'Hilldrop Crescent" (N° 52, 1941) et "Deux enquêtes de Billy Mac Tiddle" (N° 60, 1943). Aux éditions Thémis (Bruxelles): "Le crime de la vieille fille" (1941). Chez L'ESSOR: "Le béret basque" (s. d.), "La poupée chinoise" (1943) et "Crime à la jonction" (1943). Chez Chagor: "L'homme de Durango" (1944). Auteur prolifique durant la période de guerre, il n'est pas un des plus mauvais à lire, au con-

traire, et on peut regretter que sa mort prématurée interrompît une carrière bien lancée dans le domaine policier.

---

079 MEDINA, T.

Pseudonyme (anagramme) d'Eugène Damine, auteur de quelques romans sentimentaux. "L'assassin et la poupée", N° 28 dans la série 1938 de Durendal.

---

080 MONTMAJOUR, Pierre

Sous réserve, cette série de titres: "L'horrible aventure du Dr. Osmont" (série Durendal, N° 37, 1939), "Le diable du Yorkshire", "La fantastique histoire du Dr. Osmont", "Lumière sur les landes" et "Le mystère de Castelmort".

---

081 MORRIS, Louis

"Candidat à Scotland Yard", Bruxelles, L'ESSOR, 1944.

---

082 MUSETTE, René-Joseph

Pseudonyme de Jean P. Marigny. Publia une série impressionnante de feuilletons dans "La Cité", dont "Crimes à l'Expo 1958" (en 1958) et probablement, parmi le lot, d'autres polars.

---

083 NOEL, Antoine-C.

"Les suicidés de la Vecqué", Louvain, Ed. Rex, col. Nationale, 1934; "L'adversaire inconnu", Liège, Ed. Rapid-Press, col. du Triangle Vert, 1935; "A l'instar de la légende", Charleroi, Dupuis, Bibliothèque Jaune, 1950.

---

084 ORTMANS, José (né à Charleroi, en 1914)

Serait ou aurait été antiquaire à Saint-Maur dans la Seine, s'il faut en croire la notice biographique parue dans "Mystère-Magazine" N° 77 (juin 1954). C'est dans cette fort honorable revue qu'il publia quelques nouvelles policières. Il a débuté avant-guerre. "Double crime à Pretty-Cottage" (1938), "Vacances tragiques" (1939) et "La dernière affaire d'Honoré Gordon", tous trois chez F. Schmidt (Paris), dans la collection "L'Indice", imprimée à Courtrai. Pendant la guerre, il a tenté de mettre sur pied une collection comme "Le Jury", intitulée "Détective roman" et qui publie cinq ou six numéros avant d'être étouffée par les Allemands (aux dires de l'auteur principal, Ortmans lui-même). Voici les titres: "Le château maléfique" (N° 1; fascicule bi-mensuel de 34 p. environ),

"Le masque de vieillesse" (N° 2, 1941), "Comment?" (N°3, 1941), "Meurtre à la clinique" (N° 4, 1941), "L'instinct de la bête" (N° 5, 1941) et "L'âtre révélateur" (annoncé mais est-il paru?). C'était une édition E. Picry, à Charleroi, et le fascicule se vendait à 1,50 F. Ortmans aurait encore été publié dans "Mon Magazine Policier", à Montréal.

---

085 OWEN, Thomas (né à Louvain en 1910)

De son vrai nom, Gérald Bertôt, il utilise également le pseudonyme de Stéphane Rey, nom sous lequel il est connu comme un de nos plus éminents critiques d'art. Ce fin conteur débuta sous le même nom de Rey dans le policier et publia à gauche et à droite quelques romans humoristiques mais encore quelques histoires mièvres, puis bifurqua résolument vers la nouvelle fantastique où il se révéla un maître parfait. Il est question d'adapter "Hôtel meublé" au cinéma. Tous ses recueils de nouvelles fantastiques sont bons et, de fait, il vaut mieux oublier l'auteur policier, à moins que... avec ce diable d'auteur on ne sait jamais et, en plus, pas mal de nouvelles portent en elles le germe du policier et du criminel...

Oeuvres policières:

-Chez les AUTEURS ASSOCIES:
"L'initiation à la peur" et "Hôtel meublé"

-Chez LE JURY (fascicules):
a) "Le soir, huit heures" (Stéphane Rey), N° 16;
b) "Un crime swing", N° 36;
c) "Le nez de Cléopâtre", N° 42.

-Chez LE SPHINX:
"Duplicité" (avec F. Lanotte)

-Chez "Les Heures Bleues":
"Gordon Oliver mène l'enquête" (Stéphane Rey; 1941?)

-Chez "Meddens et Co", Bruxelles, 2 Galerie du Roi:
"Les invités de 8 heures", reprise remaniée de "Ce soir, huit heures" (LE JURY). Note: on en fit un film à la libération, tourné par Gaston Schoukens (encore lui) et qui sortit en mai 1946 au "Coliséum" mais sans succès et qui eut quelques ennuis, paraît-il, vu la présence à l'affiche de quelques "collaborateurs"...

---

086 OZER, Joseph

Fut probablement notre premier auteur d'espionnage. Il fit quelques nouvelles dans ce genre pour la collection

"Zorro" et pour les "Presto-Films". Il nous laissa encore quelques romans, dont "Six ou Sept?", roman policier d'espionnage (Bruxelles, collection "Roitelet" N° 48, 1948). Egalement auteur scout.

---

087 PATRIS, Ludo (Ixelles, 1912)

Rédacteur à "La Libre Belgique", avant la guerre. "La partie de meurtre", "Fausses présences", "Chambre de mort à Barcelone" (en collaboration avec Paul Kinnet, Ed. Baudinière), "Le mort au téléphone" (ibid.), "Le diable-coeur" (Bruxelles, collection Durendal, 1942), "L'homme d'ombre" (Bruxelles, Editions de la Toison d'Or, 1942; contient deux nouvelles et une préface de G. Simenon).

---

088 PIRMEZ, Lawrence et MOTTET, René

"D'un crime à l'autre", Desclée, 1942. Collaboration au JURY d'après-guerre.

---

089 PREVOST, Gérald (1921-1975)

A écrit une série de polars alimentaires signés Diego Michigan, où l'on retrouve le gangster Robert Fuego; parue aux Editions de la Seine (Paris), dans les années '50. Joueur d'échec invétéré, chacun de ses principaux personnages l'est également. Il a publié, outre son fantastique et sa SF (la série Dan Dubble), plusieurs volumes d'inspiration criminelle ("Le tambour de Binche", par exemple) au Fleuve Noir sous le pseudonyme de Francis Murphy. Ses biographies sont en général fantaisistes.

---

090 RAY, Jean (Gand, 1887-1964)

Pseudonyme de Jean Raymond De Kremer, journaliste, revuiste, scénariste, conteur, folkloriste, etc... On n'en finira pas de décortiquer son oeuvre et, à juste titre, on peut le considérer comme un des trois grands auteurs policiers belges, aux côtés de Simenon et de Steeman. Il nous a laissé les fabuleux récits de Harry Dickson (1929-39) et un roman curieux mais savoureux, qui se lit et se relit sans peine, "La cité de l'indicible peur", le restant de l'oeuvre française étant principalement d'essence fantastique, y compris les excellents "Contes noirs du golf". Cependant l'essentiel de son oeuvre policière se trouve sous le nom de John Flanders et, malheureusement pour vous, en flamand. A noter qu'après-guerre, Jean Ray fut "découvert" en France d'abord par Roland Stragliati et ensuite par Maurice Renault. On le voit alors apparaître dans

"Mystère-Magazine" et "Fiction", tandis qu'il paraissait en Belgique dans "Audace" puis dans les "Cahiers de la Biloque". Outre les contes fantastiques, on voit alors apparaître de nombreux récits criminels d'excellente facture, souvent chargés d'une lourde ironie et empreint d'un climat typiquement nordique. A noter encore que l'oeuvre de Jean Ray est rééditée par "Le Masque fantastique" et que les "Harry Dickson" le sont dans une collection à part à la Librairie des Champs-Elysées.

---

091 ROMAZIERES ou RO MAZIERES (Ypres, 1883 - Nice, 1974)
Pseudonyme d'Edouard De Keyser, auteur de romans légers. Ancien officier de l'armée belge. A écrit des romans policiers exotiques dans "A ne pas lire la nuit", dont "Le testament de Petrus Dyck", qui se passe à Java, et des romans d'aventures dans les publications Offenstadt, L'Intrépide, "Science et Voyages" et, après-guerre, on trouve sa signature dans les "Héroïc-Albums" et "Le Soir". Quelques romans fantastiques dans le lot. A publié dans le domaine qui nous intéresse quelques romans dans la Bibliothèque Jaune chez Dupuis: "Le boudha d'émeraudes" (N° 17), "L'imbroglio des Hespérides" (N° 21) et "Le secret de la tête tranchée" (N° 22).

---

092 ROY, Chantal (Mons, 1913)
Ecrivain colonial. S'est essayé pour la première fois au "policier" en publiant dans la revue "Anne-Marie" (dont elle partage alors la direction littéraire avec le "rédac-chef") une nouvelle humoristique, "La clé se trouve sous la cinquième marche". Quelques récits policiers encore, dont: "Crime au Km 83" (LE JURY), "Cellule 16" (dans le N°2 du JURY, 2è série) et "Morts dans l'ombre".

---

093 SERVAIS, Max (Bruxelles, 1905)
Dessinateur, écrivain, revenu à la peinture surréaliste. Album pour enfants: "Le secret de Mastaba", Bruxelles, Van Gompel, 1942. Oeuvres policières: "La mort de Cléopâtre" (Bruxelles, collection "Echec et Mat", 1942); "Le bonheur commence demain" (Auteurs Associés, 1943). Dans LE JURY: "La baie des requins" (N° 46, 1942), "Scandinavish bar" (N° 61, 1943), "Crime au Zoute" (N° 64, 1943), "Chambre garnie" (N° 66, 1943), "Tempête dans le port" (XI,1943), "La Saint-Vehme" (XVII, 1944), "La gueule du loup" (XXI, 1944) et "La reine du bal" (feuilleton dans "LE JURY", 2è série, 1943). Il préparerait un roman policier surréaliste!

---

094 SIMENON, Georges (Liège, en 1903 -habite Lausanne)
Débuts à la "Gazette de Liège", en 1919. Se fixe à Paris. Depuis son premier roman "Le pont des Arches" (1921), il a publié dans le domaine qui nous intéresse "Les 13 coupables", "Les 13 mystères", "Les 13 énigmes" (tous parus dans "Détective"). "Les 13 coupables" surtout, où apparaît le juge Froget (1930), sont intéressants; ils furent repris dans "Le Saint-Magazine". Ses meilleurs récits policiers furent écrits en 1938 et ce sont les "dossiers de l'Agence O" ainsi que "les enquêtes du petit docteur". Maigret, quant à lui, est né en 1929. Fayard commença à le publier en 1931 et, depuis, il en est sorti plus de 60 volumes. Maigret reste un cas qui dépasse de beaucoup la littérature policière. Aussi lui préférons-nous nettement le petit docteur et Emile de L'Agence O, encore que là se révèle nettement l'incompétence de Simenon à nouer une intrigue. Disons qu'il se situe entre le psychologique, le policier et le paternaliste; cela se lit agréablement et on apprécie le Maigret éternellement fourré dans un bistrot quelconque mais on comprend que Simenon ait abandonné l'écriture après avoir éternellement réécrit le même roman où ne surgissent en fin de compte que deux personnages, le raté éternel et l'arriviste consumé. Son oeuvre est couramment disponible. A noter que trois Simenon parurent dans LE JURY. Quant à notre Maigret préféré, c'est "Les mémoires de Maigret" où, pour une fois, Simenon se révèle un humoriste de talent. Enfin, il ne faudrait pas négliger -même si l'auteur renie à juste titre le genre policier en ce qui le concerne- le climat "criminel" de beaucoup de ses romans.

---

095 SINTAIR (Bruxelles, 1896)
Pseudonyme de Herman Sartini. Rédacteur à "La Nation belge" puis au "Soir". Il collabore avec Steeman -avec qui il débute- à des romans policiers; puis, avec le marquis de Wavrins pour "Le mystère de l'Orénoque" et avec Maurice Remy pour "Le crime de Beernem", qui ne sont ni l'un ni l'autre des oeuvres de fiction. A noter que Steeman illustrera la couverture de ce dernier ouvrage dans les deux langues.

---

096 SMIT LE BENEDICTE, Jean-Claude
Scénariste de BD et illustrateur. Travaille avec Frank Andriat (essayiste, critique littéraire et poète)

à la série Dogston H., Juge; déjà trois volumes prévus dans la collection "Train d'Enfer", chez Glénat (Grenoble)- dont l'action est sensée se dérouler en Féerlande, îles belges de la Mer du Nord, que chacun connaît, du moins de réputation. Quant à Dogston, en voici la présentation "savoureuse" due aux auteurs: "Cent kilos, le mètre quatre-vingt-douze, cheveux bouclés, lunettes solaires toute l'année; même en civil, Dogston H. Juge fait flic. Nanti d'un sale caractère, romantique et sans merci, sa philosophie peut se résumer en une devise: "un assassin exécuté n'a jamais récidivé!" L'auteur vient également de terminer pour le même éditeur, seul cette fois, un roman policier teinté de fantastique: "Electricity", débutant un autre cycle. A suivre donc.

097 SNOECK, Xavier (1920, à Bruxelles)

Il est surtout un auteur de romans d'aventures. Il a écrit la série des "Cor" dans la série "L'hebdomadaire des grands récits", chez Dupuis, ainsi que pour "Spirou" la série de "L'Aile rouge", sous le pseudonyme d'Y. Legros (pas mal de récits tournent à la SF). Mais il a également publié au Fleuve Noir, e. a. dans la série "L'Aventurier" sous le pseudo de Victor Harter, la série des "Turpin" dans "Mystère-Magazine", où il remporte le "Grand Prix de la nouvelle policière" en 1954, avec "Le ranch du pendu-qui-revient". On semble avoir oublié ses activités dans les maisons d'éditions belges, où il publia des oeuvres diverses chez L'ESSOR et chez Maréchal, ainsi que policières: "Les derniers Templiers", Liège, Ed. Chagor, 1944 (?), sous le pseudo de J. B. Therry; des nouvelles dans l'hebdomadaire "Vrai" (1945-49). Les titres de la série "L'Aile rouge": "L'Aile rouge"; "L'A. R. à la rescousse"; "Le combat souterrain de l'A. R."; "La naissance de l'A. R."; "A. R. contre Anahuac"; "L'A. R. et le kriss malais"; "Victoire de l'A. R."; "Demain l'A. R."; "A. R. contre Etoile Bételgeuse" et "A. R. contre Frankenstein". Et si certains hésitent à reconnaître Xavier Snoeck dans Victor Harter, ils n'ont qu'à lire "Les vieux loups bénissent la mort", Fleuve Noir Police N° 725 (1969), où c'est un sacré Belge qui vient sauver la situation. Curieux roman d'ailleurs.

098 SOUVELIER, Charles-Louis

Pseudonyme de Charles Bracops. Enseignant, professeur de gymnastique. Auteur de divers feuilletons pour la jeunesse dans "Mickey-Magazine" belge, il figure également au sommaire de "Mystère-Magazine", "Galaxie" (1ère série), etc.

099 STEEMAN, André dit STANISLAS-ANDRE STEEMAN (1908-1969)

Né à Liège, éduqué à Anvers, habitant Bruxelles, il s'exila en France. Sur Steeman, nous pouvons écrire un livre entier. De fait, nous l'avons proposé à une douzaine d'éditeurs qui refusèrent avant même d'avoir vu la moindre parcelle de manuscrit. "Enigmatika" (2, rue des Beaux-Arts à 75006 Paris) lui a consacré un numéro entier mais, malgré l'excellence du contenu, cela reste maigre, incomplet, insatisfaisant... Il y aurait beaucoup à dire sur Steeman, qui représente pour nous ce que Jean Ray fut pour le fantastique. Il débute avec des contes légers, dans des revues parisiennes. Puis il travaille pour la "Revue Sincère", ensuite à la "Nation belge", se lie avec Sintair, débute dans le roman policier, se fait éditer au Masque mais encore chez Rex, "Zorro" et Dupuis, sans oublier Moorthamers. Lentement, il évolue du récit à trame-énigme classique au policier psychologique, mais il y a plus et mieux chez lui qui fait qu'il dépasse tous ses confrères en qualité d'imagination et d'écriture. Enfin, après un bref passage dans "Le Soir illustré", il tombe sur Beirnaert, chez qui il lance deux séries, une de fascicules, une de volumes brochés. Cela suffit à amorcer le mouvement. Aidé par les circonstances de la guerre, le public se découvre soudain un engouement pour le "policier". Alors tout le monde se met à copier LE JURY, tout le monde veut publier, écrire, éditer, mais seul Steeman, roc inébranlable, continue par devers tout son rôle d'élément catalyseur. Il découvre, guide, conseille. Il sera des Auteurs Associés, deviendra, petit à petit, célèbre car le cinéma s'empare de son Monsieur Wens. Après-guerre, il tente encore de relancer son JURY (troisième mouture), mais c'est un échec. Il quitte sa femme, se retire en France dans le Midi; s'étant engueulé avec Pigasse, il est banni du Masque, se fait éditer aux Presses de la Cité, seconde période de gloire éphémère. Il s'engueule de nouveau avec son éditeur. Il cherche d'autres débouchés, les trouve avec peine; il écrit de moins en moins vite, ne publie plus qu'au compte-gouttes, mais chaque oeuvre est presque un chef-d'oeuvre et son dernier roman n'est pas loin du vrai chef-d'oeuvre ("Autopsie d'un viol") mais il faudrait en citer beaucoup. De la période d'avant-guerre, nous ne vous conseillons que quelques titres: "Six hommes morts" a bien vieilli mais "L'assassin habite au 21" et, surtout, l'infaillible Silas Lord sont des chefs-d'oeuvre.

Nous n'aimons guère "La maison des veilles" (1936) mais "Feu Lady Anne" (1943) se laisse lire, ainsi que "Le mannequin assassiné", dont nous préférons nettement la première version plus lourde mais plus agréable à lire pour son incomparable atmosphère. Tous les titres parus aux Pressrs de la Cité sont bons mais nous vous recommandons "Poker d'enfer" (1955), "Impasse des boîteux" (1958), "Une veuve dort seule" (1959) et "Haute tension" (1953), ainsi que les deux Désiré Marco. (Si vous avez la chance de posséder le volume paru chez Karolus, vous êtes vernis! Il est rare et réunit le cycle Marco, donc les trois romans, parmi lesquels "Faisons les fous" (1960), encore un chef-d'oeuvre, est irrésistible!) Par le biais de la télévision, Steeman a revécu sous la plume diligente d'André-Pol Duchâteau; son fils, Stéphane, est constamment sur la brèche lui aussi. A noter que, au moment où paraît ce volume, Rossel réédite "L'assassin habite au 21", avec les illustrations de Steeman lui-même, paru jadis dans "Le Soir Illustré", car Steeman fut en outre un très bon dessinateur. Pour nous, Steeman vaut plus que Christie, Charteris, Gardner, Hammet, Cheyney et pas mal d'autres. Le regain d'intérêt pour Steeman débouchera bien un jour sur la publication de son oeuvre intégrale. Signalons enfin le travail remarquable de deux jeunes étudiants, Gérard Maquet et Jean-Luc Marchal, pour l'Institut Provincial d'Etudes et de Recherches Bibliothéconomiques, mémoire de fin d'études 1979-80: "Les romans policiers de Stanislas-André Steeman, guide systématique et approches thématiques", un livre de 314 p.!

---

100 STEPHANE, Jules (? - 1980)

Pseudonyme de Jules Watelet. Rédacteur en chef de "Voilà" et fondateur, avec Koch, des Auteurs Associés, où il avait réuni autour de lui Steeman, Owen, Pollet, Jean Ray et l'illustrateur Jules Lempereur, qui signait Lem. Il publia chez LE JURY: "Meurtre à Copenhague" (1941), "Le chien des géants" (1942), "Mort au jour de l'an" (1942) et "Le bâtisseur" (1943). Aux Auteurs Associés: "Le fils du président" (1942), "Le Boss" (1943), "Sakting" (1943) et "Barbara" (1944). Ailleurs: "Meurtre bourgeois" ("Voilà", 1942), "Miracles" (LE SPHINX, 1942) ainsi que "Monsieur Saint-Homme". A noter qu'il avait créé un personnage de policier "psychologique", Henri Savignon, et que l'on prétend que "Le Boss" n'est autre que Jean Ray. Pas trop moche à lire...

---

101 SYLVIUS, Anne (Bruxelles, 1910 - ?)

Encore une femme auteur, qui rejoint donc les rangs formés par Louis Dubrau, Carine, Jean Marsus, Norry Zette. Elle a laissé, au JURY, "Château de lierres" (N° 53), "Le jeu des rois" (IX) et "Guignol" (XVIII); ailleurs, "Qui sème le vent..." (Les Auteurs Associés) et "L'embarquement pour Cythère".

---

102 THYLIEMME, Léon-Marie (Liège, en 1878 - ?)

Pseudo de Léon Wauthy. Romancier; genres divers; SF, policier dont "Le bar du cheval mort" (Bruxelles, Moorthamers); obtint l'éphémère prix Wallace pour cette édition.

---

103 TILLIEUX, Maurice (Huy, 1922 - France, 1978)

Maurice Tillieux débute en plein dans l'âge d'or du "roman policier" belge et fait paraître un roman chez LE SPHINX à Liège, "Le navire qui tue ses capitaines", ainsi que quelques récits sous le pseudo de John Holderson ("L'homme qui s'assassina" + un autre roman au titre inconnu et qu'il ne vit jamais, quoiqu'il fût publié) mais c'est vers la BD qu'il se tourne. Marin ayant raté son embarquement, il fait ses premières armes et sa période de rodage au studio Guy Depière, où il fit de tout, y compris sortir le chien de la maison. Ensuite, il fait ses grands débuts dans les "Héroïcs-albums" de F. Cheneval, avec des histoires réalistes de tout genre, puis deux personnages policiers historiques, d'abord BOB BANG et ensuite FELIX (1949). Il écrira également des short-stories signées Capitaine Kid ou encore Harry Davis. Enfin, Tillieux, qui avait en fait débuté dans "Moustique" avant-guerre, retrouve son premier éditeur, Dupuis, et commence le grand oeuvre, où se développe à la perfection son immense talent de conteur-illustrateur avec GIL JOURDAN -ce sera sa dernière série, si l'on excepte l'éphémère, mais également policier, MARC JAGUAR-, où il reprendra de vieux thèmes, réécrits et remis au goût du jour. Ce qui fait son succès: décors pleins d'ambiance et intrigues policières émaillées d'humour, grâce à des personnages subsidiaires et à la désinvolture du héros. C'est un système simple mais encore faut-il le réussir. Tillieux ne faisait aucun mystère non plus de ses influences, surtout celle des Harry Dickson et, de fait, il est le plus "anglophile" de nos auteurs, le plus nordique certainement. Dès les années '60, il existera un culte autour de ses personnages et plus parti-

culièrement FELIX, qui ne cessera d'être réédité ("Rantanplan", Deligne, "Spirou", "Samedi-Jeunesse"). Enfin, abandonnant peu à peu le dessin, il s'était converti en scénariste, ce en quoi il excellait; il fit des scénarii tant pour Will ("Tif et Tondu"), Piroton ("Jess Long") ou encore Gos (qui continua "Gil Jourdan"), sans oublier Francis, Follet et bien d'autres. Il est mort dans un accident de voiture comme il aurait aimé le dessiner, cette dernière phrase est de Martens mais, en tapant ce texte, l'ombre de Gil Jourdan, celle de Félix, Queue-de-cerise et Libellule, planent autour de nous. Comme quoi ses personnages étaient plus que des héros de papier...

---

105 VAN DEN BOSCH, Firmin (1866-1949)

Le Baron Van den Bosch fut rédacteur à "L'Impartial", fondateur du "Drapeau" qui fit place à "Durendal", collaborateur à "La Libre Belgique", magistrat, avocat à la cour d'appel de Gand, etc. Ecrits divers dont "Le crime de Luxhoven", sous-titré "roman judiciaire". Est-ce le grand ancêtre de la littérature policière belge? Bof, c'est tellement mal écrit! A noter que le baron fut également membre du jury du "Pourquoi pas?" lorsqu'il dut choisir une fin au roman commencé par H. Trojean et publié chez Moorthamers sous le titre "Le mystère du Paris-Bruxelles", en 1933.

---

107 VANECK, Ludo

Pseudo de Ludo Van Eeckhout. Ecrit également sous le nom de Hugo Van de Vijver. Polygraphe flamand, écrivit de nombreux romans sur les camps de concentration, où il échappa de peu à la mort, ainsi que des documents et oeuvres historiques. Créateur du personnage policier "Jo Durand", série pseudo-policière de type porno, publiée en fascicules hebdomadaires par De Schorpioen d'abord et actuellement repris en poche chez De Steenbok (Gand).

---

106 VANDOOREN, Philippe (Uccle, en 1935)

Utilisa le pseudo de Philippe A. Novo. Publiciste de talent, il collabore aux Editions Marabout et se révèle écrivain aussi talentueux, en servant de nègre à l'un des derniers grands auteurs populaires belges connu pour son héros vagabondant à travers le monde entier. Aurait tout particulièrement "réalisé" ou "collaboré" au cycle d'Ananké pour cet auteur (en tout, 35 volumes de 1974 à 1977).

Enfin, il vole de ses propres ailes chez Glénat et annonce, peut-être, avec Varende et Smit le Bénédicte, le renouveau du genre populaire en Belgique, ce dont on avait absolument besoin! Titre paru: "Faut pas croire tout ce qu'on raconte", premier ouvrage de la série CADAL, dans la collection "Train d'enfer", 1980.

---

108 VAN HAMME, Jean

Scénariste de bandes dessinées à "Tintin", se tourne depuis quelques années vers le polar aventureux de luxe avec les exploits de LARGO WINCH au Mercure de France. A également rédigé un scénario de dramatique télévisée "Jackson ou le mnémocide", qui défendit les couleurs de la RTBF au prix international Kammans en 1979. En BD, le personnage d'ARLEQUIN, dessiné par Dany dans "Tintin", espèce de gentleman-cambrioleur mais pas fort intéressant.

---

104 VAN, Mister (Koekelberg, le 9 avril 1897 - ?)

Pseudo de Raymond F. I. Van der Voorde. Pendant l'occupation, il travaillait pour la revue hebdomadaire "Bravo", rubrique de l'Oncle Raymond. Il dirigeait "Le trou blanc", devenu le "Théâtre de poche", situé rue de Rollebeek à L'Estrille du Vieux Bruxelles. Divers romans dans LE JURY et "Le fouet d'Iridium", en août 1944, Ed. A. Gilbert.

---

109 VAN LOO, Gustave Georges (Bxl, 18/7/1909 - 5/11/1975)

Gustave Van Loo passa une partie de son enfance en Hollande, puis revint en Belgique pour s'établir à Anderlecht, qu'il ne quittera plus. A la libération, il était devenu flic, très apprécié par ses collègues d'ailleurs, dont il reprenait au pied levé les services de nuit, ce qui lui permettait d'écrire tranquillement. Il débuta en écrivant pour l'éditeur-imprimeur O. Bracke à Zele, pour qui il écrivit la série "De schoonste avonturen", alternant récits policiers et guerriers ou aventures féodales, etc. Il y commence également la série d'un jeune héros belge, Victor Vincent, pilote de la R. A. F., sous le nom du Capitaine Ricardo. Il semble qu'il fit les quelque 120 premiers récits chez Bracke (fascicules de 16 pages), période 1944-1946. Il tire alors son épingle du jeu. Bracke continue alors la série et le remplace par le Capitaine Domingo. André-Pol Duchâteau nous a avoué avoir écrit deux fascicules de la série des Domingo dont "Meurtre au cinéma", avec le détective Walter Benedix, pour dépanner au pied levé le

successeur de Ricardo. Ce dernier se dédouble en passant chez D'Hondt et De Graeve (2-3 ans peut-être), poursuivant la numérotation commencée de chaque série et reprenant le tout à son compte, fin des années '40. Une fois démobilisés, Victor Vincent et ses amis continuèrent à vivre les aventures les plus échevelées, versant dans le policier et la science-fiction. Ecrits dans un langage des plus savoureux ("il beugla, il tonna", etc.) et farcis de jurons émis pour la décence dans un anglais de cuisine, les Capitaines Ricardo et Victor Vincent étaient en réalité l'oeuvre d'un flic qui attendait de pouvoir se lancer lui-même dans l'édition et s'établir à son nom et son compte à Anderlecht. Ses fascicules au format 17,5 X 12,5 (32 pages hebdomadaires), il en écrivait près d'un millier, ainsi que les centaines de romans d'amour, également en fascicules ou en brochés bon marché. Après-guerre et dans les années '50, ces fascicules aux couvertures efficaces (longtemps de Fred Funcken puis de Valentin) eurent un très réel succès populaire, éclipsant -voire coulant- les concurrents parfois mieux écrits mais moins attrayants: "Le Piotte", la collection "Les alliés", "L'hebdomadaire des grands récits", la troisième édition des "Buffalo Bill", etc... La chute fut progressive, parallèlement au vieillissement de Van Loo et de ses thèmes devenant à la longue rabachés. Les collections survécurent quelque temps en rééditant des récits puisés dans les stocks passés, puis disparurent au milieu des années '60. Elles constituaient le dernière grande tentative belge -et même française- de publication hebdomadaire en fascicules. A la fin, il renouvelait Restif de la Bretonne: il n'écrivait plus -à cette époque, ses séries en étaient d'ailleurs au troisième tirage-, composait directement son texte, l'imprimait, le pliait, l'agrafait et le distribuait. Il a survécu plus longtemps en néerlandais qu'en français. A la fin de sa vie, Van Loo traduisait des BD en néerlandais. Affecté d'un cancer à la gorge, il mourut en 1975, alors qu'il négociait encore divers contrats. Il a également écrit quelques "Vlaamse Filmkens", épurés par les bons pères. Le G. Van Loo, qui écrivait dans "Bravo" durant l'occupation pourrait également être notre homme.

---

110 VAN OFFEL, Horace (Anvers, 1876 - Allemagne, 1944)

Rédacteur à la "Chronique", rédacteur en chef du "Soir" volé. Excellent romancier ("Les deux ingénus"), il nous livra des contes fantastiques poétiques et écrivit quelques romans d'action, ce qui lui permit de figurer parmi les quelques auteurs belges -avec Sintair, Steeman, Max et Jurdant- à figurer dans les collections diverses du Masque, mais ce sont surtout des romans d'aventures: "Le chevalier de Batavia" (1928), "Le casse-tête malais" (1931), etc. Il restera néanmoins de lui un roman de science-fiction, "La terreur fauve" (1922) et surtout "La brèche de Breda", très beau roman fantastique, paru dans "Cassandre" en 1935 ou 1936.

---

111 VARENDE, Yves (Louvain, le 29 janvier 1942)

Pseudonyme de Thierry Martens (connu également sous le nom de Terence). Rédacteur-en-chef de "Spirou", de 1969 à 1977, chargé ensuite du département albums des éditions Dupuis. Débuts dans de nombreux fanzines, dont "Ailleurs", "Kosmos", "Holland-SF", "Futur", "Rantanplan"... Un premier roman de SF, "Le gadget de l'apocalypse", publié en 1978 chez Albin Michel. Une première série polar chez Glénat (Grenoble) et située dans l'archipel très sanglant de Tamaru, et une autre (l'Organisation) en préparation (depuis plus de dix ans!), dont nous avons extrait pour cette anthologie une courte nouvelle, assez hilarante, qui vous donnera une idée de ce que sera la suite. Un des nouveaux auteurs populaires à suivre! Citons "Les tueurs de l'Ordre", "Tuez-les tous" et "Cadavre sur canapés", tous trois dans la collection "Train d'enfer", constituant les débuts du cycle Tamaru, dont un quatrième volet, "Les pourvoyeurs de mort subite", est en préparation. Cet auteur, que José Arthur nomma "bien baraqué" est, quoiqu'en pensent certains, et malgré certaines de ses affirmations abruptes, le meilleur et le plus généreux des amis.

---

112 VERHULST, Raf (1866-1941)

Pseudonyme: Koen Ravenstein. Prolifique auteur populaire, activiste flamand, engagé, et condamné à mort par contumace, il mourut "en exil", nous laissant une oeuvre considérable: poète, dramaturge, écrits politiques, etc. En tant qu'auteur populaire, il débuta dans "Het laatste nieuws" (sous l'influence de son patron, le fondateur du journal, Julius Hoste) avec un premier feuilleton, qui reste de nos jours le plus important bien qu'il en ait écrit une dizaine d'autres. Ce premier feuilleton,

"Robert et Bertrand" parut dès 1892 et lui fut inspiré par le compte-rendu d'une pièce allemande jouée alors à Bruxelles. En fait, "Robert et Bertrand" nous rappelle l'histoire macabre de l'auberge rouge et de Robert Macaire et son acolyte Bertrand. Verhulst a humanisé les deux scélérats et en a fait deux braves vagabonds, marginaux certes mais uniquement dangereux pour les méchantes et mauvaises gens, deux Robin des bois ou Arsène Lupin en même temps, éternellement pourchassés par l'agent N° 17. Willy Vandersteen s'en souvint à bon escient, qui en fit une bande dessinée paraissant depuis 1972 dans "De Standaard" ainsi qu'en albums. Mais le nom de Ravenstein n'est nulle part mentionné... Aux dernières nouvelles et selon les dires de la fille de l'auteur, Madame Delfosse, "Robert et Bertrand" serait paru, dans sa première version, en langue française, donc avant 1892. D'autre part, il existerait trois versions différentes en langue néerlandaise. Les personnages furent non seulement repris par Willy Vandersteen en BD mais également par "Auctor", qui en fit de nouvelles aventures dans les années '60 avec la mort des vagabonds (illisibles d'ailleurs). Sous son vrai nom, Verhulst a encore publié dans "Het laatste nieuws" un feuilleton intitulé "Jack-The-Ripper" (1894).

113 VERNER, Gérald

De cet auteur, nous ne savons rien; nous donnons donc, sous réserves, les titres suivants: "L'auberge de la lande rouge", "La maison fatale", "Les rats de la Tamise" et "Le démon a soif" (collection "Un trou dans le mur", N° 3).

114 VERNES, Henri (Ath, le 16 octobre 1918)

Pseudo de Charles H. Dewisme. Connu sous le nom de Henri Vernes mais il fut également Lew Shannon, Jacques Seyr et quelques autres noms. Débuta sous son vrai nom avec "La porte ouverte" (roman exotique) puis bifurqua vers l'aventure et le policier, ainsi que la SF. Divers feuilletons dans les "Heroïc-Albums", "Tintin", "Pilote", "Mickey-Magazine", etc. Il fait démarrer les BOB MORANE, voici 25 ans, série actuellement publiée par la Librairie des Champs Elysées et qui a connu plus de 150 aventures. Dans l'ensemble, sa création la plus mémorable demeure l'Ombre Jaune. On trouve de tout dans Bob Morane: SF, policier, aventure en mer, exotisme, etc. Henri Vernes a

essayé d'autres héros sans suite, dont Luc Dassaut. Le dernier des grands polygraphes belges et un homme charmant et gentil dans la vie quotidienne.

115 VOISIN, André

"Les preuves... qu'est-ce que cela prouve?", LE SPHINX, 1942.

116 WERNER (colonel)

Pseudonyme d'Henri Ferval, qui publia au Masque.

117 ZETTE, Nory

Elle publia pas mal de livres dans les années trente, dont deux romans policiers en collaboration avec Réginald Harlowe (voyez à ce nom): "Le crime du Kursaal" et "Deux coups de fusil dans la nuit", parus tous deux en 1933 aux Editions de Belgique (Bruxelles). Nous ne savons rien d'autre d'elle.

ADDENDA.

PEETERS, Benoît (Paris, le 28 août 1956)

Il est français, mais comme:

a) il habite la Belgique
b) il porte un nom flamand
c) la France nous prend déjà assez de romanciers valables -depuis le Fleuve Noir jusqu'à la collection chez Glénat-

nous l'annexons avec joie. A son actif:

- un premier roman, qui n'est qu'un semi-policier, "Omnibus" aux Ed. de Minuit, 1976.
- un roman polar, "La bibliothèque de Villers" (1980) chez Laffont, suivi d'un court essai, intitulé "Tombeau d'Agatha Christie".
- il travaille sur un roman-photo, vaguement policier, et sur un scénario de film (comédie d'espionnage).

Un auteur à suivre.

QUATRIEME PARTIE: LES EDITEURS A COLLECTIONS POLICIERES EN BELGIQUE.

Vous trouverez, dans l'ordre, les collections suivantes: Moorthamers (qui fut le premier, vraisemblablement); Dupuis (collections "Jaune" et "Verte"); LE JURY de chéz Beirnaerdt (fascicules et brochés); LE DEFI de chez Hallez; Le Sphinx; les fascicules "Enquête" et "Aventura"; L'Essor, qui avait deux séries (une à 20 F et l'autre à 15 F) mais pas vraiment des "collections"; Les Auteurs Associés; Le Vampire (broché et fascicules); L'Alibi; Le Hibou (encore une collection de chez Beirnaerdt); Echec et Mat; Le Lecteur; Détective; Intrigues; Thémis; Un trou dans le mur; Détective roman; Moderns Policiers. Sans parler des collections que nous ne connaissons pas.

Cela donne quand même 18 éditeurs et près de 400 titres pour quelque 25 collections!

Bernard GOORDEN a eu la bonne idée de rajouter, dans la mesure du possible, à chaque collection sa cute de référence à la Bibliothèque Royale Albert Ier (4 boulevard de l'Empereur/Mont des Arts, à 1000 Bruxelles), qui possède la plupart des ouvrages en question.

A) Editions Moorthamers Frères, 153 boulevard Adolphe Max (Bruxelles)

Premier éditeur de "policier" belge, il publia e. a. Wallace Edgard (sic), J. S. Fletcher et John Goodwin. Les auteurs belges:

-Stanislas-André Steeman: "Le démon de Sainte-Croix" (1931)
"Péril"

-Sintair et Steeman: "Le maître de trois vies" (1932)
"Le guet-apens"

-Georges Duvigneaux: "Le cadavre N° 5" (1933; réédition)

-M. Boué & E. Aujay: "Le mystère du pavillon 13"

-Jean Doisy: "Nuit de tempête" (1933)

-Edm. Hoton & Hubert Trojean: "Le mystère du Paris-Bruxelles" (1953)

Note: Trojean écrivit les deux premiers chapitres. Les lecteurs de "Pourquoi pas?" étant alors invités, par **voie de** concours (dit "du roman interrompu"), à terminer l'histoire. Les membres du jury étaient: Hubert Krains, G. Marlow, Steeman, Paul Scheyven et Firmin Van Den Bosch (voir petit dico).

-L. M. Thylienne: "Le bar du cheval mort" (1933)
("Prix Wallace")

B) 1°) Collection "JAUNE" (policiers), Marcinelle, Editions Dupuis, 20 F, 1936 à 1957. (cote BR: B 4.990)

1. "Le chapeau de Lord Wargrave", par C. Fernandez.
2. "Le tueur lent", par L.-Th. Jurdant.
3 à 10: pas parus?
11. "Un ministre a été enlevé", par Claude Wisson.
12. idem N° 1 (cfr. B. R.)
13. "Le mystère des sept pierres vertes", par P. Wentworth.
14. "Le démon de Sainte-Croix", par S.-A. Steeman.
15. "Péril rouge", par P. Wentworth.
16. "Dans les mers d'Azur", par O'Nèves.
17. "Le bouddha d'émeraudes", par E. Romazières.
18. "Les mystères de Croix Salluste", par Frédéric Valade.
19. "Le treizième coup de minuit", par Sintair & Steeman.
20. "Le poison fantôme", par Seamark.
21. "L'imbroglio des Hespérides", par E. Romazières.
22. "Le secret de la tête tranchée", par E. Romazières.
23. "La résurrection de Rama", par G. Thorne.
24. "Agence Deck & Cie" (1938), par L.-Th. Jurdant.
25. "L'étrangleur aux mains fines", par Jean Doisy.
26. "La mort mystérieuse du Prof. Mycroft", Antony Marsden.
27. "La princesse aux diadèmes", par E. Aujay.
28. "L'ombre dans les flammes", par J. L. Sanciaume.
29. "La fiancée de Mob et Parkle", par L.-Th. Jurdant.
30. "La main dans la nuit", par A. Zwingelstein.
31. "Echec à la police", par Roger D. Ghiles.
32. "Le château Morras", par Zwingelstein & P. A. Aguètant.
33. "Le collier tragique", par Miles Burton.
34. "Le fantôme à la jambe de bois", par Agee Hays.
35. "Le cercle d'or" (1938), par L.-Th. Jurdant.
36. "Démonins, génie du mal", par R. d'Arjac.
37. "La fontaine aux biches", par Jacques Light.
38. "L'ennemi sans visage", par S.-A. Steeman.
39. "La fantastique affaire de Roxy Plage", par R. d'Arjac.
40. "L'affaire de la villa solitudine", par Dominique.
41. "Poignards rouges", par James Corbett.
42. "L'énigme de l'Alcyon", par Paul Ternoise et Lavau.

43. "Les microbes qui tuent", par Seamark.(*)
44. "Dîner pour douze", par Elisabeth Nisot.
45. "Service secret; office B", par L.-Th. Jurdant.
46. "La mort aux mains blanches", par J. L. Sanciaume.
47. "Le secret du fétiche", par Doué et Aujay.
48. "La horde noire" (1940), par L.-Th. Jurdant.
49. "Les sept victimes de Démonios", par Roger d'Arjac.
50. Pas paru?
51. "Le tombeau du sultan", par Jean Doisy.
52. "Le meurtre d'Hilldrop Crescent", par Paul Max.
53. "On a enlevé le chef de la secrète", par Simone St Clair.
54. "La double énigme de Grisaille", par M. Schmitz.
55. "Le mystérieux Prince Holkar", par Jacques Dastières.
56. "La fiancée de Steeley", par Jean Doisy.
57. "Le mystère d'Eaton Square" (1942), par Paul Darlix.
58. "Assassin Hans" (1942), par L.-Th. Jurdant.
59. "Ultime forfait", par Georges Dex.
60. "Deux enquêtes de Mac Tiddle", par Paul Max.
61. "Le long du canal" (1943), par L.-Th. Jurdant.
62. "Un rendez-vous singulier", par F. Marichal.
63. "Le septième fou de Lodsworth" (1944), L.-Th. Jurdant.
64. "La veuve noire", par R. H. Jacquart.
65. "Sept fous jouent avec la mort", par Albrecht Ram.
66. "Digue de mer" (1945), par L.-Th. Jurdant.
67. "L'ombre qui tue", par L. Geerts.
68. "Démonios revient", par R. H. Jacquart.
69. "Mensonges" (1947), par L.-Th. Jurdant.
70. "Le criminel prodigieux", par R. H. Jacquart.
71. "L'assassinat d'Angèle Mérault", par Claude Barèges.
72. "L'homme de l'autre monde", par Alfred Herbitz.
73. "L'agent spécial B. 13" (1948), par L.-Th. Jurdant.
74. "La partie espagnole", par Pierre Argent.
75. "L'insaisissable spectre", par Claude Barèges.
76. "L'hibiscus jaune", par Jane Templeton.
77. "Le club de l'araignée", par Simone St. Clair.
78. "Terres ennemies", par H. C. Bailey.
79. "Qui a tué Netta Maul?", par Frank Arthur.
80. "Meurtre à Morelande", par Axelle du Rieux.
81. "Les trois émeraudes", par Jean Marclay.
82. "La villa tragique", par O'Nèves.
83. "Le domaine de la peur", par Berthe Hallister (NON PARU)

(*) Ce Seamark a été traduit par Ed. Jack OBS. Serait-ce E. P. Jacobs?

84. "La goutte de sang", par Leslie Morgan.
85. "L'intraitable", par Jacques Dastières.
86. "A l'instar de la légende", par Antoine C. Noël.
87. "L'homme au manteau vert pomme", par L.-Th. Jurdant.
88. "Dix pendus", par Pierre Pagano.
89. "Un yacht vogue au large", par Deck Dorval.
90. "Dérives", par L.-Th. Jurdant.
91. "Trop de suspects pour un mort", par C. Retuzet.
92. "Riquet de la Vilette", par André Cauchois.
93. "Magie noire", par Deck Dorval.
94. "La maison de la peur", par Edw. Woordward.
(traduit de l'anglais/P. Pagano)
95. "La photo ensorcelante", par O'Nèves.
96. "L'héritage mystérieux", par Pierre Claude.
97. "Docteur Greenfingers", par Edw. Woordward.
(traduit de l'anglais/ P. Pagano)
98. "Meurtre dans les dunes", par Stanley Darrel
(adapté de l'anglais/C. Retuzet)
99. "Les gens qui avaient perdu la tête", L.-Th. Jurdant.
100. "Hôtel des deux aigles", par Alfred Tirard.
101. "Six colt et un oeillet", par Louis Morgan.
102. "Luc Mahor contre l'inconnu", par R. H. Jacquart.
103. "Le chevalier au chapeau mou", par Ronalt Muirden.
104. "Les morts ne dormaient plus", Ellen Spencer Marsch.
105. "L'étrange mariage de Brian Schmidt", Jacques Morayns.
106. "L'erreur du superintendant Quilt", par Guy Hamelton.
107. "Eclipse d'une lune de miel", par Marten Cumberland.
108. "Le bouddha endormi", par Cordens.
109. "Nomades", par L.-Th. Jurdant (1957).

B) 2°) Collection "VERTE" (aventures), Marcinelle, Editions Dupuis, 5 F. (cote BR: B 5.315)

1. "La sirène des mers du Sud", par Jean de Lapeyrière.
2. "La maison dans la forêt", par Ottwell Binns.
3. "Sous les ailes de l'aigle blanc", par Alain Duval.
4. "L'île infernale", par Edouard Aujay.
5. "Au bout du fleuve", par Jean de Lapeyrière.
6. "Le yacht sanglant", par Georges Vidal.
7. "Le crime du docteur Churston", par Ottwell Binns.
(adapté par O'Nèves)
8. "Les trésors du pirate", par Maurice Boué.
9. "Monsieur le noir", par David Graeme.
10. "Au creuset de la haine", par Marie Barrere Affre.

11. "Les opales sanglantes", par C. S. Montagne.
12. "Tempête sur les Indes", par René Valentin.
13. "Le mystère de l'atoll", par Ottwel Binns.
14. "Trois paladins modernes", par Ben Bolt.
15. "Le gouffre d'or", par Maurice Boué et Edouard Aujay.
16. "Les naufragés du Pénélope", par Jean Chantepie.
17. "Les sept de Mexico", par Edouard Aujay.
18. "Le mystère de Kerver", par Maurice Boué.
19. "Méridien 36", par Edouard Aujay.
20. "L'exploration de Marthe Agar", par Marcel Lefèvre.
21. "La vengeance de l'idole", par E. Phillips Oppenheim.

- -

C) Collection "LE JURY", A. Beirnaerdt éd., rue des coteaux (Bruxelles)

1°) Fascicules: première série (1940-1944). (cote BR: B 5923)

1. "La vieille dame qui se défend", par S.-A. Steeman.
2. "Je n'ai pas tué Barney", par G. Derycke.
3. "Alerte à Manhattan", par Van Montfort.
4. "On a volé un corbillard", par L.-Th. Jurdant.
5. "Meurtre à Copenhague", par J. Stéphane.
6. "O'Byron s'est évadé", par P. Max.
7. "Le détective épouvanté", par J. J. Marine.
8. "La résurrection d'Atlas", par S.-A. Steeman.
9. "Disparue à Noël", par Van Montfort.
10. "Morphine", par Carine.
11. "Drôle d'enquête", par W. Leblond.
12. "L'assassinat du torero" (1941), par P. Max.
13. "Pattes de mouche", par J. J. Marine.
14. "La mort de Saskia", par A. Voisin.
15. "Sodome et Gomorrhe", par E. Maréchal.
16. "Le soir, 8 heures", par St. Rey.
    "Cercles", par M.-B. Endrèbe.
17. "Mort le venin", par Geo Dambermont.
18. "Ma pauvre Irène", par R. H. Jacquart.
19. "4 crimes parfaits", par G. Derycke.
    "L'audition révélatrice", par S.-A. Steeman.
20. "La femme du vieux", par Van Montfort.
21. "La main passe", par L.-Th. Jurdant.
    "Légitime défense", par S.-A. Steeman.
22. "Les dossiers de l'agence O", par G. Simenon.
23. "Bonne chance M. Pick", par P. Kinnet.

24. "Le crime de Betra-Mar", par L. Marchal.
25. "Le grand feu", par G. Dambermont.
26. "L'homme tout nu", par G. Simenon.
    "Les deux solitaires", par S.-A. Steeman.
    "Notes sur le roman policier", par G. Derycke.
27. "Défense de fumer", par P. Kinnet.
28. "Destination inconnue", par T. Owen.
    "S.-A. Steeman nous parle du JURY", par P. Kinnet.
29. "Meurtre pour meurtre", par A.-P. Duchâteau.
30. "Le chien des géants", par J. Stéphane.
31. "Maldonne", par W. Leblond.
32. "La chambre interdite" (1942), par J. Bodar.
    "Genre policier, genre mineur?", par J. Stéphane.
33. "J'écoute aux portes", par J. Marsus.
    "Manques et possibilités du roman policier", G. Derycke.
34. "La capanga", par L. Marchal.
    "Conseils aux auteurs de romans policiers", D. Marion,
35. "Le prélude de Pugnant", par G. Dambermont.
    "Jouez-vous aux romans policiers?", par P. Kinnet.
36. "Un crime swing", par T. Owen.
    "Le cinéma et la peur", par G. Derycke.
37. "Mort dans l'abri", par M. Verbruggen.
38. "Les silences de Maigret", par G. Simenon.
39. "Tout ou rien", par A.-P. Duchâteau.
40. "Mort au jour de l'an", par J. Stéphane.
41. "Code d'honneur", par W. Leblond.
42. "Le nez de Cléopâtre", par Th. Owen.
43. "Scandale" (1942), par J. M. Andrieu.
44. "Le monstre dans la tombe", par J. Léger.
45. "Le mystère de la maison Porquin", par Ch. Bronne.
    "Le trajet de la foudre", par S.-A. Steeman.
    "Meurtre sans victime", par Y. R. Verse.
46. "La baie aux requins", par M. Servais.
47. "Les femmes adorent les fous", par Mister Van.
    "La patience", par S.-A. Steeman.
48. "La justice de Neptune", par R. H. Jacquart.
49. "La mort est du voyage", par A.-P. Duchâteau.
50. "L'honneur du régiment", par P. Lorin.
    "Mystères", par P. Kinnet.
51. "La mort invisible" (1942), par J. Bodar.
52. "La mort de Don Juan", par J. Marsus.
53. "Château des lierres", par A. Silvius.
54. "La ganache", par G. Dambermont.
55. "Meurtre sur le court", par P. Dermont.

56. "Stationnement interdit", par P. Kinnet.
57. "Ni fleurs, ni couronnes", par H. Lelubre.
58. "L'arme du crime", par L. Dubrau.
59. "Le manuscrit de Tite-Live", par J. Marsus.
60. "Crime au Km. 83", par Ch. Roy.
61. "Scandinavish bar", par M. Servais.
62. "Règlement de compte", par Mister Van.
63. "Le mal du siècle", par Y. Dailly.
64. "Crime au Zoute", par M. Servais.
65. "Marché noir", par Mister Van.
66. "Chambre garnie", par Max Servais.

(N. B.: les 10 derniers fascicules ne sont pas numérotés.)

C) 2°) Fascicules: seconde série (1946).

1. "Le docteur Hyde, détective, et le meurtre des "Blanches colombes", par G. K. Chesterton.
   "Chez les détectives marrons", par S.-A. Steeman.
   "Sa parole royale", par R. T. M. Scott.
   "Train de nuit" (1), par J. Léger.
2. "La dent d'Hercule Petitgris", par M. Leblanc.
   "La star effrayée", par Ellery Queen.
   "Cellule 16", par Ch. Roy.
   "Train de nuit" (2), par J. Léger.
   "Moyennant rançon" (1), par J. Bodar.
3. "L'affaire du 'Seminaris", par A. E. W. Mason.
   "L'homme qui savait s'y prendre", par D. L. Sayers.
   "Le bénéfice du doute", par Y. Thiry & G. de Corswaren.
   "Le métier le plus répandu", par Serge Crahay.
   "Moyennant rançon" (2), par J. Bodar.
4. "La fiancée du Tophar", par H. H. Ewers.
   "Addition inesthétique", par M. G. Eberhart.
   "L'homme à la gabardine", par H. Cornelus.
   "Moyennant rançon" (3), par J. Bodar.
   "La reine du bal" (1), par M. Servais.
5. "Le rendez-vous", par Maurice Renard.
   "Pages condamnées et dessins exhumés", par S.-A. Steeman.
   "La girl du Paloma", par Van Montfort.
   "L'enfant prodige de Zürich", par Willy Reich.
   "L'étoile filante", par C. Daly King.
   "La reine du bal" (2), par M. Servais.

C) 3°) Volumes brochés (1942-1944). (cote BR: B 5.923 b)

1. "Légitime défense", par S.-A. Steeman.
2. "Sang chaud", par L. Marchal.
3. "Le destin de madame Hortense", par L. Dubrau.
4. "Champ-dormant", par Carine.
5. "Le quai de la main d'or", par J. Marsus.
6. "Sans appel", par J. Léger.
7. "L'infaillible Silas Lord", par S.-A. Steeman.
8. "Plaidant coupable", par Van Montfort.
9. "Le jeu des rois", par A. Silvius.
10. "Tempête dans le port", par M. Servais.
11. "Le bâtisseur", par J. Stéphane.
12. "L'homme tout seul", par Y. Dailly.
13. "Le lévrier bleu", par S.-A. Steeman.
14. "Dieu châtie les faibles", par P. Lorin.
15. "Auto-stop", par G. Dambermont.
16. "Que justice soit faite", par P. Lorin.
17. "La sainte Vehme", par M. Servais.
18. "Guignol", par A. Sylvius.
19. "Le maniaque", par J. Léger.
20. "Retour à la terre" (1944), par J. Bodar.
21. "La gueule du loup", par M. Servais.
22. "Six hommes morts", par S.-A. Steeman.
23. "Le trajet de la foudre", par S.-A. Steeman.
24. "La nuit du 12 au 13", par S.-A. Steeman.
25. "Un dans trois", par S.-A. Steeman.

D) Collection "LE DEFI", Hallez Ed. (cote BR: B 23.116)

En 1968, les anciens du JURY tentèrent de relancer une collection, qui reprenait d'anciens titres du JURY.

1. "La résurrection d'Atlas", par S.-A. Steeman.
2. "Défense de fumer", par P. Kinnet.
3. "Meurtre pour meurtre", par A.-P. Duchâteau.
4. "Mort le venin", par G. Dambermont.

E) Collection "LE SPHINX", Maréchal Ed., 6 avenue Blonden Liège, 1942 à 1946. (B 6.229)

1. "Haute tension" (1942), par Eugène Maréchal.
2. "Les preuves... qu'est-ce que cela prouve?", A. Voisin.
3. "Miracles" (1942), par J. Stéphane (préface Steeman).

4. "Trois petits vieux" (1942), par L.-Th. Jurdant.
5. "La raison du plus fort" (1942), par P. Kinnet.
6. "Duplicité" (1942), par Th. Owen & Elie Lanotte.
7. "Bal à Capri" (1943), par J. Marsus.
8. "Crime sans châtiment" (1943), par Pierre Fontaine.
9. "Dérive" (1943), par L.-Th. Jurdant.
10. "Le cyclope" (1943), par G. Dambermont.
11. "Fatalité" (1943), par Jules Gille.
12. "Les jardins de Ravello" (1943), par J. Marsus.
13. "Le jeu du plus beau crime" (1943), par André Laurent.
14. "Histoire de brigands" (1943), par Pierre Véry.
15. "Le plastron rouge" (1943), par Claude Barèges.
16. "Champ clos" (1943), par Marcel Delaunoy.
17. "La vestale assassinée" (1944), par J. Marsus.
18. "Le navire qui tue ses capitaines" (1944), M. Tillieux.
19. "Monsieur X ne travaille pas le dimanche" (1944), par Jacques-H. Gerrar (*)
20. "Les six lunatiques du lac de Genève" (1944), J.J.Marine.
21. "Le massacre des innocents", par André Laurent.
22. "Stan Voirin" (1945), par L. Charlot.
23. "Rue au Pétérinck", par Gérard d'Orgeville.
24. "The golden swan murder (le crime du cygne d'or)" (1945), par Dorothy Cameron Disney.
25. "The Big Ben alibi (Big Ben, faux témoin)" (1946), par Neil Gordon (traduit par Anne-Marie Bermont).
26. "A well born corpse (Un cadavre bien né)" (1946), par Edla Benjamin (traduit par M. Carnavaggia).
27. "Meurtre entre chien et loup (Murder between dark and dark)" (1946), par Max Long (trad.: M. Carnavaggia).
28. "Un coup de feu de trop" (1946), par Jacques-H. Gerrar.
29. "L'assassin a bon coeur" (1946), par P. F. Talfumière.
30. "Justice à Chamond Hall" (1946), par Wim Gérard.
31. "Le dernier baron de Logeay" (1946), par André Blaz.

(*) N. B.: Egalement auteur d'un "Docteur Karel Hendryx", dans la collection "Minuit"? (col. inconnue)

F) 1°) Collection "ENQUETE" (les maîtres du roman policier).
Fascicules de 60 à 72 pages, 17 X 21,5, 3F 50.
(cote BR: B 5.988)

1. "La valise verte" (1940), par Allan Dickson (adapté par Marcel Lévrier).
2. "Un crime à l'I. N. R." (1941), par Eric Walter (adapté par Jean Leduc).

3. "9 pages mortelles" (1941), par Cliff Norman (adapté par L. D. Bracq)
4. "Le joker jaune" (1941), par Lewis Aritson (adapté par Max Léger)
5. "Reportage exclusif", par Glenn Davis.
6. "L'inconnu du boulevard Duportal", par Allan Dickson.
7. "L'homme de Marrakech", par Cliff Norman.
8. "L'engagement de Nora", par Lewis Aritson.
9. "Notre-Dame de Casino", par Allan Dickson.
10. "Le suicide de la 'Croix du Sud", par Henri Valmont.
11. "L'énigme de Montpellier", par Eric Walter.
12. "Journal d'un meurtrier" (1941), par Allan Dickson.
13. "Le Monsieur du pont Adolphe" (1941), Lewis Aritson.
14. "L'escale de Tanger" (1941), par Cliff Norman.
15. "Ci-gît un huissier" (1941), par Allan Dickson.
16. "Le fantôme du quai vert" (1941), par Henri Valmont.
(17. "Crime sans châtiment", par Allan Dickson.)

F) 2°) Collection "Aventura".
Fascicules de 32 pages (en versions française et néerlandaise), dus tous au même auteur: Nick Gordon.

1. "Rapt à bord".
2. "La grande finale".
3. "L'ampoule mystérieuse".
4. "49è parallèle".
5. "La vengeance des Sioux".
6. "La solitaire du grand Nord".
7. "Le roi des clubs de nuit".
8. "Grizzly-Bill, le chasseur d'ours".
9. "La fin du Loup-Rouge".
10. "Les prisonniers de la mer".
11. "Le mystère du 'Malabar".
12. "Les gangsters en 40 C. V."
13. "Au pays de la mort vivante".
14. "Un tank dans la forêt brésilienne".
15. "Les pierres du diable".

G) Editions L'ESSOR; d'abord, 79 rue de Furnes, puis 62 rue Baron de Castro, Bruxelles.
"Romans policiers". (cote B. R.: B. 6.012 b)

1. "Au pied du Vésuve", par J. Marsus.
2. "L'énigme pastorale", par J. J. Marine.

3. "Scandale en Bourse", par L.-Th. Jurdant.
4. "L'affaire Reniart", par R. H. Jacquart.
5. "Les deux assassins", par P. de Wattyne.
6. "La poupée chinoise", par Paul Max.
7. "L'homme qui perfectionna le crime", René Valentin.
8. "Les châtelains de la solitude" (1943), J. Marsus.
9. "Les fils de l'antiquaire", par Henri Mertens.
10. "Ainsi passe la gloire", par P. J. Hermans.
11. "Le sympathique Michel B.", par R. H. Jacquart.

Il s'agit ici d'un ordre chronologique.
Voici les autres titres parus chez L'ESSOR, non classés:

a -"Le bar des colorés", par P. de Wattyne.
b -"Bidon 5", par Willy Leblond.
c -"Candidat à Scotland Yard" (1944), par Louis Morris.
d -"Crime à la jonction", par Paul Max.
e -"Monsieur Lorrimer a peur", par L.-Th. Jurdant.
f -"Les exploits de Bill Patmore" (1946), par Carlos Berger.

H) LES AUTEURS ASSOCIES, 14 rue d'Or, Bruxelles.

1°) Collection "Les romans policiers", 20 F. (B 6.284)

I. "La maison des veilles" (1942), par S.-A. Steeman.
II. "Affaire classée" (1942), par Jean Léger.
III. "Le fils du président" (1942), par Jules Stéphane.
IV. "L'initiation à la peur", par Thomas Owen.
V. "Le mannequin assassiné", par S.-A. Steeman.
VI. "Feu Lady Anne", par S.-A. Steeman.
VII. "M. Wens et l'automate", par S.-A. Steeman.
VIII. "Le doigt volé", par S.-A. Steeman.
IX. "Plaisir des dieux" (1944), par Jean Léger.
X. "Virage dangereux", par S.-A. Steeman.
XI. "L'assassin habite au 21", par S.-A. Steeman.
XII. "Les atouts de M. Wens" (1944), par S.-A. Steeman.

2°) Collection "Les romans policiers illustrés", 22F 50. (cote B. R.: B 6.284 c)

A. "Le fleuve mort" (1943), par P. Kinnet & C.-J. Fichefet.
B. "Malentendus", par Jean Léger.
C. "Le Boss" (1943), par Jules Stéphane.
D. "Qui sème le vent", par Anne Sylvius.
E. "Le dos du chat", par Paul Kinnet.

F. "Le bonheur commence demain", par Max Servais.
G. "Skating", par Jules Stéphane.
H. "La cité de l'indicible peur" (1943), par Jean Ray.
I. "Hôtel meublé" (1943), par Thomas Owen.
J. "Barbara" (1944), par Jules Stéphane.
Non paru: K. "Crime à Bilbao", par Paul Max.

I) Editions G. I. G., 86 boulevard Clovis puis 12 avenue Sleeckx, Bruxelles.

1°) "LE VAMPIRE" broché.

1. "La garage du coq d'or" (1939), par L.-Th. Jurdant.
2. "Le chalet des lunatiques" (1940), par J. J. Marine.
3. "Le doigt volé", par S.-A. Steeman.
4. "Cet étrange docteur Lang", par R. H. Jacquart.
5. "Crime au bois de la Cambre", par Roger d'Arjac.
6. "Les cadavériques" (nouvelles), par P. V. Collin.
7. "L'homme au manteau vert-pomme" (1942), L.-Th. Jurdant.

2°) Fascicules "LE VAMPIRE" (copie conforme au JURY avec couverture démarquée, etc.), 7F 50. (cote BR: B 5908 b)

1. "Détective zéro" (1942), par L.-Th. Jurdant.
2. "La mort d'Ase", par Claude Barèges.
3. "44, rue de Hennin", par Olivier Margel.
4. "La puce aux cheveux rouges" (1946), par Claude Barèges.
5. "Ainsi va la vie", par Roger Bastille.
6. "Madame Bernard est morte deux fois..." (1946), P.Darlix.
7. "Un mort à bicyclette", par Claude Barèges.
8. "L'oeil de Bouddha", par George Fronval.

Nous passons à présent aux collections très éphémère.

J) "L'ALIBI" (petit format: ± 13 X 17 cm)
Il n'y eut probablement que trois titres, parus en 1945 au prix de 8F 50, avec couvertures de Tenas, sans numérotation; Michael NÔ alias André-Paul Duchâteau ("Une ombre pour deux"), André Jean alias André Voisin, et Jean-Marie Andrieu -mais sous pseudo, lui aussi-, en furent les trois auteurs. L'ouvrage signé M. NÔ contient également une nouvelle d'Yvon Robert Verne: "Meurtre sans victime". L'éditeur de "L'ALIBI" était le fils d'un avocat et son bureau se trouvait installé avenue Michel-Ange. Aucun nom d'éditeur n'était mentionné!

K) "LE HIBOU", A. Beirnaerdt éd., rue des coteaux à Bruxelles. (cote B. R.: B 5.910)
Parut simultanément au JURY. Volumes brochés.

1. "Deux morts, Porte de Namur" (1940), par Van Montfort.
2. "La vérité qui s'enfuit" (1940), par J. J. Marine.
3. "Hôtel miteux" (1941), par Pierre de Wattyne.
4. "Le jeu de Donald Lesters" (1941), par Van Montfort.

L) "ECHEC ET MAT", Bruxelles. Volumes brochés. (B 6.303)

1. "La mort de Cléopâtre" (1941), par Max Servais.
2. "L'enquête du professeur" (1942), par Jean Léger.

M) "LE LECTEUR", Nivelles. Fascicules. (cote BR: B 6.178)

1. "J'assassinerai", par P. Durbin (qui dirigeait la série)
2. "Le témoin silencieux", par R. H. Jacquart (1941).

D'après A.-P. Duchâteau, il ne parut pas plus de deux volumes. Le premier se fit descendre en flammes par la presse unanime et scandalisée par la présentation de cette série qui copiait, plagiait plutôt, LE JURY.

N) "DETECTIVE" (fascicules), Les éditions Publicity, 582 chaussée de Beaumont, Montigny-le-Tilleul (Charleroi). 1946. Prix: 5 F. (B. 7.264) (12 p.)

1. "Le secret de John Wynant", par Peter Hubert.
2. "Monsieur est mort", par Julien Forgeron.
3. "Crime au 5è étage", par Jean Charlier.
4. "Qui a tué?", par Thyla Wauhert.
5. "Voleurs de têtes", anonyme.
6. "L'affaire des trois tilleuls", par Jules Forgeron.
7. "Tante Agathe a disparu", par Jean Charlier.
8. "La série rouge", par J. J. Bakker.
9. "L'homme au monocle", par Jean Charlier.

O) "INTRIGUES", A. Maréchal, Liège. 1944-45. 15 F. Couvertures en quadrichromie. (cote BR: B 6.552)

1. "L'auberge du dragon d'or" (1944), par André Blaz.

2. "L'homme qui s'assassina", John Holderson (= M. Tillieux)
3. "Le dernier baron de Logeay", par André Blaz.
4. "La grande dame et le petit monsieur" (1945), André Blaz.

Les volumes N° 1, 2 et 4 sont parus, mais qu'en est-il du N° 3 et d'autres titres annoncés de Blaz, Paolo Ibanez et Pierre Paris (sic)?...

P) "THEMIS", Gilbert Jourdevant éd., Bruxelles. (B 6.085)

1. "Deux coups pour rien" (1941), par Michel-G. Lenselot.
2. "Le crime de la vieille dame" (1941), par Paul Max.

Annoncé: "Le général Blanco a disparu", par Lucien Marchal.

Q) "UN TROU DANS LE MUR" (collection de romans policiers, publication mensuelle), Sogeva s. a., 27 rue Royale à Bruxelles. (cote BR: B 7.673)

1. "L'homme aux mille visages", par Raoul de Patignies.
2. "Service secret, office B", par L.-Th. Jurdant.
3. "Le démon a soif", par Gérald Verner.

R) "DETECTIVE ROMAN", Ed. E. Picry, Charleroi. (B 6.068)
Fascicules bi-mensuels de 34 p. environ; 1F 50; 1941.
Ecrits tous par le même auteur: José Ortmans.

1. "Le château maléfique".
2. "Le masque de vieillesse".
3. "Comment?"
4. "Meurtre à la clinique".
5. "L'instinct de la bête".
6. "L'être révélateur".

S) "MODERNS POLICIERS" (sic), Editions Chagor, 18 rue Méan Liège. Probablement 1943-44. Couvertures dessinées par Al. Peclers et en couleurs. Il s'agit en général de rééditions. (cote B. R.: B 6.624)

1. "Tête rouge", par J. de Franque N. (= L.-Th. Jurdant).
2. "Le garage du coq d'or", par L.-Th. Jurdant.
3. "Le bracelet de jade", par L.-Th. Jurdant.
4. "L'homme de Durango", par Paul Max.

5. "Agence Deck et Cie", par J. de Franque N.
6. "Le détective épouvanté", par J. J. Marine.
7. "L'affaire du quartier Maillechart", par Jean Deciel.
7. "Les derniers templiers", par J.-B. Therry (X. Snoeck).

ADDENDA.

I) A signaler encore la collection "MYSTERE" (Ed. de l'Etoile Rouge, 12 rue des colonies à Bruxelles), en l'occurrence un hebdomadaire avec magazine général, cinéma, programme radio, et qui a continué après-guerre.

Publiait des nouvelles et romans, mais d'auteurs français. La collection "Mystère" a démarré dans les années '30 et publia Olivier Duverger, Pierre Monnot, Jean Saumane, J. L. Sauciaume, Claude Valmont, Hervé de Peslouan, Jean L. B. Léonard...

- -

II) Qui nous renseignera sur la collection "MINUIT"?...

Il s'agit d'une collection de la période de guerre et qui n'a rien à voir avec le "Minuit" de chez Dupuis. Il y parut, e. a., "Docteur Karel Hendryx" de Jacques H. Gerrar.

Index des auteurs (+ pseudonymes), éditeurs et collections cités dans cet ouvrage. (B. GOORDEN)

A

B

M

N

O

P

Q

R

S

Université Libre de Bruxelles



INSTITUT DE SOCIOLOGIE
(Fondé par Ernest Solvay)

1050 Bruxelles, le 8 juillet 1982.
44, Avenue Jeanne - Tél: 648.81.58

GT/CL.-439

Monsieur Danny DE LAET
21, Pothoek

2000 ANTWERPEN.

cc. à Bernard GOORDEN
c/o Recto/Verso
18, rue des Eperonniers

1000 BRUXELLES.
amicalement
pour information

Cher Monsieur,

J'ai lu un peu tard vos "Anarchistes de l'Ordre", publié par Ides et Autres, mais je tiens à vous dire combien ce livre m'a intéressé, et combien j'y ai appris de choses. Un tel ouvrage manquait.

Je me réjouis donc vivement de lire la suite que vous annoncez, et tout prolongement utile que vous pourrez nous donner.

J'ai également signalé votre texte dans un article à paraître incessamment dans "Le Ligueur".

Si cela peut vous aider, voici par ailleurs quelques notes complémentaires que je crois pouvoir vous fournir. Faites-en ce que vous voulez : peut-être êtes-vous déjà au courant de certains des faits que je vous signale, peut-être certaines de mes suppositions sont-elles erronées ? Si cela peut vous aider, d'une façon ou d'une autre, j'en serai heureux.

Roger D. Ghisles est le pseudonyme de Désiré Grevesse, né à Ghislenghien en 1902. Il fut rédacteur au Matin.

Eric Walter, auteur entre autres d'Un Meurtre à l'I.N.R., connaissait bien les lieux, puisqu'il n'était autre qu'André Guéry, un des premiers journalistes parlés de ce pays. Plusieurs journalistes, ayant "brisé leur plume" pendant la guerre, durent recourir à la littérature pour boucler des fins de mois difficiles. Roger Clausse (qui fut par la suite directeur de l'I.N.R.) m'a assuré avoir écrit un policier sous le nom de Calusse (mais je n'ai jamais pu en trouver trace).

Pour en rester aux journalistes, précisons que Maurice Boué de Viliers (1878-1940), rédacteur à La Dernière Heure, est le Boué que l'on retrouve associé à Aujay pour de nombreux ouvrages. On lui doit Un cadavre au plafond, Le Détective Fantôme, Lautrec Détective ...

En passant, notons que vous confondez, page 10, Aujay avec Trojean (peut-être Trojean est-il Aujay ?). Mais c'est Hoton (1893-1950) qui acheva le roman entamé par Trojean, non l'inverse. (Vous donnez la bonne version p. 255). Mais peut-être tout cela est-il une farce ? Car le même Hoton qui gagne le concours du Pourquoi Pas ? en devient plus tard rédacteur en chef !

Henri Ferval est le pseudonyme de Victor Werner, et non l'inverse. Le colonel Werner est devenu aujourd'hui général-major en retraite, il se consacre à la recherche polémologique à l'Institut de Sociologie de l'U.L.B. On lui doit des romans d'espionnage, et un policier, Trop tard pour pleurer

./.

(Le Masque 1369) où l'on reconnaît sous les noms de ses personnages, les patronymes à peine déformés de certains de ses collègues de l'Institut. Un autre sociologue, Posno, a écrit des romans policiers, sous un pseudonyme qu'il ne veut plus avouer, mais que je ne renonce pas à découvrir.

Frank Peter Belinda est liégeois. Un conte signé de lui a paru en 1953 dans l'organe ajiste wallon Route Nouvelle : il y est présenté comme ayant 25 ans (ce qui daterait sa naissance de 1928) et derrière lui 19 manuscrits. Il devait alors travailler, à Liège, dans les Postes ou les T.T. (tout comme le rédacteur en chef du journal, qui le connaissait personnellement).

De Romazières, il est bon de rappeler qu'il publia dans le Roman Populaire Fayard et qu'on lui doit ce titre, On a marché dans le mur, emprunté à une boutade qu'on attribuait à Fantômas ("j'entends marcher dans le tuyau du gaz" - Marcel Allain s'exprima là-dessus ...). Le héros de Romazières, Vincent Crapotte, a épousé une liégeoise (une peu vraisemblable wallonne, puisqu'elle comprend le néerlandais).

Tant qu'on est dans Liège, citons le liégeois Henry Certigny, qui publia des poèmes en Belgique avant de s'installer à Paris où son oeuvre a touché au policier, il a en tout cas publié au Masque avec de Wragny La grande aumône (867).

Venons-en aux auteurs dont la belgitude me semble personnellement douteuse. Aux éditions R. Simon, collection Police Secours, les oeuvres de Gérald Verner sont présentées comme traduites de l'anglais. Ce n'est pas une preuve, mais quand même ... Iann Le Coeur a écrit plusieurs policiers, mais aussi, sous le nom de Iann Le Lec, d'autres ouvrages dont certains indiqueraient (comme son nom d'ailleurs) un auteur plutôt breton que belge (voir la bibliographie de l'auteur, telle qu'elle figure dans Cattleya, publié dans la collection Le Bandeau Noir ; S.E.P.E.). Le nom de plume Pierre Montmajour, comme ses "Histoires de Provence" font plutôt penser que l'auteur qui signe de ce nom est un méridional (mais c'est un ecclésiastique - et il a pu aller de cloître en cloître - et certaines de ses oeuvres se situent en Angleterre ...).

Quant aux collections, il faut dire qu'il y avait une série populaire de l'Essor à 9 frs., où parut la série des Richard Hensel (dont vous parlez) mais aussi Une femme ... dans l'ombre, de Jean Rouen, Quand souffle le Foehn , de X. Avier (ne s'agissait-il pas de Xavier Snoeck ? le roman est assez boy-scout).

Dans un autre ordre d'idée, je m'étonne de trouver Tirso Médina dans votre dictionnaire (n° 079) L'assassin de (et non pas et) la poupée est une histoire sentimentale humoristique sans rapport avec notre sujet.

Voilà. Si j'ai par hasard, l'occasion de découvrir d'autres informations, je ne manquerai pas de vous en faire part. En attendant, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

G. THOVERON.
258, Berenheide
1170. Bruxelles

Université Libre de Bruxelles



INSTITUT DE SOCIOLOGIE
(Fondé par Ernest Solvay)

1050 Bruxelles, le 3/8/82
44, Avenue Jeanne - Tél: 648.81.58

Cher Monsieur

Merci de l'attention que vous avez apportée à ma note. Je ne voudrais cependant pas que ma démarche puisse sembler une critique du travail de Darcy De Laet, qui est remarquable et m'a beaucoup appris. Si vous voulez publier ma lettre (que je concevais surtout comme susceptible d'aider De Laet pour une édition ultérieure de son dictionnaire) je souhaiterais

- que D De Laet vous donne également son accord (après tout, c'est à lui qu'est adressé l'original de ma lettre)

- que plutôt qu'« addenda-errata », la publication soit titrée "lettre" ou "remarques d'un lecteur"

J'aimerais aussi qu'on supprime les deux phrases où je doute de Roger Clausse-Écluse et de Posno. Dans les deux cas, les doutes excèdent les

certitudes et les pistes de recherche sont encore mal engagées.

Par la suite, il est possible que je fasse encore l'une ou l'autre découverte dont je ne manquerai pas d'informer D De Laet et vous-même.

Enfin, j'ai eu l'occasion de citer votre travail dans un article publié fin juillet dans Le Liguem. J'espère que cela pourra vous aider.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs

G THOVERON

258 Berensheide
1170 Brux.

P.S. Je dis aussi que P. Montmayom est ecclésiastique. A vrai dire je n'en suis pas absolument sûr, cela appartient à des souvenirs lointains. Il faudrait consulter la documentation sur les auteurs de Durandal, telle qu'elle était offerte au lecteur dans les dépliants assurant la publicité de la collection.